



GALA DE SPAX

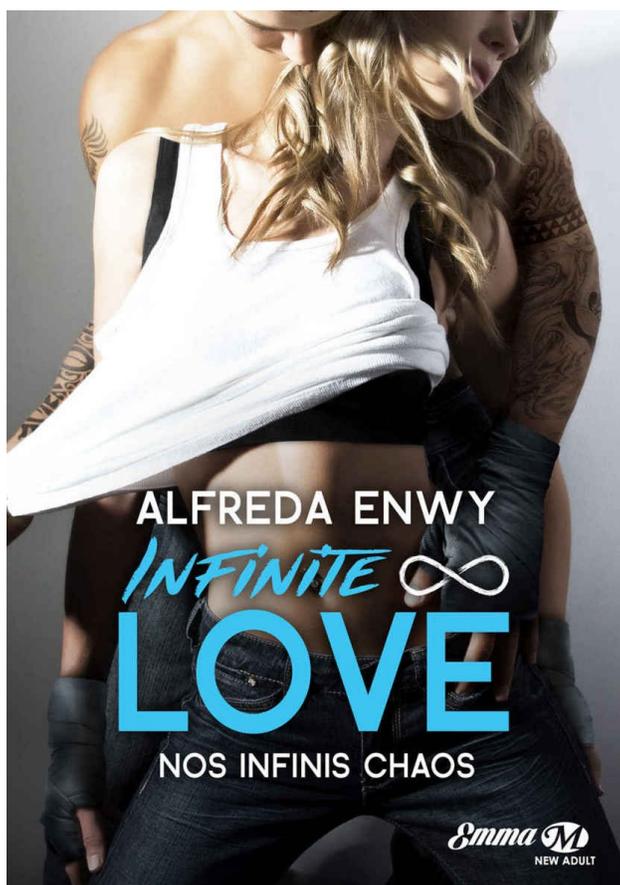
*Wanted*  
on my SKIN

Emma   
NEW ADULT

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)

- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Mentions légales](#)

**CHEZ EMMA, VOUS AIMEREZ AUSSI...**



Alfreda Enwy  
*Infinite Love – Nos infinis chaos*

*« Il sourit, son regard se posa sur mes lèvres. Il les dévorait des yeux.  
Oh, non... Seigneur, non ! Pas ça. Les baisers, jamais. Surtout pas après un tel  
rêve, surtout pas après avoir revu ça ce soir...  
— Ne m’embrasse pas, murmurai-je. Ne cherche pas à m’embrasser, Nate.  
Jamais. »*

Dylan a vécu un grave traumatisme dans son adolescence, depuis lors, elle fait

ce qu'elle peut pour se reconstruire. En débarquant à San Francisco, elle compte bien reprendre sa vie en main : poursuivre son entraînement au sport de combat, obtenir une licence de management, et, surtout, garder ses distances avec la gent masculine – ses lèvres n'embrasseront plus jamais celles de personne. Plus jamais. À moins que la rencontre de Nate, séduisant boxeur au passé sombre, et de son fils de 4 ans, aussi charmant que son père, ne vienne perturber cette dernière règle.

Alors que leurs chemins ne cessent de se croiser, Dylan sent son cœur et son corps s'éveiller, et ses troubles passés la hanter de nouveau...

« Une merveilleuse découverte, Alfreda Enwy n'a rien à envier à ses aînés. Tous les ingrédients sont présents pour en faire un must dans le monde du New Adult. Une auteure à suivre. Foncez ! » Angèle de *Mille et une pages*

« Je défie quiconque de résister à cette histoire, elle ferait fondre le cœur d'un bonhomme de neige... En tout cas, le mien s'est liquéfié. » Marina des *Tentatrices*

« Un réel coup de cœur ! J'ai aimé l'histoire autant que les personnages. C'est beau, authentique et remplis d'émotions. » Jess de *Book and Cie*

« J'ai été agréablement surprise par la plume d'Alfreda qui est fluide et surtout addictive. Elle nous entraîne sans mal dans son histoire, quitte à nous faire passer des nuits blanches tant il est difficile de décrocher. Les émotions sont savamment bien décrites, parfois poignantes, parfois sensuelles, l'auteure à un réel talent. » Thychat de *1001 chroniques en folie*



Une ancienne passion, des rancunes, des regrets et deux caractères explosifs : un cocktail dangereux sous le soleil catalan !

Jennifer est fière de la vie qu'elle mène à Montréal : une carrière stimulante et un petit ami aux petits soins, elle n'a besoin de rien d'autre. Surtout pas que son mari vienne tout chambouler ! Pourtant Bruno est bien là, chez elle, huit ans après leur séparation, et il exige qu'elle l'accompagne en Espagne pour divorcer dans les plus brefs délais.

Hors de question pour Jennifer de mettre sa vie entre parenthèses pour se lancer dans un tel voyage ! Mais c'est sans compter sur la détermination de Bruno... Malgré toute sa force de caractère, Jennifer se voit contrainte de retourner sur les lieux de ce qu'elle a tant voulu oublier : leur passé.

Deux tempéraments de feu en confrontation constante pourraient bien réveiller la flamme d'une passion dévorante...

— *Il dit être ton mari.*

*Jennifer pouffe de rire, avant de lui tourner le dos pour se caler confortablement dans le lit :*

*— Arrête de dire n'importe quoi. Chasse-le à coups de pied aux fesses et reviens au lit. Quel culot de déranger les gens à neuf heures du matin pendant leur jour de congé !*

*Avant même que Maxime ne s'exécute, un bruit de pas dans le couloir qui mène à la chambre résonne lourdement. Alertée par le bruit, Jenny se redresse, mais à peine a-t-elle le temps de remonter le drap sur elle que l'intrus apparaît dans l'embrasure de la porte. Il la détaille d'un regard dur, avant d'afficher un sourire forcé :*

*— Bonjour, chérie, tu te souviens de moi ?*

Du même auteur, chez Emma :

*Un cadeau du ciel*

*Après l'orage*



Mariage, divorce, retour à la case départ, déprime et passe ton tour. Mais la partie continue...

Fragilisée par l'échec de son couple, Adelina retrouve un peu de sérénité grâce à la musique. Elle seule sait la transporter et lui faire oublier les douleurs du passé et le déchirement de ne pouvoir être mère.

Mais c'est sa rencontre avec Lionel qui l'éveille tout entière. L'attraction est immédiate, charnelle. Il l'entraîne dans des jeux délicieusement coquins et elle reprend vie dans la chaleur de son regard et de leurs étreintes.

Jusqu'à ce que leurs blessures les rattrapent. Lionel reproche à Adelina son manque d'engagement ; il ne joue pourtant pas franc jeu non plus.

Alors que les cartes se révèlent, Adelina croit voir leur histoire s'effondrer. Saura-t-elle relever le défi et trouver le bonheur dans une vie qui n'est pas celle dont elle a rêvé ?

*Il a souri et fermé les yeux, comme pour savourer la sensation de ma caresse.  
Je continue jusqu'à ses épaules, son cou. Il ne réagit pas plus.*

*— Tu vas pas m'embrasser ?*

*Flûte à la fin quoi, ma libido et moi on aimerait bien savoir où on va !*

*— Embrasse-moi, toi.*

*— Et pourquoi ?*

*— C'est toi qui as commencé...*

*Je me prépare à discuter la pertinence de ce raisonnement et à lui rappeler que c'est peut-être moi qui l'ai invité mais que c'est lui qui m'a attrapée quand son sourire me coupe dans mon élan. C'est donc un défi ? Cap ou pas cap ? Je n'ai jamais su résister aux défis...*

Gala de Spax

***Write on my skin***

Emma

# Chapitre premier

*Classé dans la liste : « Je n'ai pas apprécié ».*

*Évaluation : 0/10*

*Commentaire :*

*Nul, nul, nul. À part la couverture, tout est à jeter ! Bref, n'acheter surtout pas ce livre, si on peut réellement appeler ce « truc » un livre. L'histoire n'est pas crédible, s'est mal écrit, vulgaire et, en plus, s'est bourré de fautes d'orthographe. L'auteur devrait penser à se recycler dans autre chose.*

Et voilà, point final.

Envoyer.

Je l'ai bien cassée celle-là ! Je ne pense pas qu'elle s'amuse à écrire un autre bouquin avant longtemps.

Je ne supporte pas ces pseudo-auteurs qui surgissent d'un peu partout en ce moment. Avant, à la belle époque, les écrivains étaient des personnes de valeur, avec une éducation bien au-delà de la normale et un vocabulaire à faire pâlir un dictionnaire. De nos jours, avec l'arrivée de toutes ces petites maisons d'édition vénales, on voit pousser des champignons vénéneux à tous les coins de rue : « les nouveaux auteurs français ».

Beurk, rien que d'en parler, j'ai la nausée et des boutons me grattent de haut en bas. Ce terme rassemble en réalité toute la basse populace qui passe son temps à écrire parce qu'elle n'a rien d'autre à faire. Des mères au foyer, des chômeurs, des fainéants, des parasites de la société en veux-tu en voilà !

Ils se disent artistes... Ha ha ha, laissez-moi rire !

Ils pondent quelques pages avec l'orthographe d'un enfant de dix ans, gribouillent deux-trois idées sans véritable plan et tentent leur chance auprès d'entreprises véreuses qui ne pensent qu'à se faire du pognon sur le dos des lecteurs.

Et le pire, c'est que ça marche !

Certains ont même réussi à devenir des best-sellers et à adapter leur torchon

au cinéma. Et comme si ça ne suffisait pas, ils développent leurs séries en dizaine de tomes, histoire de tirer sur la corde jusqu'à ce qu'elle casse. Tant qu'il y aura des imbéciles pour acheter leurs pitoyables histoires, ils ne vont pas se gêner. Après tout, pour eux, les lecteurs ne sont que des vaches à lait qu'ils traient jusqu'à la dernière goutte avant de s'enfuir sous les cocotiers pour profiter de leur magot.

Sales voleurs !

Mais, je ne risque pas de tomber dans le panneau. Je ne suis ni naïve ni stupide. Je ne compte pas engraisser leurs comptes en banque déjà bien pleins d'argent sale.

Avec deux copines, Alexandra et Lisa, nous tenons un site de partage d'ebooks, « Livragogo », afin que tout le monde puisse lire gracieusement. Ça, ce n'est ni vénal ni malsain !

Par les temps qui courent, les gens ont autre chose à acheter que des bouquins !

Bien sûr, on pourrait se rendre à la bibliothèque... mais c'est un peu has-been ce genre de lieu. Et puis, il faut sortir de la maison, prendre la voiture ou le bus, affronter l'air glacial de l'hiver ou la chaleur écrasante de l'été, côtoyer de vieilles personnes qui sentent la naphtaline ou des bambins aux relents de couche sale, honorer des délais pour rendre les livres et, comble de l'absurdité, il faut payer un abonnement pour ça !

Sur notre site, au moins, tout est gratuit et à portée de main ! Pas de souscription à déboursier, pas d'horaires à respecter, rien. En un simple clic, le bouquin est prêt à se faire dévorer !

Chacun peut s'inscrire facilement, prendre le livre numérique qu'il souhaite et le garder jusqu'à la fin de sa vie. Aucune bibliothécaire mal léchée n'ira appeler à la maison parce qu'on a dépassé la date de prêt d'une semaine.

En parallèle de ce site de partage, je tiens aussi un blog littéraire. C'est une sorte de journal intime où je donne mon avis sur les romans que je viens de lire. C'est passionnant, même si cela me demande un temps fou. J'y passe près de deux à trois heures par jour. Entre les lectures, la rédaction des billets et celle des commentaires sur les sites de vente en ligne, je perds une bonne partie de mes soirées, mais au moins, les choses sont bien faites. Je me dois d'être irréprochable, car je suis énormément suivie sur les réseaux sociaux. Rien que sur Facebook, je compte près de 2 500 abonnés, et je ne parle pas de Twitter ou Instagram ! Les gens adorent consulter mes pages, complètement passionnés par mes avis. D'ailleurs, nombre d'entre eux m'ont conseillé d'écrire un roman car

j'avais, d'après leurs dires, une plume fluide, un sens aiguisé de la répartie et une imagination débordante.

Vraisemblablement, ce n'était pas l'avis des maisons d'édition !

J'ai écrit un petit bijou qui m'a demandé plus d'un an de travail, mais aucune d'entre elles n'a daigné y jeter un coup d'œil. Un scandale !

Apparemment, mon écrit ne rentrait pas dans leur... comment disent-elles déjà... ah oui, leur fameuse « ligne éditoriale ». Une bien belle formule pour résumer le fait qu'elles ne m'aiment pas et que je n'aurai jamais mes chances dans ce milieu. Dommage... pour elles !

Je leur apportais la gloire sur un plateau d'argent et elles ont préféré me rejeter, moi et mes milliers de fans ! C'est à croire qu'elles ont une prédilection pour publier des auteurs sans talent afin qu'on continue à leur frapper dessus. Après tout, elles sont peut-être sadomasos, parce qu'elles ont l'air d'aimer ça, la critique.

Du coup, je ne me gêne pas pour leur en servir à foison. Surtout les petites maisons d'édition d'ailleurs. Elles se vantent d'offrir leur chance à tous, alors qu'elles ne savent même pas repérer un diamant au milieu d'un tas de bouses bien fraîches.

Les grandes maisons ne sont pas en reste en matière d'hypocrisie. Savez-vous qu'il y a quelques années, des journalistes ont trouvé judicieux d'envoyer les chefs-d'œuvre de notre société aux grands manitous de l'édition, histoire de tester un peu leurs compétences en matière littéraire ? Seulement, au lieu d'y laisser les noms de Proust, Hugo, Rimbaud ou Maupassant, ils les rebaptisèrent par de vulgaires pseudonymes bien contemporains. Et, sans surprise, les manuscrits ont tous été refusés ! La pauvre Marguerite Duras a même été refoulée par son propre éditeur ! C'est dire ! Sans parler des nombreux prix Goncourt qui furent recalés les uns après les autres comme de simples lycéens larmoyants devant les résultats du bac.

En réalité, les bouquins publiés ne sont, pour la grande majorité, pas passés dans les mains de comités de lecture. Non, ceux qui atteignent le sommet de la hiérarchie sont écrits par des auteurs qui passent par la petite porte. Vous savez, celle du voisin de l'ami de mon père qui connaît bien la copine du coiffeur de l'écrivain. Voilà, vous commencez à saisir ?

La porte du piston, plus précisément, pour ceux qui n'arrivent pas à suivre. Sans parler des « fils de » ou des « neveux de » qui trônent parmi les astres. Et pour peu qu'ils cumulent les deux à la fois, alors là, c'est le best-seller assuré dans l'année !

Bref...

Parlons d'autre chose, car ces manigances me donnent de l'urticaire.

Mon blog s'appelle « Hell of the authors », « L'Enfer des auteurs » en français. J'ai préféré le nommer en anglais, ça fait plus sérieux, plus moderne.

En fait, je déteste la langue française. Ou les auteurs français, plus précisément... Je préfère nettement lire des livres anglophones.

Aux États-Unis, au moins, ils ont le sens du détail, la mélodie des mots... et puis, c'est les States quoi, ça en jette bien plus que notre pauvre petit pays en perdition.

Ça fait quand même plus classe de dire « je viens de finir le dernier Stephen King, c'était *so amazing* ! » que de raconter qu'on a lu le dernier « Gertrude Delamiche qui a reçu le prix littéraire prout-prout décerné par une horde de vieux croûtons ».

Les Français ne savent pas nous vendre du rêve sur papier.

Quand une Américaine écrit un livre sentimental, on y croit tout de suite. On se téléporte dans son univers luxueux, se baladant toute frétilante dans les rues de New York avec notre milliardaire au bras et une paire de talons hauts hors de prix aux pieds.

Alors qu'en France... ça fait tout de même moins glamour, le bon vieux Robert qui nous accompagne dans les rues de Lille pour acheter une baguette de pain sous la pluie.

Ce n'est pas exotique pour un sou, rien que le prénom des personnages me coupe toute envie de poursuivre la lecture.

Mais mes découvertes anglo-saxonnes, je les garde pour moi. Hors de question d'encenser des écrivains sur mon blog, je ne suis pas là pour ça. Moi, ce que j'aime, c'est casser du petit « Frenchy », comme on dit entre nous. Alors, je passe mon temps à lire des daubes francophones, histoire de m'amuser un peu. Quoi de mieux que les humilier en public, rabaisser leur bouse sur Facebook et dégoûter les autres d'acheter leur bouquin en les cassant sur Amazon, Booknode et bien d'autres défouloirs numériques.

She-devil, c'est mon nom.

Une petite diablesse rouge, c'est mon avatar sur le Net.

Lorsque les auteurs apprennent que je me penche sur leur roman, ils ne mangent plus, ne respirent plus et attendent le verdict en priant tous les dieux pour que je ne leur inflige pas le coup fatal.

Alexandra et Lisa tiennent, elles aussi, un blog littéraire et la compétition est rude entre nous. Celle de nous trois qui décourage le plus d'incompétents dans

l'année remporte la palme d'or du mérite. Personne ne peut rivaliser avec notre équipe de choc.

Contrairement aux autres blogueurs, nous n'attendons rien des maisons d'édition puisque le site de partage nous fournit tout ce dont nous avons besoin pour pallier nos fringales de lecture. Je ne me sens pas redevable d'avoir reçu un exemplaire gratuit et je peux donc me laisser-aller à mes pulsions les plus sombres sans avoir peur d'être « punie de service presse » lors des prochaines parutions.

La liberté d'expression, il n'y a rien de tel !

Sauf, peut-être, lorsque les auteurs souhaitent, à leur tour, en bénéficier...

Certains se permettent parfois de répondre à mes articles en laissant des commentaires désobligeants à mon égard, alors que je ne fais que dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas.

Les auteurs sont là pour écrire leur livre, pas pour se rebeller et encore moins pour donner leur avis !

Alors, ouste les aigris pleins de frics, encaissez sans broncher mes articles vipérins sinon vous allez connaître la sanction suprême : la rébellion des garces. C'est ainsi qu'on aime à se surnommer mes copines et moi. Quand l'une d'entre nous est attaquée par l'un de ces bourgeois cafardeux, on se ligue contre lui et on ne le lâche pas jusqu'à ce qu'il arrête l'écriture.

On a des moyens plutôt persuasifs quand on y met du nôtre. Nous en sommes déjà à cinq auteurs perdus. Pas mal pour trois ans de bons et loyaux services.

À ce rythme-là, nous aurons fini d'épurer le monde de l'édition de ces vermines en moins de temps qu'il ne faut pour le dire !

## Chapitre 2

Minuit cinquante.

Il serait vraiment temps que je me couche. Demain, je commence le boulot à huit heures parce que cet imbécile de chef de magasin a décidé de modifier mon planning au dernier moment, sans demander mon avis, bien sûr !

Il n'y a plus de respect pour personne !

J'allais fermer Facebook et mon univers de diabolotie virtuelle lorsqu'un message apparut sur mon écran.

Dormir ou papoter encore une heure ?

La tentation ne mit pas longtemps à mettre K.O. la raison. Je cliquai sur la petite bulle bleue pour lire le message d'Alexandra.

T'es là, ma diablesse ?

J'allais me coucher. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Devine qui vient dédicacer son nouveau bébé, demain, à Cultura ?

Encore un plouc, j'imagine !

Ouaip, mais pas n'importe quel plouc. « The » plouc.

Non ? Christopher Barrow ?

En personne, ma poule.

Mais je croyais qu'il avait arrêté d'écrire suite à notre petite séance punitive de l'année dernière.

De toute évidence, ça ne lui a pas suffi. Il ose sortir une

nouvelle « œuvre » littéraire.

J'ouvris un deuxième onglet et tapai à toute vitesse le nom de la cible sur Google tout en poursuivant la conversation Facebook. Le moteur de recherche laissa apparaître la couverture de son nouveau roman et je levai les yeux au ciel de dépit.

Oh mon Dieu, t'as vu la couv de son livre ?

Ouaip, une belle bouse en perspective, on va avoir de quoi s'amuser dans les semaines à venir !  
Et ce titre, ouah !

*Amours débutantes d'un amoureux passionné*, non mais  
je rêve !  
Il n'a pas trouvé plus kitch ?  
En plus, il y a une faute d'orthographe à « débutantes ».

Non, je ne crois pas, ma chérie. Il me semble que le mot amour devient bien féminin au pluriel.

Peu importe, personne ne le sait de toute façon...  
Il va se faire démonter !

C'est certain.

En plus, j'imagine que ce ne doit pas être de la grande  
littérature !

Tu ne crois pas si bien dire...

Quoi ? Tu l'as lu ???

Eh ouais, ma looseuse, je viens juste de le terminer.

Mais comment t'as fait ? Il sort à peine demain, d'après les  
articles que je viens de zieuter ?

Il sort « officiellement » demain. Mais, tu sais, Karine Cat, l'amie de Francine-Blog sur Facebook. Elle connaît bien la directrice du service presse de sa maison d'édition. Cette greluce lui a refourgué le bouquin en avance dans l'espoir qu'elle lui ponde une bonne chronique le jour de sa sortie.

Et elle te l'a filé ?

Ouais, je l'ai déjà mis en partage sur « Livragogo », si tu veux y jeter un œil.

Tremblante d'excitation, j'ouvris une nouvelle fenêtre et fonçai voir le nouveau scoop du siècle sur notre site. Le roman était en première page avec tous les détails nécessaires : couverture, résumé et biographie de l'auteur. Une vraie pro, cette Alexandra !

T'as fait les choses en grand, ma chérie.

Je poursuivis ma navigation.

C'était du gâteau. Et on est les premières à l'avoir !

J'imagine ! T'as vu ça, plus de huit cents partages déjà !

En une heure seulement. C'est un record ! Il faut dire que tout le monde attendait son hypothétique retour de pied ferme. Je n'aurais jamais cru qu'il ait le courage de repointer le bout de son nez après les insultes qu'il a essuyées sur les réseaux sociaux. Il va en baver, le coco.

C'est clair !

Zieute un peu le petit message que j'ai ajouté sous le lien de téléchargement.

« N'oubliez pas que cet auteur a insulté vos administratrices d'amour, l'année dernière. À vos claviers, mes petits loups, on compte sur vous ! », lus-je à voix haute.

C'est un peu vache d'inciter les gens à le lapider quand même, non ?

Tu rigoles ? Il t'a traitée de chroniqueuse mal baisée, ma belle.

Après qu'on l'ait qualifié de « trou du cul du monde littéraire ».

Ce qui est vrai.

Soit.

Je laisse les instructions alors, ou je les vire ? T'as pas l'air d'apprécier.

Je réfléchis une minute et tordis la bouche.

Enlève-les. Il risque de nous accuser de complot ou je ne sais quoi de plus pervers. Tu sais comme il est procédurier. Je n'ai pas envie qu'on se retrouve devant les tribunaux. L'année dernière, ce n'est pas passé loin. Lui, il peut peut-être se payer un avocat, mais ce n'est pas notre cas.

Tu veux que je retire le lien vers son livre aussi ? Au cas où il nous incrimine encore de piratage.

Non, ne t'inquiète pas pour ça. Il ne peut rien contre nous à ce sujet. Dieu merci, on vit encore dans un pays libre.

Oui, enfin, il y a des lois contre ça, quand même. T'as oublié notre copine Hadopi.

Je sais bien, mais personne ne l'applique. Même les policiers se foutent de la gueule des éditeurs quand ils viennent se plaindre.

Je rigolai à gorge déployée tandis que mes doigts couraient sur le clavier.

En même temps, les flics sont les premiers à venir se servir sur notre site ! Ils ne vont pas se tirer une balle dans le pied. Et puis, il faut qu'il arrête, l'autre, à se la jouer Caliméro. J'imagine qu'il n'a pas une auréole au-dessus du crâne, hein ! Il doit s'en donner à cœur joie pour pirater des films et graver des CD de musique, lui aussi.

Tous des faux-culs !

Oh que oui ! J'aimerais bien aller lui dire ce que je pense de lui en face, mais je bosse demain à dix-huit heures. Toi aussi, je suppose ?

Non, demain je peux être à Cultura dans les temps.

Pour de bon, tu peux y aller ?

Oui, mon boss a changé mes horaires cet après-midi. Je le maudissais jusqu'à maintenant, mais là, je dois bien avouer que je lui dois une fière chandelle.

La chance ! Tu vas pouvoir pourrir sa première séance de dédicaces.

Tu sais à quoi il ressemble, toi ?

Non. Il n'a jamais voulu montrer sa tête. Ce doit être un vieux plouc, trop moche pour s'assumer et trop crétin pour parler en public. Ça va être une partie de plaisir de le remettre à sa place.

Je m'en délecte d'avance.

Je jubilai en me frottant les mains.

Tu pourras filmer ?

Je ne vais pas me gêner, c'est du pain béni, ce type. Je te raconte pas le nombre de vues que je vais faire sur ma chaîne YouTube. Avec un peu de chance, je vais pouvoir me payer une nouvelle liseuse grâce à lui.

Sale garce, j'aimerais trop être à ta place.

Je vais me coucher, je dois préparer mon « interview vengeresse ».

Travaille bien ma poule, et ramène-nous de jolies images.

Steven Spielberg n'a qu'à bien se tenir !

## Chapitre 3

Après une journée éreintante à devoir écouter les problèmes insignifiants des clients, à repousser les avances d'une bonne dizaine de lourdauds grabataires, à expliquer pourquoi le prix en caisse n'est pas toujours le même qu'en rayon, à faire remballer leur marchandise à des imbéciles qui ne savent pas lire un panneau « caisse – de 10 articles », à insister parce que, non, douze articles ce n'est pas comme dix et à essayer le vomi d'un morveux sur mon tapis roulant, je pus ENFIN me rendre chez Cultura.

J'étais à bout de nerfs et cette petite visite impromptue allait me faire le plus grand bien. J'avais besoin de hurler, de décharger ma haine sur quelqu'un et Christopher Barrow était la cible idéale.

Je trouvai une place assez facilement. Le parking était immense et, de toute évidence, peu de monde s'était déplacé pour venir voir « l'artiste ».

Je pouvais comprendre les absents...

Pourquoi payer un bouquin vingt euros alors qu'il est gratuit sur le net ? Vingt euros ! J'ai toujours trouvé ce chiffre complètement ahurissant. C'est vraiment prendre les lecteurs pour des pigeons que de leur faire croire que la production d'un livre coûte aussi cher. Ce profiteur d'écrivain doit s'en mettre plein les poches.

Et après, ça ose se plaindre !

Plus remontée que jamais, je traversai les allées de loisirs créatifs à la recherche de ma proie. Dans les haut-parleurs, une voix annonçait l'arrivée imminente de l'écrivain. Il avait vingt minutes de retard. Décidément, ce type n'avait aucun respect pour ses lecteurs et il se la jouait grande diva.

Au bout du rayon livre, une trentaine de filles s'accumulait déjà autour d'une table comme des guêpes autour d'une vulgaire cuillère de miel premier prix.

Moi qui pensais le trouver seul, voilà que ce type avait des fans !

Je pris donc mon mal en patience et m'assis sur un fauteuil non loin du centre d'intérêt de ces ridicules groupies. Elles n'avaient pas ménagé leur peine pour être les plus jolies possible. Trépignantes et fébriles comme des poules affamées sur leurs talons aiguilles de douze centimètres, chacune s'était parée de sa plus

belle robe et de son sourire charmeur. Toutes tenaient dans leurs mains le fameux sésame d'une centaine de pages pondu à la va-vite par leur coq de basse-cour. Les regarder gigoter ainsi me donnait presque la nausée.

Bientôt, leurs gloussements se firent plus hystériques et je compris qu'*il* était là. Je ne pouvais pas l'apercevoir, de là où je me trouvais, mais je l'entendais se confondre lamentablement en excuses pour son retard. D'après ses élucubrations, sa voiture n'avait pas voulu démarrer et il avait dû prendre le bus en urgence pour rejoindre le magasin. Comble de l'absurde, ses lectrices semblaient le croire sur parole et en rajoutaient une couche avec des « Oh mon pauvre » ou encore « C'est vraiment sympa d'être venu quand même ». J'avais envie de leur hurler qu'il les prenait pour des billes.

J'imaginai mal sa superbe voiture d'auteur célèbre tomber en panne sans prévenir. Monsieur avait dû faire un caprice de star et, finalement, s'était laissé convaincre par son agent de rejoindre sa bande d'écervelées qui le vénérât comme le messie. Quelques groupies qui se délectaient de ce genre de littérature.

Si on peut appeler ça de la littérature.

Comment disent-ils déjà ? Ah oui... de la romance sentimentale. C'est le nouveau terme à la mode pour qualifier un bon gros livre porno à l'ancienne. Ça fait plus soft, plus politiquement correct. Même la mamie de quatre-vingts ans n'a plus honte de s'afficher dans le métro, un livre érotique entre les mains et un sourire pervers sur les lèvres. Il faut dire que tout a été étudié pour en arriver à ce niveau de décadence. Les couvertures, par exemple. On dirait presque que la gentille grand-mère est en train de feuilleter un catalogue de bijouterie ou un manuel de couture alors qu'elle se délecte en public de la pire scène scato qu'elle ait jamais lue. Mais tant qu'on appelle ça de la romance, tout le monde trouve ça normal !

Je saisis un des bouquins sur la pile devant moi et scrutai avec attention les moindres détails de l'affreuse couverture. Christopher Barrow avait-il vraiment validé une chose aussi abjecte ou lui avait-on imposé sous la torture ? Une rose rouge et une bague en diamant sur une chemise noire froissée.

Le cliché par excellence !

Rien qu'en regardant l'image, je voyais déjà se dessiner le pathétique scénario d'amour avec une fin bien mièvre et des dialogues mielleux à vous écœurer des hommes jusqu'à la fin de votre vie.

Je plongeai dans les premières phrases, histoire de passer le temps, et me retrouvai au dernier chapitre avant même de m'en rendre compte. Absorbée par ma lecture, je n'avais pas fait attention à l'heure tardive. La voix dans le micro

annonçait la fermeture proche du magasin et les vendeurs semblaient s'agiter comme des mouches dans un bocal. Ils étaient sûrement soulagés de quitter enfin ce temple de la surconsommation pour retrouver leur petit chez eux, tranquille et silencieux.

Comme je les comprenais !

Cette musique de Noël diffusée en boucle depuis mon arrivée ici me mangeait le cerveau sans scrupule. Certainement un bon moyen de lobotomiser les futurs acheteurs afin de les pousser à dépenser toujours plus.

— Vous voulez une dédicace ? me héla gentiment une voix sur ma droite.

— Pardon ? m'enquis-je, un peu abasourdie en cherchant qui avait bien pu me parler.

— Je vous demandais si vous souhaitiez que je vous le signe.

L'homme qui se tenait à quelques mètres de moi était le plus beau spécimen de sa catégorie que je n'avais jamais rencontré.

Vous savez, cette catégorie hors norme qui joue dans la cour des grands, loin, très loin des types ordinaires qu'on a l'habitude de croiser au supermarché ou au cinéma.

Non, ce genre-là, on ne le côtoie que dans les clubs fermés avec parrainage obligatoire à l'entrée. Ma mâchoire en tomba et mon cerveau se mit en berne devant tant de perfection.

— Mademoiselle, ça va ? demanda Christopher Barrow en penchant la tête sur le côté.

Même avec cette position ridicule, il était aussi beau qu'un marbre de dieu grec avec un torticolis. J'aurais donné père et mère pour devenir restauratrice de statue dans son musée.

— Hein ? m'entendis-je pitoyablement éructer.

— Vous avez l'air pâlotte.

— Non... je... non, tout va bien.

— Vous êtes sûre ? On dirait que vous avez vu un fantôme.

— Non, je regardais juste votre... ro... roman, balbutiai-je en lui montrant l'objet en question.

Il fit les quelques pas qui le séparaient de moi avec une élégance surnaturelle. Mon cœur s'emballa douloureusement dans ma poitrine.

— Si vous voulez, je vous le dédicace maintenant, fit-il en prenant le livre que je tenais dans les mains. Sinon, on peut continuer à discuter, mais j'ai peur que le chef de rayon finisse par nous jeter dehors. Il est bientôt vingt heures.

Sa voix vibra en moi et parcourut tout mon corps. Elle avait quelque chose

d'animal. Pas un chihuahua ou un mouton chevrotant, non, un son rauque entre l'ours brun et le lion, une tonalité envoûtante et virile qui vous plonge dans les limbes du désir dès la première note. Mon regard ne pouvait se détacher du noir profond de ses yeux, comme si le fait de rompre le contact visuel pouvait me couper la respiration.

— Vous vous appelez comment ?

— Euh...

Impossible de réfléchir. Même cette simple question à laquelle un enfant de deux ans pouvait répondre me paraissait insurmontable. Je déglutis difficilement et tentai de retrouver un semblant de contenance.

— Mon nom ?

— Oui, confirma-t-il dans un rire qui révéla des dents parfaitement blanches et alignées. Il y a bien un joli nom derrière ce charmant visage ?

— Fion... Fiona Duchemin.

— Fion Fiona, pouffa-t-il avant de m'administrer un clin d'œil à tomber. Excusez-moi, je ne voulais pas me moquer. C'est un très joli prénom, Fiona.

J'esquissai un léger sourire oscillant entre la gêne, la joie et la honte. Il gribouilla quelques mots sur la première page et referma le livre avant de me le tendre. J'acceptai son offrande avec plaisir, pensant même à faire encadrer la portion de couverture qu'il avait touchée de ses doigts. Lorsque ceux-ci effleurèrent les miens, je crus bien m'évanouir d'extase. Il exhalait de lui une charge sexuelle qui me fit l'effet d'un ouragan dévastateur.

— J'espère qu'il vous plaira.

— Mmm, fis-je en guise d'acquiescement.

— Au revoir Fiona Duchemin et bonne lecture surtout.

Je fêlai un lamentable « merci » du bout des lèvres et le regardai s'éloigner vers la réserve du magasin. Le côté pile de son corps était aussi parfait que le côté face. Chacune de ses petites fesses bien fermes semblait me faire un signe d'adieu au fur et à mesure qu'il avançait. J'aurais voulu leur courir après et les empoigner fermement dans mes mains, mais...

— Le magasin va fermer, mademoiselle, me siffla une voix nasillarde, m'extirpant de mon rêve. Merci de vous rapprocher des caisses au plus vite.

La femme qui se tenait devant moi, poings plantés sur les hanches, ne prêtait pas à contestation.

À la manière d'un robot programmé en mode automatique, je patientai cinq bonnes minutes à la caisse numéro une et payai les vingt euros qu'on me réclamait.

Après tout, ce n'était pas grand-chose, vingt euros...

## Chapitre 4

La pluie s'était invitée à la fête, n'oubliant pas d'apporter son lot de tonnerres et d'éclairs effrayants qui zébraient le ciel à tout-va. Je fourrai mon achat sous un pan de mon manteau et courus jusqu'à la voiture, une main sur la tête, avec l'espoir fou de conserver mon brushing intact, et l'autre sur mon cœur de peur de faire tomber mon Précieux, alias le livre de l'auteur le plus charmant de la Terre.

Enfin à l'abri dans ma Fiat 500, je retirai ma doudoune et pris soin de ne pas mouiller la couverture du roman avec mes doigts trempés. À bien y regarder, elle n'était pas si affreuse cette image. Une rose rouge, une bague en diamant et une chemise noire, comme celle qu'il portait ce soir. C'était si romantique ! Il me tardait de lire le tome suivant de cette histoire pour retrouver les personnages sortis tout droit de son imagination. Je m'identifiais parfaitement à l'héroïne et je n'avais aucun mal à coller le visage de Christopher sur le nom de son amant. J'espérais fortement qu'ils allaient se marier et avoir de nombreux enfants.

Je mis en marche mon poste radio, glissai un CD gravé dans la fente et sélectionnai LA chanson. Celle qu'il m'arrivait d'écouter quand je sentais mon cœur battre différemment. Autant dire, presque jamais. Trois fois, en tout, pour être honnête. La première lorsque j'étais tombée amoureuse de mon prof de géo de trente ans mon aîné, la deuxième lorsque j'avais été raide dingue d'un crétin sans intérêt et... aujourd'hui. Il faut dire que j'avais le chic pour être attirée par des types qui se foutaient totalement de moi.

D'où mon célibat prolongé et complètement assumé. J'étais très bien toute seule, avec mon chat pour discuter et mon canard en plastique pour... enfin, pour jouer au canard quoi.

Je montai le son au maximum et commençai à chanter à tue-tête ce refrain qui me parlait tant.

— *Mais tu n'es pas là. Et si je rêve tant pis. Quand tu t'en vas. J'dors plus la nuuuuuu. Mais tu n'es pas làààà et tu sais, j'ai envie...*<sup>1</sup>

Soudain, alors que j'allais prendre à droite pour rentrer chez moi, je distinguai dans le noir une silhouette de dos que je connaissais maintenant par cœur. Fesse droite et fesse gauche, moulées dans leur petit jean parfait, me faisaient signe de

m'arrêter à leur hauteur. Je n'allais quand même pas les laisser souffrir par ce temps de chien.

Je retirai mon clignotant et décidai de filer dans la direction de mes nouvelles copines. Plus je m'approchai d'elles, plus l'angoisse me nouait la gorge. Et s'il me reprenait l'envie de ressembler à une carpe neurasthénique ? Et si je n'arrivais pas à aligner deux mots correctement ?

Je venais déjà de me taper la honte, c'était un peu suicidaire de m'y confronter à nouveau tête baissée, et si vite. Mon honneur ne s'en remettrait jamais. Je faillis bien tracer ma route sans un regard en arrière, mais mon instinct de survie, aidé par la chanson de Richard Cocciante, m'obligea à ralentir.

— Bonsoir, le saluai-je en descendant la vitre du côté passager. Vous voulez que je vous dépose ?

Il se baissa à ma hauteur et un sourire foudroyant se dessina sur ses jolies lèvres charnues qui me susurraient des promesses d'un plaisir incommensurable.

— Oh Fiona, rebonsoir. C'est très gentil de votre part, mais j'habite à plus de quatre-vingts kilomètres d'ici. Je vais prendre le bus, merci, dit-il en me montrant l'abri en verre qu'il convoitait avec envie.

— Non ! insistai-je avant qu'il ne se redresse totalement. Ça ne me gêne pas. On fera la route ensemble.

Il se baissa à nouveau, le visage dégoulinant de pluie. Sur n'importe quel autre être humain, autant d'eau sur un visage aurait fait pitié, mais sur lui, elle semblait bénie des dieux, ruisselant avec délice sur chacune de ses petites rides et formant une fontaine magique au niveau de son menton à laquelle j'aurais bien bu.

— Vraiment ? Vous habitez loin d'ici, vous aussi ?

— Euh...

Comment lui dire que je vivais à cinq cents mètres du magasin ?

— Quatre-vingts kilomètres aussi ! mentis-je en ricanant bêtement.

— Ça alors ! On est peut-être voisins alors. Vous êtes de quel coin ?

Mon cerveau se mit en branle pour trouver le nom d'une ville se situant dans ce périmètre. Pas facile, j'étais nulle en géographie. Si seulement j'avais appris mes leçons au lieu de baver sur ce fichu prof !

Je jetai un rapide coup d'œil sur l'abri de bus qui présentait une carte de la région et les villes desservies par les multiples correspondances.

— Arles, annonçai-je sans trop vraiment y croire.

— Vous vivez vraiment à Arles ?

— Mouiii, hésitai-je.

— C'est incroyable ! Moi aussi !

Bingo ! Je venais de viser juste. Pour une fois, le ciel était avec moi.

— Montez donc !

Il ne se fit pas prier, échappant de peu au déluge qui sévissait désormais sur les pauvres piétons. Sans le faire exprès, il s'assit sur mon roman, le condamnant à être gondolé jusqu'à la fin de ses jours, mais je n'osai pas lui en faire la réflexion.

*Il était dans ma voiture, c'était déjà une grande victoire.*

— Mince ! Excusez-moi, j'ai complètement ruiné votre livre, se maudit-il en retirant mon Précieux de dessous mes copines les fesses. Je suis désolé, je vous en offrirai un autre.

— Non, ce n'est pas grave. Je n'aurais pas dû le laisser sur le siège passager. Mettez-le à l'arrière, s'il vous encombre.

Il retira sa parka dégoulinante et se tordit en deux pour la poser sur la banquette arrière avec ma doudoune et mon roman abîmé.

À son passage, je sentis son souffle chaud au creux de mon cou et mon cœur rata un battement. Une boule de tension sexuelle se logea dans mon bas-ventre, provoquant des vibrations qui résonnaient jusque dans ma culotte.

— Je tiens quand même à me faire pardonner, il faudra que vous me donniez votre adresse, fit-il après avoir repris une position normale sur son fauteuil.

S'il tenait à se faire pardonner, je connaissais un moyen rapide et efficace qui ne lui coûterait pas un sou.

— On verra ça plus tard.

— J'insiste. Vous habitez quel quartier d'Arles ?

— Dites-moi plutôt où, vous, vous habitez, que je puisse rentrer les coordonnées dans le GPS.

— Je m'en charge, décida-t-il après avoir récupéré la boîte noire qui trônait sur mon tableau de bord à l'aide d'une ventouse.

Le silence commençant à s'éterniser entre nous tandis qu'il pianotait avec sérieux, je décidai de relancer la conversation.

— Vous venez de loin pour faire une séance de dédicaces !

— Vous trouvez ? Non, j'étais plutôt content quand mon éditeur m'a demandé d'aller à Plan de campagne. C'est juste à une heure de route de chez moi. Il m'a déjà proposé des séances à l'autre bout de la France, mais j'ai toujours refusé.

— Pourquoi ? Vous auriez pu visiter les plus beaux palaces du pays.

— Les palaces ! pouffa-t-il sans pouvoir se retenir. Je ne vois pas comment j'aurais pu me payer une chambre dans un de ces établissements.

— Vous rigolez ! Votre éditeur ne vous paye pas les chambres les plus luxueuses ?

— Mon éditeur ne paye rien du tout ! m'apprit-il en roulant des yeux. Ni chambre, ni billet de train, tout est à mes frais. Et, malheureusement, le calcul est vite fait. Si je veux aller à la rencontre de mes lecteurs, je dois dépenser bien plus que ce que je touche.

— Comment ça ? Vous voulez dire que vous perdez de l'argent ?

— Oui. Je ne touche que huit pour cent du prix d'un livre, je vous laisse faire le calcul.

J'avais beau être nulle en math, j'arrivai tout de même à la conclusion qu'il n'empochait qu'un euro soixante sur le roman que je venais de payer vingt.

— Je m'excuse, mais j'ai un peu de mal à vous croire. Qui pourrait bosser pendant une année pour moins de deux euros ?

— Un auteur ! rigola-t-il. Je crois que c'est la seule espèce en ce monde à être assez dingue pour bosser pour des clopinettes et, de surcroît, se faire insulter gratuitement.

Mon corps entier se raidit à ces mots. M'avait-il reconnu ? Non, il n'y avait aucune chance pour qu'il ait fait le lien entre moi et She-devil. Un monde nous séparait... enfin, un écran surtout. J'adoptai une attitude désinvolte et surprise.

— Vous faire insulter ? demandai-je de manière angélique.

— Oh oui ! Vous n'imaginez même pas à quel point certaines personnes peuvent être impitoyables.

— Vraiment ? Mais pour quelle raison ?

J'aurais presque pu mériter un oscar pour mon interprétation sans faille de la fille naïve et innocente.

— Apparemment, mon écriture n'est pas au niveau des grands auteurs de ce monde. Que voulez-vous, quand on écrit de la romance sentimentale, les gens vous classent tout de suite dans la catégorie des parias de la société.

Christopher avait vu juste dans notre jeu et connaissait parfaitement les ficelles de la blogosphère élitiste. La romance était mal vue, même si elle faisait pourtant partie des meilleures ventes du moment. C'était ainsi. Une réputation, une étiquette que l'on colle à un genre pour paraître plus intelligent et cérébral qu'on ne l'ait vraiment.

— Moi, j'ai adoré votre avant-dernier livre *Un train de tendresse pour Paris*. Je l'ai même lu deux fois.

Ce qui était vrai, mais je m'étais bien gardée de le dire à mes comparses.

— C'est gentil, se réjouit-il. Si tout le monde pouvait être comme vous.

S'il savait.

Le pauvre...

Une pointe de remords vint me torturer l'esprit.

— Certains n'hésitent pas à lancer carrément une fatwa contre moi.

— Une fat-quoi ? m'enquis-je, la voix un peu trop dans les aigus.

— Fatwa. C'est une sorte d'attaque personnelle pour faire pression à plusieurs contre une seule victime.

— Vraiment ? Mais c'est... puéril d'agir ainsi.

— C'est humain, répliqua-t-il simplement avec un trémolo de tristesse dans la voix. Vous travaillez chez Casino ? demanda-t-il soudain.

D'un signe de la tête, il désigna le badge que j'avais oublié de retirer après ma journée de boulot.

— Oui, je suis caissière, m'empressai-je de répondre, soulagée par le changement de conversation. Un métier épouvantable ! Des horaires abominables, des clients à vomir et un supérieur impitoyable. Le cocktail idéal pour faire une dépression avant même d'avoir posé un pied au boulot.

— Je suis bien placé pour le savoir. Je suis moi-même caissier dans un magasin d'articles automobiles.

— Vous ? Vous travaillez ? m'époumonai-je en quittant la route des yeux pour vérifier qu'il ne me faisait pas une blague.

— Euh... oui. Il faut bien gagner sa vie.

— Mais vous êtes écrivain !

— Je vous ai dit tout à l'heure que je gagnais très peu par livre vendu.

— Oui, mais vous devez en vendre des millions !

— On est très loin du compte, s'amusa-t-il tout en remplaçant le GPS à sa place. Si j'arrive à en vendre mille dans l'année, c'est la grande fiesta.

— Mille ! Mais c'est impossible ! Des milliers de gens vous connaissent en France et n'arrêtent pas de parler de vous sur les forums.

— Vous voulez parler de ces mêmes forums qui piratent et partagent mon livre avant même la date de sa sortie ?

Une foule de sentiments s'agitèrent en moi, parmi eux la crainte et l'embarras se taillaient la part du lion.

— Je... je ne sais pas. Je ne vais jamais sur ce genre de sites à vrai dire, me dédouanai-je après avoir haussé les épaules nerveusement. Je parlais juste des discussions littéraires comme on peut en voir partout.

Mes joues devinrent aussi rouges que les bottines que je portais.

— Je sais bien que vous n'en faites pas partie, me rassura-t-il en me décochant

une chiquenaude. Sinon, vous ne seriez pas venu acheter mon livre chez Cultura. N'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. C'est... honteux, une telle pratique. Franchement, le piratage devrait être interdit.

— Il l'est, rigola-t-il de plus belle.

— Oui, je sais bien. Mais il devrait l'être encore plus.

Il arqua un sourcil.

— Plus interdit qu'interdit ? fit-il dans une étonnante grimace.

— Oui. Le gouvernement devrait voter une loi obligatoire.

— C'est un peu ce qu'il a fait. C'est le but d'une loi, quand on y pense.

— Alors pourquoi est-ce que cela existe toujours ?

— Pour la même raison qu'il y aura toujours des escrocs ! Les gens ne se rendent pas compte qu'ils volent quelque chose, puisqu'ils sont chez eux, bien au chaud et à l'abri des regards indiscrets. Maintenant, si je venais me servir directement sur leur compte en banque, là, ils trouveraient ça anormal.

— Oui, j'imagine...

Un peu confuse, je réfléchissais à tout ce qu'il venait de me confier. Je savais déjà tout ça, mais l'entendre de la bouche d'un écrivain avait une toute autre tonalité. Cela semblait plus réel, moins virtuel.

C'était un homme, un vrai avec des besoins vitaux, que nous dépouillions sans vergogne.

Un homme, un vrai avec un cœur qui bat, que nous insultions à travers nos écrans.

Lâchement.

---

1. Extrait de la chanson *Le Coup de soleil* – Richard Cocciante, © Polydor, 1980

## Chapitre 5

L'orage redoubla d'intensité et, bientôt, mes essuie-glaces peinèrent avec grand mal à me donner une bonne visibilité. L'autoroute ressemblait désormais à un immense serpent noir que je distinguais à peine derrière mon rideau de pluie. Je levai le pied et tentai de suivre le véhicule de devant en m'aidant de ses feux arrière pour me diriger.

— Vous avez une bien jolie voiture, me complimenta Christopher qui ne semblait pas se soucier des éléments qui se déchaînaient à l'extérieur. Intérieur cuir, clim automatique, mazette ! C'est le grand luxe !

— C'est une série spéciale. Je dois avouer que je me suis fait plaisir en l'achetant. J'ai fait un gros crédit alors j'espère la garder encore de longues années.

— Je crois qu'il va falloir que j'investisse, moi aussi. La mienne a rendu l'âme cet après-midi.

— Elle est peut-être réparable.

— Non, là, je pense vraiment qu'elle arrive au bout du rouleau. Après trente ans de bons et loyaux services, elle a mérité de prendre sa retraite.

— Trente ans ?

— Elle appartenait à mon père ! Il l'a achetée le jour de ma naissance et me l'a offerte pour mes dix-huit ans.

— Sympa, le papa !

— Oui, mes parents sont des gens adorables et très généreux, avec un cœur énorme.

En parlant de cœur, le mien se serra à l'évocation de sa famille. Moi, je n'avais personne à complimenter. Personne à aimer.

— Je vais peut-être acheter une Fiat 500, finalement. Elle me plaît bien, continua-t-il sans prêter attention aux larmes qui embuaient mes yeux.

Il ouvrait la boîte à gants, baissait le pare-soleil, allumait le miroir de courtoisie avec intérêt, comme s'il faisait l'état des lieux d'un appartement avant de s'y installer.

Un éclair zébrant le ciel de part en part me fit sursauter. Avec toute cette eau

sur la route, j'avais les nerfs à fleur de peau. Je n'avais pas l'habitude de rouler de nuit, et encore moins sous un torrent de pluie.

— Ça va ? remarqua-t-il enfin alors qu'il inspectait le tableau de bord avec minutie.

— Oui, c'est juste que je ne vois pas très bien devant moi et ça me stresse toute cette flotte.

— Il y a une aire de repos dans moins d'un kilomètre. Si tu veux, on peut s'y arrêter et prendre un café, le temps que ça se calme.

Je tournai la tête vers lui, soulagée par sa proposition, mais surtout étonnée par le tutoiement qu'il venait d'employer. Je décidai d'en faire autant.

— Ça ne te dérange pas ? Tu n'es pas attendu, ce soir ?

— Non, je vis seul alors, à part ma chatte, personne ne viendra m'enguirlander, rigola-t-il pour me rassurer.

— Tu as un chat, toi aussi ?

— Oui, elle s'appelle Minette.

— Très original, me moquai-je gentiment.

— Le tien s'appelle comment ?

— Félix.

— Wouah ! s'esclaffa-t-il en faisant de gros yeux railleurs. C'est vrai que le tien a un nom tout à fait extraordinaire. Ce n'est pas comme si la moitié des chats sur Terre s'appelaient Félix !

— Ohhh, ça va ! ripostai-je avec une pointe d'amertume dans la voix.

— T'es vexée ?

— Non ! lançai-je, une moue boudeuse aux lèvres.

— Si, t'es vexée !!!! Houuu, railla-t-il comme un gamin en me pointant du doigt. Madame est susceptible !

— Pas du tout ! Oui, bon... OK, peut-être un peu, avouai-je avant de lui tirer la langue.

Ce garçon avait de la répartie et de l'humour, loin, très loin de l'image austère que je m'étais faite de lui.

Je bifurquai sur la droite et réussis à trouver une place sur le parking de la cafétéria.

Apparemment, nous n'étions pas les seuls à avoir eu l'idée de faire une halte. La météo était si sordide que tous les Arlésiens en vadrouilles semblaient s'être donné rendez-vous ici avant de rentrer chez eux. J'enfilai en vitesse ma doudoune restée sagement sur la banquette arrière, affalée sous le manteau de Christopher, et sortis de ma voiture en grelottant.

Dehors, le vent glacial se mêlait à la pluie dans un concert tempétueux. Nous sprintâmes jusqu'à l'établissement blindé de monde et nous installâmes dans la file d'attente dans l'espoir d'un peu de chaleur.

Christopher sortit son portable de la poche de sa chemise et me montra un fond d'écran très coloré. On le voyait en train d'embrasser un chat de gouttière bien dodu avec un amour incommensurable. Cette simple image traduisait tous les sentiments qu'il avait pour cette petite bête. Et, le pire, c'est que ça semblait réciproque. Moi qui étais à peine tolérée sur le territoire de mon chat, alias mon propre appartement.

— Elle est mignonne ! dis-je pour ne pas le vexer alors que de toute évidence, elle ressemblait à tous les chats communs que l'on croise dans la rue.

— Fais voir le tien.

— Oh, je ne sais pas si j'ai une photo de lui.

— Vraiment ? s'étonna-t-il, déçu.

Je sortis mon smartphone de mon sac et visionnai les quelques photos présentes dans la galerie. Une vingtaine, tout au plus. Sur l'une d'entre elles, que j'avais prise pour mon assurance le jour où un vilain dégât des eaux avait ruiné ma moquette, on voyait Félix en train de se lécher la patte. Je pointai l'écran sous son nez, fière de lui montrer le sublime siamois pure race qui partageait ma vie. Christopher plissa les yeux, cherchant l'animal comme on cherche Charlie dans la BD.

— Là, en bas à gauche, derrière la télévision, précisai-je en lui montrant l'énergumène.

— Cette minuscule boule de poils, au dernier plan de la photo ?

— Oui, à la base, je l'ai prise pour me faire rembourser la moquette de ma chambre, mais il se trouve que mon chat est dessus.

— T'as rien de plus précis ? De plus affectueux ?

— Non. Je n'ai pas pour habitude de prendre des clichés de mon chat. Ni de lui ni de personne d'ailleurs. Je n'aime pas les photos.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Il me contemplait avec consternation.

Le dictat actuel du savoir-vivre en société nous imposait-il donc de nous prendre en photo tous les quatre matins ?

Étais-je à ce point en marge de tout pour refuser de mettre ma trombine sur Facebook, Twitter, Snapchat et autres réseaux sociaux où l'apparence domine ? Ou alors n'assumais-je tout simplement pas ce que je faisais aux autres,

préférant me cacher derrière des pseudos et des avatars bien sombres ? À bien y réfléchir, je crois que je préférerais ne pas savoir.

Christopher rangea son téléphone et prit un plateau sur lequel il posa un verre et des couverts.

— Voilà pour toi, déclara-t-il en me le tendant avant de recommencer l'opération.

— Merci, c'est gentil, bredouillai-je, touchée par tant de prévenance.

Il se retourna, surpris, et posa un petit pain à côté de ma fourchette.

— Quoi donc ?

— Eh bien, le fait que tu aies préparé mon plateau. Je trouve ça très attentionné.

Il stoppa son geste et m'épia avec insistance.

— Ça s'appelle la politesse, m'expliqua-t-il en haussant les épaules.

— Non, c'est un acte purement désintéressé et plein de bienveillance. Personne ne l'avait jamais fait pour moi, auparavant.

Il émit un gloussement amusé avant de secouer la tête.

— T'es vraiment une fille bizarre. Tu ne prends pas ton chat en photo et tu as les larmes aux yeux quand je te passe un vulgaire plateau en plastique.

— Je ne suis pas bizarre ! contestai-je.

— Si, tu l'es.

— Non !

— Si.

Cette fois, c'est lui qui me tira la langue avant de s'éloigner vers le buffet des entrées. Je le suivis de près, souffrant douloureusement de son éloignement. J'aimais parler avec lui, j'aimais son regard dans le mien, j'aimais sa présence et son esprit, j'aimais son corps, ses mains, et même ses petites fesses rebondies. Sa bouche malicieuse et sa voix de ténor. Son parfum musqué et sa barbe naissante. La simple idée de ne plus jamais le revoir après cette escapade me brisait le cœur. Je profitais donc de chaque seconde auprès de lui, comme un petit chien qui sent qu'on va bientôt l'abandonner au bord de l'autoroute.

Je me surpris même à prendre les mêmes plats que lui, histoire d'être en parfaite symbiose avec ce qu'il dirait à ce sujet. Salade d'avocat, couscous au poulet et tarte au citron meringuée. Pas le grand luxe d'un restaurant gastronomique, mais la quantité était là pour faire son office et remplir mon estomac de façon définitive.

Alors que j'attendais devant la caisse, le plateau posé sur le tapis, mon téléphone se mit à vibrer. Alexandra m'avait envoyé un message. Je jetai un œil

discrètement.

T'as réussi à avoir une bonne vidéo ?

Je répondis d'un mouvement fluide du pouce :

Je t'appelle + tard.

T'es chez toi ?

Non. Suis occupée.

T'es encore à la dédicace du plouc ?

Je mange avec lui. Stop maintenant.

J'espérai couper court à cette conversation.

Quoiiiiiliiiiiii ? Tu manges avec le blaireau ? Mytho.

Pas mytho.

C'est ça, oui.

Devant moi, Christopher saluait déjà la caissière.

— Tu fais quoi ? demanda-t-il après s'être retourné dans ma direction.

— Oh, je suis en train de papoter avec ma meilleure amie, bredouillai-je, gênée. Elle ne veut pas croire qu'on mange ensemble.

— Vraiment ?

— Oui... elle sait à quel point je suis fascinée par tes livres et elle pense que je lui mens.

Sans prévenir, il colla sa joue contre la mienne avant d'articuler avec difficulté :

— Fais un selfie et envoie-lui, histoire de lui clouer le bec, à ta copine.

— Non, c'est gentil, mais...

— Si, j'insiste ! Ça ne me dérange pas.

Je sélectionnai l'appareil photo intérieur et pris une photo de nous deux, plus

complices que jamais. Alexandra n'allait pas en revenir. Elle ne mit d'ailleurs pas longtemps à réagir après l'envoi du cliché.

T'es la meilleure, ma chérie. Sors-lui les vers du nez,  
qu'on puisse le clasher comme une merde.

Je dois te laisser.

Je répondis de manière laconique, consciente que nous n'avions plus du tout les mêmes objectifs.

Pas de souci. Bosse bien, ma poule. Et n'oublie pas de  
tout mettre sur ton blog dès ce soir.

J'éteignis mon téléphone pour ne plus être importunée et le rangeai bien au fond de mon sac avant de m'emparer de ma carte bleue.

— Bonne soirée, clama la caissière vers qui j'avais avancé sans faire attention.

— Merci. Je vous dois combien ?

— Oh, votre menu a été réglé par la personne devant vous, m'expliqua-t-elle en désignant Christopher du menton. Vous avez bien de la chance, rajouta-t-elle discrètement à voix basse.

Tout sourire, j'acquiesçai d'un mouvement de tête et vins à la rencontre de mon bienfaiteur qui s'appliquait à remplir une carafe d'eau sans rien faire tomber.

— Tu as payé ma note ?

— Je te dois bien ça ! Tu m'as épargné un long voyage en bus bruyant et puant.

— Mais tu n'aurais pas dû !

— J'ai bien le droit d'inviter une jolie fille à manger, non ? me complimentait-il en posant sur ma joue un furtif bisou qui me cloua le bec. Tu viens, oui ? m'interpella-t-il alors que je ne bougeais plus, plongée dans une délicieuse torpeur.

Je restais là, immobile, comme une idiote devant la fontaine à eau alors qu'il s'installait déjà à une table double. Je repris ma respiration, secouai subrepticement la tête et avançai vers lui avec fébrilité. Mon cœur palpitait et virevoltait dans ma poitrine. Il m'avait qualifiée de « jolie fille » et m'avait embrassée !

Sur la joue, soit, mais quand même !

Planant sur mon petit nuage, je finis par m'asseoir en face de lui et ôtai ma doudoune qui me portait bien trop chaud. C'est dingue comme une simple phrase pouvait faire monter la température ambiante.

— Ça a l'air très bon, tout ça ! déclarai-je d'un ton enjoué, presque hystérique.

— Désolé de ne pas avoir pu t'offrir plus qu'une simple cafet d'aire d'autoroute.

— C'est parfait ! J'adore les cafétérias ! Et puis, à la base, on devait juste s'arrêter pour boire un café, je te rappelle !

— Personnellement, j'ai une faim de loup. C'est sûrement dû à l'adrénaline qui redescend.

— Ça t'angoissait de rencontrer tes lecteurs ? demandai-je en croquant dans un avocat insipide.

— Non, j'étais plutôt détendu pour une première fois. C'était plus un mélange de stress, de joie et d'excitation, à vrai dire.

— Tu n'as pas peur, un jour, de tomber sur quelqu'un qui te déteste ?

— Il faudrait être stupide pour venir à la rencontre d'un écrivain que l'on n'aime pas. Faire le déplacement, attendre dans la file d'attente, tout ça pour quoi ? Ne pas acheter le livre ?

— Ou insulter l'auteur, tout simplement.

— Aucun risque, rigola-t-il dans sa serviette en papier. Mes détracteurs sont bien trop lâches pour agir de la sorte. Ils préfèrent s'en prendre à moi de derrière leurs écrans, c'est beaucoup plus facile.

Je baissai le regard, cherchant sans trop savoir quoi parmi les morceaux de salade.

— Ce doit être difficile à vivre, toutes ces critiques.

— On apprend à vivre avec. Il vaut mieux se forger une solide carapace si on ne veut pas finir six pieds sous terre.

— À ce point ?

— Tu n'imagines même pas dans quel milieu de requins je patauge ! Même les auteurs, entre eux, sont de véritables carnassiers.

— Tu veux dire que même entre vous, c'est la guerre ?

— Oh que oui ! Dieu merci, tous ne sont pas comme ça. Mais j'en connais certains qui n'hésiteraient pas à me planter un couteau dans le dos pour m'éliminer du circuit.

— J'ai du mal à te croire. Les écrivains sont des personnes posées, calmes et intelligentes.

— Des peaux de vache, oui ! Figure-toi que je connais un confrère qui a ouvert un blog sous pseudonyme, bien sûr, pour descendre tous les livres de sa maison d'édition.

— Quel est l'intérêt de faire couler ses collègues ?

— Passer pour le meilleur ! divulgua-t-il à voix basse. Il a même osé chroniquer ses propres livres et les encenser au plus haut point. J'ai éclaté de rire quand il s'est mis à expliquer qu'il était le meilleur auteur qu'il n'ait jamais lu et que ses livres méritaient le prix Goncourt. Sans oublier la petite note de vingt sur vingt à la fin de chaque article.

— C'est pitoyable ! Comment l'as-tu démasqué ?

— Tout se sait dans ce milieu. C'est un microcosme, où les nouvelles font vite le tour. Il y a toujours untel qui connaît untel qui a dit à trucmachin que bidule racontait que, bref, c'est pire que Dallas, me confia-t-il avec un sourire désabusé. Mais les auteurs qui mentent ne sont pas les pires, non. Il y a ceux qui trichent.

— Qui triche ?

— On m'a proposé plusieurs fois d'échanger des avis sur Amazon.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, si tu es écrivain, tu n'en restes pas moins un lecteur. Donc certains de mes collègues m'ont demandé d'écrire un avis positif sur leur livre en échange d'un avis sur mes propres livres. C'est donnant-donnant. Mais moi, je ne trempe pas dans ces magouilles, je ne trouve pas ça honnête.

— Du coup, tu refuses leur deal ?

— Malheureusement oui, et mon comportement ne leur plaît pas. Ils s'en donnent donc à cœur joie pour démonter mes livres par vengeance. Je ne compte plus le nombre de mauvais commentaires signés de la main même de mes soi-disant meilleurs amis Facebook.

— Mon Dieu, arrête ! Tu me donnes envie de vomir ! Qui aurait cru que ce milieu était aussi pourri !

— Et encore, je ne te raconte que la partie à moitié visible de l'iceberg. Mais certaines choses doivent rester confidentielles.

Je n'osais imaginer la partie cachée du gros glaçon en question si trahisons et manipulations n'étaient que simples futilités à ses yeux. Il y aurait certainement de quoi écrire un livre. Certes, un livre agaçant et dérangeant, mais il y avait matière à réfléchir sur le côté obscur du monde à paillettes dans lequel je venais de plonger grâce à lui.

Son téléphone se mit à vibrer, interrompant cette conversation passionnante qui me donnait envie d'en savoir un peu plus.

— Oh, désolé, c'est ma mère, s'excusa-t-il en regardant son écran.

— Décroche, je vais manger en silence.

Il me remercia d'un hochement de tête.

— Bonsoir, maman. Oui, ça s'est bien passé, fit-il en levant les yeux au ciel de manière comique pour me faire rire. Ouiiii, il y avait du monde. Si, si, je t'assure, une trentaine de lectrices. D'ailleurs, je suis en train de manger avec l'une d'entre elles, là... Non, je ne te raconte pas n'importe quoi... Je t'assure ! Bon, inutile d'insister si j'ai bien compris... Oui, ne t'inquiète pas, je serai là... comme tous les ans... Oui, j'ai bien pensé au cadeau pour papa. Verte, comme tu me l'as demandé. Oui, taille XL, m'man, je ne suis plus un gamin ! Je sais... bon, je dois te laisser, je suis accompagné là. Beh oui ! Je viens de te le dire, je suis avec une fille... Non, je ne vais quand même pas lui demander de t'envoyer une photo pour te faire plaisir !

Un peu honteux, il jeta un coup d'œil furtif vers moi auquel je répondis par un hochement de tête amusé. Sur quoi, il reprit aussitôt :

— Je t'envoie la photo, t'es contente ? Comme ça, t'auras la preuve que je ne voulais pas simplement raccrocher pour ne plus t'entendre... Je suis au resto, là... oui, oui, un bon resto, mentit-il en gonflant ses joues à la manière d'un hamster. Mais bien sûr que je vais payer l'addition, enfin, maman arrête, tu me fais honte... Mais oui, je t'aime quand même. Allez... je... maman... oui, c'est normal que tu n'aies toujours pas reçu la photo, puisque je suis encore en train de te parler... J'ai besoin du téléphone pour l'envoyer, tu comprends ? Non... non... je te fais des bisous... oui, j'embrasserai mon amie pour toi... OK... maaaaaan... oui, c'est juste une amie... eh oui... oui... bon... je vais manger froid là... bisou maman, à la semaine prochaine.

Il raccrocha en soufflant bruyamment.

— Vraiment désolé !

— C'est rien, je trouve ça mignon qu'elle s'inquiète pour toi.

— Oh, elle s'inquiétait surtout pour la veste que je devais acheter pour le Noël de mon père. Elle avait peur que je me trompe de taille. Après, c'est la galère, il faut qu'elle aille changer dans la boutique avec le ticket de caisse, bref, tu connais l'histoire. Un véritable drame pour elle. C'est une fana de Noël. Il faut que tout soit parfait pour le jour J. Cette année, comme tous les ans depuis ma naissance, elle a loué un chalet à la montagne pour accueillir la famille. Un véritable supplice ! J'ai envie d'y aller comme de me pendre !

— Tu es fou ! Ce doit être merveilleux d'avoir une famille aimante autour de soi, le jour du réveillon. Ça me rappelle tous ces films américains qui parlent de

magie de Noël, avec la dinde, le sapin, tout ça.

Interloqué, il fronça les sourcils.

— Tu ne le fêtes pas en famille ?

— Je... je n'ai pas vraiment de famille.

— Comment ça ? Tu as bien des parents ?

— Je n'ai jamais connu mon père. Quant à ma mère et mon petit frère, ils sont morts il y a dix ans dans un incendie. J'avais quinze ans.

Il hoqueta de surprise et baissa le regard, visiblement gêné par son manque de délicatesse.

— Pardon. Je n'aurais pas dû insister sur ce sujet quand tu m'as dit que tu n'avais pas de famille. J'ai été maladroit.

— Tu ne pouvais pas savoir.

Il laissa un certain temps s'éterniser entre nous avant de reprendre d'une voix compassée :

— Tu n'as même pas de grands-parents ?

Lui qui ne voulait pas se montrer insistant...

— Non. Personne. Ma mère, mon frère et moi étions toujours seuls, les soirs de Noël. Mais j'adorais cette fête plus que tout. On commandait nos petites bûches au chocolat chez le pâtissier du quartier, celui chez lequel on n'osait jamais rentrer le reste de l'année parce que tous ses gâteaux étaient hors de prix. Mais ce jour-là, on se faisait les plus belles possible, ma mère mettait tous ses bijoux et on avançait, la tête haute jusqu'à la caisse, pour acheter nos desserts préférés. Depuis sa disparition, je n'ai plus jamais mangé de bûche.

— Elle doit te manquer, remarqua-t-il alors que ma voix chevrotait un peu.

— Je me suis fait une carapace, moi aussi.

Il afficha une expression pleine de douceur.

— C'est triste comme histoire.

— Ce n'est qu'un gâteau ! me repris-je en affichant un large sourire forcé pour alléger l'atmosphère que je venais de plomber.

Je ne voulais plus parler de ma mère. Ça faisait trop mal, son souvenir était trop douloureux, même si dix longues années avaient déjà passé sans elle. Je me rappelais chacun des détails de son visage, des chansons qu'elle me chantait lorsque j'étais triste, de la douceur de sa peau lorsqu'elle me serrait contre elle avant d'aller se coucher. Elle me manquait, oui, et aucune bûche au monde n'aurait pu retirer cette épée d'acier qui pointait dans ma poitrine depuis son départ.

— En parlant de mère, et si on la faisait cette photo ! clamai-je gaiement pour

ravalant mes larmes. Parce que j'en connais une qui doit bouillir d'impatience derrière son écran.

— On dirait que tu la connais !

— Une maman reste une maman. Ce sont toutes les mêmes !

— Attends, dit-il avant de s'éloigner vers la caisse où le flot de clients ne cessait d'enfler.

Il en revint deux minutes plus tard, bardé d'un ridicule serre-tête avec des bois de rennes en guise d'ornement.

— Oh non ! m'apitoyai-je en découvrant l'affreux chapeau rouge qu'il me tendait. Pas un bonnet de père Noël, pitié !

— Juste pour la photo, quémanda-t-il d'un air mignon à faire fondre n'importe quel igloo. Ma mère serait tellement contente !

— OK, c'est bon ! C'est bon, abdiquai-je en m'affublant de l'horrible accessoire clignotant.

La photo aussitôt envoyée, il reçut un deuxième coup de fil.

— Réponds, lui conseillai-je alors qu'il hésitait à appuyer sur le bouton vert.

— Je la rappellerai plus tard.

— Mais non ! Elle veut sûrement commenter nos superbes accessoires.

Je tendis la main et décrochai à sa place afin qu'il ne puisse plus faire marche arrière. Il me lança un risible regard haineux que je savais être fictif.

— Maman ! Quelle surprise, plaisanta-t-il en collant l'appareil à son oreille. Oui, c'est elle. Oui... oui... je sais. Mmm... mmm... Non... non, je la connais à peine. Je sais mais... maman... elle a sûrement mieux à faire... non... non, je ne te la passerai pas.

Je haussai les sourcils, surprise que cette charmante inconnue veuille s'entretenir avec moi.

— Maman, arrête d'insister... oui, j'ai honte, tu me fais honte, plus exactement. Non... je... écoute... non... Je vais raccrocher... Si, je vais le faire... Arrête...

Je tendis la main, amusée par la situation.

— Tu peux me la passer, si tu veux, je suis certaine qu'elle ne va pas me mordre, chuchotai-je pour le rassurer.

Il réfléchit quelques secondes et, à contre-gré, me donna le téléphone avant de fermer les paupières.

— Bonsoir, madame, clamai-je de ma plus belle voix.

— Bonsoir, mademoiselle, je suis si heureuse de vous parler !

— Oh... c'est gentil.

— Dites-moi, que faites-vous, le 24 au soir ?

— Le 24 décembre ?

Christopher, mortifié de honte, plaça ses mains sur son front et baissa la tête pour ne pas affronter mon regard.

— Oui, le soir de Noël ? Vous avez quelque chose de prévu ?

— Euh... eh bien, pas vraiment. Je...

— C'est parfait ! Alors Christopher vous conduira à Chamonix pour le week-end.

— Euh... non, mais...

— Ne vous inquiétez pas, pas de gêne entre nous. Vous pourrez partager sa chambre, on ne va pas se la jouer rabat-joie de nos jours, hein. Je sais ce que c'est...

— Mais madame...

— Très bien, c'est entendu ! À la semaine prochaine, les enfants !

— Madame...

— Ohhhhh, je suis contente, hurla-t-elle avant de me raccrocher au nez.

Je restai figée. Interloquée. Choquée.

Christopher, lui, n'osait même plus bouger un pouce, c'est à peine si je pouvais l'entendre respirer. Je me raclai la gorge pour faire avancer la situation. Toujours pas de signe de vie. C'était à croire que son esprit s'était téléporté dans une autre dimension pour ne pas avoir à expliquer le comportement quelque peu enthousiaste de sa mère.

— Ta... maman vient de m'inviter à passer Noël en famille.

— Oh mon Dieu, marmonna-t-il, toujours la tête dans le poitrail.

— Tu peux m'en dire un peu plus ? Parce que j'ai légèrement l'impression d'avoir vécu un truc paranormal, là ?

— Ma mère doit penser qu'on est ensemble. Et à l'heure qu'il est, elle a déjà dû prévenir la moitié de la ville. Je n'aurais jamais dû envoyer cette photo.

— Ce n'est pas si grave, après tout...

— Ma famille s'est mis en tête que j'étais gay.

J'en eus le souffle coupé.

— « Gai », comme « gai comme un pinson » ? lançai-je d'une voix fluette.

— Non, « gay » comme « homosexuel », déclara-t-il en sortant enfin la tête de sa cachette. L'année dernière, même ma petite-nièce de huit ans est venue me demander pourquoi je préférais les hommes plutôt que les femmes. À huit ans !

Je retins ma respiration.

— Ah, et tu lui as expliqué qu'elle se trompait. Non ?

— Non.

— Non ? Non ? Tu es gay ? hurlai-je en pressant mes mains sur ma poitrine dans l'espoir que mon cœur ne se brise pas en mille morceaux.

Dans la salle, tous les regards convergèrent vers moi avec animosité.

— Chuuuut ! me tança Christopher, mal à l'aise.

— Pardon. C'est sorti tout seul, je m'excuse pour le manque de discrétion, chuchotai-je soudain.

— Ce n'est pas grave. Dieu merci, je ne suis pas encore assez connu pour faire la une des journaux.

— Oui, c'est sûr. Enfin, je ne voulais pas dire que tu n'étais pas connu. C'est pas ça, hein, mais... c'est vrai que tu n'es pas un grand auteur. Enfin, si, tu es un grand auteur, mais les gens ne le savent pas... encore... Certains oui, mais en majorité... Oh mon Dieu, soufflai-je en m'éventant de la main pour contrôler cette vilaine bouffée de chaleur qui m'étouffait. Je... je dois aller aux toilettes, désolée.

Je devais me verser de l'eau sur la figure, des litres d'eau pour me réveiller de ce cauchemar. Le seul type sur lequel j'avais flashé depuis des millénaires était homo ! Mais pourquoi ? Pourquoiiiiiiiiiii ? Et moi qui m'enfonçais lamentablement dans la semoule, incapable de tourner sept fois la langue dans ma bouche avant de prononcer une chose sensée.

Après avoir aspergé mes yeux à m'en rendre aveugle, Dieu bénisse le maquillage waterproof, je m'essuyai avec une serviette en papier aussi douce que le côté vert de mon éponge à vaisselle et repartis en direction de mon couscous froid.

La nourriture me semblait soudain insipide et indigeste. Mon cerveau, quant à lui, végétait entre état de choc et dépression imminente.

— Tu veux venir ?

— Hein ? meuglai-je, à deux doigts du suicide.

— Ça te dit de m'accompagner à la montagne ?

— Je ne sais pas trop...

— On va bien rigoler. Et très franchement, ça me ferait plaisir que tu viennes là-bas avec moi. On s'entend plutôt bien, non ?

— Oui, je passe un bon moment avec toi.

— Alors, viens. De toute façon, tu vas faire quoi, toute seule chez toi la veille de Noël ?

— Déprimer, sûrement. Me noyer dans l'alcool, certainement.

— On va bien s'amuser. On ira faire du ski.

— Je déteste le ski.

— De la luge alors !

Je commençais à hésiter. J'adorais la luge et la montagne. Avec ma mère, nous y étions allés une dizaine de fois et je n'avais que de bons souvenirs de ces moments-là. Cependant, même si je rêvais de revoir la neige, ma mère m'avait toujours appris à me méfier des hommes. Je la revoyais me mettre en garde parce qu'elle me trouvait bien trop naïve à ce sujet.

— Écoute, c'est vraiment adorable de vouloir me faire oublier que je n'ai aucune vie sociale, mais je crois que je préfère encore rester devant ma télé toute seule plutôt que de vous déranger.

— Tu ne dérangeras pas !

— Je ne connais personne !

— Tu me connais, moi !

— Oh oui, depuis au moins... une heure ! m'exclamai-je en regardant ma montre. C'est assez pour partir en vacances sans aucune crainte avec un parfait inconnu.

— Je te connaissais depuis moins de cinq minutes quand je suis monté dans ta voiture.

— Que voulais-tu qu'il t'arrive avec moi ?

— Et toi, que veux-tu qu'il t'arrive avec moi ? Franchement, j'ai la tête d'un dangereux psychopathe ?

— Les pires crapules ont parfois un visage d'ange.

J'étais bien placée pour le savoir. Devant tant de gentillesse et d'attention, je me sentais lamentable d'avoir agi de la sorte avec lui. Je devais à tout prix arranger les choses sur le blog et rétablir la vérité à son sujet.

— Ma mère va être déçue. Et moi aussi, rajouta-t-il avec un regard de chien battu.

— Attends, glapis-je après un temps de réflexion. Ne me dis pas que tu comptais te servir de moi pour... oh non.

— Quoi ?

— J'étais ton alibi pour faire croire à ta famille que tu es hétéro ! Tu voulais que je vienne, rien que pour ça, avoue !

— Pas du tout ! Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ! J'ai vraiment envie de passer du temps avec toi, de mieux te connaître.

— Tu mythonnes.

— Je quoi ?

— Mythonnes, du verbe mythonner, mentir quoi !

— Non, je ne mythonne pas. Qu'est-ce qu'il y a de mal à vouloir faire connaissance ? C'est ainsi que les autres font, non ?

Mouais, sauf que là, ça allait beaucoup trop vite. Je ne me sentais pas de rencontrer toute sa famille avant même d'avoir pu tester sa sincérité.

— Je te préviens, si je viens, il est hors de question que je joue un rôle. Je ne suis pas ta fausse petite-amie, on est bien d'accord ?

— Ah, y a du mieux, se réjouit-il avec un léger sourire satisfait au coin des lèvres.

— Comment ça, « y a du mieux » ?

— Beh, tu viens de dire « si je viens ». Donc, tout n'est pas perdu.

— Oui... enfin... j'ai dit « si ».

— « Si » veut dire « peut-être » et « peut-être » veut dire « pourquoi pas ».

— Si on se connaissait un peu mieux, je...

— Tu bosses demain ? me coupa-t-il avec entrain.

— Demain ? Non, je ne travaille pas le dimanche.

— Parfait ! Alors, je t'invite au cinéma. On fera plus ample connaissance et tu pourras juger si je suis apte à être un bon hôte pour ta soirée de Noël. En toute amitié, bien sûr !

C'était bien là le problème ! L'amitié...

J'aurais préféré qu'il me regarde autrement que comme une dinde d'apparat. Il était si parfait, si craquant, si...

Il posa sa main chaude sur la mienne et se mit à caresser mes doigts timidement. Ce simple geste suffit à déconnecter mon cerveau de toute réalité. Lui, moi, des cœurs partout et des paillettes dans les yeux.

— OK pour le ciné, m'entendis-je prononcer alors que mon esprit me hurlait que j'allais devoir me taper encore une heure de route demain pour le retrouver.

Entre aujourd'hui et demain, j'allais engloutir 320 kilomètres de bitume avec ce que cela comptait de gasoil et de temps perdu.

Mais son sourire n'en valait-il pas la peine ?

## Chapitre 6

Après avoir englouti la fin de mon menu qui, bizarrement, avait retrouvé bon goût, nous reprîmes la route non sans une certaine crainte. La pluie s'était transformée en neige fondue et, heureusement pour moi, elle ne tenait pas au sol. Pas encore.

Soudain, un camion de pompier nous doubla toute sirène hurlante, bientôt suivi par deux ambulances et une voiture de gendarmerie.

— Eh merde, jura Christopher en voyant le 4x4 devant nous ralentir. On dirait que ça bouchonne. Il doit y avoir un accident, pas loin.

*Oh non ! Pas ça !*

La présence des pompiers me rappelait de terribles souvenirs. Même si dix années étaient déjà passées, j'avais l'impression de revivre la scène douloureusement. Le moindre gyrophare me replongeait dans l'enfer de ma mémoire. La fumée, les cris, l'impression d'étouffer, mes hurlements d'épouvante, encore et encore. Puis l'arrivée des secours, la couverture dorée, les gestes délicats et les regards compassés. Un peu de répit avant l'impensable. Maman ne se réveillerait jamais. J'avais cru mourir à mon tour. Perdre la seule chose qui me rattachait à la vie était impensable dans mon esprit de jeune fille. Maman, ma si douce maman, mon unique bouée de secours dans ce monde hostile, était partie rejoindre les anges pour toujours.

Je pressai le volant avec vigueur et plantai mes ongles dans le cuir souple du levier de vitesse. Incapable de regarder le carnage sur ma droite, je fixai la voiture devant moi et ignorai les grands gestes du gendarme qui faisait signe aux véhicules d'accélérer. Comment les gens pouvaient-ils aimer contempler un tel désastre ? La nature humaine est-elle si sordide qu'elle nous pousse à ralentir devant la souffrance des autres ? Je pressai la mâchoire et inspirai amplement pour retenir les larmes qui menaçaient de trahir ma peine.

— C'est mon bus ! s'exclama Christopher en se retournant pour vérifier le numéro qui clignotait encore dans la nuit. C'est celui que je devais prendre !

Il me dévisagea avec effroi. Son visage était aussi blanc que la neige qui s'accumulait désormais sur mon pare-brise. Je jetai un coup d'œil à travers ma

lunette arrière et constatai l'étendue des dégâts. Des dizaines de personnes erraient, un peu perdues, sur la bande d'arrêt d'urgence, le visage en sang ou le bras en écharpe. Le choc avait dû être terrible car l'engin était couché sur le côté et presque aucune vitre n'avait tenu le coup. Maintenu à sa place grâce à la ceinture de sécurité, on pouvait distinguer le corps inerte du chauffeur entouré de deux pompiers. Sa tête, elle, gisait comme un ballon de basket devant la roue d'un camion, figée pour l'éternité dans l'horreur la plus totale, la langue pendante et les paupières écarquillées de terreur. Jamais je n'oublierai ce visage. La dernière chose qu'il avait vue était l'effroyable grande faucheuse dans son manteau noir.

— Oh mon Dieu, sanglotai-je en reportant mon attention sur la route pour ne plus croiser son expression horrifiée. C'est...

— Abominable, susurra Christopher, le souffle coupé.

— Tu crois qu'il y a d'autres morts ?

— Je... j'ai vu plusieurs cadavres... oui. Du sang partout. Ça aurait pu être moi.

Nous passâmes le reste du trajet dans le silence le plus total. Mon cœur battait à toute vitesse et mes mains tremblaient, comme si la mort nous guettait, tapie dans un coin, et qu'elle allait nous emporter au moindre faux pas, à la moindre mauvaise parole.

Le GPS m'indiqua que nous arrivions à destination. Christopher vivait dans une petite résidence en banlieue du centre-ville. Ce n'était pas mal famé, mais je n'aurais pas été rassurée de m'y promener seule en pleine nuit. Au pied de l'immeuble, des jeunes fumaient en regardant la neige tomber. Ils riaient, inconscients du drame qui se jouait sur l'autoroute en ce moment même. Les blessés devaient engorger les hôpitaux et les familles des défunts avaient dû être prévenues. Le chauffeur décapité avait-il une femme et des enfants ?

J'imaginai leur horreur en apprenant la nouvelle et le film cauchemardesque de ma souffrance reprit de plus belle. Sans m'en rendre compte, j'essuyai les larmes qui noyaient mes joues d'un geste lent de la main avant de la reposer machinalement sur le volant.

Je me garai sous un platane et attendis, le moteur allumé, inondant le parking d'une fumée blanchâtre.

— Je suis arrivé, lança Christopher, laconique.

— Bonne soirée.

— Ça va aller ?

— Oui.

— Tu as l’air d’être en état de choc. Viens boire un verre à la maison, histoire de penser un peu à autre chose avant de reprendre la route.

— Je n’habite pas loin. Merci.

Faux.

J’habitais à quatre-vingts bornes d’ici et, entre le traumatisme de l’accident et la neige qui tombait maintenant à foison, je ne me sentais pas du tout de rentrer chez moi. Christopher dut le sentir car il coupa le contact et retira les clés du tableau de bord.

— Hors de question que je te laisse repartir dans cet état. Tu es livide, m’apprit-il avec tendresse.

— Tu ne t’es pas vu !

— Non, mais je n’y tiens pas plus que ça.

Il sortit du véhicule et ferma sa portière avant de venir ouvrir la mienne galamment. J’hésitais, tiraillée entre la crainte de rouler par ce temps et la peur de monter chez un inconnu. C’était le scénario idéal pour un film d’horreur. La fille inconsciente rentre pour boire un dernier verre et finit en pâtée pour chat en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire. D’un autre côté, j’avais froid, ma tête était cotonneuse et j’avais une frousse bleue de repartir sur une route verglacée.

— Je vais finir en bonhomme de neige si tu continues à me faire patienter, rechigna Christopher qui se tenait devant moi, un monticule blanc sur le crâne.

— Je ne sais pas trop si...

— Allez hop, dehors mademoiselle l’indécise. Je vais te faire un bon chocolat chaud et tu vas vite retrouver des couleurs.

Il me prit la main et me tira hors de l’habitacle alors que je poussais quelques mugissements de contestation.

Christopher salua ses voisins poliment et m’indiqua la première porte à droite sur le palier. Il enfouit sa main dans sa poche et finit par en ressortir un trousseau de clés qui gisait au bout d’un mini couteau suisse.

— Très pratique pour bricoler, expliqua-t-il en voyant mon regard inquiet se porter sur les différentes lames pliées.

Qu’est-ce que j’étais venue faire dans cette galère ? Mais pourquoi avais-je pris la décision folle de le ramener chez lui en voiture et, pire encore, de le suivre jusqu’à son appartement ? Ma mère m’aurait passé un sacré savon si elle avait vu ça. En même temps, j’avais vingt-cinq ans désormais et j’étais assez grande pour me défendre toute seule.

Il faudrait que je pense à m’acheter un couteau suisse, tout de même...

La porte s'ouvrit sur un minuscule appartement de célibataire. À quoi je le voyais ? Au tas d'immondices fétides s'accumulant dans l'évier de sa cuisine américaine et aux amas de vêtements sales éparpillés un peu partout sur le carrelage du salon. Christopher se jeta sur un tee-shirt froissé qui traînait sur le divan et m'invita d'un geste de la main à m'y asseoir. Je m'affalai à côté de Minette qui vint immédiatement se frotter à moi en ronronnant. Son poil était soyeux et apaisant.

— Tu laisses la télé allumée quand tu n'es pas là ? remarquai-je alors que l'écran diffusait un film de Noël.

— Oh ça, c'est Minette qui n'aime pas rester longtemps toute seule alors elle regarde des programmes nuls pour passer le temps. Change de chaîne Mimi, tu sais bien que Beethoven te fait peur, lui conseilla-t-il comme si tout était normal.

Je retins ma respiration. Soit ce type était dingue, et j'avais du souci à me faire, soit il pensait réellement que son chat pouvait le comprendre, et j'avais, là aussi, du souci à me faire. Dans un cas comme dans l'autre, mon instinct me hurlait de quitter les lieux au plus vite. Minette miaula d'un ton contestataire et se frotta avec plus de vigueur contre mon ventre.

— Minette ! rouspéta-t-il alors qu'il mettait à chauffer du lait dans une casserole. Tu vas encore faire des cauchemars toute la nuit. Enlève-moi ce chien, tout de suite. Allez, on zappe !

À ma grande stupeur, la chatte se leva et, d'une démarche féline, rejoignit la télécommande pour appuyer dessus d'un coup sec.

— Voilà, ça c'est mieux, dit-il, satisfait, tout en continuant de casser des morceaux de chocolat noir dans le lait.

Minette reprit nonchalamment sa place sur mon pull et recommença son concerto de ronrons. Bouche bée, mon regard ne cessait de faire le va-et-vient entre les images de *Danse avec les stars* et mon hôte.

— Tu parles à ton chat ? osai-je demander, stupéfaite par cette scène irréaliste.

— Bien sûr, les chats sont très intelligents. Ils comprennent tout ce qu'on leur dit.

— Mais, elle vient de changer de chaîne !

Il éclata de rire et avoua, un brin de moquerie dans la voix :

— Si t'avais vu ta tête ! J'aurais dû prendre une photo.

— Mais... je ne suis pas folle. Ton chat vient bien de mettre TF1, là ?

— C'est un petit tour que je lui ai appris. Dès que je lui demande de zapper, elle appuie sur la télécommande. Ça fait fureur auprès de mes amis !

Je souris et m'appliquai à caresser la petite surdouée comme il se devait. Son

ronronnement redoubla d'intensité, m'entraînant dans un demi-sommeil bienfaiteur. À force de bâiller, j'en avais presque mal à la mâchoire.

— Allonge-toi, si tu veux, me proposa-t-il tout en touillant sa mixture calorique. Les chocolats sont bientôt prêts.

— Non, merci. Si je m'allonge, je crois que je ne me relèverai plus.

— Y a pas de problème. Tu peux passer la nuit ici, si tu veux.

— Non, c'est gentil, mais...

— Oui, je sais. Tu ne veux pas dormir chez un dangereux psychopathe, railla-t-il en levant les yeux au ciel.

— Je ne voulais pas dire ça. C'est juste que c'est un peu... bizarre de me retrouver là. Je n'ai pas l'habitude de dormir chez des étrangers.

— Je ne suis pas un étranger, Fiona. Je suis l'homme dont tu as peut-être sauvé la vie. Je te serai éternellement reconnaissant.

— Faut pas exagérer. Je t'ai juste ramené chez toi.

— M'évitant ainsi de monter dans ce bus maudit et d'avoir cet accident. Repose-toi un peu, tu repartiras chez toi dès que tu iras mieux. Tu es encore sous le choc.

— Comment ne pas l'être après ce qu'on a vu.

— Essaie de ne plus y penser, sinon tu vas faire des cauchemars toi aussi.

— On se tiendra compagnie, avec Minette, essayai-je de rigoler sans trop de succès.

Christopher apporta les mugs fumants. Il s'assit à côté de moi et posa les tasses sur la table basse avant de me recouvrir d'un plaid d'une douceur exquise.

— J'aime bien regarder les gens danser.

— Moi aussi, bâillai-je une énième fois en attrapant ma boisson pour me réchauffer les doigts.

Le duo qui se mouvait devant nous était sublime. Je ne me lassais pas de les voir enchaîner leurs mouvements langoureux sur une musique latine. Les minutes s'égrainaient et je n'avais aucune envie de quitter cet intérieur douillet dans lequel j'avais trouvé refuge. Affronter le froid, la neige et la route me semblait devenu hors de volonté.

Non, j'étais trop bien, là, la tête penchée sur l'épaule de Christopher et mon chocolat chaud dans les mains. J'avais l'impression que nous étions un vieux couple avec notre couverture à carreaux et notre chat affectueux sur les genoux.

La chaleur ambiante, les douces mélodies et l'odeur sucrée des boissons finirent par me plonger définitivement au pays des songes.

## Chapitre 7

La voix stridente d'une héroïne de dessin animé me tira de mes jolis rêves de famille et d'amour éternel. Allongée de tout mon long sur le divan, je m'étirai comme un félin et tentai de me remémorer ce que je venais faire dans cet appartement rutilant.

— Bien dormi ?

Je tournai la tête vers la gauche et vis Christopher en train de nettoyer la vaisselle dans son évier. Vêtu d'un pyjama vert décoré de petits sapins et d'un tablier rouge, il s'affairait à retirer le gruyère brûlé d'un plat à gratin.

— T'as fait le ménage ou t'as déménagé dans la nuit ?

— Une bonne fée est venue me filer un coup de main. T'as vu ça ? Un coup de baguette magique, et c'est nickel !

— Faudra que tu lui donnes mon adresse, m'amusai-je en me relevant de cet affreux divan inconfortable.

J'avais l'impression d'avoir des courbatures partout, même à des muscles qui n'existaient pas jusqu'alors.

— Tu veux un café ? me proposa Christopher.

— Non, merci. Je ne vais pas plus te déranger, dis-je, un peu gênée par mon incruste involontaire. Je vais rentrer.

— Et notre ciné, alors ? Il y a une séance à onze heures pour le dernier *Star Wars*. Si on se dépêche, on peut y être à temps.

— Oh... non. Je dois prendre une douche, me changer.

— Et alors ? J'ai une salle de bains.

— Oui, mais je doute que tu aies des vêtements à ma taille.

Il posa son plat en verre dans une bassine d'eau chaude et s'essuya les mains sur son tablier avant de le retirer pour le poser en boule sur le comptoir.

— Rentre si tu veux, la prochaine séance est à quatorze heures, m'apprit-il en regardant sa montre. Ça te laisse largement le temps de te pomponner et de me rejoindre au resto à midi.

Étant donné qu'il était dix heures et demie et que j'avais une heure de route pour rentrer chez moi et autant pour revenir ici, sans compter la douche, il

m'aurait fallu une fusée pour arriver à temps au restaurant. Gênée par cette situation, je pris mon sac sur la table et haussai une épaule.

— Non, c'est très gentil pour l'invitation, mais... je ne peux pas, aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— C'est que...

Je rêvais de lui avouer mon mensonge, de lui dire que je lui avais raconté n'importe quoi pour pouvoir passer un peu de temps avec lui, la veille. Mais je n'osais pas. J'avais peur qu'il se mette en colère et qu'il m'en veuille. Pour qui me prendrait-il ? Une fan complètement attardée qui perd sa soirée pour quelques instants avec un beau type ?

J'aurais eu l'air d'une pauvre fille.

En fait, j'étais vraiment une pauvre fille.

Une écœurante pauvre fille qui ne méritait pas le tiers de l'attention qu'il lui portait.

Ma gorge se noua à cette idée.

— Hey, qu'est-ce qu'il y a ? me demanda Christopher en fondant vers moi pour me prendre dans ses bras. T'es encore sous le choc de l'accident ? Tu veux qu'on en parle à un médecin ?

— Non, c'est rien.

Mes larmes finissaient leur course sur son pyjama en flanelle. J'étais si bien dans son étreinte. J'aurais voulu que le temps s'arrête et que jamais il ne me lâche. Son parfum m'enivrait comme un vin un peu fort dont on ne se lasse pas et ses bercements lents ne faisaient que confirmer ce que je savais déjà. Ce type était l'homme idéal. Doux, tendre, câlin et attentionné. Le seul hic, c'était qu'il n'aimait pas les femmes.

Pourquoi est-ce que tous les mecs parfaits sont gays ? Je pense qu'il faudrait écrire une thèse à ce sujet et faire des recherches approfondies pour percer le plus grand mystère de l'humanité. Sommes-nous pénibles à ce point, nous les nanas, pour déguster la crème de la crème de la gent masculine ? Ou au contraire, sommes-nous si parfaites que les spécimens les plus intelligents souhaitent nous ressembler ?

Un tendre baiser sur mon front me tira de mes pensées féministes.

— Ne pars pas, Fiona, s'il te plaît.

— Je n'ai pas envie de partir, concédai-je dans un filet de voix.

Comme un signe du destin, mon sac à bandoulière roula sur mon épaule pour venir s'écraser sur le carrelage dans un bruit sourd. Je restais, c'était une évidence à présent.

— Je te fais couler un bain ?

— T'as une baignoire dans ce minuscule taudis ? le taquinai-je en reprenant ma position favorite, visage coincé entre ses pectoraux et mains au bas de son dos.

— C'était la première de mes conditions, lorsque j'ai cherché à louer un appart. Ça, et un balcon pour Minette. Elle adore prendre le soleil sur mon transat favori. Impossible de la déloger de là.

— Une vraie rebelle, cette Minette.

Un deuxième bisou, sur le haut de mon crâne cette fois, m'indiqua qu'il était temps que j'arrête de me coller à lui comme une moule sur son rocher. Ce que je fis, je ne voulais pas l'écœurer encore plus des femmes. Il prit mes mains dans les siennes et embrassa mes doigts avant de disparaître dans la salle de bains.

Seule dans le salon, je regardai Minette avec dépit et soufflai un grand coup, comme si elle seule pouvait comprendre mon désarroi. Elle me répondit d'un bref miaulement que je traduisis par « eh ouais, ma cocotte, t'es juste une copine à ses yeux ».

Copine, c'était mieux que rien. Mieux, bien mieux que sournoise ennemie qui pirate son livre et organise un pugilat injuste. Je devais à tout prix mettre fin à tout ça et le plus vite possible. Je récupérai mon sac et partis à la recherche de mon téléphone dans ce capharnaüm hétéroclite. Aussitôt en possession de mon objet fétiche, j'envoyai un message à Alexandra :

Coucou ma belle. Peux-tu supprimer le livre de  
Christopher du site de partage ? Je ne suis pas chez moi.  
Pas le temps de le faire. Merci, bisous.

La réponse ne tarda pas à venir.

Pas chez toi ? Ne me dis pas que tu as passé la nuit avec  
ce plouc ?

Je t'explique ce soir. Supprime le fichier, stp.

Pourquoi ?

— J'ai du bain moussant à la fraise et un autre à la mangue, tu préfères quel parfum ? me demanda Christopher de la salle de bains.

— Mangue, c'est parfait.

Pas le temps de t'expliquer. Je compte sur toi.

OK, mais rdv ce soir chez moi à 20h pour debrief entre filles.

Promis.

De peur d'être démasquée, je supprimai l'intégralité des conversations écrites entre Alexandra et moi. Qui sait si Christopher n'allait pas fouiner dans mes affaires pendant mon bain ? D'ailleurs, je préfèrai éteindre mon téléphone et le fourrer dans la poche arrière de mon jean pour être sûre de l'avoir sur moi à tout moment, au cas où il prendrait l'envie à Alexandra de m'envoyer un nouveau SMS. Un accident est si vite arrivé.

— C'est prêt ! dit Christopher en faisant tourner une petite culotte autour de son doigt. Et regarde ce que j'ai trouvé au fond de ma commode !

— Depuis quand tu mets des strings en dentelle ? demandai-je en récupérant le minuscule bout de tissu qui faisait office de drapeau.

— Ce doit être à une de mes amies. Je ne suis pas assez dingue pour mettre une ficelle aussi inconfortable entre mes fesses.

— Dis donc, elles oublient souvent leurs sous-vêtements chez toi, tes... amies ?

— Rhooo, de suite ! fit-il d'un air pincé. Je ne suis pas ce genre de type, tu sais.

— Oui, je sais, soufflai-je tout bas avant de rajouter mentalement un « malheureusement » que sembla entendre Minette par la pensée.

Elle me regarda d'un air complice et poussa un petit miaulement compatissant.

La salle de bains n'était pas bien grande, mais elle possédait un bon chauffage et une grande baignoire, ce qui m'allait très bien. Sur un petit meuble en osier, Christopher avait posé un tee-shirt noir à manches longues et une paire de chaussettes propres. Certes, ce n'était pas à ma taille, mais le linge sentait bon et cela suffisait à mon bonheur.

Je glissai avec volupté dans l'eau brûlante, faisant éclater au passage les milliers de bulles qui formaient une montagne blanche. Mangue-papaye, un délice. Même mes narines se croyaient au Club Med.

Doigts de pied en éventail, je m'endormais presque, alanguie et détendue comme un chanteur de reggae après un bon petit... enfin je me comprends...

Dans la cuisine, j'entendais un concerto de casserole et de porcelaine. Christopher s'affairait pour me faire plaisir. Il semblait persuadé que je lui avais sauvé la vie alors que je n'étais qu'une garce. Enfin, une ancienne garce, parce que tout ça, c'était fini. Dès ce soir, j'annoncerai à Alex et Lisa que je ne voulais plus être administratrice du site de partage et je fermerai aussi mon blog si détestable.

Christopher m'avait ouvert les yeux sur la vie des artistes. En fait, ils n'étaient pas tels que je l'imaginai. Ils ne roulaient pas en BMW et ne vivaient pas dans les quartiers chics de la capitale. Je m'étais lamentablement planté à leur sujet, pensant qu'ils n'étaient que des portefeuilles ambulants avec un rocher à la place du cœur. Au lieu de ça, la plupart d'entre eux étaient des hommes et des femmes comme tout le monde, avec un boulot pour vivre et des enfants à élever (ou des chats un peu étranges).

Des effluves de curry traversèrent la porte alors que je finissais de me laver les cheveux.

— T'aimes la nourriture indienne, j'espère ? me lança Christopher, jovial comme toujours.

— J'adore ça !

## Chapitre 8

Le riz au poulet qui m’attendait dans l’assiette ressemblait à un plat déjà avalé, digéré et resservi après un petit problème gastrique, mais malgré son aspect peu ragoûtant, il avait un goût du tonnerre. Mes papilles étaient en ébullition et j’en fermais les yeux de délice.

— T’aimes bien ? me demanda Christopher.

— Mmm... Un régal ! Franchement, j’ai rarement mangé quelque chose d’aussi bon.

— Oh, c’est trois fois rien, souffla-t-il modestement alors que son plat était digne d’un grand resto étoilé... pour aveugle.

— Beh voyons !

— Je t’assure, c’est très facile à faire. Je te donnerai la recette si tu veux.

En plus d’être beau, gentil et attentionné, voilà que je pouvais ajouter cordon-bleu et humble à sa liste de l’homme parfait. Encore plus dégustée qu’avant par ses penchants sexuels, je jetai un furtif coup d’œil à Minette qui dévorait son assiette de poulet avec appétit. Elle me lança son habituel petit miaulement de compassion. La solidarité féminine !

— Arrête ton cinéma, Christopher, je suis certaine que tu t’es donné beaucoup de mal, mais tu ne veux pas l’avouer.

— En parlant de cinéma, dit-il tout en avalant une grosse bouchée de riz, j’espère que tu aimes *La Guerre des étoiles* ?

— À vrai dire, pas vraiment, grimaçai-je, contrite.

Il me considéra avec de gros yeux surpris.

— Mais, quelle sorte de créature es-tu pour ne pas aimer ce chef-d’œuvre ? Qu’est-ce que tu n’apprécies pas ? L’histoire, les personnages, l’action ?

— Pour être tout à fait franche, je n’ai jamais vu un seul épisode.

— Alors là, c’est pas possible, t’es carrément une extraterrestre ! Tu ne peux pas ne pas avoir vu *Star Wars* !

— Si, je t’assure.

— Tu connais Z-6PO et R2-D2 quand même ?

— Non, fis-je en haussant les épaules.

— Luke Skywalker, Han Solo, princesse Leia ?

— Non plus.

— Dark Vadoooooor ! insista-t-il comme si c'était la plus grande aberration de tous les temps de ne pas connaître ces individus.

— Non, ni lui ni les autres.

— De quelle planète viens-tu ?

— Je lis beaucoup, mais je vais rarement au cinéma.

— Mais ils sont partout ! Au supermarché, sur les canettes de Coca, dans les céréales, il y a même leur tête sur les bouteilles d'eau !

— Apparemment, on ne fait pas nos courses au même endroit.

— Il faut que tu rattrapes tes lacunes. Il est hors de question que tu quittes cet appartement sans avoir vu, au moins, le premier opus. J'ai tous les DVD. Ma mère me les a offerts à Noël dernier.

— Pas de cinéma alors ?

— Non, je te séquestre tout l'après-midi et tu rattrapes ton retard. On se fera un cinéma un autre jour si tu es d'accord...

— Ai-je vraiment le choix ?

— Non, rigola-t-il en se levant de table. Je vais te chercher une tenue adéquate et on plonge sur le divan.

Ladite tenue était en réalité un affreux pyjama cauchemardesque flanqué d'une tête de gorille sur la poitrine qui se révélera être un dénommé Chewbacca. Mais ça, je ne le sus qu'un peu plus tard. Malgré mes contestations pour rester en jean, je finis par céder et enfilai le pantalon confortable qu'il me tendait avec insistance. Entre ses petits sapins verts et mon gros singe poilu, on faisait la paire ! Il ne manquait plus que les chaussons à peluche !

Christopher ne faisait pas les choses à moitié. Pour regarder sa sacro-sainte saga, il croisa les volets du salon et nous concocta un énorme bol de pop-corn sucrés avec des maïs en sachet.

Il ne tarissait pas d'éloges sur la première trilogie, me racontant des anecdotes concernant chacun des personnages. Je dois bien avouer que je me laissai prendre au jeu et plongeai dans son univers avec délice. Il y avait une belle histoire d'amour et d'exaltantes scènes d'aventure. Comment avais-je pu me fermer à tant de beauté ? Alexandra m'avait certifié que c'était complètement nul et je n'avais pas cherché à en savoir plus. Il faut admettre qu'elle avait une certaine propension à influencer mes goûts à tout point de vue. Elle était un peu la grande sœur que je n'avais jamais eue, et je dois bien avouer que je prenais souvent ses conseils pour parole d'évangile. Avec Christopher, j'avais

l'impression de m'ouvrir à un nouveau monde, de toucher du doigt des choses auxquelles j'avais été hermétique jusqu'alors. J'étais bien avec lui, avachie dans ses bras, ma tête sur son solide poitrail et mon corps se moulant au sien. Ses doigts caressaient mon crâne dans un doux massage reposant. Je n'aurais échangé ma place pour rien au monde.

Bientôt, mon ventre se mit à gargouiller bruyamment, déclenchant un fou rire dans la maisonnée.

— T'as faim ?

— Ce doit être l'heure de goûter, expliquai-je en rougissant un peu.

Il regarda sa montre et haussa un sourcil.

— Si tu goûtes à vingt heures trente, y a un souci.

— Vingt heures trente ? m'écriai-je en bondissant sur mes pieds. Mais c'est impossible ! Ça fait combien de temps qu'on regarde ce film ?

— Pas loin de huit heures. Mais ce n'est pas fini, il reste encore des épisodes. Tu manges ici et on regarde la suite après le repas ?

— Non, refusai-je en fonçant vers la salle de bains pour me changer. J'ai... Oh mon Dieu, j'avais un rendez-vous à vingt heures ! Je devrais déjà être là-bas.

— Un rendez-vous ? entendis-je de derrière la porte alors que je luttais pour enfiler mon jean moulant.

— Oui ! Bon sang, je n'ai pas vu le temps passer. Quelle idiote !

J'allumai mon téléphone et réceptionnai la dizaine de messages laissée par mes copines furax. Je rappelai aussitôt le dernier appel manqué.

— Alex, c'est Fiona.

— Tu peux me dire ce que tu fous ? Ça fait trente minutes qu'on t'attend comme des cruches !

— Je suis désolée, vraiment.

— Ne me dis pas que t'es encore chez l'autre con ?

— Non, non ! Je... je suis à Plan de campagne. Je n'ai pas vu le temps passer en faisant les boutiques.

— Tu te fous de ma gueule ? T'as intérêt à te magner, ma vieille.

— Je suis chez toi dans trente minutes.

Heureusement, Alexandra vivait à Salon-de-Provence, pile-poil entre Arles et Cabriès.

— Bouge-toi le cul, dit-elle avant de raccrocher sèchement.

Je sortis en trombe de la salle de bains et chaussai mes bottines à la manière d'un flamant rose maladroit.

— Je m'excuse de devoir partir si vite, Christopher. Cette journée était

vraiment géniale et j'espère qu'on se refera ça bientôt.

Assis sur son fauteuil, il continuait à visionner son film sans prêter attention à moi. Je fus surprise par son manque d'intérêt, mais ne m'en formalisai pas. Il était fan de cet épisode et devait regarder une scène capitale. Je griffonnai mon numéro de téléphone sur son programme télé et lui posai sur les genoux.

— On se revoit, hein ?

— Oui, lança-t-il simplement, sans même un regard.

Je me figeai, perplexe.

— Tu es vexé ? demandai-je, blessée par si peu de considération.

Il maintint les yeux rivés sur son écran.

— Je devrais ?

— Non. Je suis juste en retard et...

— Alors, s'il n'y a aucune raison pour que je sois vexé, pourquoi devrais-je l'être ? me coupa-t-il avant que je ne m'explique. Bonne soirée.

Je déglutis difficilement et pris une ample inspiration. Mon instinct me disait que quelque chose ne tournait pas rond, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

— Bonne soirée, Chris. Je suis vraiment heureuse de te connaître, lui chuchotai-je à l'oreille avant de déposer un furtif baiser sur sa joue. Au revoir Minette, lançai-je à la volée en me dirigeant vers la porte.

J'attendais un petit mot doux, un dernier regard. Mais rien. Un vent polaire s'était emparé de cet appartement en un clin d'œil. Je fronçai les sourcils et refermai derrière moi, une boule dans la gorge.

Pourquoi ce froid, tout à coup ? Pourquoi semblait-il me haïr de la sorte ?

De ma voiture, je scrutai sa fenêtre dans l'espoir de voir une dernière fois sa silhouette, mais, de nouveau, je fus déçue de constater que mon départ ne le touchait absolument pas.

Je ne connaissais pas son numéro de téléphone et il m'était impossible de clarifier les choses. J'espérais de tout mon cœur qu'il aurait la bonne idée de m'appeler bientôt. Il me manquait déjà.

Je savais bien qu'il ne serait jamais plus qu'un simple ami, mais sa seule présence était déjà un magnifique cadeau que me faisait la vie. Je ne voulais pas le perdre.

La route me parut durer une éternité. Je n'arrêtais pas de consulter mon téléphone, histoire de vérifier qu'il ne m'ait pas laissé un message pendant que je conduisais.

Je mourrais d'envie de faire demi-tour, mais j'avais peur de passer pour une

folle. Après tout, je n'étais qu'une fille avec qui il avait passé sa journée devant la télévision. Ce n'était pas comme si nous avions des tas de souvenirs en commun et une histoire d'amitié de longue date. Je n'étais rien à ses yeux, et pourtant, je me sentais plus proche de lui que de n'importe qui. Je l'avais su dès le premier regard. Il était une sorte d'âme sœur, un gars avec qui je pouvais partager bien plus qu'un simple trajet en voiture.

Jamais je n'avais roucoulé huit heures de suite, affalée sur le corps d'un homme en pyjama ridicule tout en me gavant de pop-corn.

Jamais je n'avais partagé mes pleurs de la sorte.

Je pensais qu'après tout ça, nous serions un peu plus que de simples connaissances. Mais, de toute évidence, et vu le peu d'intérêt qu'il avait porté à mon départ, je m'étais fait un énorme film sur nous deux.

## Chapitre 9

Alors que je roulais depuis vingt bonnes minutes, me morfondant de chagrin en écoutant des musiques dépressives à la radio, mon téléphone se mit à vibrer.

Un numéro inconnu.

Je décrochai, un peu sur mes gardes.

— Allô ?

— Je me suis comporté comme un gros con.

Je soufflai, soulagée d'entendre sa voix.

— Chris, attends... je suis en train de rouler.

J'actionnai le haut-parleur et posai mon téléphone sur le siège passager tout en cherchant des yeux la prochaine aire d'autoroute. Un panneau indiquait deux kilomètres.

— Je ne vais pas te déranger plus longtemps, de toute fazzrrzzz. Je voulais juste m'excrzzzzzzzz pour mon comportement. J'aurais dû me douter que rrzzzzzz... rrzzzzzz... quelqu'un.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? hurlai-je dans le micro tandis que des perturbations m'empêchaient de saisir ses propos. Attends, je viens de prendre la bifurcation. Je me gare dans deux minutes. Ne raccroche pas, s'il te plaît.

Je me plaçai en épis sous un arbre centenaire et coupai le moteur avant de m'emparer du téléphone.

— Ça y est, je suis dispo. Qu'est-ce que tu disais ?

— Que j'étais un sale con.

Je souris et fermai les paupières de bonheur.

— On l'est tous un peu, non ?

— Je suis désolé pour tout à l'heure. J'ai l'impression que je me suis comporté comme un idiot.

— Ce n'est pas grave. Tu sais, quand je suis en train de lire un livre, je n'aime pas qu'on me dérange, moi non plus. J'imagine que je devais te saouler pendant ton film.

— Non. Cela n'a rien à voir, Fiona. Tu es une fille extra et à aucun moment tu ne m'as saoulé.

- Ravie de l'apprendre.
- Tu ne m'en veux pas ? Vraiment ?
- Non. Mais, je suis soulagée que tu m'aies appelé. C'est sympa de ta part.
- Je me faisais du souci pour toi. J'ai entendu que tu devais faire une demi-heure de route avant ton rendez-vous et je m'en serais voulu qu'il t'arrive un truc sur le trajet.
- Oh... oui, je vais à Salon. J'y suis presque là.
- Tant mieux. On se voit toujours le week-end prochain ?
- Pour le Noël en famille ?
- Si t'es toujours d'accord.
- Je sens qu'on va bien s'amuser.
- J'apporterai la suite de *Star Wars*.
- Chouette ! N'oublie pas les pop-corn.
- Je passerai te chercher. Tu me donnes ton adresse ?
- Oh... euh non, c'est gentil, mais je viendrai chez toi avant le départ. Je préfère prendre ma voiture.
- Tu as toujours peur que je sois un dangereux psychopathe ?
- Arrête avec tes bêtises ! Je vais prendre ma voiture parce que la tienne est un cadavre ambulante gisant sur ton parking, je te rappelle. Ça sera quand même plus confortable de monter au ski avec un véhicule potable en qui j'ai toute confiance.
- OK, alors je te paye l'essence.
- Tu me payes le logement et tout ce qui va avec, c'est déjà beaucoup.
- Il laissa planer un temps de silence et finit par lancer :
- J'ai hâte d'y être.
- Moi aussi. À samedi prochain, Chris.
- À samedi. Sois prudente sur la route.
- Ne t'inquiète pas, je suis une vraie tortue.
- Passe une bonne soirée.

Je décelai une pointe d'amertume dans cette dernière phrase avant qu'il ne raccroche, mais je n'osai pas rappeler pour clarifier mes intuitions. Au moment où je remettais le moteur en route, mon téléphone vibra une nouvelle fois. Il venait de m'envoyer la photo que nous avions prise à la cafétéria, la veille. Moi, un bonnet de Noël sur la tête et lui avec des bois de cerf. Un charmant petit couple ridicule ! Je pressai mon téléphone sur mon cœur avant de le reposer sur le siège passager.

J'arrivai très vite chez Alexandra. Elle m'attendait de pied ferme avec Lisa,

autour d'un café chaud.

— Alors, comme ça on plante les copines ? vitupéra-t-elle en m'ouvrant.

— Oh, ça va ! Vous n'allez pas me faire un flan pour une heure de retard !

Je les embrassai chaleureusement et me collai à la cheminée qui trônait au milieu de son somptueux salon.

— Pas trop de monde à Plan de campagne ? me demanda Lisa narquoisement.

— Non, c'était plutôt calme.

— Vraiment ? Pourtant, je suis allé y faire mes achats de Noël, cet après-midi et c'était noir de monde.

— Tu aurais dû m'appeler, je t'aurais donné mes bonnes adresses, fis-je sur un ton tout aussi désagréable que le sien.

— OK, les filles. On arrête les conneries, décréta Alexandra en me tendant une tasse fumante. L'ordre du jour n'étant pas l'emploi du temps de Fiona, on va se recentrer sur ce qui nous a réunies aujourd'hui.

— Et plus exactement, ta nuit, précisa Lisa avec un large sourire.

— Je n'ai pas couché avec lui ! me défendis-je en les voyant arriver avec leurs gros sabots. Disons qu'il est juste devenu mon ami.

— Christopher Barrow ? Le même Christopher Barrow avec qui tu t'es battu bec et ongles sur le net, il y a un an ?

— Au final, c'est un mec plutôt bien.

— Non, mais je rêve ! T'es tombée amoureuse de cet abruti !

Je soutins son regard sans ciller.

— Je ne suis pas amoureuse !

— Je te signale que ça se voit gros comme un camion, ma chérie. Il y aurait tatoué « I LOVE CHRISTOPHER BARROW » sur ton front que ça ne serait pas plus flagrant.

— C'est n'importe quoi ! lançai-je en touillant nerveusement mon café avec ma petite cuillère.

— Vous avez couché ensemble ? Allez, tu peux bien nous le dire ?

— Non ! Il ne s'est rien passé !

— Arrête, on sait bien que t'étais avec lui tout à l'heure ! Ne joue pas ta mijaurée ! Si tu avais vraiment été à Plan, il y a trente minutes, tu serais encore dans les bouchons, je te signale.

— Oui, bon, OK, j'étais avec lui. J'ai passé la nuit et la journée entière avec lui, mais ça s'arrête là. On est amis, c'est tout.

— Fufufu, chantonna Lisa en mimant un pipeau à l'entrée de ses lèvres.

— Il ne s'est rien passé, je vous dis ! Et il ne se passera jamais rien, de toute

façon. Il est gay !

— Quoi ? hurlèrent-elles en chœur. Il est gay ?

— Si je vous le dis. J'ai passé l'après-midi couchée sur lui, et ça ne lui a fait ni chaud ni froid.

— Il a peut-être un petit souci technique.

— Ou peut-être qu'il te trouve moche, jubila Lisa en venant taper dans la main qu'Alex lui tendait.

— Pas du tout, ripostai-je en plissant les yeux. Mon physique n'a rien à voir là-dedans. Christopher est gay, c'est lui qui me l'a dit.

— C'est incroyable ! siffla Alex qui venait de s'asseoir sur son canapé d'angle en cuir. T'imagines le scoop !

— Ah non ! hurlai-je en bondissant vers elle. Hors de question que tu publies un truc comme ça, c'est clair ?

— Mais...

— Y a pas de mais ! Je te préviens, si l'une de vous continue à s'en prendre à Chris, je vous dénonce à la police.

Elle croisa les bras d'un air entendu et fit craquer son cou d'un coup sec sur le côté.

— Voyez-vous ça ! Et, on peut savoir pour quels faits tu nous vendrais ?

— Piratage, harcèlements et j'en passe.

— Mais, ma cocotte, tu trempe dans la merde autant que nous, je te signale !

— Plus maintenant. Je me retire du site de partage illégal et je vais supprimer mon blog.

— Tu rigoles, là ?

— Non. J'en ai fini avec ces conneries et vous devriez faire de même. Ce qu'on fait, ce n'est pas bien. Il y a des gens qui souffrent à cause de nous.

— Et tu viens à peine de t'en rendre compte ? se gaussa Alex alors que je reprenais ma place devant le foyer en flammes. Tu veux dire que ça fait trois ans que tu pirates des centaines de livres et que tu chroniques à bout portant des dizaines d'auteurs, sans saisir les préjudices qu'ils en subissent.

— Je ne savais pas que ça pouvait aller si loin.

— Faux, éructa-t-elle en me pointant d'un doigt accusateur. Tu savais parfaitement que tu les faisais souffrir. Seulement, jusqu'à maintenant, tu n'en avais rien à foutre. Avoue !

— Non, je...

— Mais comme tu viens de trouver le prince charmant, t'as une frousse bleue qu'il puisse te démasquer alors tu fermes vite tout ça, histoire de tirer un trait sur

la vilaine fille que t'as toujours été.

— Pas du tout !

— Arrête de te voiler la face, c'est encore pire que ce dont tu nous accuses. Tu te sens prise au piège, alors tu montres les dents et nous enfonces pour te dédouaner de tes erreurs. Mais tu t'y es mise toute seule dans cette panade, ma cocotte.

— Non... enfin... oui, peut-être, réfléchis-je à haute voix, le cœur serré.

— T'es minable et tu oses prétendre le contraire, siffla Lisa d'un ton acide.

Une sensation de malaise et de panique m'envahit. Rabrouée, je baissai la tête, blessée par le charisme écrasant de mes amies.

— Oui, vous avez raison, concédai-je en m'efforçant de maîtriser les tremblements dans ma voix. En fait, je suis morte de trouille qu'il puisse découvrir qui je suis, j'ai honte de cette fille pourrie qui sommeille en moi. Je voudrais tellement revenir en arrière. Effacer tout le mal que j'ai pu lui faire.

Alexandra inspira bruyamment et tordit la bouche.

— Tu n'es pas pourrie.

— Oh que si ! Je me dégoûte.

Elles se consultèrent du regard et s'approchèrent de moi pour s'asseoir sur le tapis où je me trouvais. Alexandra me prit la main et la pressa avec douceur.

— Nous, on t'aime comme tu es. Et tu peux compter sur notre discrétion, Fiona.

— Vous ne divulguez jamais ma véritable identité sur le site, n'est-ce pas ? demandai-je dans le but de me rassurer totalement.

— Promis. On va dire aux autres membres que t'es morte pour expliquer ton absence. Ça passera mieux que de leur avouer ton soudain changement de camp.

— Et vous retirerez tout ce qui concerne Chris ? reniflai-je, à deux doigts de pleurer.

— Tout. On va faire un peu le ménage dans notre bibliothèque. Plus de monsieur Barrow chez nous, on lui offre l'immunité.

— Comme dans *Koh-Lanta*, trouva opportun de préciser Lisa pour détendre l'atmosphère.

— Vous êtes des amours, les filles.

— On est tes amies, non ?

Une chaleureuse accolade vint clôturer définitivement le sujet délicat du jour.

# Chapitre 10

La semaine se déroula aussi lentement qu'un rouleau de scotch dont on n'arrive pas à trouver le bout. Interminable.

Je consultais toutes les cinq minutes mon téléphone portable dans l'espoir d'y découvrir un petit SMS ou un appel manqué. Mais rien. Christopher se faisait d'une discrétion flagrante. Il devait sans doute écrire ou bosser ou les deux... De mon côté, je n'osais pas le recontacter de peur d'être un peu trop collante. Je serais certainement passée pour la lectrice délurée qui ne peut pas attendre cinq jours avant de revoir son auteur favori.

Vendredi soir, après avoir bouclé ma valise et briqué mon appart, je décidai de surfer un peu sur le net. Depuis que j'avais fermé mon blog, je me sentais soulagée, j'avais l'impression d'avoir tiré un trait sur une période bien sombre de ma vie. J'en profitai pour supprimer aussi mon compte Facebook au nom de She-devil et en créai un nouveau avec mes véritables amies. Deux. Alex et Lisa. J'avais beau chercher, je ne voyais pas qui d'autre je pouvais inviter sur cette page. Cela me changeait des milliers de personnes qui me suivaient jusqu'alors. Je décidai de liker quelques groupes de musique, une dizaine d'auteurs et la page officielle du film *Star Wars*.

Comme tous les soirs de la semaine, je jetai un œil sur les derniers posts de Christopher qui semblait se languir de son week-end autant que moi, mais je me gardai bien de participer. Facebook est une merveille de technologie en matière d'espionnage. On peut s'accaparer un grand nombre d'informations sur une personne sans que jamais elle ne se doute de votre pistage. Moi, par exemple, je connaissais désormais tous ses goûts musicaux et j'avais pu lui acheter une place pour le prochain concert des Insus dont il était, apparemment, fan. Il me tardait de voir sa tête en ouvrant son cadeau de Noël.

Avant d'éteindre le PC, je fis un petit détour par le site de partage, histoire de vérifier si les filles avaient bien tout supprimé au sujet de Christopher. N'étant plus administratrice, il fallut que je m'inscrive sous un faux nom pour ne pas attirer l'attention.

Désormais, la page d'accueil était noire et une musique classique bien glauque

nous plongeait dans une ambiance morbide. Un énorme message encadré annonçait ma mort et réclamait des fonds afin de pouvoir me payer une couronne mortuaire. Une cagnotte avait même été créée sur un site de pot commun dont le lien clignotait en rouge.

*C'est pas possible*, fulminai-je en suivant le lien mis en place.

Alex et Lisa en étaient à plus de huit cents euros de dons. Ce n'était pas une couronne de fleurs qu'elles allaient pouvoir m'acheter avec ça, c'était carrément la boutique. Des centaines de messages de condoléances venaient agrémenter le site de regrets tristes et sincères. Je pouvais y lire que j'avais toujours été une fille bien, une personne adorable et serviable.

Comment pouvaient-ils le savoir ? Aucun d'entre eux ne m'avait jamais réellement vue ni connue.

Le virtuel fait faire des choses bien étranges aux gens. Ils ne donnent même pas une piécette au clochard qui séjourne en face de chez eux, mais ils vont balancer une fortune par ordinateur pour une inconnue qui n'est même pas décédée.

Je décrochai mon téléphone, furax, et composai le numéro d'Alex.

— Salut, ma cadavre adorée, dit-elle sur un ton suave.

— Arrête ton char, Alex. C'est quoi cette histoire de cagnotte ?

— Oh, t'as vu ça ? Tu fais fureur, ma chérie ! Qui aurait cru que ces imbéciles allaient se ruiner pour un mensonge.

— Ce n'est pas bien de profiter d'eux.

— Je t'en prie, arrête ça ! Tu sais combien on leur fait économiser en leur refourguant des livres gratuits ? Ils peuvent bien mettre la main à la poche, pour une fois.

— Mais c'est de l'abus de confiance !

— Ce n'est pas grave, l'important c'est qu'ils y croient ! Tu sais, je n'ai mis la cagnotte qu'hier soir. À ce rythme-là, on va atteindre les mille euros dans le week-end.

— J'espère que tu comptes les donner à une assoc, ou un truc dans le genre, au moins !

— Tu rigoles ! Depuis le temps que je rêve d'une paire de Louboutin, je ne vais pas me priver.

— Mais c'est dégueulasse !

— Oh ça va, j'avais bien pensé partager, mais j'étais certaine que tu aurais refusé. Sainte Fiona, mère de tous les repentis du net, aurais-tu accepté cet argent ? récita-t-elle comme une prière narquoise.

— Bien sûr que non. C'est de l'argent sale ! Tu profites du malheur des gens pour t'acheter des godasses.

— Voilà, tu vois, je te l'avais bien dit que tu refuserais.

— Et Lisa ?

— Figure-toi que devant un tel succès, on a décidé de remettre ça le mois prochain. Et cette fois, les gains seront pour elle, m'apprit-elle, toute fière de sa supercherie.

— Mais tu penses vraiment que les gens vont marcher une deuxième fois dans ta combine ? Et tu vas faire mourir qui, cette fois ? Ton bébé ?

— Figure-toi que j'y avais pensé. Y a pas mieux qu'une histoire de maladie d'enfant pour émouvoir la populace, mais j'ai trouvé ça un peu pervers quand même.

— Non, toi ? Tu as un semblant de bonne conscience ?

— Alors, avec Lisa, reprit-elle sans prêter attention à mes remarques, on a décidé d'annoncer qu'un auteur avait porté plainte contre nous, et qu'on allait devoir fermer le site si on n'avait pas les fonds nécessaires pour payer un avocat.

— Pitoyable !

— Arrête, c'est le bon plan de l'année ! Une tuerie, je te dis ! Ils vont être dingues à l'idée qu'on puisse leur retirer leur bibliothèque gratuite et, je peux t'assurer qu'ils vont cotiser comme des fous.

— Je ne trouve même pas les mots.

— Tu peux dire qu'on est tout simplement des génies !

— Des pourries, oui. Tu me dégoûtes, Alex.

— Qu'est-ce que tu peux être coincée depuis que t'as rencontré ton Christopher. T'as même pas remarqué que j'avais tout supprimé à son sujet. Je m'attendais à un minimum de reconnaissance quand même. Au lieu de ça, tu m'appelles et tu me traites de pourrie.

— Alex, tu voles l'argent d'innocentes personnes !

— Et alors ? Pour une fois qu'on ne pique pas celui des auteurs, tu devrais être contente, non ?

— Non, je ne suis pas contente ! C'est mal !

— Mais écoute-toi, ma pauvre petite ! Qu'est-ce que tu sais, du bien et du mal, hein ? Quand je t'ai récupérée dans la rue, tu t'en foutais pas mal que j'escroque les autres avec des petits mensonges. Je te rappelle que t'étais la pire des traînées, une sale pute de bas quartiers, alors comment peux-tu me juger maintenant ?

Au souvenir de ce temps révolu, et ô combien douloureux, mon cœur se serra

et ma gorge se noua pour la soirée. Plus aucun mot n'arrivait à franchir la barrière de mes lèvres. Je raccrochai avant qu'elle ne puisse entendre mes sanglots et me jetai sur mon lit, tête dans l'oreiller, pour tenter d'effacer les images récurrentes d'une époque bien sombre de mon existence.

Une heure après cette dispute, mon téléphone vibra. Je n'avais aucune envie de regarder le message, mais devant l'insistance de mon interlocuteur, je finis par céder. Je fus soulagée de voir que ce n'était pas Alex et appuyai sans tarder sur les cinq petites enveloppes blanches envoyées par Christopher.

Coucou, ça va ?

Fiona, t'es chez toi ?

Je voulais juste savoir à quelle heure tu venais me chercher demain. Sept heures du matin, c'est bon ? On a un peu de route.

Bon, apparemment, je te dérange. Appelle-moi dès que tu as un moment. Bisounours.

Désolé, je voulais écrire bisous, pas bisounours. Satané téléphone.

Il réussit à me tirer un sourire. Je l'appelai aussitôt.

— Coucou mon Bisounours, rigola-t-il en décrochant.

— Bonsoir. Je t'appelle pour...

— Qu'est-ce que t'as ? me coupa-t-il aussitôt, inquiet.

— Rien. Je voulais juste qu'on fixe le rendez-vous pour demain.

— Non, il y a autre chose. T'as pleuré ?

— Non, mentis-je avant de me racler la gorge nerveusement.

— Fiona, je sais très bien que tu vas mal. Je le sens dans ta voix. T'as un problème ?

— Non.

— T'es malade, alors ?

— Non, j'ai juste... pas trop le moral. C'est tout.

— Un point pour moi. J'avais raison. Raconte.

— Non, c'est bon. Je t'assure, je ne préfère pas en parler et encore moins au

téléphone.

— Alors, passe à la maison.

— Non, fis-je en regardant ma montre. Il est bientôt neuf heures du soir et le temps que j'arrive, il sera beaucoup trop tard.

— Tu habites à côté, non ?

J'écarquillai les yeux.

— Oui, bien sûr, mentis-je encore une fois. Mais le temps que je me prépare, ça ne vaut pas le coup.

— Passe la nuit à la maison. Au moins, on pourra partir tôt demain matin et on évitera les embouteillages.

— Non, c'est gentil, mais...

— Mais ? reprit-il, voyant que je n'arrivais pas à trouver d'arguments valables. Fiona, je te jure que c'est une invitation sans arrière-pensée. Tu viens là, tu me racontes tes misères et on se fait un film. Tu dors dans mon lit et moi sur le divan, en tout bien tout honneur.

— Je n'ai pas encore mangé.

— Je te prépare un bon petit plat.

— Je n'ai pas envie de parler.

— Alors on ne parlera pas.

— Chris, je ne suis pas certaine d'être de bonne compagnie, ce soir.

— Je l'ai bien compris.

— Tu vas me trouver exécration, le prévins-je devant son insistance.

— Ça ne pourra pas être pire que la vilaine vieille dame qui m'a tenu la grappe un quart d'heure à la caisse du magasin parce que je ne voulais pas lui échanger un bidon d'huile déjà ouvert.

— Moi, aujourd'hui, c'était un gros monsieur plein de poils qui m'a crié dessus parce que son saucisson n'était plus en promotion.

— Quel métier paradisiaque nous faisons ! ironisa-t-il. Allez, viens dès ce soir, notre week-end sera un peu plus long et ce sera toujours ça de gagné.

— Je ne sais pas trop.

— Tu m'as manqué, cette semaine.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Beaucoup ? m'amusai-je comme une gamine de douze ans.

— Beaucoup, beaucoup. Je t'assure, Fiona, je n'ai pas arrêté de penser à toi. Je me demandais ce que tu faisais et avec qui t'étais.

— Tu aurais pu m'appeler.

— Je ne voulais pas te déranger. Et puis, tu ne m'as pas appelé non plus.

— J'avais peur de passer pour une fan dégénérée.

— Alors, maintenant qu'on sait qu'on a été idiots tous les deux, tu veux bien venir ?

Je réfléchis quelques secondes, tiraillée entre mon désir de le voir et mon besoin de solitude.

— Laisse-moi une heure trente pour me préparer, et je suis là.

— Une heure trente ?

— Je ne suis pas maquillée.

— C'est plus du maquillage, là, c'est du ravalement de façade ! se gaussa-t-il, visiblement heureux de ma visite inattendue.

— À tout à l'heure, bisous.

— Bisounours.

# Chapitre 11

Après trente minutes de préparation éclair et une heure de route sous une pluie battante, me voilà à la porte de son appartement, une valise dans la main droite et la cage de transport de Félix dans l'autre. Les paroles d'Alex ne m'avaient pas quitté durant tout le voyage et mon foutu passé refaisait surface sans y être invité, figeant mon visage dans une froideur involontaire.

— Oh là, fit Christopher après avoir ouvert sa porte en grand. T'es vraiment dans un sale état.

Il me tira contre lui et referma l'huis dans mon dos tandis que j'inspirais à grande goulée son parfum apaisant. Le visage plaqué contre son torse, je ne voulais plus bouger de mon nichoir. Ses doigts glissaient dans ma chevelure et me prodiguaient un massage crânien lénifiant.

— On va s'asseoir, ou tu comptes passer la soirée dans l'entrée ? dit-il après cinq bonnes minutes de silence. Je t'ai préparé un colombo de poulet.

— Je n'ai plus faim.

Il me pressa un peu plus contre lui, conscient que je n'étais pas au top de ma forme. Dans l'air flottaient de délicieuses fragrances de cumin et coriandre, mais je me sentais incapable d'avaler quoi que ce soit.

— Tu ne veux rien me dire ?

— Non.

— Tu... t'es disputé avec ton copain ?

— Mon copain ?

Il avait raison pour une chose, je m'étais disputée avec quelqu'un. Mais, ce n'était pas vraiment la cause de mon mal-être.

— Je n'ai pas de copain, ajoutai-je.

— Qui est Alex, alors ?

— Pourquoi tu me parles d'elle ? demandai-je en relevant le visage vers lui.

Il planta ses magnifiques yeux bruns dans les miens, interloqué.

— Dimanche dernier, j'avais cru comprendre que tu avais un petit-ami. Tu l'as appelé dans la salle de bains. Un certain Alex.

Je fermai les paupières, réalisant tout à coup dans quel quiproquo nous nous

étions enfoncés.

— Alex est une fille, déclarai-je en me dégageant un peu de son étreinte. C'est... enfin, c'était ma meilleure amie jusqu'à aujourd'hui.

— Oh !

Je vis une lueur de soulagement éclairer son regard. Était-il en train de me faire une crise de jalousie ? Éprouverait-il pour moi un sentiment autre que de l'amitié ? Aurais-je réveillé son désir pour les femmes ?

— C'est donc ta dispute avec elle qui te met dans cet état ? continua-t-il, tel un inspecteur de police coriace.

— Ça en fait partie, oui. Elle m'a dit des choses qui m'ont blessée, mais je n'ai plus envie d'y penser. S'il te plaît.

— Un petit *Star Wars*, alors ? proposa-t-il, tout sourire.

— Pourquoi pas ! Depuis que je veux savoir comment ça se termine.

— Oh, ça, nous ne le saurons qu'en décembre 2019, avec l'ultime épisode de la série.

Minette vint m'accueillir à grands coups de miaulements intempestifs. Elle se frottait contre mon pantalon et semblait me demander qui était cet intrus à quatre pattes qui sommeillait dans sa cage.

— Je te présente Félix, Minette, annonçai-je en déverrouillant le loquet. J'espère que ça ne te dérange pas qu'on l'emmène avec nous au ski ? Je n'avais personne pour le garder, demandai-je à Christopher qui s'était accroupi à son tour.

— C'est un honneur de te connaître, mon gros Félix, dit-il en le sortant de sa cachette. Je suis certain que tu vas bien t'entendre avec ma chatte. N'est-ce pas Minette ?

— Mao, répondit-elle sèchement en allant prendre place sur le divan du salon, seule.

— Aïe, grimaçai-je devant l'accueil peu cordial qu'elle venait de lui faire.

— Elle va se calmer, d'ici une heure ou deux, elle ne pourra plus s'en séparer. Elle est un peu possessive, chuchota-t-il en se cachant de la main, comme si elle pouvait l'entendre.

Félix eut l'honneur de partager notre couche, veillant à ce que Christopher ne s'approche pas trop de moi. Celui-ci avait décidé d'installer notre séance ciné dans sa chambre. Quelque peu réticente au début, je me rappelai que j'avais déjà partagé le divan avec lui dans une position peu convenable et qu'il ne s'était absolument rien passé de déplacé. J'en conclus, moi aussi, que nous serions mieux dans le lit pour regarder le DVD, pendant que Minette se faisait les griffes

nerveusement sur le canapé. Je finis même par accepter une assiette de riz, servie aimablement sur un plateau-repas, tandis que Christopher s'empiffrait de popcorn. Le générique de fin du cinquième épisode s'afficha à l'écran, après une scène époustouflante.

— C'était vraiment génial ! On se fait le sixième ?

— T'es sûre ? J'ai peur qu'on soit un peu fatigués demain, sur la route.

— Juste cinq minutes ! Histoire de voir comment ça commence, insistai-je en boudant un peu.

— Je vais prendre ma douche et je te laisse le film. J'ai dû le voir une bonne dizaine de fois, alors je sais exactement comment ça commence. Bonne nuit.

Il posa un bisou sur ma joue, débarrassa le lit de tout ce qui avait composé notre repas et s'éclipça dans la salle de bains sans plus tarder. Un terrible sentiment de solitude m'envahit. Sa présence me manquait et j'avais froid sans lui. Je me collai à Félix qui, surpris par tant d'affection, préféra s'enfuir dans le salon pour faire plus ample connaissance avec sa nouvelle copine à poils.

Le film ne me disait plus rien. Ce n'était pas marrant sans Christopher. Je ne pouvais plus lui poser de question ni argumenter sur mon ressenti après chaque bataille. Même la musique, si entraînante dans ses bras, me paraissait soudain d'un fade absolu. Je décidai d'éteindre la télévision et attendis patiemment mon tour derrière la porte de la salle de bains. Christopher sembla surpris de me trouver là, mais se para rapidement de son si charmant sourire.

— Alors, ce début ? me demanda-t-il, vêtu d'un simple caleçon de nuit.

Ses pectoraux étaient à tomber et je ne parle même pas de ses tablettes de chocolat digne du meilleur ouvrier de France. Je déviai mon regard à toute vitesse vers le haut pour ne pas être plus perturbée que je ne l'étais déjà.

— On le regardera ensemble, demain.

— Si tu veux. Il ne faudra pas que j'oublie de mettre le DVD dans ma valise.

Il ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, mais se ravisa aussitôt. Son regard de braise était si intense que je me sentis soudain mal à l'aise.

— Bon beh... bonne nuit, Chris.

— Bonne nuit.

Je pénétrai dans la salle de bains blanche de vapeur et refermai la porte derrière moi à toute vitesse avant de m'y adosser en fermant les yeux. Je m'éventai de la main pour ne pas mourir d'un coup de chaud.

Mon Dieu, ce qu'il était beau !

Je me lavai rapidement et enfilai mon pyjama rose avant de me brosser les dents trois minutes, comme me l'avait appris ma mère avec insistance. Lorsque

je sortis de la pièce, la maison était silencieuse et plongée dans le noir. Je retrouvai facilement mon chemin et me couchai dans le grand lit vide. Pas même Félix ne me faisait l'honneur de me tenir compagnie. Ma peau exhalait son gel douche pour homme et je ne me lassai pas de la renifler pour me sentir moins seule. Bientôt, j'entendis un bruit de pas léger venir jusqu'à la chambre.

— Christopher ?

— Oh mince, je ne voulais pas te réveiller, excuse-moi. Je récupérais juste le film pour ne pas l'oublier. Rendors-toi.

— En fait, je n'arrive pas à dormir.

— Tu veux une tisane à la camomille ?

— Non, j'ai froid.

— J'ai une deuxième couverture dans mon placard, attends, ferme tes yeux, je vais allumer la lumière.

— Non. Christopher, en fait, tu ne voudrais pas venir dormir avec moi ? Je crois que j'ai besoin de réconfort.

— Oh. Euh... c'est que, je ne sais pas trop.

— T'inquiète, je ne vais pas te sauter dessus, le rassurai-je en ricanant devant son hésitation. Je sais bien que je ne suis pas ton genre et je n'ai vraiment pas la tête à ça, de toute façon. J'ai juste besoin de tes bras, s'il te plaît.

Je l'entendis souffler discrètement par le nez. Il hésitait.

— Tu me raconteras pourquoi tu t'es chamaillée avec ton amie, alors ?

— Si tu veux, concédai-je sans trop savoir comment j'allais me sortir de ce guêpier.

Il était hors de question que je lui avoue la véritable raison de ma dispute, il apprendrait alors qui j'étais réellement et je n'étais pas certaine qu'il accepterait mes excuses.

Pour le moment, tout ce qui comptait, c'était qu'il me prenne contre lui et que je m'endorme au creux de ses bras. Il vint me rejoindre sous la couette à une distance raisonnable que je m'empressai de réduire à néant. Couchée en chien de fusil, le dos plaqué contre son torse, je me sentais dans un cocon de bien-être, loin, bien loin des souvenirs qui me tourmentaient.

— Alors ? fit-il en me caressant l'épaule tendrement. Raconte-moi qui tu es ?

— Comment ça, qui je suis ? m'affolai-je, de peur qu'il ait percé à jour mon petit secret.

— Beh, ton enfance, ta vie quoi.

— Je ne sais pas par quoi commencer, il y a tant à dire.

— Qu'est-ce que tu es devenue, lorsque ta mère est morte ? Tu as été placée

dans une famille d'accueil ?

— Non. Je suis restée quelques semaines à l'hôpital, puis on m'a conduite dans un foyer à Marseille.

— Et ? C'est tout ?

— Oh que non. Ce n'était que le début d'une longue descente aux enfers.

— Dis-moi tout.

Un petit bisou dans mon cou m'invita à poursuivre.

— Ma mère et mon petit frère me manquaient et je n'avais plus envie de rien. Je ne voulais plus aller au lycée, plus voir la lumière du jour. Je restais enfermée dans le noir durant des journées entières. Les pys me gonflaient avec leurs thérapies insupportables et je les envoyais balader à chacune de leur tentative de guérison. Eux et tous ceux qui essayaient de m'aider d'ailleurs. À l'époque, j'en voulais à la Terre entière d'avoir perdu tous ceux que j'aimais. Ma mère était enceinte de huit mois lorsqu'elle est morte et elle était tout pour moi. Mon petit frère n'avait que trois ans. Personne ne pouvait comprendre ce que je ressentais.

— T'as dû en baver.

— Ils m'assommaient à coups de médicaments pour calmer mes « élans destructeurs », comme ils disaient. Ils avaient peur du pire. À dix-sept ans, j'ai fugué. Je suis montée dans le premier train venu et j'ai attendu trois heures dans les toilettes pour ne pas me faire arrêter par le contrôleur. J'ai atterri à Paris.

— Vraiment ?

— Oui. Je suis restée quatre mois dans la rue, à mendier. En été, c'était encore gérable, les gens me donnaient souvent une piécette pour me nourrir, mais quand l'automne est arrivé, ça a commencé à être plus difficile. Surtout la nuit. J'avais froid. Horriblement froid, tu ne peux pas savoir.

— J'imagine. Comment tu as fait ? T'es allée dans une association humanitaire ?

— J'aurais dû, mais j'avais trop peur qu'ils me ramènent au foyer. Je préférais encore dormir par terre plutôt que d'être droguée. J'étais complètement perdue, je n'avais plus personne à qui me raccrocher, alors...

— Alors ? me relança-t-il, voyant que je n'arrivais plus à parler.

— Quand il est venu me proposer un hébergement, en me jurant de ne pas prévenir la police, j'ai cru qu'il voulait m'aider.

— Il ?

— Le type qui a fait de moi une pute.

Je le sentis se raidir dans mon dos, le torse gonflé d'un air qui ne voulait plus s'échapper de ses poumons. Il n'osa plus dire un mot et cessa même sa douce

caresse.

— Je te dégoûte ? demandai-je, un nœud dans la gorge.

— Non, bien sûr que non. Continue.

— Je suis restée avec lui pendant cinq ou six mois, je ne me souviens plus très bien. Je n'avais plus la notion du temps dans ce bordel.

— Mais les bordels n'existent plus en France.

— Tu diras ça aux enfoirés qui vendent le corps des pauvres gamines des rues. Au début, je croyais qu'il m'aimait. Il me racontait des bobards plus gros que lui, et moi je gobais son baratin comme l'imbécile écervelée que j'étais. On devait se marier et avoir des enfants, mais avant ça, il avait besoin d'argent pour nous payer une maison confortable et un petit terrain.

— Et tu as vraiment cru à ça ?

— Quand tu atteins le fond, tu te raccroches à ce que tu peux. Après lui avoir offert ma virginité, lui il m'a offert à tous les types un peu friqués du coin. Au début, c'était juste un de temps en temps, histoire de lui payer mon loyer et ma nourriture. Puis, très vite, c'est devenu régulier. Toutes les semaines, un vieux pervers venait dans ma chambre en récompense d'une dure semaine passée à écrire des bouquins dans son taudis.

— C'était un écrivain ?

— Un monstre. Parfois, il avait juste besoin de parler. Souvent, il ne voulait même pas m'entendre. J'écartais les cuisses et priais pour qu'il en finisse au plus vite. Un soir, il est venu avec un de ses collègues. Ils voulaient faire ça à trois.

Je sentis la main de Christopher se durcir sur mon épaule, comme s'il souffrait de m'entendre lui conter ma vie.

— Tu l'as fait ?

— J'ai refusé. Mais ils m'ont dit qu'ils avaient déjà payé la passe et que je n'avais pas à protester. Ils avaient le pouvoir et l'argent, moi, je n'étais rien qu'une petite putain insignifiante à leurs yeux.

— Ils t'ont obligée ?

— Oui, glapis-je entre deux sanglots. Ils m'ont attaché à plat ventre sur le lit, avec des menottes. Ils semblaient y prendre beaucoup de plaisir, d'ailleurs. On aurait dit un jeu pour eux. Je criais pour qu'on vienne me libérer, mais j'avais beau hurler, personne n'est jamais venu à mon secours.

À ces mots, une salve de souvenirs fielleux remonta à la surface comme un torrent de boue qui dévaste tout sur son passage. Un frisson me parcourut l'échine et me glaça jusqu'au sang.

Je revoyais leur visage bouffi par la luxure et l'envie, leurs mains indécrites

et avides de chair fraîche, leurs yeux rougis et brillants de désir. Le torrent ne m'avait pas dévastée, non, il s'était insinué en moi comme un venin perfide qu'on injecte encore et encore jusqu'à ce que la mort vienne enfin. Mon cœur s'était emballé de plus belle comme s'il avait vécu ses derniers instants dans ma poitrine. Celle-là même qu'ils avaient maintes fois malaxée comme des vieillards maladroits oubliant que le corps d'une jeune fille était aussi fragile qu'un pétale de rose. Une fois froissé, il ne retrouvait jamais sa candeur initiale. Tout n'avait été que terreur autour de moi. Je sentais encore l'odeur fétide de leur sueur contre ma peau et la rudesse de leurs gestes directifs. Je les entendais encore aboyer leurs ordres obscènes de leur voix cassante comme du cristal « couche-toi, tourne-toi, tais-toi, laisse-toi faire, arrête de bouger, ouvre la bouche, écarte les cuisses ». Ces mots cinglants repassaient en boucle dans ma mémoire, rayant un peu plus le disque de mon honneur à chaque passage.

Ils étaient des monstres.

Ils étaient mes monstres, et rien ni personne ne pourrait jamais les arracher de ma vie. Ancrés dans mon cœur comme des griffes de lave, leurs doigts et tout ce qu'ils avaient fait avec, me torturaient de l'intérieur. Malgré les injonctions de mon esprit, je n'arrivais plus à me sortir de ce cauchemar. Murée dans cette bulle opaque du passé, je pressai fortement les paupières pour repousser ce souvenir au plus profond de mon subconscient, dans l'espoir qu'il ne s'en échappe plus jamais.

À travers ce brouillard sordide, une voix douce et compassée se fraya un chemin.

— Personne n'a appelé la police ?

— Dans ces quartiers, on appelle rarement la police, déplorai-je tout bas.

— Tu ne crains plus rien, maintenant. Calme-toi, chuchota-t-il à mon oreille comme une agréable berceuse rassurante.

Chris avait le don de m'apaiser tout en me poussant à me confier.

— Je pensais vraiment que j'allais mourir, cette nuit-là.

— Que s'est-il passé, après ?

— Au petit matin, ils m'ont détachée et sont partis sans même se demander si je respirais encore. Je suis restée inerte plusieurs heures, à réfléchir à ce qu'était devenue ma vie depuis que ma mère m'avait quittée. Si elle m'avait vue, à cet instant-là, elle n'aurait pas été très fière de moi. Alors j'ai décidé d'en finir.

— Tu as voulu te suicider ?

— J'ai marché comme un robot jusqu'à la station de métro la plus proche et je me suis jetée sur les rails au moment où le train arrivait. Mais quelqu'un m'a

rattrapée par les cheveux et m'a tirée en arrière à la dernière seconde. Alexandra Duchemar, alias Alex.

— Ton ancienne meilleure amie, comprit-il.

— Elle m'a sauvé la vie et m'a aidée à repartir du bon pied. À l'époque, elle avait vingt-deux ans et elle faisait des études de langue à l'université. Elle m'a hébergée chez elle et m'a convaincue que je devais porter plainte pour viol. Sans elle, je n'aurais jamais osé m'en prendre à un homme d'une telle importance, moi, la minable petite catin sans valeur. Elle m'a appris que toute femme avait droit au respect, même une femme comme moi. Alors je l'ai crue.

— Tu as porté plainte ?

— Oui, mais cet enfoiré avait le bras long. Il a dormi sous les verrous quelque temps avant d'en ressortir blanc comme neige, il y a trois ans. Et tu sais quoi ? Figure-toi qu'il avait profité de son séjour à l'ombre pour écrire un livre sur cette affaire « injuste et sordide » comme il dit. Il a osé salir mon nom, après avoir sali ma dignité.

C'était là que tout avait commencé.

À vingt-deux ans, j'avais ouvert mon blog et pris un pseudo pour chroniquer son ignoble bouquin avec ma propre vérité, sans jamais dévoiler mon identité. J'ai déclaré avoir mené mon enquête et rencontré la véritable victime de ce procès. Mon article incisif avait été repris dans de nombreux journaux et les gens étaient tombés fous amoureux de ma façon de voir la vie.

Plus j'étais méchante et plus ils en redemandaient.

She-devil était née.

J'en voulais à tous les écrivains et haïssais la moindre parcelle d'amour sur cette planète. Je souhaitais que chacun souffre au moins autant que j'avais souffert et je déversais à flots ma haine sur le clavier de mon ordinateur.

Bien sûr, tout ça, je me gardai bien de le confier à Christopher et me repliai sur moi-même comme une huître craintive.

— Tu veux m'en dire un peu plus, sur lui ? me demanda-t-il avec bienveillance.

— Non. Je n'ai plus envie d'en parler.

Je n'aurais jamais dû évoquer cette nuit-là. Les souvenirs incendiaient mon esprit déjà profondément calciné. Je m'efforçais de penser à autre chose, mais les images jaillissaient comme autant de flammes perverses qui s'amuse à détruire un champ de fleurs fragiles.

— Tu sais, Fiona ?

— Quoi ?

— Je serai toujours là pour toi. Tu entends ?

— Mmm, fis-je en haussant une épaule.

— Je suis ton ami, pour la vie. Quoi qu’il t’arrive et quoi que tu puisses encore vivre, tu pourras venir te réfugier ici.

— C’est gentil.

— Essaie un peu de dormir, maintenant. Je suis là, je veille sur toi, mon Bisounours en sucre. Je ne laisserai plus jamais personne te faire du mal.

Il me serra fort dans ses bras et déposa un long baiser sur mon crâne en guise de pacte éternel. L’horreur de ce souvenir céda la place à la tendresse de ses paroles. J’aurais voulu lui ouvrir un peu plus mon cœur, lui confier qu’à mon tour j’avais été un monstre.

Son monstre.

Mais je n’en eus pas le courage. J’avais trop peur de le perdre. En quelques jours seulement, il avait pris bien trop d’importance dans ma vie pour prendre ce risque. Sans lui, désormais, mon existence ne serait qu’un grand vide obscur, un puits sans fond dans lequel je me noierais sans même vouloir lutter. Il était devenu ma raison de me battre et de tourner la page.

Cette période funeste était comme un livre que l’on souhaite refermer à jamais, un chapitre honteux que l’on bannit pour passer au suivant en espérant qu’il soit meilleur, plus doux et captivant.

Ce chapitre-là s’appelait « Christopher ».

## Chapitre 12

Cela faisait une éternité que je n'avais pas aussi bien dormi. À vrai dire, cela remontait à mon enfance, alors que ma mère veillait encore sur moi et que les démons de la nuit n'avaient pas encore fait surface dans mon existence. Christopher ronflait comme un cochon, le visage entouré de part et d'autre par les deux chats. Encore un peu et ils l'étouffaient. Je m'étirais en prenant soin de faire craquer chacune de mes articulations et jetai un œil sur le réveil.

— Chris, murmurai-je en essayant de le réveiller en douceur. Tu ne voulais pas partir à sept heures, ce matin ?

— Moui, pourquoi ?

— Il est déjà huit heures.

— Quoi ?! s'égosilla-t-il en bondissant sur ses pieds, faisant voler au passage ses oreillers poilus qui rouspétèrent vaillamment. Huit heures du matin ?

— Oui.

— Oh, bon sang, le réveil n'a pas sonné ! On va être à la bourre pour le repas de midi. Vite, vite, lève-toi !

— Ce n'est pas si grave, si on mange à quatorze heures.

— Tu ne connais pas ma mère ! Midi, c'est midi ! Et vu qu'on a quatre heures trente de route devant nous, on est mal barré pour y être à temps. Oh bonne mère, elle va nous faire la gueule toute la journée. Elle déteste faire réchauffer ses plats.

— Préviens-la qu'on arrive en retard, au moins elle n'aura rien à réchauffer.

— Tu veux ma mort ?

— Passe-moi ton téléphone, je suis certaine qu'elle n'osera rien me dire, à moi, proposai-je en tendant la main.

— Non, j'ai promis de te protéger du mal et je peux t'assurer que quand ma mère est en colère, même le diable s'assoit pour prendre des notes.

— Tu ne connais vraiment rien aux femmes. Laisse-moi faire, j'te dis !

Il me passa son téléphone à contrecœur et ferma les yeux pour ne rien voir du désastre. Je trouvais le numéro convoité sous le nom de « mamounette », ce qui me fit bien rire au passage, et appuyai sur le combiné vert.

— Oui, mon doudou, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Désolée, madame, ce n'est pas doudou, c'est Fiona.

— Oh, Fiona ma chérie ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi, ma fille ?

— En fait, avec doudou on a eu un petit souci. Une panne d'oreiller, plus exactement, grimaçai-je d'un air contrit comme si elle pouvait me voir à travers l'écran.

— Une panne d'oreiller ? Vous avez dormi ensemble ? Enfin, ça ne me regarde pas, hein, vous faites ce que vous voulez.

— Qui a dormi avec qui ? entendis-je derrière elle.

— Chuuuut, Alain, je te raconterai tout à l'heure.

— Chris et sa copine ? Non !! Shana, devine quoi ? Doudou est...

J'entendis une porte claquer avec force, puis le silence.

— Madame Barrow ?

— Oui, pardon ma chérie, c'est cet imbécile d'Alain qui fait le zouave. On est tranquille maintenant, je viens de l'enfermer dans la cuisine. Tu me disais donc que vous aviez eu une... panne d'oreiller... tous les deux ? C'est bien ça ?

— Oui, voilà. Je suis vraiment désolée, on risque d'être un peu en retard à midi.

Elle gloussa de ravissement.

— Ohhhh, mais ce n'est pas grave. Prenez votre temps ! Même si vous arrivez ce soir, c'est rien du tout, hein. Je sais ce que c'est, les jeunes couples, s'enthousiasma-t-elle toute guillerette. Faites tout ce que vous avez à faire, nous on attendra.

— C'est gentil. Là, on va se doucher et on arrive.

— Oui, oui, douchez-vous, c'est bien la douche aussi ! Et roulez doucement surtout.

— Merci beaucoup, madame Barrow.

— Pas de ça entre nous, appelle-moi Viviane, ma chérie.

— Merci Viviane, à plus tard alors.

— Oui, c'est ça, à plus tard. Et ne vous pressez pas pour nous, d'accord. Bonne route ! Et couvrez-vous, surtout !

— Mais, il ne pleut pas !

Elle raccrocha avant que j'aie pu finir ma phrase.

— Je crois que tes parents m'ont définitivement adoptée ! lançai-je en rendant son téléphone à Christopher, fière de la tournure qu'avait prise la conversation.

— Elle n'a pas crié ?

— Tu rigoles ! Elle a même demandé à ce que nous prenions notre temps, si tu

vois ce que je veux dire.

— Tu veux dire qu'ils pensent qu'on est..., fit-il en faisant tournicoter ses mains dans tous les sens.

— Si ça peut leur faire plaisir ! Et puis, ça nous évite une bonne engueulade.

— T'es vraiment un amour, Fiona, on te l'a déjà dit ?

Je cherchais, un doigt sur la lèvre, la dernière personne qui m'avait fait un compliment sincère. Cela remontait à si loin que je ne m'en souvenais plus.

— Je crois bien que t'es le premier, avouai-je tout en caressant Minette qui venait de se fourrer entre mes jambes.

Félix, qui était devenu son meilleur ami, ne tarda pas à la rejoindre.

— Ha ha ! rigola Christopher en enfilant avec difficulté son pantalon noir.

— Ce n'est pas une blague.

Il s'arrêta net sur une jambe, empruntant ma position favorite du flamant rose pressé, et me toisa avec insistance.

— Ton ex-petit-copain ne t'a jamais dit ça ?

— Je n'ai jamais eu d'ex, mis à part le monstre qui profitait de moi.

— Jamais ?

— On va dire que mon expérience désastreuse en amour m'a dégoûtée à vie des hommes.

— Ah ouais ? souffla-t-il, comme s'il venait de se prendre un coup de poing dans l'estomac.

— Ça va ? T'es tout pâle.

— Oui, oui, ça va.

Il finit de remonter son jean à bonne hauteur et s'assit sur le bord du lit lourdement.

— T'es sûr ? Je ne voudrais pas te perdre. Tes parents penseraient que je t'ai tué au lit, me moquai-je devant sa mine blafarde.

— Ah beh, y a pas de risque !

— Ça, c'est sûr ! grinçai-je en jetant un regard complice à Minette qui comprenait mon désarroi.

— Allez, viens là me faire un câlin, mon Bisounours adoré, lança-t-il. Pour une fois, c'est moi qui en ai bien besoin.

Il ouvrit ses bras pour m'y accueillir comme un grand frère le ferait avec sa petite sœur. Je vins chercher un peu de chaleur et de réconfort contre son torse brûlant. S'il y avait une personne avec qui j'avais envie de franchir les barrières et briser les murs, c'était bien lui. Mais pour une fois que j'offrais ma confiance à un homme, c'était lui qui se refusait à moi.

Après tout, c'était peut-être ce qui m'attirait chez lui, le fait d'être sûre de ne jamais souffrir à cause de ses sentiments.

Nous roulions depuis presque deux heures à présent. Mon acolyte avait apporté tous ses CD du groupe Téléphone et chantait à tue-tête chacune des chansons. Minette avait déjà vomi trois fois et toutes les fenêtres étaient ouvertes afin d'aérer cette odeur fétide qui s'incrétait dans l'habitacle.

— *Quelque chose en toi ne tourne pas rond, un je-ne-sais-quoi qui me laisse con. Quelque chose en toi ne tourne pas rooooooond, mais autour de moi, tout tourne si rond.*<sup>2</sup>

— Je ne voudrais pas te vexer, Chris, mais si tu continues comme ça, il va bientôt pleuvoir. Et vu notre situation actuelle, ce ne serait pas judicieux, annonçai-je en fourrant mon nez à l'extérieur pour prendre une grande inspiration d'air pur.

— *Des balles doum doum aux roues des bagnoles, au rythme tchouc tchouc du train des Batignolles...*

— Franchement, tu ne veux pas changer de registre ?

— Tu n'aimes pas Téléphone ?

— C'est un peu vieillot quand même.

— Tu rigoles ? Ce sont des légendes, les types ! Tu sais qu'ils ont reformé leur groupe et qu'ils font fureur en concert.

— Oui, je sais, ils s'appellent les Insus, maintenant.

J'étais bien placée pour le savoir, vu que je venais de déboursier plus de cent euros pour un seul billet de concert. Mais avec le week-end à Chamonix que Christopher m'offrait, je lui devais bien ça.

— Tu sais pourquoi ils ont choisi ce nouveau nom ? demanda-t-il en baissant le son du poste radio.

— Aucune idée.

— Parce qu'ils sont insupportables, Insus et portable comme le téléphone. Téléphone portable, répéta-t-il au cas où je n'aurais pas saisi le subtil jeu de mots.

— Wouaw, ils sont allés chercher loin !

— Rhoo, t'y connais rien, rouspéta-t-il en remontant le son à mon grand désarroi. Et t'écoutes quoi, toi ?

— Plutôt Avicii, Dj Snake, Hardwell, Calvin Harris.

— C'est quoi ça ?

— De la musique, de la vraie. Tu ne connais pas ?

— Leur nom me dit vaguement quelque chose. T’as un CD, pour que je puisse écouter ?

— Ah non, je n’achète jamais de CD. Passe-moi le portable dans mon sac, j’ai téléchargé quelques-uns de leurs titres.

Il coupa à contrecœur l’autoradio et fouilla dans ma besace pour en sortir mon précieux sésame que je récupérai prestement. Je lançai ma playlist et me mis à danser comme une folle sur du Kura.

— Elle, c’est *Roll The Drum*, j’adore ! lui appris-je alors qu’il ouvrait de grands yeux de chouette. C’est le meilleur moment, là, écoute !

Je montai le son à fond et battis le rythme avec ma main en l’air.

Christopher n’osait plus bouger, comme tétanisé au fond de son fauteuil.

— Oh mon Dieu, mais c’est de la musique, ça ? cria-t-il pour se faire entendre.

— Beh ouais ! m’amusai-je sans cesser de danser.

— C’est juste... du bruit !

— T’es dingue ! Youhouuuu !

J’eus pitié de lui lorsque je le vis se boucher les oreilles avec les paumes de ses mains. Il semblait véritablement souffrir et ce n’était pas mon but. Je mis sur pause et lui rendis mon téléphone afin qu’il le range à l’abri de ses délicats petits tympanes.

— Bon, de toute évidence, nous n’avons pas les mêmes goûts musicaux.

— On va bien finir par trouver un compromis. J’ai aussi un CD de Brel, dans ma valise.

— Hors de question. T’as que des goûts de vieux ! remarquai-je, étonnée.

— Pas du tout ! J’aime bien... David Guetta aussi.

— Tiens donc, y a du mieux ! Et tu préfères laquelle, de lui ? demandai-je, certaine qu’il mentait.

Je pouvais presque voir son nez de Pinocchio s’allonger à vue d’œil.

— Un peu toutes.

— C’est trop facile, ça. Y en a bien une que tu adores, non ?

— Je... je ne connais pas trop les titres en fait, juste les mélodies.

— Mouais, me moquai-je discrètement. En réalité, je dois t’avouer un truc assez honteux.

— Quoi donc ?

— Tu me promets de ne pas rigoler ?

— Dis toujours.

— J’adore une chanson de Richard Cocciante, lançai-je à toute vitesse.

- Et dire que tu te moques de mes goûts !
- Il chante très bien ! rouspétai-je.
- Et si on mettait la radio ? Au moins, ils choisiront pour nous.
- Ce n'est pas idiot.

Il retira son CD et trifouilla les boutons jusqu'à tomber sur une musique des années 80 d'un kitch à toute épreuve. Je lâchai la route des yeux quelques secondes pour vérifier s'il me faisait une blague, mais de toute évidence, il connaissait les paroles par cœur. Après avoir fait une embardée dangereuse, je reportai de nouveau mon attention sur le véhicule de devant et appuyai sur la station préenregistrée que j'écoutais pour aller bosser.

— NRJ, ça te va ? demandai-je alors qu'on pouvait entendre le dernier morceau de Bruno Mars.

- C'est parfait.

## Chapitre 13

Nous arrivâmes un peu avant quatorze heures à cause des embouteillages qui nous avaient fait ralentir à l'entrée de la ville. Toute la famille nous attendait avec impatience sur le perron du magnifique chalet loué pour l'occasion. La bâtisse était immense et pouvait contenir une cinquantaine de personnes sans qu'elles ne se bousculent. Au premier étage, serpentaient des guirlandes rouges et vertes entre les poteaux en bois de la balustrade donnant à l'ensemble des allures de palais magique. De nuit, la décoration devait être encore plus belle, car on pouvait voir de nombreuses ampoules dépasser du toit pentu recouvert de neige. Madame Barrow s'empressa de venir m'ouvrir la portière de la voiture. Elle paraissait avide de faire rapidement ma connaissance.

— Fiona, quelle joie de te rencontrer ! fit-elle alors que j'étais encore derrière mon volant.

— Bonjour Viviane. Merci pour votre invitation, c'est vraiment très gentil de votre part de m'accueillir.

Je me frottai les bras pour me réchauffer et posai un pied à terre. La neige avait été déblayée devant le chalet et je pouvais marcher sans trop de difficulté.

— C'est normal, c'est normal, dit-elle en m'étreignant avec affection. Tu fais partie de la famille, désormais.

— Bonjour, maman, dit Christopher qui venait de surgir à côté de nous. Je vois que tu préfères embrasser Fiona plutôt que moi, maintenant.

— Oh, ne fait pas l'idiot, garnement, s'amusa-t-elle en le prenant à son tour dans ses bras. Mon grand garçon, tu sais bien que je t'adore, mais cette année, nous avons une invitée inespérée, alors je la chouchoute un peu plus.

Après avoir torturé les pauvres joues de son fils à coups de pincements ridicules, elle se tourna vers la masse grouillante qui nous scrutait, le sourire aux lèvres, et lui fit de grands gestes pressés.

— Rentrez tous, vous allez attraper froid, bande d'idiots. Et toi, Alain, viens aider la petite à porter sa valise, voyons !

— Oui, chéri, lança ledit Alain, obéissant sans broncher en faisant de petits pas agiles pour ne pas tomber. Enchanté Fiona, je suis le papa de Christopher.

Mais appelez-moi Alain.

— Bonjour Alain, eus-je le temps de dire avant qu'il ne me coupe le souffle en me pressant affectueusement contre lui.

Une chose était sûre, j'allais passer un week-end plus que chaleureux. Je n'avais jamais vu des gens aussi gentils et avenants. Viviane avait l'air de mener son petit monde par la baguette, mais tout n'était que bienveillance et amour autour d'elle.

Une fois au chaud dans l'imposant salon où le feu crépitait sous une montagne de bûches, Christopher me présenta tous les membres de la tribu. J'eus droit à vingt-six accolades en bonne et due forme, accompagnées de petits mots gentils et d'embrassades insistantes.

Il y eut tout d'abord la branche des Barrow père. C'est-à-dire l'oncle et la tante de Christopher avec leurs trois fils et leur femme respective, accompagnés de leurs huit enfants (je ne sais plus quel enfant appartenait à quel parent, cela devenait un peu trop compliqué).

On me présenta ensuite la branche Trinité, c'est-à-dire la souche du côté maternel avec la vieille mamie Micheline qui devait friser les quatre-vingt-cinq ans et ses deux filles, Viviane (que je connaissais déjà, mais qui en profita pour m'embrasser une nouvelle fois) et Jeanine. Elle-même accompagnée de son mari Michel et de leur fille dont j'ai oublié le nom, mais enceinte jusqu'au cou et de leur petite-fille de cinq ans qui, d'après elle, n'avait pas de papa parce que les hommes étaient des sales mufles. Tous les regards convergèrent vers la pauvre femme enceinte qui ne savait plus où se mettre. Christopher eut du mal à retenir un éclat de rire, bien heureux de ne pas être celui à qui on allait faire la morale cette année.

Puis, vint le tour des derniers membres de cette formidable dynastie, Shana la sœur de Christopher et son époux Franck ainsi que Sylvain, le frère de ce dernier qui ne savait pas où passer Noël et qui s'était incrusté à la dernière minute. Et bien sûr, tout ce petit monde n'aurait pas été au complet sans Minette, Félix, trois chiens de chasse, deux hamsters et un cochon d'Inde qui grignotait les pieds de chaise en évitant de se faire écraser par des talons trop hauts et trop pointus. Ah oui, j'oubliais les deux poissons rouges dans la cuisine !

J'en avais presque la tête qui tournait.

Shana m'apporta un verre de vin chaud que je bus d'une traite pour retrouver un semblant de salive. À force de saluer tous les invités, je n'arrivais plus à parler et ma langue était devenue pâteuse.

— Ça fait du monde, hein ? comprit Shana après s'être placée à côté de moi

pour observer les clans se former petit à petit.

Désormais, on pouvait clairement voir la caste des hommes au fond à droite devant la télévision, celui des femmes assises au coin du feu et la meute hurlante des enfants de cinq à quinze ans éparpillée un peu partout aux quatre coins du chalet. Je n'avais jamais vu autant de personnes réunies pour une fête et je me demandais bien si l'ambiance allait rester aussi cordiale après plusieurs heures de vie en communauté.

— Vous avez beaucoup de chance d'avoir une telle famille, lui confiai-je à voix basse.

— Christopher m'a dit que tu avais perdu ta mère ?

— Oui, dans un incendie.

— Je suis désolée pour toi. Ça ne doit pas être facile tous les jours. J'ai beau avoir trente-deux ans, je serais perdue sans elle.

— Je commence à sortir la tête de l'eau depuis quelque temps. Grâce à Christopher, notamment, rajoutai-je en le désignant du menton.

Il se trouvait à l'autre bout de la pièce, un verre d'alcool à la main, et riait à gorge déployée avec ses cousins, oncles et autres spécimens de la gent masculine. Il dut sentir que je le regardais, car il se retourna et me fit un clin d'œil avant de reporter son attention sur ce que racontait son père.

— Mon frère aussi commence à peine à sortir la tête de l'eau et je crois bien que tu y es pour quelque chose.

— Chris allait mal ?

— Mal ? s'étonna-t-elle de mon ignorance. Il était au fond du gouffre, tu veux dire. Il se terrait chez lui depuis Noël dernier, plongé dans son bouquin nuit et jour pour le perfectionner et ne plus subir ce qu'il a vécu l'année dernière.

Je me sentis soudain mal à l'aise. Un petit quelque chose me disait que mes copines et moi-même étions, un tantinet, responsables de son état si fragile. Je déglutis difficilement et jouai la surprise en arquant un sourcil.

— Des imbéciles s'en sont pris à lui et l'ont harcelé de messages injurieux. Il a même reçu des menaces de mort. Il ne t'en a rien dit ?

— Non, je ne suis pas au courant, mentis-je, de plus en plus embarrassée.

— Tout est parti d'un de ces fichus sites de piratage. Non seulement ils te volent ton pognon, mais en plus, ils t'insultent si tu oses leur faire remarquer. Mmm, si je pouvais les choper, ces petits cons ! s'énerva-t-elle en faisant claquer son verre sur le guéridon en bois.

— Oh, oui, c'est... honteux, bégayai-je sans plus savoir où poser mon regard.

Il faisait de plus en plus chaud dans la pièce. J'étais à deux doigts de faire un

malaise et mes joues viraient à l'écarlate. Je m'assis sur un fauteuil, suivie de près par Shana qui continuait de fulminer en pensant aux ennemis de son frère.

— Le pire, c'est qu'on ne peut rien faire contre eux. Si t'as le malheur de leur demander d'arrêter, ils inondent les réseaux sociaux d'immondices et encouragent les gens à briser ta carrière à coup de commentaires dégradants sur les sites de vente. Tu imagines la frustration de voir toute une année de boulot réduite à néant par une bande de dégénérés ? Sans pouvoir agir !

— Oui, j'imagine très bien. Ce doit être consternant.

— Affligeant, tu veux dire ! Ces personnes ont mis mon frère à genoux et j'ai bien cru qu'il ne se relèverait jamais. Heureusement qu'il a une sacrée force de caractère, d'autres auraient pu en finir pour bien moins que ça.

— Oh, quand même, tentai-je de minimiser en haussant les épaules.

— Le harcèlement moral est une cause sérieuse de suicide dans de nombreux métiers. Il n'y a que chez les auteurs que ce n'est pas reconnu comme tel ! C'est à croire que les écrivains doivent se faire à l'idée d'être rabaissés à longueur de journée.

— Christopher a une bonne carapace.

— Ça, c'est ce qu'il veut faire croire à tout le monde. Mais moi, je l'ai déjà vu au plus mal. Je suis souvent venue lui rendre visite à Arles, cette année. J'avais peur pour lui parce qu'il ne mangeait plus. Il a perdu quinze kilos en quelques mois, tu sais.

— Quinze kilos ? C'est impossible !

— C'est la stricte vérité. C'est pour cette raison qu'il n'avait jamais fait de séance de dédicaces avant la semaine dernière. Il était complexé par son poids.

— Christopher n'a pas toujours été une statue grecque ?

— Attends, je te montre, dit-elle après avoir récupéré son téléphone dans la poche de son pantalon fluide.

Elle fit dérouler sous mes yeux une série d'anciennes photos d'un Christopher méconnaissable. Le visage légèrement bouffi et le ventre bedonnant, il avait du mal à s'habiller sans que quelques bourrelets ne fassent d'inesthétiques plis sur ses vêtements.

— Je n'arrive pas à croire qu'on parle du même Christopher.

— Il s'est complètement métamorphosé, reconnut-elle sans se lasser de visionner les clichés de Noël passé.

— Finalement, ça a été un mal pour un bien, cette histoire de pugilat.

Elle remplit deux flûtes de champagne qui traînaient sur la table basse et m'en tendit une amicalement.

— Je n’irais pas jusque-là, quand même. Mais maintenant qu’il a retrouvé confiance en lui, j’espère qu’il va cartonner et qu’il va leur montrer, à tous, qu’il est capable de faire de bons livres.

— Je lui souhaite aussi.

Elle trinqua son verre contre le mien dans un petit bruit cristallin.

— T’es vraiment une fille bien, Fiona, me complimenta-t-elle, un grand sourire aux lèvres. J’espère que tu ne lui feras jamais de mal. Il a déjà bien assez souffert comme ça.

— Ce n’est pas mon intention.

— Je sais bien, me rassura-t-elle en posant une main tendre sur mon épaule. Tu n’es pas comme toutes ces dindes décérébrées qui se nourrissent du malheur des autres.

Je me raclai nerveusement la gorge et fis un rapide sourire crispé qui trahissait mon malaise grandissant.

— Tu sais, reprit-elle en reportant son attention sur les fines bulles qui ondulaient en traînées chatoyantes dans le liquide ambré, mon petit frère compte bien plus pour moi que n’importe quelle personne dans cette pièce. Le voir se détruire ainsi pour une poignée d’imbéciles m’a rongée de l’intérieur et m’a donné des envies de meurtre.

J’ingurgitai difficilement la lampée de champagne qui gisait dans ma bouche et m’étouffai presque. C’est dingue comme il avait un goût d’acide tout à coup.

— Ça va ? s’inquiéta-t-elle alors que je devenais aussi rouge que le costume du père Noël.

— Oui, c’est juste que je n’ai pas l’habitude de boire de l’alcool.

Elle s’approcha un peu plus de moi pour me tapoter dans le dos et me souffla à l’oreille, sur un ton de connivence :

— Chris était comme toi, avant. Un vrai saint. Et puis, avec toute cette histoire, il s’est mis à boire comme un trou pour oublier. J’ai bien cru le perdre.

Je sentais la honte et les remords me submerger de manière insupportable. Si seulement j’avais pu remonter dans le temps... et éviter au passage cette scène plus qu’embarrassante auprès de sa sœur.

— Ah oui ? m’enquis-je d’une voix de plus en plus fluette.

— Dieu merci, après quelques mois à patauger dans le whisky, il a préféré se noyer dans le travail. Son dernier livre a été une véritable thérapie et je prie le ciel pour qu’il ne traverse plus jamais de tels déboires.

Son nouveau roman parlait d’un homme ivre d’amour au point d’en perdre la raison. Il ne pensait plus, ne dormait plus, ne vivait plus, attendant

désespérément que le temps fasse son œuvre et joue son rôle de guérison en lui faisant oublier les affronts d'antan. Christopher aurait-il transposé son histoire personnelle sur celle de son personnage principal ? Si tel était le cas, je me sentais encore plus coupable de l'enfer qu'il venait de traverser.

— Assez parlé du passé, dit-elle dans un sourire qui dissipa l'air lugubre qui crispait son visage jusqu'alors. Dis-moi un peu, vous êtes vraiment ensemble ?

— Pourquoi cette question ?

— Je connais bien mon frère et je pensais que... enfin... je ne l'imaginai pas avec quelqu'un comme toi. Ici, tout le monde se demande s'il ne nous joue pas un tour.

— Vous pensez que c'est de la comédie ?

— Disons qu'on reste sur nos gardes. Ma mère s'était faite à l'idée de ne jamais avoir de belle-fille et puis tu débarques comme une fleur. On ne sait rien sur ta vie et Christopher ne nous a jamais parlé de toi.

— Il t'a dit que je n'avais plus de famille.

— Oui, il m'a appelée dans la semaine pour me dire deux-trois trucs sur toi, mais il est resté assez vague.

— À taaaaaable ! hurla leur mère tout en tapant sur le dos d'une casserole avec sa cuillère en bois. Il est deux heures passé, alors il est temps de manger !

J'étais soulagée de voir arriver Christopher qui allait me tirer des griffes de sa sœur, un peu trop curieuse à mon goût. Celle-ci se dirigea vers son mari d'un pas rapide et tout le monde fila vers la grande table sans rechigner. Viviane les positionnait avec sa cuillère tel un chef d'orchestre avec sa baguette. En moins de deux minutes, chacun avait trouvé sa place et se tenait bien droit sur sa chaise, en silence devant son assiette vide. Même les enfants qui, jusque-là, s'étaient comportés comme de véritables petits diables, restaient sages comme des images. Les convives se tinrent par la main en courbant légèrement la tête et inspirèrent profondément avant que Viviane ne prenne la parole d'un ton sérieux.

— Seigneur, merci de nous permettre de passer les fêtes en famille. Que nos pensées accompagnent les plus jeunes qui ont bien travaillé à l'école. Nous pensons aussi à Solène qui porte la vie pour la deuxième fois, même si elle n'a toujours pas de mari.

J'entendis un souffle d'agacement briser le silence de mort de la table. La mère de Solène lança à sa fille un regard noir et perçant lui intimant de se taire. Viviane reprit son discours sans faire attention à l'incident diplomatique auquel nous venions d'échapper.

— Nos pensées vont également à celui qui n'est pas avec nous cette année,

mon cher papa qui nous a quittés en janvier dernier.

Les deux mains qui tenaient les miennes se crispèrent à l'évocation de ce souvenir. Christopher avait perdu son grand-père et en semblait très affecté. Peut-être que sa perte de poids n'était pas entièrement ma faute. Je l'espérais en mon for intérieur, histoire de me décharger de ce fardeau insupportable.

— Que le Seigneur le bénisse et remplisse son cœur de joie. Et enfin, merci de nous avoir envoyé un ange du nom de Fiona, qu'elle se sente en paix dans notre famille et qu'elle y reste pour toujours. Maintenant, prenons ce repas dans la joie et la communion.

— Amen, dirent-ils tous en chœur, sauf moi qui n'avais jamais assisté à un Bénédicité de ma vie.

— Amen, chuchotai-je en vitesse pour rattraper mon retard.

Christopher et son père me lâchèrent les mains et le repas put enfin commencer. J'étais encore sous le choc de la prière. Ces quelques mots à mon intention m'avaient ouvert les portes d'une véritable famille, un clan soudé et aimant comme on pouvait en voir dans les livres anciens. Je me sentais désormais des leurs, comme si je venais de passer un examen d'entrée et qu'il avait été réussi haut la main.

Pourtant, tout cela n'était que chimérique, Christopher et moi n'étions pas ensemble et cette adorable tribu qui m'avait adoptée les yeux fermés ne serait jamais la mienne. Je décidai de profiter de ces instants sans y penser. J'avais envie de m'intégrer, de jouir de ces moments de pur bonheur comme j'en avais rarement connu.

Le repas fut gargantuesque et je me fis la réflexion que si je mangeais autant durant tout le week-end, je ne rentrerais plus dans mes vêtements lundi. Rien ne manquait à l'appel du parfait petit banquet de fête : toast de saumon fumé, foie gras à la confiture de figues, gigot en croûte et pommes dauphines sans oublier les marrons glacés, pâtes de fruits, papillotes au chocolat et autres desserts aussi succulents que caloriques. Je crus bien que ma panse allait finir par exploser quand Viviane me proposa une deuxième portion de gâteau.

— Non, merci, refusai-je poliment en posant ma main sur mon ventre rebondi.

— Mais si, t'es toute maigrichonne. Il faut un peu te remplumer, ma chérie.

Elle me servit une avalanche de bûche au beurre et y déposa sur le sommet la figurine d'un nain avec une hache rouge. La chantilly roulait lentement à ses pieds comme un volcan de crème bien grasse. Je comprenais mieux pourquoi Christopher avait été grassouillet dans le passé. Une lecture du menu de Viviane aurait fait s'évanouir n'importe quel diététicien de la planète.

Nous sortîmes de table vers dix-sept heures. Jamais je n'avais ingurgité un festin aussi généreux et même le café, aussi léger soit-il, ne réussit pas à trouver grâce à mes yeux.

Tous les convives se levèrent de concert et commencèrent à s'affairer comme des fourmis frénétiques. On aurait dit que chacun avait un rôle à jouer et je me sentais un peu perdue dans cette organisation millimétrée. Les hommes les plus âgés débarrassaient la table pendant que les femmes faisaient la vaisselle en piaillant joyeusement. Les ados devaient passer le balai et les plus petits nourrissaient les animaux.

Un peu déboussolée, je commençais à vider mon assiette à dessert dans la poubelle de table, prête à rejoindre les femmes dans la cuisine, quand, soudain, j'entendis qu'on tapait des mains dans mon dos.

— Christopher, Fiona, vous, vous devez aller chercher le sapin. Hop hop hop ! déclara Viviane qui venait de m'enlever l'assiette des mains comme si c'était un sacrilège d'avoir voulu aider.

— Mais, je ne peux pas vous laisser tout nettoyer.

— Oh que si !

— C'est injuste, même les enfants participent aux tâches ménagères. Déjà que vous m'accueillez bien gentiment, je ne vais pas partir en ville sans rien faire.

— Mais choisir le sapin est une grande mission. Je dirais même, la plus importante de Noël. Il doit être sélectionné avec amour, et ça, seul un couple d'amoureux peut le faire. Alors cette année, c'est au tour de Christopher.

— C'est pas trop tôt ! cria sa sœur de la pièce attenante.

Bientôt, toute la maison éclata de rire, noyant l'atmosphère dans une bonne humeur contagieuse.

## Chapitre 14

Il faisait déjà nuit et la ville brillait de mille feux. Toutes les toitures s'illuminaient de minuscules leds en forme de cascades argentées et les vitrines des magasins redoublaient d'imagination pour être les plus originales. Chez le boucher, on pouvait voir une ribambelle de cochons bien gras glisser sur des pentes enneigées, alors que chez le boulanger, d'adorables lapins en peluche faisaient la joie des plus petits en bondissant sur une multitude de paquets cadeaux remplis de viennoiseries. Les rues sentaient bon les marrons chauds et les habitants se baladaient au rythme lent des chants de Noël diffusés dans les haut-parleurs. On pouvait même assister, par moments, à une valse de flocons de neige, virevoltants çà et là au gré du souffle du vent.

Lorsque nous pénétrâmes dans le terrain vague destiné à la vente des sapins, je ressentis pour la première fois depuis bien longtemps, la « magie de Noël ». J'étais bien, heureuse, presque euphorique. Je gambadais dans les allées, ne sachant plus où donner de la tête tant les arbres étaient magnifiques. Ma mère n'avait jamais acheté un véritable sapin, préférant l'immense spécimen en plastique qu'elle s'était offert pour son anniversaire.

— Alors ? demanda Christopher après s'être arrêté devant un grand modèle floconné de blanc. Tu préfères quelle espèce ?

— Je n'en sais rien du tout. Pour moi, ce sont tous les mêmes !

— Ah non ! Ils sont très différents, regarde, fit-il en me désignant de la main toutes sortes d'arbres plus ou moins fournis. Ici, sur la gauche, tu as les épicéas. C'est le sapin traditionnel par excellence, avec son feuillage vert brillant et ses petites aiguilles piquantes. Je l'adore parce qu'il dégage une forte odeur de résine qui parfume toute la maison. Il est génial, mais moins résistant que les Nordmann, qui se trouvent en face de toi. Eux, ils ont des branches régulières, un feuillage brillant et de grandes aiguilles souples et douces. Il est plus résistant à la chaleur et ne perd pas ses aiguilles. Le souci, c'est qu'il est moins odorant que l'épicéa et vachement plus cher. Et là, au fond, tu as des Nobilis. Ils conservent longtemps leurs aiguilles et dégagent un parfum très agréable. Par contre, ils n'ont pas une très bonne conicité.

— C'est-à-dire ?

— Ses branches ne sont pas très bien réparties autour du tronc, et il est moins joli.

— Dis donc, t'en connais un rayon en arbre !

— C'est mon père qui m'a tout appris. Je me languissais tellement de pouvoir le choisir moi-même.

Ses yeux brillaient comme ceux d'un enfant devant le père Noël. Dans un élan de bonheur, il me prit la main et l'embrassa, comme pour me remercier d'être là, avec lui, et de lui permettre d'occuper enfin le rôle de grand gourou du sapin.

— Alors ? demanda-t-il à nouveau.

— C'est à toi de choisir. Je ne voudrais pas gâcher ton moment de gloire, me moquai-je gentiment.

Il me donna une chiquenaude amicale et, sans prévenir, me pressa dans ses bras. Il était si grand qu'il posa son menton sur mon crâne, le temps de réfléchir. Une onde d'excitation me parcourut au contact de son corps musclé. Il pouvait y passer la nuit, j'étais si heureuse contre lui, son parfum délicieux m'enivrait d'euphorie et ses bras me portaient bien chaud. J'aurais voulu que le temps s'arrête. Tout était parfait. Lui, la musique douce, l'odeur de la forêt, les étoiles au-dessus de nos têtes et la neige à nos pieds. Il ne manquait rien au tableau du bonheur idyllique.

Si ce n'est son amour.

Sa simple amitié ne me suffisait plus, j'en voulais plus et le fait de savoir que c'était impossible brisait mes rêves de contes féeriques.

— On va prendre un épicéa, décida-t-il alors qu'il me frictionnait le dos avec énergie. Vu qu'on est déjà le 24 et qu'on s'en va demain soir, inutile de se ruiner avec un sapin qui résiste longtemps. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tant que tu continues à me masser le dos, je suis d'accord avec toi.

— Ce soir, tu auras droit à un vrai massage, si tu veux. Pour l'instant, on doit choisir notre épicéa parce que si ça continue, je vais perdre un orteil.

En y regardant de plus près, il est vrai qu'il était chaussé d'une simple paire de baskets en tissu et qu'il piétinait sur place pour éviter une engelure mal placée. J'étais heureuse d'avoir pensé à prendre mes bottines molletonnées pour cette virée nocturne.

— Mmm, grommelai-je en me pressant un peu plus contre son torse pour lui signifier mon désaccord.

— Fiona, susurra-t-il doucement à mon oreille.

— Quoi ?

— Je crois que je viens de tomber amoureux.

Mon cœur s'emballa à m'en faire mal. Je n'osais pas y croire. C'était trop beau pour être vrai. Mes mains tremblaient et la température de mon corps s'élevait parmi les astres.

*Oh mon Dieu ! Il m'aime ! Il m'aime, moi.* Il venait enfin de l'avouer !

Je basculai la tête, la bouche en cul-de-poule pour y cueillir mon baiser tant attendu, lorsque Christopher se mit à courir comme un dératé vers un arbre d'une banalité écrasante.

— Mais regarde-le ! continua-t-il sans prêter attention à mon air ahuri de canard abandonné. Je l'aime trop !

— Qui ?

— Beh lui ! Je te jure, j'ai eu le coup de foudre dès que je l'ai vu.

Ses yeux pétillaient de fascination.

— Tu es tombé amoureux de... ce sapin ? bégayai-je, pantoise.

— Il est parfait, tu ne trouves pas ?

Je détestais cet arbre.

Je le maudissais même.

Lui, ce minable petit végétal sans intérêt, épineux et imposant, venait de me piquer mon mec en un claquement de doigts, ou de branches devrais-je dire.

— Oui, il est... pas mal, finis-je par lâcher, blessée au plus profond de moi-même.

— En plus, il est à soixante-neuf euros !

— C'est vraiment l'idéal, grommelai-je.

J'avais envie de rentrer, foncer dans mon lit et pleurer comme un bébé. La magie venait de disparaître en un éclair et je vivais le pire ascenseur émotionnel de mon existence. Des pics enneigés du désir, je m'enfonçais désormais dans les racines terreuses de ce foutu sapin.

— On le prend ?

— Oui, beh, prends-le, puisqu'apparemment tu en meurs d'envie.

Il pencha la tête sur le côté.

— Tu es sûre que ça va ? s'enquit-il, soudain inquiet par mon changement d'humeur.

— Oui, oui, j'ai froid, c'est tout.

— Je te comprends. Ne t'inquiète pas. Je le paye et on rentre vite.

Le pire, c'est qu'il fallut que je véhicule ce grotesque arbre puant jusqu'au chalet, inondant mon coffre d'épines et de résine gluante. J'avais envie de faire un bon feu de bois avec, après lui avoir arraché les aiguilles une à une pour m'en

servir de cure-dents.

## Chapitre 15

Les guirlandes extérieures avaient été allumées durant notre absence et le chalet ressemblait maintenant à une boule de lumière bleutée qui scintillait comme une lune magique sur un lit de velours noir.

— Ouah ! ne pus-je m’empêcher de lancer en découvrant le minutieux travail qui avait été fait pour décorer jusqu’aux gouttières de la maison.

— Je t’ai déjà dit que ma mère était une dingue de Noël ? rigola Christopher alors que je roulais tout doucement dans l’allée bordée de gros sucres d’orge rouge et blanc.

— C’est tellement beau, de nuit !

— Et tu n’as pas encore tout vu ! Attends de découvrir ce que je te réserve.

— Encore mieux que ça ? C’est impossible.

— Eh bien, moi, je te dis que c’est possible, affirma-t-il, des étoiles plein les yeux.

Je me garai devant la porte d’entrée et sortis de la voiture en prenant le temps de scruter chaque détail de la propriété. Quelques heures auparavant, cela ressemblait à un grand chalet bourgeois orné de simples guirlandes colorées. Désormais, j’avais l’impression de découvrir la véritable maison du père Noël. Je saisis le téléphone dans mon sac et pris une dizaine de photos pour ne jamais oublier ce week-end de rêve. C’était bien la première fois que je comprenais l’intérêt de figer des souvenirs à jamais.

À l’arrière de la voiture, Christopher bataillait pour faire sortir le sapin sans abîmer les sièges. Vu l’état de l’habitable, je remerciai le ciel d’avoir eu l’idée d’acheter des housses de protection de bonne facture. J’attrapai au vol la cime de l’arbre avant qu’elle ne touche le sol et refermai le coffre dans un claquement sec.

Viviane, qui devait guetter notre arrivée, nous ouvrit en grand à peine avions-nous monté les dernières marches du perron. Je sentis l’air chaud de la cheminée m’envelopper brusquement. À l’intérieur, tout le monde grignotait encore, un verre à la main et une friandise dans l’autre. C’était à croire qu’ils faisaient le marathon du week-end le plus calorique de l’année.

Alors que je traversais le salon sous les instructions de la maîtresse de maison, je découvris une table recouverte de desserts. Treize exactement, tels Jésus et ses douze apôtres lors de la Cène. Tout le monde sait ça dans le Sud, même le moins catholique des gourmands. Noix, figues sèches, amandes, raisins secs, pompe à huile, nougat blanc et nougat noir, calissons, pâtes de fruits, oreillettes, poires, dattes et mandarines. Ils étaient tous là, entourés de trois chandeliers allumés et de trois soucoupes de blé germé posés sur trois nappes blanches, comme le veut la coutume. Viviane ne faisait pas les choses à moitié.

— Posez le sapin à côté de la cheminée, les enfants, nous dirigea-t-elle en gobant un calisson d'Aix au passage. Oui, voilà, un peu plus à droite, Christopher, encore un peu... Voilà, parfait ! Ne bougez plus !

Je pus enfin lâcher le tas d'aiguilles saillantes qui malmenait ma peau depuis cinq bonnes minutes. Alors que Christopher et moi basculions le sapin afin qu'il soit bien droit, Shana s'exclama, un ton faussement surpris aux lèvres.

— Ça alors, Chris, il y a une branche de gui au-dessus de ta tête !

— Oh oui, renchérit sa mère de manière presque théâtrale. Je me demande bien qui a pu la mettre ici !

Chris, après avoir jeté un œil au plafond, se retourna vers sa mère avec un air lourd de sous-entendus.

— Tu connais la tradition ! fit-elle innocemment en levant la paume des mains vers le ciel, comme si elle n'avait rien à voir avec ce sournois coup monté.

Pour ma part, j'étais plutôt ravie d'être victime de ce subterfuge. À la vue de ces petites boules blanches qui pendouillaient difficilement à l'aide d'un bout de scotch négligemment collé, je compris que Christopher allait devoir m'embrasser et mon cœur bondit de joie. Lui, par contre, me contempla d'un air contrit, presque mortifié de honte. Je fis un pas vers lui pour lui montrer que j'étais prête pour le grand « sacrifice ».

— Tu n'es pas obligée, chuchota-t-il si bas que je dus le lire sur ses lèvres pour comprendre.

Il se pencha vers moi et entoura mes joues de ses grandes mains protectrices. La chaleur grimpa de quelques degrés dans la pièce. Ses yeux semblaient demander mon approbation. Je lui souris et fermai les paupières en tendant le cou, comme je l'avais fait un peu plus tôt lorsqu'il m'avait avoué son amour pour... un arbre.

Enfin, Christopher, sous les encouragements de toute sa famille, posa ses lèvres humides sur les miennes. Ce n'était pas un grand baiser fougueux, ni un baiser tout court d'ailleurs, juste un petit bisou de cour d'école, mais la simple

proximité de sa bouche me donna des frissons dans tout le corps. Je glissai mes mains dans sa chevelure pour le pousser à poursuivre ce délice. Mais, alors que j'entrouvrais mes lèvres pour l'inviter à valser avec ma langue, il se dégagea de mon étreinte et quitta la pièce sous les acclamations de ses parents. Sa mère triturait les boutons d'un vieil appareil photo argentique d'un air bougon.

— Chris, revient, je n'ai pas réussi à faire une photo. Recommence !

— Vous me gonflez, tous ! ronchonna-t-il dans l'escalier.

Je me retrouvais comme une idiote, bouche bée, devant une assemblée de curieux immobiles. Je ne savais pas quoi faire. Christopher m'avait clairement repoussée et, maintenant, il boudait dans sa chambre. Je sentis le malaise m'envahir et mes joues s'empourprer maladroitement.

— Allez, hop hop hop ! ordonna Shana qui avait de qui tenir. Y a plus rien à voir par là, tout le monde retourne à sa place.

Elle tapait dans les mains bruyamment, obligeant les enfants indiscrets à regagner la cuisine. Viviane et tous les autres quittèrent aussi la pièce, me laissant seule comme une cruche devant mon sapin.

— Tu devrais aller le rejoindre, me conseilla ma fausse belle-sœur devant la porte. Il est fâché contre nous, mais sûrement pas contre toi.

— Pourquoi s'est-il énervé comme ça ?

— Je crois qu'il a eu honte de nous. J'avoue que ce n'était pas très subtil de notre part de coller ce gui à côté de la cheminée. Tu comprends, il ne nous a jamais présenté de copine, alors on commençait à avoir des doutes.

— Vous pensiez qu'il était homo, c'est ça ?

— Oui, mais grâce à toi, maintenant, on sait que c'est faux, souffla-t-elle de soulagement.

Sauf que moi, je savais qu'il l'était vraiment et la réaction de sa famille me brisa le cœur. Devoir cacher ses penchants à notre époque était d'un ridicule absolu et je ne supportais pas l'idée de voir Christopher en souffrir. Je pressai les poings, un brin agacée.

— Mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire, qu'il soit homosexuel ou pas ? Ce n'est pas une tare, que je sache. L'important est qu'il soit heureux !

— Heureux avec toi, oui. C'est formidable !

— Tu es homophobe ?

— Bien sûr que non ! s'exclama-t-elle, main sur le cœur. Chacun est libre de faire ce qu'il veut. Être gay n'est ni un péché ni un acte contre nature. Jésus ne condamne pas les homosexuels, d'ailleurs David et Jonathan en étaient eux-mêmes, il me semble.

Je ne pus m'empêcher de chantonner mentalement « Est-ce que tu viens pour les vacances, moi je n'ai pas changé d'adresse », refrain bien connu de ce fameux duo qui, à ma connaissance, ne faisait pas chambre commune.

— Qu'est-ce qu'ils viennent faire dans cette conversation ? m'enquis-je en fronçant les sourcils.

— Qui ?

— David et Jonathan.

— Ils sont la preuve que deux personnages bibliques peuvent s'aimer, même s'ils sont du même sexe, voyons !

OK, nous n'avions pas tout à fait les mêmes références culturelles... Je me raclai la gorge et tentai de comprendre son raisonnement de « je ne suis pas contre les homos, à partir du moment où ça ne touche pas ma famille ».

— Donc, vous êtes plutôt ouverts d'esprit, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Bien sûr.

— Alors, pourquoi vous n'accepteriez pas que Chris soit gay ? Où est le problème ?

— Mais... il n'y en a pas ! Nous voudrions juste savoir, c'est tout. J'aime mon frère plus que tout au monde et si demain il m'avouait être attiré par les hommes, je n'y verrais pas d'inconvénient. Je veux juste son bonheur et... la vérité.

— Et tes parents ?

— Je dois te confesser que mon père aimerait que notre nom perdure dans le temps, et ça, seuls les enfants de Chris pourront lui offrir.

— Votre famille est bien assez grande pour ne pas craindre de voir votre nom s'éteindre un jour. C'est beaucoup de pression pour pas grand-chose, finalement.

— Peut-être, oui, acquiesça-t-elle. C'est vrai qu'on est allé un peu loin aujourd'hui, mais maman voulait absolument être sûre que vous ne jouiez pas la comédie. Depuis votre arrivée, vous ne vous êtes jamais embrassé ni tenu la main et on trouvait ça bizarre.

J'aurais dû profiter de ce moment pour lui avouer notre mensonge et déclarer que Chris était réellement homo. Cela aurait certainement soulagé mon ami de savoir que sa famille l'accepterait comme tel, mais je n'en eus pas le courage. Chris devait faire son coming out tout seul, au moment et à l'endroit qu'il choisirait. Je n'avais pas le droit de lui imposer cette décision.

Je me remémorai la conversation que je venais d'avoir et me dis qu'il fallait absolument que je lui en parle. Peut-être se sentirait-il plus serein de savoir que sa sœur était de son côté.

Je remerciai Shana pour ces éclaircissements et fonçai droit vers la chambre

qu'elle m'avait indiquée pour rejoindre le boudeur.

Comme il ne répondit pas à mes appels, j'ouvris la porte avant de la refermer derrière moi. Il vidait sa valise dans une petite commode surmontée d'un poste de télévision antique. On aurait pu en mettre trois à l'intérieur de nos jours. Je m'approchai de lui et croisai les bras, ne sachant plus quoi en faire.

— Chris, ça va ?

— Je suis désolé de t'avoir imposé ça, murmura-t-il sans oser me regarder.

— Ce n'est pas la première fois que je reste plantée, seule, devant une foule d'inconnus.

— Je te parle du baiser.

— Ce n'était pas vraiment un baiser, tu sais. Je crois même qu'à l'âge de trois ans, le petit Francky qui était dans ma classe de maternelle, m'avait bécotée plus sérieusement que ça.

— J'adore ma famille, mais parfois elle dépasse les bornes.

— Ta famille est géniale, et elle est très ouverte d'esprit, d'après ce que vient de me raconter ta sœur.

Un peu soucieuse de tout ce que j'avais à lui dire, je m'assis sur le lit et repliai mes genoux contre ma poitrine. Il m'y suivit, intéressé par mes propos.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je lui ai parlé d'homosexualité et elle m'a dit qu'elle était vachement open. Elle m'a même raconté son histoire de David et Jonathan et m'a rassurée là-dessus. Les pratiquants ne sont pas si coincés qu'on peut le croire, finalement.

— Et, elle sait qu'on n'est pas ensemble ?

— Non. J'ai juste évoqué le sujet, je n'ai pas approfondi. Tu pourras leur dire toi-même quand tu le voudras. C'est à toi de prendre cette décision.

— Je vais attendre que Noël soit passé. Dès lundi, je leur dirai qu'on s'est séparé pour une broutille.

— Comme tu veux, acquiesçai-je. Pour le moment, ça ne me gêne pas de jouer ta petite amie.

Il m'ouvrit ses bras et, comme toujours, je plongeai pour venir y chercher tout l'amour qu'il ne pourrait jamais m'offrir. J'en aurais presque pleuré de frustration. J'étais folle de lui et chacun de ses bercements tendres me nouait un peu plus la gorge. Dans ma tête, la chanson de David et Jonathan fit place à celle de Céline Dion.

*Ziggy, il s'appelle Ziggy*

*Je suis folle de lui*

*C'est un garçon pas comme les autres  
Mais moi je l'aime, c'est pas d'ma faute  
Même si je sais  
Qu'il ne m'aimera jamais  
Oui, je sais, il aime les garçons  
Je devrais me faire une raison  
Essayer de l'oublier, mais...<sup>3</sup>*

---

<sup>3</sup>. Extrait de la chanson *Un garçon pas comme les autres (Ziggy)* – Céline Dion, © Columbia Epic, 1993

## Chapitre 16

Couchée sur le lit, Chris allongé entre mes cuisses, je fixais le plafond en priant le ciel pour, qu'un jour, j'arrive à le faire changer d'avis sur le sexe opposé. J'avais envie de lui arracher ses vêtements et de lui faire connaître tous les bienfaits d'une bouche féminine. Mais je devais me contenter de son amitié et de son affection débordante, comme un gros labrador aurait pu m'en apporter. Alors qu'il déposait une ribambelle de bisous affectueux dans mon cou, il me susurra à l'oreille :

— Tu te rappelles quand je t'ai dit que je te réservais une belle surprise ?

— Oui, lançai-je pleine d'espoir à l'idée qu'il m'avoue que, finalement, il était bisexuel.

Je l'imaginai déjà envoyer valser son jean à l'autre bout de la pièce et m'arracher la culotte à pleines dents.

— Eh bien, j'ai un petit cadeau pour toi.

— Oh, génial, grommelai-je d'un ton las alors qu'il se détachait de mon corps pour aller chercher un paquet dans la commode.

— Ta dam ! fit-il en me le tendant joyusement.

— Ce n'est pas encore Noël.

— Oui, mais tu risques d'en avoir besoin pour ce que vous allons faire.

*Oh mon Dieu, dites-moi que c'est un paquet de capotes. Au moins douze, si possible,* pensai-je de tout mon cœur en déchirant le papier rose avec frénésie.

— Un maillot de bain, dis-je à voix haute cette fois. Que c'est gentil ! Tu n'aurais pas dû !

Non, il n'aurait vraiment pas dû...

— T'as l'air déçu ?

— Moi, noooooon !

*Pas du tout. Du tout. Du touuuuuut du tout du tout...* Enfin, si, un peu. OK, j'étais déçue à mort parce que je ne voyais pas très bien ce que j'allais pouvoir faire avec un maillot de bain en pleine montagne par moins dix degrés. Alors qu'avec des préservatifs, j'imaginai parfaitement ce que nous aurions pu faire...

— Enfile-le !

— Maintenant ?

— Oui, mets-le vite. Après, on fera un truc super excitant.

Soit mon esprit était complètement tordu, soit Christopher voulait réellement me voir à moitié nue avant d'entamer une série de trucs coquins avec moi.

Tout bien réfléchi, j'avais vraiment l'esprit tordu...

Heureusement que j'avais pris rendez-vous chez l'esthéticienne, vendredi matin. Je pus passer mon nouveau maillot dans la salle de bains sans craindre un quelconque dépassement pileux de mauvais genre. Je sortis de la salle d'eau uniquement vêtue de mon bikini rouge dont chacun des trois triangles était bordé d'un liseré de pompons blancs. Une vraie mère Noël version hot !

— Alors ?

Sa mâchoire tomba au sol comme celle du loup de Tex Aveyry.

— Que tu es belle ! Une vraie bombe.

— C'est vrai, t'aime bien ? demandai-je en me retournant pour lui montrer le minuscule fil rouge qui mettait en valeur la cambrure de mes reins et mes fesses rebondies.

Il ferma les paupières et me couvrit rapidement d'un grand drap de bain qui cachait mes atouts de la tête aux pieds.

— Je n'ai jamais demandé un string à la vendeuse, se justifia-t-il, embarrassé.

— Tu n'aimes pas ?

— Là, n'est pas la question. J'irai le changer, si tu veux.

— Non, j'y tiens ! Il est superbe, merci.

Je plongeai dans ses bras et me serrai fort contre lui alors que, gêné, il ne savait pas où poser ses mains. Je le vis hésiter deux-trois fois avant de finir par les placer sur mes cheveux.

— Merci, merci, merci, répétais-je en ponctuant chaque mot d'un bisou dans son cou.

Il ne bougeait plus depuis deux bonnes minutes. Je me demandais même s'il n'était pas mort de dégoût, mais je profitai de ce moment de plénitude pour écouter les battements de son cœur, rapides et virulents.

— Notre amitié risque d'être très compliquée, confia-t-il en fourrant sa tête dans ma chevelure.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Pour rien, mon Bisounours, pour rien. Oublie ça. Suis-moi.

Une fois de plus, il brisa notre accolade le premier et me prit la main pour m'entraîner dans un dédale de couloirs qui menait aux profondeurs du chalet. Lorsqu'il poussa la dernière porte, j'en restai ébahie de surprise.

Là, sous mes yeux, ruisselait une cascade luisante qui venait se jeter dans une piscine intérieure uniquement illuminée par des ballons phosphorescents qui flottaient à sa surface.

— C'est pas possible, soufflai-je.

— Bienvenue au Paradis, déclara-t-il en m'entraînant vers le bassin.

Je m'accroupis et laissai s'écouler l'eau chaude de la cascade au creux de ma main. Derrière moi, Christopher jetait ses vêtements sur un transat avant de plonger avec grâce dans le bouillon sombre. Lorsqu'il refit surface, l'eau dégringolait sur son visage souriant, suivant le parcours de ses fines rides jusqu'à son menton. Il me regardait et tendait la main vers moi. D'un geste adroit, je fis tomber la serviette à mes pieds sans cesser de le fixer, amusée de voir sa réaction devant ma presque nudité. Je crus déceler une lueur de désir, mais je n'en étais pas certaine. L'obscurité ambiante m'empêchait de distinguer ce genre de détails. Accrochée à l'échelle, je m'immisçai à mon tour lentement dans l'eau chaude et nageai jusqu'à lui pour me pendre à son cou.

— C'est une super surprise, merci encore.

Il se mordit la lèvre inférieure, bien plus fort qu'un simple tic. On aurait dit qu'il cherchait à se faire mal tandis que je me glissai contre lui, mon dos contre son torse pour regarder le reste de la décoration. Le plafond garni de minuscules lumières éparpillées çà et là, me faisant penser à une constellation.

— C'est vraiment magnifique !

— Magnifique, répéta-t-il dans un souffle rauque.

— Ça va, Chris ? m'inquiétai-je alors que sa respiration se faisait de plus en plus rapide.

— Je ne sais pas si c'était une bonne idée de t'emmener ici.

— Pourquoi ? C'est trop bon !

— Ah beh oui, ça, pour être bon.

Je sentais sa main presser la mienne de plus en plus fort.

— T'es sûr que tout va bien ?

— Je... J'ai trop chaud là, bafouilla-t-il avec difficulté. Je crois que la température de l'eau est mal réglée.

— Je la trouve très bien comme ça.

— Non, il faut que j'aille la baiser... La baisser, pardon, corrigea-t-il à toute vitesse, rouge comme une pivoine.

— Je t'assure qu'elle est parfaite.

— Et moi, je t'assure qu'il faut que je sorte, maintenant, Fiona.

— Mais...

Il ne me laissa pas le temps d'argumenter que déjà, il me poussait pour se libérer de ma prise. Je le vis s'éloigner rapidement et s'enfermer dans une petite pièce qui devait être la machinerie du bassin.

J'en profitai pour faire quelques brasses et dégourdir mes muscles crispés par ce long voyage en voiture. Une fois délassée, je me plaçai sous la cascade, m'offrant un massage lombaire digne des plus grands centres de SPA.

Chris finit par réapparaître, bien plus détendu lui aussi qu'à notre arrivée ici. Il vint me rejoindre sous le jet d'eau et en profita pour m'asperger d'une pichenette taquine, entamant ainsi une bagarre mouillée et épuisante. C'était à celui qui enverrait la plus grosse gerbe sur l'autre. Après avoir été noyée une bonne dizaine de fois, je finis par déclarer forfait en agitant mes mains au-dessus de ma tête. Christopher éclatait d'un rire sadique et satisfait.

— Tu as gagné, abdiquai-je en faisant la moue.

— Et j'ai gagné quoi ?

— Sûrement pas le droit de recommencer, je suis morte ! rigolai-je. Demande-moi ce que tu veux, ce sera ta récompense.

— Je ne suis pas certain que tu apprécierais.

— Dis toujours.

— Non, je ne préfère pas.

J'arquai un sourcil, surprise par sa réponse. Que pouvait-il bien vouloir sans oser me le demander ?

— Tant pis pour toi. Je crois que je vais sortir, je suis fatiguée.

— Non, attend, fit-il en me retenant par la main. Je sais ce que je veux.

— Vas-y, j'écoute.

— Je veux un câlin.

J'arrêtai de respirer quelques secondes. Qu'entendait-il par « câlin » ? Pour certaines personnes, c'était juste le fait de serrer l'autre dans ses bras. Pour d'autres, c'était beaucoup plus. Mon petit maillot de Noël aurait-il des vertus magiques transformant le plus gay des hommes en parfait hétéro ?

Christopher se méprit sur mon silence et crut que mon immobilité traduisait une peur panique concernant sa requête.

— Je veux juste te serrer contre moi, Fiona. Mais si ça te dérange, on oublie ça. Je voulais simplement m'amuser.

Je ne me le fis pas dire deux fois. D'une brasse, je me retrouvais à l'abri de ses bras, bien au chaud contre son corps brûlant. Je cerclais sa taille de mes jambes et son cou de mes bras.

— Ça te va comme câlin ?

— Je n'en demandais pas tant.

Je mourrais d'envie de l'embrasser, de plonger ma langue dans sa bouche et de la déguster avidement jusqu'au petit matin.

Ses mains glissèrent dans mon dos de haut en bas, me prodiguant un savant massage bien plus lénifiant que celui de la cascade. Je me laissai aller contre lui, me plaquant avec désir contre sa peau douce et soyeuse. Mes doigts plongeaient dans sa chevelure tandis que mes lèvres couraient sur les pourtours de sa mâchoire.

— On devrait y aller, lança-t-il soudain alors que j'aurais pu y passer la nuit.

— Oh non, marmonnai-je.

— Fiona, s'il te plaît. J'ai un petit souci.

Je basculai la tête sur le côté et ouvris grand la bouche à la vue de sa lèvre blessée.

— Chris, tu saignes !

— Ce n'est rien, je me suis un peu mordu... sans faire exprès.

— Sans faire exprès ? T'es un vampire ou quoi ?

— Monte dans la chambre. Je vais me soigner et je te rejoins dans cinq minutes.

— Non, je reste avec toi.

— Je t'assure que je vais bien.

— T'es dingue, ça pisse le sang ! Tu veux que j'appelle ta mère ?

— Surtout pas !

— Mais...

— Bon sang, Fiona, je t'en prie. Pour une fois, fais ce que je te demande sans chercher à comprendre. OK ?

Son ton était sans réplique. Je ne saisisais pas ce qui le retenait dans l'eau, mais de toute évidence il ne voulait plus m'y voir.

— OK. Je sors, acceptai-je docilement.

— Voilà, très bien. J'arrive tout de suite.

Lorsque je grimpai les marches de l'échelle lentement pour ne pas glisser, je l'entendis jurer un truc du genre « putain de bordel de merde ».

Sûrement s'était-il encore mordu...

Je pris une longue douche, me lavai les cheveux pour effacer les odeurs de chlore et passai une robe en velours que j'avais prise dans ma valise en prévision de cette soirée de réveillon. Je séchai rapidement ma tignasse rousse avant de la remonter en un joli chignon de fête que j'agrémentai de quelques touches de

laque pailletée. Lorsque je sortis de la salle de bains, Christopher m'attendait, couché sur son lit. Il pianotait sur l'écran de son téléphone.

— Ça va mieux ? demandai-je en m'asseyant près de lui.

— Quoi donc ?

— Ta lèvre.

— Oh, oui, merci. Ça s'est arrêté de saigner tout seul finalement.

Il posa son smartphone sur la table de chevet et ouvrit grand ses bras comme il en avait pris l'habitude dès qu'il me voyait.

— T'es dingue de te mordre comme ça, tu devrais aller voir un toubib.

— T'es magnifique dans cette robe, dit-il pour dévier la conversation tout en effleurant le tissu duveteux.

— Tu n'es pas mal non plus dans ce costume. Ça fait très... George Clooney.

— Ah parce que c'est un adjectif maintenant, George Clooney ?

— Tout à fait, répondis-je en me couchant près de lui, la tête sur son biceps. Ça veut dire classe, élégant, beau.

— Tout ça à la fois ? Dis donc, que de compliments !

Il se mit sur le côté, face à moi et me caressa la joue de sa main libre. C'était si doux que j'en frissonnai de bonheur. Bientôt, son pouce glissa sur mes lèvres qu'il fixait avec insistance.

— Tout le monde descend, on va décorer le sapin ! claironna Viviane dans le couloir. Allez hop hop hop, les enfants, maman, Chris, Fiona, hop hop hop ! On vous attend en bas !

— J'avais presque fini par les oublier, déclara Christopher, dépité.

— Tu as beaucoup de chance de les avoir.

— Ils sont parfois un peu pénibles. Je m'excuse encore pour tout à l'heure. Je ne voulais pas te forcer à m'embrasser sous leur foutu gui.

— C'est rien, je t'assure.

— Ils sont si...

— Affectueux, terminai-je pour lui, voyant qu'il n'arrivait pas à trouver un terme pour les qualifier. Ils sont gentils et affectueux, c'est tout. Ils s'inquiètent pour toi et ne veulent que ton bonheur.

— Je sais, souffla-t-il en tordant la bouche.

— Tu vas leur confier quand ?

— Lundi. Je leur dirai qu'on s'est disputés et...

— Je ne te parle pas de notre petite comédie.

Il fronça les sourcils et haussa les épaules, surpris.

— Que veux-tu que je leur confie, alors ?

— Ton homosexualité.

— Quoi ? s'étrangla-t-il en se relevant si vite que ma tête tomba lourdement sur le matelas. Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je ne suis pas gay.

— Beh si !

— Beh non ! Je suis quand même mieux placé que toi pour le savoir.

— Mais c'est toi qui m'as dit... que tout le monde pensait que tu l'étais !

— Ils le pensent, mais c'est faux ! J'ai eu des tas de copines, mais jamais une assez sérieuse pour leur présenter, c'est tout.

— Pourquoi ne pas leur dire ?

— Parce qu'ils pensent ce qu'ils veulent, ça ne me dérange pas plus que ça.

J'étais estomaquée.

Maintenant que je connaissais la vérité, je voyais nos soirées larvaires d'un autre œil. Il m'avait carrément pelotée sans aucune gêne alors que je me frottai contre lui. Oh mon Dieu, la honte ! Chacun des souvenirs qui ressurgissaient de ma mémoire me faisait plus rougir que le précédent.

Mais alors, dans la piscine, peut-être que...

Je me redressai à sa hauteur et plongeai mon regard dans le sien, en mode détecteur de mensonge.

— Tu n'es même pas un petit peu gay ? demandai-je en tendant mon pouce et mon index pour mimer un minuscule objet invisible.

— Non, désolé de ne pas faire partie de ta communauté, mais cet univers m'est totalement inconnu.

— Ma communauté ? m'étranglai-je à mon tour, pantoise.

— Tu es bien lesbienne, non ?

— Bien sûr que non ! D'où sors-tu une énormité de ce genre ?

— De ta propre bouche. Ce matin, au réveil, tu m'as dit que ton expérience désastreuse de l'amour t'avait dégoûtée à vie des hommes. J'ai pensé que...

— Tu as mal pensé.

— Mais alors pourquoi as-tu parlé de ton homosexualité à ma sœur ?

— Je lui en ai parlé pour toi ! Pour prendre la température en vue de ton éventuel coming out.

Il ferma les paupières et prit quelques instants pour réfléchir calmement avant de les rouvrir.

— Tu es quoi, alors, si tu n'es pas lesbienne ? Bonne sœur ?

— Non, simplement une célibataire endurcie à la recherche de l'homme parfait. Celui en qui j'aurais assez confiance pour lui confier mes sentiments et mon corps.

— Et, tu ne l’as jamais trouvé ?

Je ne savais plus quoi dire. Je dois avouer que j’étais un peu perdue, déboussolée dans ce flot d’informations nouvelles qui m’assaillait de toute part. Je l’aimais alors qu’il était inaccessible, mais le fait qu’il ne soit pas gay le rendait-il aussi craquant qu’auparavant ? De toute évidence, oui. Mon cœur battait la chamade en sa présence et mes mains tremblaient de manière incontrôlable. Je les cachai dans mon dos et pris une ample inspiration pour me donner du courage.

— Jusqu’à la semaine dernière, non, lançai-je d’une voix mal assurée. Je n’avais jamais trouvé l’homme parfait, Chris.

Sa main vint se poser en douceur sur ma joue. Il avança lentement vers moi, fixant avec désir les lèvres que je venais d’humidifier d’un léger coup de langue. Je pouvais sentir son souffle réchauffer ma peau et j’en fermai les paupières de bonheur. J’allais enfin avoir mon baiser, là, maintenant... Bouche en avant, je ployai la tête en arrière, vibrante de désir.

— Fiona, gémit-il en venant frôler ses lèvres sur les miennes. Tu es si...

Un tonnerre assourdissant de coups sur la porte nous fit bondir tous les deux du lit, brisant au passage ce pur moment de romantisme.

— J’ai dit, tout le monde descend ! On vous attend depuis un quart d’heure maintenant.

— Maman ! rouspéta Christopher en pressant les mâchoires.

— Vous aurez toute l’année pour vous faire des papouilles, alors que le sapin, c’est une fois par an ! Allez, hop hop hop !

Prise d’un fou rire, je tendis la main à la boule de nerfs qui grommelait en fusillant d’un regard torve la porte fermée.

— Hop hop hop, lançai-je pour le dérider.

## Chapitre 17

Je comprenais mieux pourquoi Viviane souhaitait la présence de tout le monde pour décorer le sapin. En réalité, ce n'était pas une simple activité bricolage où l'on empile des guirlandes et des petits personnages un peu partout. Cette famille avait inventé un véritable rituel qui me fascinait.

Tous les membres étaient assis en demi-cercle autour de l'arbre, et Viviane, toujours en grand chef d'orchestre, distribuait à chacun un petit carton signé d'un grand verrier. Je reçus à mon tour la magnifique boîte noire sur laquelle était indiquée que la boule en cristal qu'elle contenait avait été fabriquée de façon artisanale. D'une main mal assurée, j'ouvris le couvercle et découvris une merveille rouge aussi luisante qu'une pomme bien lustrée. Dessus, en tout petit, avait été gravé mon prénom en lettres d'or.

— Viviane, vous n'auriez pas dû !

Elle s'assit à côté de moi et me fit un clin d'œil. Je me tournai vers Christopher et m'émerveillai devant la splendide boule bleutée qu'il tenait entre ses deux mains. La sienne n'était pas tout à fait ronde et on pouvait y voir des rainures en forme de vaguelettes.

La grand-mère fut la première à prendre la parole. Debout, devant la cheminée, elle présenta son étoile en cristal au feu et fit un vœu avant de l'attacher tout en haut de l'arbre. Elle réclama simplement encore une année de bonheur auprès de ses enfants.

Une fois assise, ce fut au tour de la tante de se lever et d'exécuter le même rite. Présenter la boule au feu, faire un vœu et la poser juste en dessous de la précédente, un peu comme on dessine un arbre généalogique. Les plus anciens au sommet et les plus jeunes à la base, là où les branches sont plus larges. L'image poétique que représentait ce sapin de Noël était à couper le souffle. C'était si original, si personnel. J'aurais rêvé avoir une coutume à partager ainsi avec ma famille. Tous avaient l'air d'y croire aussi fort qu'une prière qu'on adresse au ciel. Viviane demanda que la famille s'agrandisse, son mari souhaitait avoir une bonne santé pour l'année à venir, Shana aspirait à une promotion dans sa compagnie d'assurances et Christopher ambitionnait d'être enfin reconnu

dans le milieu littéraire. Une à une, les boules garnissaient l'épicéa d'une explosion de couleurs dans laquelle les flammes de l'autel se reflétaient.

Christopher me tendit la main afin que je participe, à mon tour, à cette étrange cérémonie. Je ne savais pas quoi dire ni quoi solliciter. Hésitante, je pris la place de mon ami et me plaçai face au feu, comme il venait de le faire. Je devais exaucer un vœu, mais mon esprit se refusait à choisir parmi la masse de choses dont j'avais besoin. Les yeux bordés de larmes, je levai solennellement ma pomme à leur hauteur et déclarai d'une voix tremblante :

— La vie n'a pas toujours été tendre avec moi depuis ma naissance, alors j'aimerais juste que, cette année, on me donne une deuxième chance.

Je disposai ma boule au milieu du sapin, entre celle de Christopher et celle de Shana et retournai m'asseoir à ma place. Chris entourait mes hanches d'un bras tendre et je posai ma tête sur son épaule jusqu'à la fin de la soirée.

Le tour des enfants fut plus léger que celui des adultes. Eux n'avaient que faire de rester en bonne santé et de grimper les échelons de la hiérarchie. On eut droit à une énumération de souhaits matériels allant de la poupée Barbie à la dernière console PlayStation en passant par des scooters, des peluches, et même un chiot tout poilu avec un ruban rose autour du cou. Une fois que la petite dernière eut accroché son cristal en forme de mandarine, on put se lever, un peu engourdis par cette heure sur le tapis, et se rendre à table où le couvert avait déjà été dressé.

Une fois de plus, ce ne fut pas un repas, mais une orgie de nourriture. Pourtant, lors du bénédicité, Alain avait pris la parole pour déclarer que nous allions manger sept plats maigres en souvenir des sept douleurs de Marie. À voir la taille des plats, Marie avait dû avoir d'énormes douleurs durant son existence. Salade de chou-fleur, anchoïade, fruits de mer en tout genre, gratin d'épinards, morue, omelette de légumes et escargots. Sans oublier les treize desserts qui avaient été déjà bien entamés durant l'après-midi.

À la fin du souper, à la demande de la mamie, tout le monde se leva, plus ou moins enthousiaste, et se couvrit d'un épais manteau, de gants et de bonnet en laine.

— Où vont-ils ? interrogeai-je Christopher qui finissait d'avaler le dernier quartier de sa clémentine.

— À la messe de minuit.

— Mais, il n'est pas encore dix heures !

— Heureusement, sinon nous serions en retard.

— Tu veux dire que la messe de minuit ne commence pas à minuit ?

— Il y a une pénurie d’officiants en France. Du coup, les prêtres doivent célébrer la messe dans plusieurs paroisses successivement.

Je n’avais jamais assisté à une messe de Noël ni à aucune messe d’ailleurs, si ce n’était celle de l’enterrement de ma mère. Mais ce jour-là, je n’étais pas réceptive à ce que pouvait raconter le curé. J’étais effondrée, au bord du gouffre, et totalement hermétique à tout le charabia religieux qu’il avait pu prononcer pour me consoler.

Ce soir, j’y allais pour faire plaisir à Christopher. Lui et sa famille avaient l’air de tenir à ce énième rituel qui faisait de leur jour de Noël un véritable marathon. Entre la route, les menus gargantuesques et les mœurs à suivre, il me tardait presque d’être couchée et de dormir comme un bébé.

Mais c’était sans compter sur le prêtre de la charmante église de Chamonix qui n’en finissait pas de chanter les louanges de son Seigneur.

Je profitai de l’office pour observer de loin la magnifique crèche dotée d’une centaine de santons et me remémorai les années heureuses où nous déballions nos figurines avec ma mère pour les poser au pied du sapin en plastique. Bien souvent, il ne s’agissait que de minuscules personnages trouvés dans les galettes des Rois dont nous étions si friandes. Grâce à nos dégustations quotidiennes du mois de janvier, nous avons réussi à monter un véritable petit village.

Maman me manquait tellement.

Tout, autour de moi, n’était qu’amour et chaleur humaine. Les Chamoniards semblaient s’être tous donné rendez-vous dans ce sanctuaire du bonheur pour célébrer Noël. Petits et grands se donnaient la main et entonnaient des airs que je ne connaissais pas, mais qui avaient le don de me plonger dans un puits de nostalgie. Au milieu de cet océan de quiétude, je me sentais comme un poisson naufragé sur une plage qui n’était pas la sienne.

Je m’assis sur le banc en bois, seule parmi cette vague d’hommes et de femmes debout, au plus près de Dieu, les mains en prière et les yeux au ciel. Moi, je regardais mes pieds, victime de vertiges incessants et de bouffées de chaleur étouffantes. Christopher s’assit à son tour et pivota mon visage vers lui d’un geste tendre.

— Tu ne te sens pas bien ?

— J’ai la tête qui tourne, dis-je entre deux inspirations saccadées.

Il me dévisagea avec mansuétude.

— Tu fais un malaise ?

— Je ne sais pas. Chris, je me sens mal.

— Accroche-toi à moi, je te raccompagne.

Il glissa ses bras sous mes jambes et mes aisselles et me porta comme un chevalier portant secours à sa princesse jusqu'au chalet. Je n'eus pas la chance de revoir la splendide décoration extérieure car je somrais déjà dans un monde obscur.

Je me réveillai bien plus tard, allongée sur le lit dans une atmosphère tamisée. Seul l'écran bleu de Christopher illuminait la pièce. Il se tenait assis à son bureau, une serviette autour de la taille, et consultait son ordinateur portable en silence.

— Chris ?

— T'es réveillée, mon Bisounours ? demanda-t-il en venant près de moi. Tu veux un verre d'eau, un médicament ?

— Non, ça va mieux, merci. Je suis désolée d'avoir gâché ta messe de minuit.

— Ce n'est rien. L'important, c'est que tu ailles mieux. Tu veux manger quelque chose ?

— Surtout pas. Encore une bouchée de nourriture et j'explose.

— Tu fais peut-être une crise de foie. Je peux appeler le Samu si tu veux.

— Non, ne va pas les déranger un soir de réveillon, j'imagine qu'ils ont bien mieux à faire. Il est quelle heure ?

— Une heure du matin.

— Oh, j'ai raté Noël ! regrettai-je d'une voix cassée.

— Mais non ! Le véritable Noël, on le fêtera demain, tous les deux sur la luge, tu te rappelles ?

— Je ne sais pas si je serai en forme pour affronter la neige. Je suis gelée.

Inquiet, il posa sa main sur mon front pour tester ma température et m'embrassa la joue tendrement.

— Je vais te faire couler un bon bain pour te réchauffer, repose-toi encore un peu.

J'entendis la cascade d'eau remplir la baignoire d'un jet tonique. Je récupérai ma chemise de nuit dans ma valise et en profitai pour poser l'enveloppe contenant la place de concert sur le clavier.

— Hop hop hop, au bain ! clama Christopher pour me faire rire.

Il se tenait adossé au chambranle de la porte qui faisait la jonction entre sa chambre et la salle de bains.

— Qu'est-ce que tu fais sur l'ordi, un soir de Noël ? demandai-je, curieuse, en passant devant lui.

— Mon livre est sorti il y a une semaine et les premières chroniques commencent à être publiées. Mon éditeur m'envoie tous les liens pour que je

jette un œil.

— Elles sont plutôt bonnes ?

— Plutôt pas mauvaises, s'enorgueillit-il en bombant le torse. C'est bon signe pour l'avenir.

— Vraiment ?

— Oui. Les premiers avis sont les plus importants. Ce sont eux qui donnent le ton et te font savoir si ton roman va se vendre ou pas.

— Alors, j'espère que ta lecture sera bonne.

— Et moi, j'espère que ton bain sera agréable.

— À tout à l'heure, Chris.

Je fermai la porte et retirai la robe en velours qui me compressait la poitrine depuis trop longtemps avant de plonger dans l'eau. J'avais l'impression que mes orteils reprenaient vie après une période d'hibernation. Je les remuais lentement et les massai avec un gel douche au caramel afin qu'ils oublient les malheurs que je leur faisais vivre depuis ce matin. Bientôt, ce fut tout mon corps qui sembla se ranimer par les bienfaits de la chaleur.

Je me délassais, la tête confortablement posée sur un coussinet en plastique lorsque je remarquai, dans un coin de la pièce, un paquet cadeau installé bien en vue sur une chaise blanche. Une étiquette cartonnée indiquait mon prénom en lettres manuscrites. Excitée comme une gamine, je me précipitai hors de la baignoire et m'essuyai en vitesse afin de déballer mon présent. Une adorable peluche rose avec deux cœurs sur le ventre me souriait gaiement.

Un Bisounours !

Je sortis de la salle de bains bardée d'une serviette et me jetai dans les bras de Christopher qui avait, lui aussi, découvert son cadeau.

— Il est magnifique, merci.

— Ce n'est pas grand-chose, comparé à ce que tu viens de m'offrir. T'es dingue !

— Ça te plaît ?

— Je suis fan. J'espère que tu viendras avec moi.

— Non, grimaçai-je, toujours plaquée contre son corps divin. Je crois que tu vas devoir y aller tout seul. Je n'avais pas assez pour acheter une deuxième place.

— Alors, c'est moi qui te l'offrirai.

— Non, je t'assure que...

— Chut, me coupa-t-il en reculant d'un pas pour pouvoir mieux saisir mon visage entre ses deux mains. Je ne serais pas complètement heureux si tu n'étais

pas là. Je préfère encore regarder un film pourri à la télé en ta présence qu'un concert que j'adore sans toi.

Il tenait à moi. Je pouvais le voir à travers son regard débordant de chaleur. Sa cage thoracique se gonflait de plus en plus vite et sa main droite courait maintenant le long de ma nuque. Il brûlait d'envie de m'embrasser, mais pour une raison obscure, il hésitait encore. Luttant éperdument contre un désir ardent qui nous consumait tous les deux.

— Chris, embrasse-moi, ahanai-je dans un souffle chaotique.

— Je ne veux pas te brusquer.

— Et moi, je veux que tu me brusques.

Je retirai la serviette qui couvrait mon corps jusque-là, me dévoilant complètement nue à ses yeux qu'il ferma aussitôt.

— On doit prendre notre temps. Tu as déjà trop souffert, Fiona.

— Tu ne me feras jamais autant souffrir.

— Mais, tu m'as dit que...

— Oublie tout ce que j'ai pu raconter. Je te désire comme jamais j'ai désiré un homme.

— Et si...

— Prends-moi, bon sang ! m'énervai-je en plaquant ma bouche contre la sienne.

Il ne se le fit pas dire deux fois. J'avais l'impression d'avoir ouvert les vannes d'un torrent de lave. Son corps entier était en fusion et sa crainte de me blesser s'évapora comme neige au soleil.

Il m'embrassa avec une fougue presque bestiale, à tel point qu'on aurait dit qu'il comptait me dévorer tout entière. Ses mains plaquées sur ma poitrine me poussèrent contre le mur brusquement et vinrent glisser sous mes fesses pour les pétrir sans retenue. Il retira à son tour la serviette qui entourait ses hanches et me pénétra dans un râle rauque qui n'avait rien de discret.

— Oh mon Dieu, Fiona ! rugit-il à bout de souffle. Ça fait si longtemps que j'en rêve.

— Continue.

Sa main dirigea ma cuisse gauche autour de sa taille afin d'amplifier ses coups de hanches. La sensation était exquise, certes sans douceur, mais son désir de possession incendiait ma peau et mes sens. Nous ne cherchions ni l'un ni l'autre à prendre notre temps, c'était comme un besoin vital, le soulagement d'offrir à nos corps ce qu'ils réclamaient depuis des jours. La puissance de ses va-et-vient m'entraîna bientôt dans un monde où tout n'était que délice. Mes mains sur ses

fesses le poussaient à satisfaire sa soif de jouissance au rythme de nos gémissements.

Si sa famille avait encore des doutes jusqu'alors sur notre relation, après cette petite séance de gémissements synchronisés, elle était fixée. J'en pris conscience un peu tard et tentai de réprimer les dernières preuves auditives de nos ébats en me mordant la lèvre. Chris, quant à lui, n'en avait que faire et répétait inlassablement mon prénom alors que tout son corps se crispait, fouetté par un éclair salvateur.

— Oh... mon... Dieu, martela-t-il entre deux souffles erratiques.

— Wôw, pus-je seulement dire, complètement sonnée par la puissance de l'orgasme qui m'avait traversée de part en part.

Nous restâmes ainsi cinq bonnes minutes. Debout, à nous embrasser langoureusement, laissant nos mains explorer le corps de l'autre qu'elles n'avaient pas eu le temps de caresser auparavant.

— Fiona, je suis fou de toi. Je ne peux plus me passer de toi, me confia-t-il à l'oreille avant de la mordiller.

— Chris...

— Laisse-moi finir maintenant que j'en ai le courage, murmura-t-il d'une voix rauque et sensuelle. Je n'ai jamais osé te le dire, mais... je t'aime, plus que tout, plus que moi-même. Tu es la personne la plus merveilleuse que je connaisse.

— Arrête, l'intimai-je, une pointe de culpabilité au cœur.

— Je sais que c'est un peu rapide, mais je suis certain que tu es la femme de ma vie.

— Chris, tu ne me connais pas.

Il me couva d'un regard énamouré et entrelaça ses doigts avec les miens.

— Je te connais assez pour savoir qui tu es. Je t'aime Fiona, tu entends, et rien ne changera jamais ce sentiment.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

Je souffrais de l'entendre déclarer sa flamme à cette fille qui n'était pas moi. Elle n'était qu'une couverture du monstre qui sommeillait réellement dans mon âme. Il ne voyait que la copine parfaite, souriante et bienveillante alors que j'étais la garce qui avait ruiné son existence jusqu'à aujourd'hui.

— Viens vivre avec moi.

— Arrête.

Chacune de ses déclarations me faisait l'effet d'un poignard.

— Tu es comme une drogue dont je ne peux plus me passer. J'ai cru devenir dingue cette semaine. Je t'imaginai avec ce type, Alex, et j'ai failli en crever de

jalousie. Je ne supporterai pas l'idée de te savoir dans les bras d'un autre.

— Alex n'était qu'une amie.

— Je le sais maintenant, mais ça m'a torturé. Notre relation est une succession de tortures depuis le début. D'abord Alex, ensuite ta présumée homosexualité. Te faire l'amour était devenu un rêve que je croyais inaccessible.

— Mais maintenant, je suis là, avec toi. Et rien ne pourra nous séparer, le rassurai-je en capturant sa bouche une nouvelle fois.

Il glissa ses mains sous mes fesses, incapable de résister à l'attirance charnelle qui le dévorait à nouveau et me porta jusqu'au lit avant de m'y déposer comme un trésor précieux qu'on ne veut pas abîmer.

— Déjà ? gloussai-je en découvrant qu'il était prêt à remettre le couvert.

Il me décocha une œillade espiègle et gourmande.

— Ce n'était que l'entrée, ma belle. Maintenant, on passe au plat de résistance.

Sa langue fondit dans mon cou que je ployais en arrière pour mieux m'offrir à ses baisers. Ses doigts glissaient lentement sur moi sans véritable logique. Il voulait tout toucher à la fois, avide de découvrir les moindres recoins de mon corps. Bientôt sa main droite trouva refuge sur mon sein gauche et s'y acharna avec délice. Sa bouche ne tarda pas à l'y rejoindre, mordillant et léchant mon téton, décuplant la sensibilité de ma peau.

Son visage barbu vint doucement glisser jusqu'à mon bas-ventre, provoquant de petites caresses qui me firent glousser. Mais je m'arrêtai bien vite de ricaner lorsque son visage s'immisça brusquement entre mes cuisses.

— Non, Chris, haletai-je, un peu gênée par cette posture délicate.

J'avais maintes fois pratiqué la fellation lorsque j'étais prostitué, mais jamais aucun homme n'avait trouvé opportun de m'en faire connaître les bienfaits à mon tour. Je détestais cette pratique et je ne voulais pas faire subir ça à mon petit ami. Mais contre toute attente, il semblait y prendre un certain plaisir, qui, je l'imagine, ne devait pas arriver à la cheville du mien. Faisant fi de mes protestations, il écarta mes cuisses plus amplement et fourragea en moi sa langue de manière experte.

— Oh bon sang ! m'exclamai-je entre deux souffles chaotiques.

Il s'abreuvait maintenant à la source du plaisir, lapant avec délice la semence dont il m'avait gorgée quelques minutes auparavant. L'embarras des premiers instants fit place à l'insouciance de l'extase. Chaque coup de langue m'emmenait un peu plus loin au pays des merveilles. Mon cœur pompait le sang avec force et mes poumons peinaient à trouver l'air nécessaire pour me satisfaire. Je plongeai

mes mains dans la chevelure de mon amant, l'incitant à poursuivre sa dégustation divine tandis que les siennes me poussaient à écarter toujours plus les cuisses. Le corps en proie à une virulente délectation volcanique, je me mordais la lèvre inférieure pour me retenir d'exprimer ma jouissance au risque de réveiller la ville entière.

Les mains de Christopher abandonnèrent leur virée badine pour s'affairer là où la température commençait à virer au rouge. Plusieurs de ses doigts vinrent stimuler mon clitoris tandis que les autres pénétraient habilement en moi. Il était partout à la fois et je me demandai combien il possédait de bras. Mon corps entier n'était que sueur et frissons, fièvre et tension.

— C'est trop bon, gémis-je en renversant la tête en arrière.

— Ce n'est jamais trop bon, gronda-t-il.

— Arrête.

— Jamais. Je veux que tu jouisses devant moi.

— Et toi ?

— Jouis, m'ordonna-t-il alors que ses doigts redoublaient d'ardeur.

Un éclair orgasmique me traversa puissamment et mes muscles se tendirent à l'unisson sous les caresses vigoureuses de mon amant. C'en était trop, tout mon être n'arrivait plus à supporter tant de caresses. Je jetai les armes et m'abandonnai au nirvana dans un long râle plaintif qui fit se dessiner un large sourire de satisfaction sur le visage de Christopher. Il m'avait eue, par la seule force de sa langue et il n'en était pas peu fier. J'imaginai que j'allais devoir lui rendre la pareille.

Mais pas tout de suite, pas maintenant.

Non, là, j'avais besoin de laisser vibrer les dernières ondes de la jouissance en moi. Je m'assoupis aussitôt, sans même prendre une douche ou remercier mon amoureux pour cette performance des plus paradisiaques.

Plus tard, dans la nuit, je le sentis ramper sur mon dos alors que je dormais profondément à plat ventre. La douceur de son corps inonda ma peau de chair de poule et me réveilla instantanément. Me sentir écraser de tout mon long par tant de muscles me tira un frisson de désir. D'une main délicate, il souleva ma longue chevelure rousse et m'embrassa fiévreusement dans le creux de mon cou.

— Je t'aime, Fiona. Je t'aime et je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. Tu es si douce, si belle, si parfaite, je me demande même si tu n'es pas un ange tombé du ciel.

Ses mots ruisselaient comme du miel dans ma bouche, une rivière de sucre chaud dont on ne se lasse jamais. Je gémis en guise de réponse, l'invitant à

poursuivre ses baisers partout où ses lèvres glissaient.

## Chapitre 18

Au réveil, j'étais la plus heureuse et la plus comblée des femmes. Christopher n'avait pas tari de déclarations enflammées durant la nuit, allant même jusqu'à une demande en fiançailles un peu hâtive qui m'avait bien fait rire. Je l'avais vu boire hier soir, avec ses cousins, et l'alcool avait dû lui monter à la tête. Mais, même si je savais que ses paroles étaient embellies par le whisky, il n'en restait pas moins que j'avais vécu la plus belle nuit d'amour de mon existence, alternant les étreintes torrides avec des moments de pure tendresse. Chris était un amant idéal, en plus d'être un ami délicat et attentionné. J'étais folle de lui, mais je redoutais le jour où il apprendrait mon ancienne identité virtuelle. Je ne voulais pas le perdre et, ce matin-là, j'avais décidé de tout lui avouer afin que notre relation parte sur des bases solides. Je craignais plus que tout de le perdre suite à cette révélation, mais sa passion et ses promesses d'un amour inconditionnel me laissaient espérer qu'il me donnerait une petite chance.

Lorsque j'ouvris les yeux, il n'était plus à côté de moi, mais assis à son bureau, face à son ordinateur, un verre d'aspirine effervescente dans la main. Il devait être debout depuis un moment, car ses cheveux étaient mouillés et il portait déjà ses vêtements de fête pour le repas de midi. Je jetai un œil au réveil sur la table de chevet.

— Chris, soupirai-je en m'étirant. Qu'est-ce que tu fous debout à dix heures du matin ?

Pas de réponse.

— Chris ? insistai-je d'une voix plus polissonne. Viens me rejoindre au lit.

Il ne bougeait pas, comme paralysé par l'écran de son ordinateur.

— Ça va ? demandai-je, soudain inquiète.

Voyant qu'il ne remuait pas d'un iota, je vins me poster derrière lui et lus ce qu'il était en train de fixer ainsi, sans respirer. Le site d'Alex annonçait en première page que Christopher Barrow était homosexuel. Mais ce n'était pas le pire. On pouvait voir la photo que j'avais envoyée la semaine dernière à ma copine pour lui prouver que j'étais bien avec lui à la cafétéria. Au-dessus de mon visage, mon pseudo « She-devil » trahissait mon identité aux yeux de tous.

— Chris, réussis-je à articuler malgré le flot de larmes qui me nouait la gorge. Je peux tout t'expliquer.

— Sors.

— Chris, je t'en supplie. Laisse-moi te...

— Sors ! hurla-t-il à m'en faire trembler.

— C'est un malentendu, sanglotai-je sans trop savoir quoi rajouter pour ma défense. Je t'en prie.

Lorsqu'il se retourna vers moi, je compris à la froideur de son regard que notre amour si passionnel n'était plus qu'un vieux souvenir. Un terrible, écœurant et lointain souvenir.

Christopher se leva et me toisa de toute sa hauteur, comme un aigle prêt à dévorer une vilaine petite souris.

— Tu as cinq minutes pour quitter dignement cette maison.

Il sortit de la chambre et claqua la porte dans son dos à en faire vibrer la cloison. Je tombai à genoux, abattue et complètement effondrée. Après tout, je n'avais que ce que je méritais. Ce n'était que justice. J'avais fait ma maligne et j'en payais le prix fort. Je pris deux minutes pour tenter de retrouver mon calme, mais c'était peine perdue. Mes yeux auraient pu fournir l'Afrique de toute l'eau dont elle avait besoin.

En pleurs, je me rhabillai à toute vitesse, pris ma valise et dévalai les marches quatre à quatre en espérant ne croiser personne dans cet état lamentable.

Le chalet était vide.

Lorsque je pris place derrière mon volant, j'aperçus Shana en combinaison de ski qui courait dans ma direction sur un chemin enneigé. Je passai la marche arrière et déguerpis comme une lâche, incapable de lui expliquer les raisons de mon départ soudain. Son frère se ferait sûrement un plaisir de lui raconter. Après quoi, elle allait certainement me haïr jusqu'à la fin de ses jours.

Les cinq heures de route me séparant de Cabriès furent les plus longues de ma vie. Je ne cessais de gémir de douleur, me raisonnant à plusieurs reprises lorsque je décidai de foncer droit dans un poteau pour en finir. Mais je fis une embardée de dernière minute et décrétai de poursuivre ma route sans aller saluer le fameux pilier qui me faisait de l'œil. Christopher se serait senti coupable de ma mort et je ne voulais pas lui infliger ça. Je l'avais déjà bien trop fait souffrir.

Après plusieurs heures de route, je me sentis gonfler de rage envers Alexandra. Fini les pensées suicidaires, je nourrissais désormais de terribles idées vengeresses. Je voulais la voir mourir, lentement et dans d'horribles souffrances, si possible.

À peine arrivée à la maison, je décrochai mon téléphone, en transe, et composai son numéro.

— T'es contente, sale garce ? l'injuriai-je, à peine avait-elle dit « allô ».

— Fiona ! Quel plaisir de t'entendre.

— Pourquoi tu m'as fait ça ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Vraiment ? Tu veux que je vienne chez toi, pour te rafraîchir la mémoire ? J'ai un flingue, et je suis certaine que ton petit cerveau de dinde amnésique sera ravi de faire sa connaissance.

C'était complètement faux, mais elle n'était pas censée le savoir.

— Serait-ce une menace de mort ?

— Ça en a tout l'air, espèce de traînée. Tu vas retirer cet article immédiatement ou je te fais avaler un pruneau par les orbites.

— Dois-je en conclure que ton cher et tendre connaissait notre site de partages illégaux ? Tu vois qu'il n'est pas si angélique que tu veux bien le croire.

— Son éditeur le prévient dès que quelque chose le concerne, figure-toi. Il ne pirate rien, il achète ses disques, ses livres, et même ses DVD.

— Il vit encore à l'ère préhistorique.

— Il est honnête ! Et, ce matin, il a découvert ma photo sur ton putain de site dégueulasse.

— Si c'est ta tête sur la photo qui te dérange, je peux la retirer. J'avoue que tu n'étais pas au top de ta forme, ce jour-là.

— Tu enlèves tout ! Le titre, la légende, la photo et l'article, c'est compris ?

— Sinon quoi ?

— Je te l'ai déjà dit.

— Tu ne prendras jamais le risque.

— Je n'ai plus rien à perdre, Alex. Tu sais que je suis capable du pire, alors ne me tente pas parce que tu risques de le regretter.

Elle laissa planer un silence de mort qui me parut durer une éternité.

— L'article apparaîtra encore vingt-quatre heures. Je ne peux pas le retirer immédiatement. Tu sais comment ça marche.

— Je te laisse deux heures, après, je fous le feu à ta baraque.

— Fiona. C'était juste une blague, ne le prends pas comme ça.

— Je n'appelle pas ça une blague.

— Bon, OK, une petite vengeance punitive pour m'avoir mal parlé l'autre fois. Maintenant, on est quitte.

Je retroussai ma lèvre supérieure en une moue méprisante.

— On sera quitte le jour où tu boufferas les pissenlits par la racine. Deux heures, répétai-je avant de raccrocher.

Je passai le pire Noël de toute ma vie, sans personne à qui me confier, pas même Félix.

*Félix !*

Je l'avais oublié là-bas, aux mains d'un homme qui me haïssait plus que tout. Qui sait ce qu'il avait bien pu lui faire ? Prise d'une crise de panique absurde, je saisis mon portable et tapotai un SMS d'une main tremblante.

J'ai oublié mon chat.

Je sais.

Pourras-tu, s'il te plaît, prendre soin de lui, le temps que je vienne le récupérer. Il ne t'a fait aucun mal.

En effet, LUI non.

Je déglutis péniblement une boule de lave dans la gorge.

Tu pourras le redescendre chez toi, après Noël ?

Oui, mais hors de question que tu rentres à nouveau chez moi.

Donne-moi ton adresse, je te le ramènerai.

Il comptait passer. Mon cœur s'emballa de joie avant de réaliser que j'allais devoir lui avouer mon véritable lieu de résidence. Ce que je fis, la mort dans l'âme.

Pas à Arles ?

Non, je suis désolée de t'avoir menti.

Même pour ça, tu n'es pas capable d'être honnête.  
Je te ramène ton chat demain soir.

Merci beaucoup.

Il ne répondit plus rien, alors que je mourais d'envie de recevoir encore quelques mots de lui. Bien sûr, Christopher n'était pas tendre, mais au moins il pensait à moi lorsqu'il pianotait sur son téléphone. Et cette seule idée me redonnait d'infinis espoirs. N'y tenant plus, vers huit heures du soir, je tentai un dernier texto.

Tu me manques, Chris. J'aimerais qu'on en parle.

Puis, finalement, un deuxième, une heure plus tard.

Je t'en prie, pardonne-moi.

Et enfin un troisième, alors que je n'arrivais toujours pas à dormir à trois heures du matin.

Je t'aime Chris. Je sais que je ne te l'ai jamais dit, mais je t'aime vraiment. Laisse-moi te prouver que je peux être une fille bien.

Il fallait que je me rende à l'évidence. Il m'ignorait royalement. Peut-être était-il même avec une autre copine à cet instant. Lui faisant subir les mêmes délices dont j'avais pu profiter la nuit dernière. Cette simple idée me replongea dans un état de dépression profonde. Je me roulai en boule dans mon lit et pleurai jusqu'au petit matin.

Incapable de reprendre le travail, j'appelai mon responsable pour lui expliquer que j'étais malade, ce qu'il ne sembla pas croire une seconde. Je me fis souffler dans les bronches et dus encaisser ses remontrances alors que mon état de santé était déjà au ras des pâquerettes.

Vers quatorze heures, je trouvai la force de sortir de chez moi pour me rendre chez mon médecin. Il pinailla à m'arrêter un jour, me sermonnant sur le fait que si chaque chagrin d'amour devait coûter une journée de salaire à la sécu, la France n'irait pas bien loin. Je le remerciai pour ce mini-arrêt de complaisance qu'il signa à contrecœur et rentrai chez moi en traînant des pieds. Si même mon médecin commençait à m'en vouloir, j'étais bonne pour finir ma journée la tête dans le four. Je ne voyais pas trop ce qu'il pouvait m'arriver de pire, et

pourtant...

Christopher ne passa pas, ce soir-là. Ni le suivant. Mes dizaines de SMS demeuraient sans réponse et son téléphone restait inlassablement sur messagerie.

Mercredi soir, vers vingt et une heures, une salve de coups secs me tira de mon divan. J'entrouvris la porte d'entrée et découvris le visage dur de Shana à quelques centimètres du mien. Ses yeux noirs de colère me fixaient par-dessous sa lourde frange brune. Elle poussa l'huis d'un geste brusque et balança la cage de Félix sur le carrelage. L'impact fut d'une telle violence qu'il me fit sursauter.

— Voilà ton chat, traîtresse ! cracha-t-elle avec animosité.

Déstabilisée, je ne savais pas trop comment réagir. Elle, si douce et agréable en temps normal, s'était transformée en véritable pitbull enragé.

— Tu n'aurais pas dû passer, je...

— En effet, je n'aurais pas dû. Ça me fait même bien chier d'être là, mais, vois-tu, j'en ai ras le bol de voir la gueule de ton animal. Alors je préfère encore me taper la route pour te le ramener plutôt que de continuer à jouer les cat-sitter.

— Christopher devait me le rapporter.

— Là où il est, il risque d'avoir un peu de mal à s'en charger.

Je tressaillis à ces mots.

— Il est... en déplacement ? l'interrogeai-je, rongée par une soudaine mauvaise intuition.

— En déplacement à l'hosto, ouais !

— Il est à l'hôpital ? m'exclamai-je avec effarement.

— Entre la vie et la mort, grâce à toi !

Mes yeux me piquèrent et ma lèvre inférieure se mit à trembloter.

— Quoi ? Mais, qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— C'est pas tes oignons, c'est PLUS tes oignons, OK ? Je ne veux plus jamais te voir dans les parages ! Si je te vois encore une fois tourner autour de mon frère comme un vautour, je te brûle les ailes. C'est assez clair ?

Je m'effondrai, en larmes. La respiration coupée, j'essayai de grappiller le maximum d'informations le concernant avant qu'elle ne s'en aille.

— Où est-il ?

— Tu ne comprends pas quand on te parle ? T'as ton chat, maintenant tu disparais de sa vie.

Elle me toisait avec un mépris qui me donnait froid dans le dos.

— Mais explique-moi..., tentai-je.

— Que je t'explique quoi ? Que mon frère a pétié un plomb quand son pire cauchemar est devenu réalité ? La Terre entière l'accuse de meurtre, je te

signale !

— Quoi ? demandai-je, figée de stupeur.

— Tes petites copines, les pétasses, sont allées raconter sur Internet que Christopher avait été la dernière personne à t'avoir vue vivante. Pour un cadavre, tu te portes plutôt bien d'ailleurs. Je me suis longtemps demandé si je n'allais pas réellement te buter, histoire de donner raison à ces traînées.

Je passais outre ses injures, bien trop affolée pour relever quoi que ce soit. Je n'arrivais pas à croire qu'Alex soit allée si loin dans sa vengeance. Cette garce m'avait promis de retirer la photo, mais, en réalité, elle n'avait pas pu s'empêcher d'en rajouter une couche pour me punir. À aucun moment, je n'aurais imaginé qu'elle allait s'obstiner à m'enfoncer plus bas que terre. Naïve et confiante, j'étais passée à autre chose sans même penser à aller vérifier sur le site. Il faut dire que, depuis ma séparation, je m'étais cloîtrée chez moi, roulée en boule sous une couverture en attendant que ça passe. Les romans d'amour pour seuls amis, j'avais complètement zappé le monde numérique.

— Maintenant, tout le monde pense qu'il a tué la si charmante « She-devil » de mes deux, reprit-elle en m'incendant du regard.

— Mais tout ça est faux !

— Bien sûr que c'est faux ! Chris a porté plainte pour diffamation contre les administratrices du site, mais le mal était fait. Son éditeur ne veut plus entendre parler de lui. Cette histoire a fait le tour du net et son livre est boycotté en masse. Tout le monde le traite d'assassin ! Sa vie est foutue à cause de toi, tu te rends compte ?

Je baissai le regard, consciente du mal que j'avais pu lui faire. Trahison, méchanceté, perfidie, mensonges, j'étais tout ça à la fois et « la diablesse » n'avait jamais aussi bien porté son nom. Je me haïssais, je la haïssais, cette petite portion de moi qui avait poussé l'homme le plus doux de la planète dans les ténèbres. Ma voix s'étrangla à nouveau.

— Je dois le voir, je t'en prie.

— Il ne t'entendra pas, de toute façon. Je l'ai découvert gisant sur son divan, inconscient, et le poignet tailladé jusqu'aux veines.

Elle fouilla dans son sac et en ressortit mon Bisounours maculé de sang.

— J'ai retrouvé ça contre son visage. Je suppose que c'est pour toi qu'il m'avait demandé de l'acheter, samedi ?

J'opinai de la tête et fermai les yeux lorsqu'elle me balança violemment la peluche rose en plein visage.

Je la pressai contre mon cœur et éclatai en sanglots.

— Pleure, t’as raison. C’est tout ce que tu mérites, une vie de malheur et de souffrance, lança-t-elle avec violence alors que l’aigreur empâtait sa voix éraillée.

Son souhait lugubre m’affecta profondément. Je secouai la tête de gauche à droite, comme pour empêcher ces vilaines imprécations d’y prendre racine.

— Il va s’en sortir ?

— Qu’est-ce que ça peut bien te foutre, hein ? Tu l’as manipulé, tu t’es servi de lui, t’as même baisé avec lui comme la chienne que t’es. Alors maintenant, sors de sa vie ou je prendrais personnellement soin de ta petite personne.

— Je suis désolée.

— Je n’en ai rien à faire de tes jérémiades, cracha-t-elle avec un reniflement de mépris. Il fallait y penser avant. Dire qu’on t’a tous fait confiance, on t’a ouvert les portes de notre maison et de notre famille. Je t’avais prévenue, pourtant, qu’il ne fallait pas faire de mal à mon petit frère. Il venait à peine de sortir d’une dépression et toi, tu l’as replongé en enfer.

— Ce n’était pas mon intention. Je l’aime.

Elle me fusilla d’un regard acide qui me glaça le sang.

— Ne dis pas ce genre de choses, parce que tu risques vraiment de le regretter, me menaçait-elle, un index tendu sous mon nez.

— J’ai changé. Il m’a fait changer, me repris-je. J’ai été cette garce que tu détestes tant, mais je te jure que c’est fini.

— Oh oui, c’est vrai que tu as fait fermer ton blog pourri la semaine dernière. Ta petite copine Alex a tout raconté aux flics. Mais écoute-moi bien, ma cocotte, ce n’est pas parce que Chris a refusé de porter plainte contre toi que je ne peux pas le faire. Encore un mot de ta part, et je trace direct au commissariat. Pigé ?

J’acquiesçai, soumise et disciplinée comme une enfant pas sage qu’on prend plaisir à humilier. Elle claqua la porte derrière elle avec tant de vigueur que Félix en feula de peur. Je le sortis de sa cage et m’empressai de le serrer contre moi dans l’espoir d’un peu de réconfort. Mais, pour seule caresse, il me taillada profondément la joue d’un coup de griffe et partit se cacher sous mon lit.

Je n’avais vraiment plus personne sur qui compter.

## Chapitre 19

Les jours passèrent, inlassablement douloureux et interminables. Je surfais sur le web à l'affût de la moindre info concernant Christopher Barrow, mais il se faisait plus que discret et, désormais, plus personne ne parlait de lui. Son livre avait été retiré de la vente et la blogosphère semblait n'avoir jamais connu cet auteur.

Voilà plus de six mois que je n'avais plus de ses nouvelles. Je savais qu'il était toujours vivant grâce à un bref article publié dans un journal littéraire, mais le reste s'évaporait en mystères.

Plus de compte Facebook, Twitter ou Instagram, plus aucune interview le concernant. Il ne répondait plus au téléphone et mes courriers me revenaient sans même avoir été ouverts. J'avais même tenté de joindre tous les « Barrow » du sud de la France, dans l'espoir de tomber sur ses parents, mais je fis chou blanc à chaque appel. Soit sa famille s'était donné le mot pour devenir invisible, soit tout le monde avait déménagé à l'autre bout de la planète.

À la fin du printemps, je décidai de rendre visite à Christopher, faisant fi des menaces virulentes de sa sœur. Elle pouvait bien me brûler les ailes, à ce stade, je n'arrivais même plus à voler.

Je pris ma voiture et fonçai jusqu'à Arles pour clarifier la situation. Je me garai non loin de l'immeuble et grimpai péniblement les quelques marches du perron. Ma respiration se faisait difficile et mon ventre se tordait de douleur. Je dus m'y reprendre à deux fois avant de trouver le courage de toquer à la porte. Une vieille dame vint m'ouvrir et fit une moue contrite devant mon sale état.

— Vous êtes Fiona Duchemin, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Comment le savez-vous ?

— Je connaissais bien Christopher.

Je fus saisie d'appréhension.

— « Connaissais » ? demandai-je aussitôt affolée par l'emploi du temps passé.

— Il va bien, rassurez-vous. C'est juste que ça fait un petit moment que je ne

l'ai pas vu.

Je soupirai de soulagement.

— Dois-je en conclure qu'il n'habite plus ici ? demandai-je.

— En effet, j'ai pris son appartement il y a trois mois. Il est moins cher que celui de l'étage et, à mon âge, c'est plus pratique d'être au rez-de-chaussée.

— Savez-vous où je peux le trouver ?

— Non.

— S'il vous plaît, insistai-je devant son mensonge flagrant.

— Désolée, mais je n'ai pas le droit de vous le dévoiler, concéda-t-elle avec une petite grimace.

— Je vous en prie, vous voyez bien que j'ai besoin de lui parler, suppliai-je de ma voix la plus pateline.

— Quel que soit votre problème, jeune demoiselle, j'ai des instructions fermes et je compte m'y tenir. Le petit a beaucoup souffert ces derniers temps et il ne veut plus vous voir.

— Il vous a raconté notre histoire ?

— Oui. Et permettez-moi de vous dire que ce que vous avez fait n'est pas très vertueux.

— Je lui ai caché mon identité parce que je savais qu'il m'en voudrait, mais tout le reste était honnête. Les sentiments que je ressens pour lui sont sincères.

— Peu importe. Ce n'est pas de ça dont je vous incrimine, mais de tout le reste.

— Je n'ai jamais accusé Christopher de meurtre, repris-je, comprenant de quoi elle voulait parler. Je n'ai rien à voir avec tout ça. C'est un coup monté de mon ancienne amie. Elle souhaitait se venger et a inventé cette histoire pour détruire ma vie.

— Et celle de Christopher, au passage.

— Je vous jure que je n'y suis pour rien.

Elle posa sur moi un regard réprobateur tandis que je retenais mon souffle.

— La justice tranchera, en septembre.

— Et ce jour-là, vous verrez que j'ai dit la vérité. Je ne suis aucunement mêlée à cette affaire de faux crime.

— Et d'escroquerie, rajouta-t-elle, les lèvres pincées. Il y a beaucoup d'argent en jeu.

— Une fois de plus, c'est elle qui a mis en scène ma mort, pour récupérer de l'argent. Je n'ai rien touché de ces donations.

— J'espère seulement que les coupables paieront cher.

— Moi aussi, c'est ce que je souhaite plus que tout au monde.

Elle opina lentement de la tête.

— Bien. Je dois vous laisser maintenant, jeune demoiselle. Mon téléfilm vient de reprendre.

Le battant se referma peu à peu sur son visage.

— Attendez, intimai-je en bloquant la porte de mon pied. Vous ne pouvez vraiment pas me dire où il se trouve ?

— Non. Par contre, je peux peut-être..., réfléchit-elle en plissant les yeux. Non, rien.

— Dites-moi, la suppliai-je.

Elle ouvrit la bouche, puis se ravisa aussitôt, en proie à un conflit entre sa fidélité et sa pitié.

— S'il vous plaît, insistai-je lourdement. Je ne sais plus quoi faire pour le contacter. J'ai tout essayé, mais j'ai l'impression que lui et sa famille se sont évaporés dans la nature depuis des mois.

— Ils ne veulent plus vous voir.

— Je me doute, mais...

— Au revoir, mademoiselle, trancha-t-elle d'un ton ferme et définitif avant de me claquer la porte violemment au nez.

Je rentrai, abattue et complètement épuisée mentalement.

Cette fois, le médecin ne rechigna pas à me mettre en arrêt. Il m'obligea à garder le lit pour, selon lui, « ne pas faire empirer la situation ». Ma mère me manquait plus que de raison. J'aurais tant voulu lui confier mes craintes et mes peurs, venir chercher du réconfort dans ses douces paroles altruistes.

Mais elle n'était plus là.

Pliée en boule sur mon matelas, je me noyais dans le souvenir si douloureux de notre dernière soirée, celle qui avait plongé ma vie en enfer, il y a dix ans et demi.

## Chapitre 20

*Dix ans et demi plus tôt*

— *Vive le vent, vive le vent, vive le vent d'hiver, qui s'en va sifflant, soufflant dans les grands sapins verts. Hey ! Tous ensemble ! Jingle bells, jingle bells, jingle all the way ! O what fun it is to ride in a one-horse open sleigh. Jingle bells, jing...*

— Maman, pitié, suppliai-je au bord de la catatonie. Arrête avec cette chanson ! J'ai la tête qui va exploser !

Elle singea une drôle de grimace et se tourna vers mon petit frère qui tentait d'avaler un énorme sablé à la cannelle en forme d'étoile.

— Allez Harold, chante avec moi, enchaîna-t-elle avec sa bonne humeur malade.

La chanson se transforma en un yaourt auditif qui aurait brisé les tympans de n'importe quel jury *Nouvelle Star*. Si seulement j'avais pu appuyer sur un bouton rouge pour passer au suivant et, par là même, rajouter un ignoble commentaire vipérin, histoire de lui faire comprendre qu'elle était loin de ressembler à Céline Dion, cela aurait été jubilatoire. Le pire, c'était qu'Harold chantait mieux qu'elle, alors qu'il avait la bouche pleine et ne parlait pas un mot d'anglais.

Je pris une ample inspiration et décidai de me détendre un peu. Après tout, nous étions le premier jour des vacances de décembre et je n'avais absolument rien à reprocher à ma mère, si ce n'est cette voix de casserole ambulante et... deux ou trois autres petits détails. Je croquai dans une carotte et retournai près du grand sapin en plastique où ma mère attendait, perchée sur son escabeau.

— Passe-moi la guirlande rouge, Fiona.

Voici un des fameux petits détails que je lui reprochais.

Comment pouvait-on faire ça à sa fille ?

Comment pouvait-on accoucher d'un charmant bébé innocent et se dire : « Tiens, et si on l'appelait Fiona pour lui pourrir la vie dès la naissance !! »

Je fermai les yeux à l'évocation de ce « détail » qui me rebutait et passai

docilement une des dizaines de guirlandes rouges qui gisaient dans le carton de la même couleur.

Ma mère était une dingue de Noël. Une toquée même. Elle accumulait des centaines de décorations en tout genre et les classait dans des boîtes assorties au coloris de chacune. Nous avons donc un grenier rempli de coffrets jaune, bleu, rouge, vert, violet... bref, un véritable arc-en-ciel de guirlandes inutiles qui finiraient un jour à la poubelle sans même avoir pu servir une seule fois. Il aurait fallu acheter plus de quinze sapins pour pouvoir tout exposer.

Elle inspecta minutieusement la parure chatoyante et me la rendit en dodelinant de la tête.

— Donne-m'en une plus touffue, celle-ci est trop fine. On ne va pas la voir au milieu des branchages.

— Pourquoi tu l'as achetée la semaine dernière, alors ? m'agaçai-je en levant les mains au ciel.

— Elle était en promo ! On ne pouvait pas laisser passer une telle affaire. Et puis, je la trouvais trop mignonne avec les têtes de père Noël au milieu des frous-frous, ajouta-t-elle d'une voix enfantine. Tu ne trouves pas qu'on dirait le vrai ?

— Le vrai ? Tu veux dire ce vieil homme joufflu et rougeaud inventé par Coca-Cola pour booster ses ventes en période creuse et obliger les enfants à se gaver de trucs sucrés sans s'en rendre compte ?

— Qu'est-ce que tu peux être cynique ma pauvre Fiona, se lamenta-t-elle sans se départir de son sourire. C'est certain que ce n'est pas avec tes carottes et tes tomates crues que tu risques de grossir.

— Je tiens à conserver ma ligne de peur de ressembler à un ogre. Déjà que j'en porte le nom, si en plus j'en avais le physique, ça serait le pompon !

— Et voilà le sempiternel refrain sur le prénom maudit, souffla-t-elle, lasse.

— Fiona, maman ! Mais comment as-tu pu me faire ça ? Je suis la risée de tout le lycée !

— C'est un prénom magnifique, qui te va à merveille, ma chérie.

— Oh, je t'en prie ! Évite de t'enfoncer avec tes violons.

— Il vient du gaélique *fionn*, qui signifie « blanc ».

— Fion ? Tu me l'avais jamais sorti celle-là ! Tu m'as appelé Fiona parce que ça vient du mot « fion » ? F.I.O.N, épelai-je d'un ton sarcastique.

Elle pouffa de rire et se reprit aussitôt devant mon regard assassin.

— Cela représente la pureté et...

— Le fion ? la coupai-je, sur les nerfs. Tu te fous de moi, là ?

— Pas du tout, Fiona. Lorsque je t’ai vu pour la première fois, tu étais si pure, si parfaite que tu m’as fait penser à un ange. Et lorsque ta grand-mère est venue te rendre visite à la maternité, le premier mot qui lui est venu à la bouche était « *fionn* ».

— Elle était bizarre mamie Onora quand même.

— Paix à son âme, récita ma mère tristement en se signant de la croix. Mamie Onora savait que tu serais une fille bien et elle a tenu à ce que je te donne un prénom de son pays.

— J’avais déjà les cheveux de son pays, je pouvais me passer du nom, je pense.

— Tes cheveux roux sont l’héritage de notre famille irlandaise. Tu dois en être fière, comme tout le reste.

Par « tout le reste », elle voulait parler de ces si magnifiques taches de rousseur qui constellaient mon visage comme autant de crottes de pigeon sur un pare-brise, de ce teint cadavérique, limite *zombiesque* et de ces ravissantes lunettes imposées par des yeux bien trop clairs pour être honnêtes.

Quel charmant héritage !

Je tordis la bouche et me remémorai tout ce qu’elle venait de me raconter. Elle avait dû bosser sur le sujet depuis notre dernière conversation, car elle avait beaucoup plus d’arguments et ils tenaient presque la route. Mais je connaissais bien trop ma mère pour croire à cette histoire d’étymologie gaélique plus que douteuse.

— Ne te fatigue pas, maman. J’ai bien vu comme tu matais *Shrek* en boucle, allongée sur ton lit, quand t’étais enceinte d’Harold. Avoue que tu m’as donné le prénom de ta princesse Disney préférée. Mais j’apprécie l’effort. J’admets que cette fois, y avait de la recherche.

Elle leva les yeux au ciel et se retourna vers le sapin.

— Je te signale que *Shrek* n’était pas encore sorti au cinéma quand tu es née !

— C’est ça oui !

— Je t’assure que c’est la vérité ! Tu n’as qu’à vérifier sur le DVD. Et puis, pour ta gouverne, *Shrek* n’est pas un Disney, ronchonna-t-elle. C’est du Dreamworks, grand rival de Pixar dans le domaine de l’animation cinématographique.

— Et après ça, tu n’es pas fan du dessin animé.

— Pas du tout, riposta-t-elle de mauvaise foi.

— Et tu vas me dire que le prénom Harold vient aussi du gaélique ?

— Tout à fait ! Le prénom de ton frère n’est donné qu’aux fortes

personnalités. Il signifie...

— Maman ! C'est le père de Fiona dans *Shrek* ! Harold, roi de la ville de Fort Fort Lointain, je l'ai vu et revu mille fois, je te signale. Arrête de te justifier avec ton gaélique pourri. T'es fan de *Shrek*, t'es fan de *Shrek*, avoue-le une bonne fois pour toutes et arrête de te trouver des excuses bidon. Espérons juste que, cette fois, tu déniches un nom potable au pauvre petit gnome que tu attends.

— Je n'ai pas encore réfléchi à ça, dit-elle en caressant doucement son ventre rebondi.

— Il serait peut-être temps ! Je te signale que tu accouches dans moins d'un mois.

Ma mère était une grande enfant et son insouciance me laissait parfois croire que, du haut de mes quinze ans, j'étais bien plus mature qu'elle.

— J'attends de voir son visage, son corps et son aura, afin de lui laisser la trace d'un prénom juste et honnête.

— J'espère qu'il sera grand, sinon il va devoir se taper du Lord Farquaad jusqu'à la fin de ses jours.

Elle esquissa un sourire et descendit de l'escabeau, non sans mal, pour aller chercher une couronne de houx sur la table.

— Pourquoi pas l'Âne, réfléchit-elle, un doigt sur la lèvre inférieure. C'est un joli prénom, l'Âne !

Nous éclatâmes d'un rire joyeux et elle me serra dans ses bras avec toute la tendresse dont elle était capable. Harold vint nous rejoindre pour partager cette mêlée du bonheur dont il ne manquait que Jean-Louis, mon beau-père. Celui-ci était en déplacement pour son travail... comme d'habitude. Mais quand il était présent, je dois bien avouer que je l'aimais bien. Il remplaçait un peu ce père que je n'avais jamais eu. Ce déserteur de paternité. Ce lâche. Ce poltron.

Mon père quoi.

Jean-Louis, lui, n'avait pas eu peur de prendre ce rôle à cœur, et avait offert deux autres enfants à ma mère, Harold et la crevette en devenir, alias... l'Âne.

Le poste radio entonna une chanson que ma mère adorait particulièrement, *Fairytale of New York*, et la torture auditive reprit de plus belle sous les rires de mon frère.

Après avoir garni le sapin de mille et une merveilles scintillantes, ma mère s'était attelée à la disposition des santons. À la maison, nous avons deux sortes de crèches. La traditionnelle, avec de petits personnages en argile peints à la main que ma mère prenait plaisir à acheter tout au long de l'année pour « étaler les dépenses », comme elle disait et... l'autre, la moche.

Harold et moi n'avions le droit de ne toucher qu'à celle-ci, la première n'étant réservée qu'aux mains expertes de ma mère. Elle pouvait passer deux heures à installer ses petits trésors entre une rivière en papier-alu et une maisonnette en bois minutieusement couverte de mousse fraîche. Le résultat ressemblait à ce que l'on pouvait voir dans les boutiques de décoration.

Son « œuvre » terminée sur le bahut du salon, elle sortait notre coffret rempli de santons Playmobil incassables, de fèves ridiculement mal faites que l'on trouvait chaque année dans la galette des Rois et, comble du mauvais goût, de petits soldats en plastique vert qui faisaient office d'habitants du village.

— *Dans une boîte en carton sommeillent les petits santons, commença-t-elle à chantonner en secouant le carton. Le berger, le rémouleur et l'Enfant Jésus rédempteur. Le ravi qui le vit est toujours ravi, les moutons en coton sont serrés au fond. Un soir alors paraît l'étoile d'or et tous les petits santons quittent la boîte de carton !*<sup>4</sup>

— L'enfer ne finira donc jamais, me plaignis-je en regardant le plafond.

Ma mère s'approcha du canapé, où mon frère et moi gisions comme des baleines, et déclara de son plus beau sourire :

— Il est l'heure de faire votre crèche, les enfants !

— On a déjà fait le sapin aujourd'hui, ronchonnai-je.

— On regarde le dessin animé, renchérit Harold, sa sucette à la bouche.

— Oh, mais si vous ne faites pas la crèche, le père Noël ne va pas pouvoir passer, décréta-t-elle en m'administrant un clin d'œil afin que je garde le silence sur le « fameux secret » entourant cet escroc de personnage.

— Et on peut savoir pourquoi ? la piégeai-je. Ce sont les santons qui ouvrent la porte au père Noël, peut-être ?

— Tout à fait ! Ils ouvrent la porte magique qui lui permet de passer par la cheminée, affabula-t-elle sur un ton de confiance.

Harold bondit sur ses jambes et se jeta sur le coffret pour en libérer les figurines en plastique. Ma mère en profita pour retirer la sucette de sa bouche et la posa au sommet de la bibliothèque.

— Tototte ! s'insurgea mon frère en tendant les bras vers son bien le plus précieux.

— Il faudra l'offrir au père Noël cette année, sinon tu n'auras pas de cadeau, lui apprit-elle avec une conviction à faire peur. Tu dois t'habituer à vivre sans, désormais.

La bouche d'Harold se mit à vibrer en une moue triste et ses yeux se bordèrent de larmes. Mon cœur se serra en le voyant ainsi fébrile. Je quittai mon divan

moelleux et vins le rejoindre au pied du sapin.

— Quel enfoiré ce père Noël quand même ! ne pus-je m'empêcher de lancer. Pire qu'un dictateur !

— Fiona ! gronda gentiment ma mère. C'est pour le bien des enfants. Tu lui as donné ta sucette, toi aussi, lorsque tu étais petite.

— Je m'en souviens encore ! Bonjour le traumatisme ! Tout ça pour une poupée Barbie et son chat urineur. Je ne suis pas certaine d'y avoir gagné au change.

— Je suis sûre qu'Harold va avoir un beau cadeau, s'il accepte de lui donner.

— Un chien ? demanda l'intéressé.

— Ah non, je ne pense pas. Tu as déjà eu Timousse l'année dernière.

— Et alors ?

— Il ne va quand même pas t'offrir un chien tous les ans ! Tu imagines un peu la maison dans quinze ans ?

Je pouffai à cette idée. Un salon rempli de quinze Timousse, c'était impossible. Ce bouledogue français devait être un croisement entre un chien et un porc. À part ronfler, roter et péter, cette larve ambulante ne faisait pas grand-chose de sa vie. Mais c'était le chien d'Harold et il l'aimait plus que tout. D'ailleurs, à l'évocation de son nom, notre cochon sur pattes sortit de la chambre de son maître, histoire de voir s'il y avait quelque chose à grignoter dans le coin.

Harold en oublia son problème de sucette et s'assit au pied du sapin avec son meilleur ami. Il l'invita à venir se coucher sur ses jambes et commença l'installation de la crèche « moche » avec beaucoup de minutie. La Vierge Marie se retrouva à califourchon sur le bœuf, le lit en paille du petit Jésus servait d'auge pour l'âne et les lapins faisaient la course avec les soldats.

Normal quoi !

Harold retira un Roi mage baveux de la gueule de Timousse et me le tendit.

— Tiens, on dira que tu es Lilo et moi, je suis un gentil monstre, prononça-t-il d'une voix rocailleuse en me montrant la fève de Stitch.

J'acceptai de bonne grâce de jouer comme un enfant pour lui faire plaisir. Après tout, personne n'était là pour me juger et j'aimais bien ces petits moments de complicité avec mon demi-frère.

Une heure plus tard, un tyrannosaure mangeait la tête de Melchior, le bœuf s'était noyé dans le puits et Stitch avait pris la place de Joseph aux côtés de Marie dans l'étable.

— Parfait ! s'écria ma mère en découvrant le résultat. Maintenant, tout le monde à table ! Une bonne dinde nous attend !

— Une dinde ? Mais Noël est dans trois jours !

— Justement, je m'entraîne. J'ai trouvé une nouvelle recette sur Internet, la dinde exotique !

— On est tes cobayes en fait, compris-je un peu apeurée par cette nouvelle expérience culinaire.

Ma mère était devenue la reine des expérimentations de ce genre. Depuis qu'elle s'était abonnée à un site gastronomique, nous avons eu droit au millefeuille de pain d'épice au roquefort, au flan de légumes au maroilles, à la tarte au chèvre et aux pruneaux sans oublier le mythique gâteau au chocolat et aux courgettes.

— Je suis certaine que vous allez aimer cette fois. Il paraît que c'est délicieux ! Tout le monde lui a mis 5/5 sur « La Marmite en folie ».

*Mouais...*

Finalement, la dinde termina sa route dans la gamelle de Timousse et on s'empiffra, comme d'habitude, d'une boîte de raviolis à la tomate.

Il faut avouer que la noix de coco, l'ananas et le vin blanc, font un drôle de mélange avec la volaille.

En fin de compte, cette année-là, à Noël, ce serait dinde traditionnelle aux marrons surgelée avait décidé maman en rigolant.

Après une journée bien remplie, notre trio s'installa devant la télévision pour profiter d'un des films qui repassaient chaque année à la même époque.

Nous avons le choix entre *Maman, j'ai raté l'avion* sur la première chaîne, *Allô maman, c'est Noël* sur la 2, *Le père Noël est une ordure* sur la 3 ou encore *Appelez-moi le père Noël* et autres mièvreries avec le mot « Noël » dans le titre. Après de brèves négociations, en faveur de ma mère qui acheta honteusement la voix de mon frère avec un calendrier de l'avent tout neuf, nous optâmes finalement pour *Le Grinch*. Le film le plus hideux que je connaisse.

Harold, le vendu, finit par s'endormir sur les genoux de ma mère, un chocolat dans la bouche et un autre écrasé sur la joue. Timousse se faisait un plaisir de le nettoyer lorsque ma mère décida d'aller le coucher dans sa chambre pendant la pause publicitaire. Avec son gros bidon, je me demandais où elle trouvait encore la force de porter Harold sans accoucher sur place. N'importe quelle femme enceinte de huit mois aurait fait attention à elle et éviterait les tâches difficiles. Mais ma mère était une force de la nature. Alourdie d'une dizaine de kilos, elle continuait à faire ses courses, à monter en haut de l'escabeau pour décorer le sapin et à courir dans toutes les boutiques pour trouver ses cadeaux.

À mes yeux, elle avait toujours été une véritable guerrière, un peu tête en l'air

et immature, mais une guerrière quand même. Capable d'élever une petite fille, seule, pendant dix ans, de bosser jour et nuit pour lui offrir une vie « normale » et d'assumer tous les aléas de la vie sans jamais se plaindre. Depuis l'arrivée de Jean-Louis, cinq ans auparavant, rien ne s'était vraiment simplifié pour elle. Elle subissait en silence ses longues absences et souffrait de le voir si peu car elle n'avait plus de famille et pas beaucoup de vie sociale.

Je regardais ma mère s'éloigner dans le couloir sombre, sa longue chevelure rousse tombant en cascade dans son dos, avec sa démarche de canard boiteux. Timousse clopinait à ses pieds pour accompagner Harold au pays des songes, entre ses draps doux et chauds. Lorsque tout le monde disparut de mon champ de vision, j'en profitai pour zapper sur M6 qui proposait *Les Gremlins*. Ma mère m'avait toujours interdit de regarder ce film car, d'après elle, il faisait bien trop peur pour mon âge. Personnellement, je trouvais que ces petites boules de poils étaient bien moins effrayantes que son Grinch de malheur. La cheminée commençant à s'éteindre, je rajoutai une bûche dans l'immense foyer ouvert et profitai du spectacle authentique du feu qui crépitait à nouveau. Après quelques secondes à me brûler les mains près de l'âtre, je m'en éloignai pour retrouver la fraîcheur du canapé. À l'écran, une créature gluante se faisait hacher menu dans un mixer tandis qu'une autre explosait dans un four à micro-ondes.

Drôle de scénario quand même !

Je finis par éteindre la télévision et partis dans la salle de bains pour prendre un bain, histoire d'oublier ce hachis parmentier de bestioles répugnantes.

Je sortais à peine de l'eau lorsque j'entendis Timousse aboyer puis grogner. Fait très étonnant car ce chien, à part péter et roter, ne s'exprimait jamais de quelque manière que ce soit. J'enfilai ma sortie-de-bain et entrouvris la porte afin de voir ce qu'il en était. Aucun bruit. Pas même un chuchotement.

Ma mère devait déjà dormir.

J'avançais à pas de loup vers sa chambre pour vérifier, lorsqu'une étrange odeur de grillé vint me chatouiller les narines. Une dense fumée noire s'engouffra dans le couloir avant d'atterrir dans mes poumons, me tirant une profonde toux grasse. D'instinct, je pressai ma main autour de mon cou et l'autre sur ma poitrine afin d'évacuer tous les gaz toxiques qui m'étouffaient.

— Maman, criai-je entre deux souffles erratiques.

La lumière s'alluma immédiatement dans sa chambre. Je la vis apparaître à contre-jour, pliée en deux, se tenant le ventre à deux mains.

— Maman, ça va ? m'inquiétai-je.

— Oh mon Dieu, il faut sortir de la maison, vite, m'avertit-elle.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Une étrange lueur illuminait le salon.

Le feu ! Il y avait le feu dans la maison !

Mes membres se mirent à trembler et ma vision se brouilla de larmes. Je n'eus pas le temps de m'apitoyer sur mon sort que ma mère me secouait vigoureusement.

— Sors d'ici, ordonna-t-elle en me poussant dans la salle de bains toute proche. Je vais chercher ton frère dans sa chambre.

— Mais...

— Dépêche-toi, Fiona, hurla-t-elle. Passe par la fenêtre et va m'attendre dans la voiture, j'arrive tout de suite.

Elle s'engouffra dans la chambre d'Harold en courant tandis que je titubais difficilement. J'allumais le plafonnier et m'apprêtais à ouvrir la fenêtre lorsque mon regard se perdit sur le miroir. J'étais encore plus blanche qu'un cadavre et de gros cernes noirs marquaient mon visage. La fumée m'avait intoxiquée avant même que je ne la sente. Un vertige me saisit tout à coup et je dus m'accrocher au lavabo pour ne pas m'effondrer. J'étais tout simplement incapable de passer par la minuscule fenêtre de la salle de bains. Il aurait fallu que je monte dans la baignoire, que je bascule cette foutue poignée grinçante et que je me hisse sur le rebord à la seule force de mes bras. L'air commençait à manquer et ma toux m'épuisait lamentablement.

— Maman, réussis-je à articuler tant bien que mal.

Je savais qu'elle ne m'abandonnerait pas, c'était ma mère, une guerrière. Je pris appui sur mes genoux et tentai de retrouver mon souffle. La poignée de la fenêtre semblait se trouver à des années-lumière de ma main. Je n'avais plus aucune force, sinon celle de pleurer. Alors que je commençais à perdre tout espoir, je sentis les bras réconfortants de ma mère m'envelopper. Elle ouvrit la fenêtre en un tour de main et me souleva avec une force herculéenne, comme si je n'étais qu'un vulgaire fétu de paille. On dit que les femmes sont capables de choses extraordinaires pour sauver leurs enfants du pire, et j'étais aux premières loges pour pouvoir en témoigner. Dans un ultime effort, elle me balança hors de la pièce et se pencha pour me regarder atterrir dans le gazon.

— Maman, sanglotai-je en lui tendant les bras.

J'avais l'impression d'avoir deux ans, d'être incapable de faire un pas sans elle. Sans un mot, elle se baissa puis jeta Timousse sur ma droite.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Sors vite de là, m'affolai-je en voyant les flammes envahir la salle de

bains.

— Je ne peux pas passer par cette fenêtre, mon ventre est trop gros. Je vais sortir par le salon, c'est plus facile pour moi, fit-elle avant de disparaître.

Je compris qu'elle comptait passer par la baie vitrée qui donnait sur la terrasse où elle adorait prendre son petit-déjeuner le matin. Je me mis à quatre pattes, les membres endoloris par la chute, et réussis à me relever avec difficulté. Plus loin, dans le jardin, je vis la voiture prête à partir, les phares allumés et le moteur en marche. Ma mère était revenue sur ses pas pour me sauver. Ma petite maman. À l'intérieur de l'habitable, mon frère me faisait de grands signes afin que je le rejoigne. Je courus vers lui sans cesser de tousser et ouvris la porte avant de m'engouffrer dans l'habitable.

— Où est maman ? m'interrogea Harold d'une voix tremblotante.

Je fixais ardemment toutes les ouvertures de la maison, espérant voir sortir ma guerrière de mère triomphant du mal avec son sourire de princesse et son poing en l'air.

Les rideaux flambaient maintenant comme de vulgaires kleenex que l'on jette dans la cheminée. Le tissu disparaissait à une vitesse folle, laissant apparaître un spectacle apocalyptique dans la maison. Le sapin de Noël que nous avions pris tant de soin à décorer n'était, maintenant, plus qu'une torche incandescente.

— Maman va venir, le rassurai-je en le pressant fort contre ma poitrine. Je te jure qu'elle va venir.

— Non, se débattait-il comme un forcené. Il faut y aller.

— Je t'interdis de bouger.

Par je ne sais quelle force herculéenne, poussé par le désespoir, il réussit à m'assommer avec le parapluie qui se trouvait sur le siège passager et le noir se fit soudain tout autour de moi. J'eus juste le temps d'entendre la portière s'ouvrir et se refermer.

Lorsque je repris conscience, un pompier me secouait dans tous les sens et me collait un masque transparent sur le nez. Je n'arrivais plus à parler, complètement enfiellée de gaz toxique. On m'enveloppa dans une couverture argentée et me plongea dans une ambulance, direction l'hôpital. Tout allait très vite, trop vite. Je ne cessais de gigoter pour qu'on me laisse tranquille, je voulais retrouver maman.

*Maman.*

C'est le premier mot que j'ai prononcé lorsque je ne me suis réveillée après plusieurs heures d'un sommeil que je n'avais pas voulu. À mon grand soulagement, Harold était dans le lit à côté du mien, bardé de bandages blancs

qui lui couvraient le corps de la tête aux pieds. Il dormait encore. Les médecins avaient dû lui donner cet étrange médicament qui m'avait plongé dans les bras de Morphée alors que je me débattais pour retrouver ma famille. Entre les deux lits, Jean-Louis regardait son fils en silence. Maman n'était pas là, elle devait se reposer dans une chambre pour adulte. Elle le méritait bien, après tous les efforts de la veille.

— Maman, maman, répétais-je, la gorge en feu.

Jean-Louis se retourna vers moi difficilement, comme si le simple fait d'affronter mon regard lui brûlait les pupilles. Ses yeux étaient bordés de larmes. D'horribles larmes prisonnières d'un regard qui en disait long. Après une interminable minute, il ouvrit enfin la bouche, mais aucun son n'arriva à en sortir. Sans savoir pourquoi, mon cœur se mit à battre plus fort, comme si, lui, avait compris qu'une partie de lui-même venait de lui être arrachée.

— Où est maman ? sanglotai-je, de peur de connaître déjà la réponse. Jean-Louis, où est-elle ?

Il secouait la tête, incapable de prononcer les mots. Les fameux mots qui bouleverseraient mon existence à l'instant même où ils franchiraient la barrière de ses lèvres.

Ma respiration se fit erratique. Tout, autour de moi, dansait une valse macabre. Je ne voulais pas l'entendre, et en même temps, il fallait qu'il me le dise. Je devais savoir.

— Maman ! criai-je dans l'espoir qu'elle arrive enfin, qu'elle me délivre de ce supplice rempli de doutes et de peurs irrationnelles.

Maman devait forcément aller bien. Elle allait toujours bien.

Jean-Louis me prit la main, lentement, une larme acide roula sur sa joue puis il baissa les yeux pour ne pas avoir à affronter les miens.

— Ta mère est morte, Fiona, déclara-t-il en pressant plus fort mes doigts crispés. Je suis désolé.

— Non, ce n'est pas possible. Pas maman. Non ! Non ! hurlai-je avant de m'effondrer, en larmes, contre mon oreiller.

Je ne pouvais cesser de répéter « non » comme une incantation du dernier espoir qui aurait pu faire revenir à la vie l'insouciance de ma jeunesse perdue. Ce mot portait à lui seul tout le poids du désespoir d'un enfant qui a perdu sa mère trop tôt.

Non. Un refus catégorique au destin.

Non. Il était hors de question qu'on m'enlève ce que j'avais de plus cher au monde.

Non, non, non, Dieu, Allah, Bouddha, je ne sais quelle autre divinité, rendez-la-moi. Je suis prête à tout, à prier jour et nuit, à devenir bonne sœur s'il le faut, mais laissez-moi la revoir, au moins une fois.

Jean-Louis me serra dans ses bras, mais toutes ses paroles et tous ses gestes d'affection ne remplaceraient jamais la douceur de ma mère. Son parfum sucré qui me réveillait tous les matins avant même qu'elle n'ouvre les volets, sa voix cristalline qui consolait mes moindres bobos et berçait mes nuits sans sommeil, sa peau de velours contre la mienne, chaude, souple et soyeuse comme un doudou magique.

Après ce jour maudit, nous ne ferions plus jamais d'arbres de Noël, nous ne sortirions plus jamais la petite boîte de santons moches, nous ne chanterions plus jamais de chants débiles. Plus jamais elle ne me prendrait contre elle pour me protéger de mes peurs. Plus jamais je ne pourrais lui reprocher mon prénom, qu'elle avait choisi avec amour parce qu'il représentait la pureté. Plus jamais je ne pourrais regarder de dessins animés sans pleurer à son souvenir.

Elle était unique.

Elle était ma maman.

À jamais, elle serait gravée dans mon cœur et la douleur de sa perte sertie dans mes entrailles.

Ce jour-là, ma vie s'écroula comme un château de cartes sur lequel le diable avait décidé de souffler à plein poumon. Mais il n'en avait pas fini avec moi. Non. La mort de ma mère n'avait pas été suffisante.

Deux jours plus tard, Harold me quittait à son tour pour aller la rejoindre au pays des songes, me plongeant dans la spire infernale que fut le reste de mon existence.

Jean-Louis disparut des écrans radars.

Après tout, je n'étais rien pour lui, si ce n'est l'incapable belle-fille qui avait laissé s'échapper son fils devant un incendie mortel.

Tout était ma faute.

La tristesse et la culpabilité me rongèrent de l'intérieur, me poussant vers des pensées suicidaires qui revenaient en ces jours sombres. Je ne faisais que répandre le mal et la souffrance autour de moi.

Je ne valais rien sans ma mère.

---

4. *Le Noël des petits santons* de René Sarvil. Chanson interprétée par Tino Rossi en 1935.

# Chapitre 21

*De nos jours*

Les mois suivants passèrent avec une certaine philosophie. Son ancienne voisine avait dû prévenir Christopher de mon passage et pourtant, il n'avait pas cherché à me joindre. Je devais me faire une raison. Il m'avait rayée de son existence et il était temps que j'en fasse de même.

Malheureusement, malgré toutes les occupations que me fournissait ma nouvelle vie, je n'arrivais pas à l'oublier. Tout me ramenait à son souvenir, une musique, un parfum, un film. Je m'étais même surprise à visionner *Star Wars* en boucle les week-ends de déprime. Je dormais avec mon Bisounours, espérant qu'un jour il soit remplacé par celui qui me l'avait offert.

Je voulais le revoir.

Je devais le revoir.

Et un jour, je le revis...

Il était là, placardé sur des affiches grand format dans toutes les librairies de la ville, son nouveau roman à la main *Chroniques d'une blogueuse mal léchée*. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris la couverture représentant une affreuse petite rouquine au regard assassin et au sourire présomptueux. Je plongeai dans la boutique et fondis sur la pile de romans qui décorait la vitrine.

La quatrième de couverture racontait l'histoire d'une odieuse blogueuse, pirate de livres, qui avait égoïstement foutu en l'air la carrière d'un écrivain un peu trop naïf. Je tombai des nues, choquée au possible, et achetai en tremblant le roman qui semblait relater notre histoire.

Le retour à l'appartement se fit le nez plongé dans les chapitres. Je ne pouvais détacher mes yeux de toutes ces petites lettres accrochées les unes aux autres pour former le livre de ma vie. Il parlait de moi, de toutes ces confidences que je lui avais glissées à l'oreille, de notre rencontre et nos moments de tendresse. De mon sourire, mon cœur et mon âme. Tout était là, étalé à la vue de tous, et même s'il avait pris la peine de modifier mon nom en un affreux « Georgette Delatour », il trahissait mon intimité et la livrait à de simples inconnus sans

aucune pudeur. Le viol dans ma jeunesse, mes déboires dans la rue et sur le trottoir, ma rencontre avec mes amies, tout était relaté noir sur blanc sous couvert de quelques pseudos et quelques noms de blogs faussés.

Je me sentais trahie et la colère montait en moi au fur et à mesure que les pages se tournaient. J'avais envie de pleurer et de lui cracher à la figure, jusqu'à ce fameux dernier chapitre où il dévoilait ses propres blessures. Son amour pour moi était aussi pur que l'éclat du cristal et j'avais tout brisé, jusqu'à la moindre cellule de son corps. Il décrivait avec une vérité criante et douloureuse les heures sombres qui avaient suivi la découverte de mon identité.

Ma trahison.

Il avait souffert le martyr, préférant encore la mort plutôt que de vivre loin de moi. Chaque mot ruisselait jusqu'à mon esprit m'inondant d'un remords plus fort encore que le précédent. La honte me submergea à nouveau, effaçant toute trace de colère à l'encontre de Christopher.

Plus qu'un caprice, nos retrouvailles devenaient une nécessité. Nous devions avoir une conversation entre adultes sensés et intelligents et je ne voyais qu'un seul endroit où j'étais sûre de le retrouver à une date précise. Le chalet de Chamonix que sa mère réservait tous les Noëls.

Je partis donc le 24 décembre, vers dix heures du matin, vêtu d'une jolie robe noire et d'une bonne paire de bottines fourrées. Avec un peu de chance, j'arriverais à la fin du gargantuesque repas et ne subirais pas trop les foudres de la colère de Viviane.

Durant le trajet, je n'arrêtais pas de me dire que je devais faire demi-tour, que, peut-être, cette année ils n'étaient pas à Chamonix, que, sûrement, ils allaient m'envoyer balader avant même que j'aie pu ouvrir la bouche. Mais mon instinct me poussait à avancer, kilomètre après kilomètre, sur la route enneigée de mes dernières vacances.

Sur le parking du chalet, je reconnus la voiture de Viviane à côté de celle de Shana. Elles allaient me passer un sacré savon.

J'hésitai à me garer, ne voyant nulle part le tas de ferraille de Christopher. Peu importe, même s'il n'était pas là, je devais parler à sa mère, quelles qu'en soient les conséquences.

Je pris une ample inspiration pour me donner du courage et me décidai à sortir du petit confort de ma Fiat 500 pour affronter le vent glacial qui me fouettait le visage. Même les éléments me poussaient à tourner les talons, à rentrer chez moi la tête basse, mais je carrai les épaules, redressai fièrement la tête et grimpai les quelques marches qui me menaient devant la porte.

Je frappai.

Mon cœur battait à tout rompre, je pouvais le sentir s'affoler jusque dans mes tempes. Je vis qu'on s'agitait à la fenêtre du salon, derrière le rideau de dentelle, mais je gardai ma position. Droite comme un i, je fixais les jolies gravures du bois pour essayer de penser à autre chose. Bientôt la porte s'ouvrit sur le visage de Viviane. Lorsqu'elle m'aperçut, elle recula d'un pas, comme prise d'un vertige et dû se tenir à la poignée pour ne pas s'effondrer.

— Bonjour Viviane.

— Fiona, prononça-t-elle simplement sans me quitter des yeux.

Sa mine était défaite et ses bras ballants trahissaient sa stupeur. Un silence léthal s'installa tandis que le froid commençait à me tétaniser les membres et à pénétrer mes os.

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous déranger. Mais, j'ai besoin de parler à votre fils d'une chose importante.

— Je vois ça.

— Je peux entrer ?

Prostrée, elle hocha la tête en guise d'approbation.

— Christopher est à l'étage, dans sa chambre.

— Tu rigoles là, maman ! s'énerva Shana depuis la cuisine.

Je pouvais entendre ses talons claquer avec vigueur sur le parquet ciré. Elle s'empressait de venir rejoindre sa mère pour me dire ce qu'elle pensait de ma présence inopinée, mais lorsqu'elle me vit, elle stoppa net sa course et plaqua ses deux mains sur sa bouche. Son regard incendiaire se transforma aussitôt en torrent de larmes.

— Mon Dieu, fit-elle simplement en me découvrant.

— Bonjour Shana, la saluai-je d'une petite voix.

— Bordel !

— Pas d'insulte, la gronda sa mère avant de se retourner vers moi. Je t'en prie Fiona, ne reste pas dans le froid, rentre vite.

La chaleur du feu de cheminée vint ranimer mes jambes frigorifiées. Je pénétrai lentement dans le hall, entourée de toute la famille qui me dévisageait sans un mot. À chacun de mes pas, ils s'écartaient de mon passage en vague lente comme la mer Rouge devant Moïse.

Prudemment, je montai les marches du grand escalier et m'arrêtai quelques secondes devant la porte de Christopher afin de chercher les bons mots. Je les avais ressassés cent fois depuis notre séparation, mais le stress m'empêchait d'avoir les idées claires. Je toquai deux petits coups.

— M'man, je suis occupé là, entendis-je à travers le battant.

Je ne voulais pas parler, de peur d'essayer un refus de sa part. Je voulais au moins le voir, profiter de son visage une dernière fois. Je frappai encore d'une main tremblante, redoutant le pire. Il vint ouvrir en marmonnant dans sa barbe des jurons que je ne comprenais pas.

— M'man, je t'ai dit...

La surprise fit mourir la phrase sur ses lèvres. Il resta ainsi plus d'une minute, la bouche grande ouverte. De toute évidence, parler ne faisait plus partie du programme. Son regard ne cessait de faire le va-et-vient entre mon visage et celui du petit ange roux que je tenais blotti dans mes bras.

— Je te présente Onora.

Pas de réponse. Il secouait la tête dans un lent signe de dénégation, refusant en bloc ce que je venais de lui apprendre.

— Je t'ai envoyé des dizaines de lettres et de messages pour te prévenir, mais je pense que tu ne les as jamais lus, continuai-je, voyant que la situation n'avancait pas.

Il ferma enfin la bouche et déglutit difficilement, comme s'il venait d'avaler un oursin. Sa main s'agrippa au chambranle de la porte. Le choc de la nouvelle le fit vaciller, ses yeux se bordaient de larmes.

On n'apprend pas tous les jours qu'on est père et sa réaction me déstabilisa quelque peu. Je m'étais préparée à tout, la colère, l'ignorance, le mépris, mais à aucun moment je n'avais pensé au mutisme. Je ne savais plus trop quoi dire, debout comme une idiote sur le pas de la porte, mon petit amour endormi dans les bras.

— Enfin, voilà, je voulais que tu sois au courant, murmurai-je en courbant la tête.

Christopher s'était muré dans un silence sans fin, incapable de prendre une décision, aussi minime soit-elle. Après deux longues minutes d'agonie, il me tardait de rentrer chez moi pour pouvoir hurler ma peine et tirer un trait sur mes jolis rêves de réconciliation.

— Bon, beh... Je vais te laisser, je vois que tu as d'autres préoccupations, lançai-je en désignant la souris d'ordinateur qu'il tenait à la main.

Il acquiesça.

Je ne savais pas s'il confirmait avoir des tas de préoccupations ou s'il cautionnait mon départ, mais je n'allais pas rester une seconde de plus à m'humilier de la sorte pour lui demander. Je pivotai et fis quelques pas vers l'escalier.

— Fiona, attends.

Je me figeai, désarmée face à cet appel de dernière minute. Mes yeux ruisselaient de larmes que je ne voulais pas qu'il découvre.

— Quoi ? m'enquis-je d'un ton faussement détaché pour masquer mon désespoir.

Ses bras vinrent encercler les miens afin que je ne puisse pas m'échapper. Dans cette étreinte tendre et inespérée, je pouvais sentir son cœur battre vaillamment dans mon dos. Il posa sa joue contre la mienne, mêlant nos larmes chaudes sur nos peaux.

— Reste, me susurra-t-il à l'oreille. Je t'en prie, reste. J'ai besoin de toi et de... ma fille, ajouta-t-il après un moment d'hésitation. Je... je peux la voir, encore, s'il te plaît ?

Je me retournai lentement et souris face à cette requête inespérée et ô combien rassurante.

— Bien sûr. Tu veux la tenir dans tes bras ?

— Oh... je ne sais pas comment faire. Si ça se trouve, elle...

Je ne le laissai pas finir sa phrase que déjà, je posais ma puce dans les bras de son père. Il me paraissait encore plus lourdaut qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine. Ses doigts essayaient de se placer de part et d'autre de son petit corps sans lui faire mal. Je souris de le voir ainsi déstabilisé devant une si petite chose.

— Tu l'as appelé Onora ? demanda-t-il sans la quitter des yeux une seconde.

— Oui, comme ma grand-mère. J'espère que ça te plaît ?

— C'est magnifique. Comme elle. On dirait une poupée en porcelaine.

Je l'aidai à caler son minuscule crâne sur son avant-bras afin de lui permettre d'avoir une main libre. Il caressa précautionneusement sa joue du bout des doigts, de peur de la casser.

— Elle est si petite.

— Elle est pourtant très grande pour son âge. Le pédiatre m'a dit qu'elle faisait déjà 64 cm.

— Elle te ressemble tellement.

Ses yeux brillaient de larmes qu'il tentait maintenant de contenir. Je ne l'avais jamais vu aussi ému et, je dois bien avouer que son bonheur me bouleversait aussi.

— Bonjour bébé Onora, susurra-t-il tout doucement en titillant le lobe de son oreille. Je suis ton... papa.

Je souris à ce dernier mot qu'il eut du mal à articuler. J'avais l'impression

qu'il admirait la septième merveille du monde tout en réalisant qu'il en était l'auteur. Il plaqua son front contre le mien et ferma les paupières.

— Merci, dit-il simplement.

Je ne savais pas trop quel était le sujet de sa gratitude ; mon retour, ma fille, les deux à la fois ; mais je n'osai pas lui demander de clarifier. Il était là, près de moi, heureux autant qu'un père pouvait l'être en découvrant le visage de son enfant pour la première fois.

Onora ne tarda pas à se réveiller, un sourire satisfait et ravi aux commissures des lèvres. Nous l'observâmes un long moment, impressionnés par les gazouillements joyeux qu'elle nous lançait, comme si ce petit bout de chou de quelques mois à peine pouvait comprendre que papa et maman étaient de nouveau réunis.

— Elle doit avoir faim, lançai-je alors que ses lèvres charnues mimaient une grimace de succion. Ça te dérange si je l'allaite ?

— Pas le moins du monde. Rentre dans la chambre, il fera plus chaud que dans le couloir.

## Chapitre 22

Assise sur le lit, je dégrafai l'avant de mon soutien-gorge d'allaitement avant de donner le sein à ma petite affamée qui se jeta dessus sans vergogne. Christopher nous regardait avec tendresse.

— On a des tas de choses à se dire, je crois, lança-t-il le premier après un long silence pesant.

— Je suis désolée, balbutiai-je simplement en baissant le regard.

Il opina de la tête, visiblement satisfait par ces lamentables excuses. Je m'étais imaginé un million de fois la longue tirade expliquant les travers de notre histoire et mes lourds regrets, mais aucun mot ne me venait à l'esprit désormais.

— Moi aussi, je suis désolé, enchaîna-t-il à ma grande surprise.

Voyant que je m'étais figée de stupeur, il poursuivit sur sa lancée.

— Pour ce livre que j'ai écrit sur toi. J'imagine que tu en as entendu parler.

— Oui. À vrai dire, je l'ai lu.

— Ah. Et alors ? demanda-t-il timidement.

Une foule de sentiments s'agitait en moi, brouillant mon esprit de contradictions surprenantes. J'étais heureuse et triste à la fois, coupable et amère. Mon cerveau se noyait dans un imbroglio d'émotions et tentait de se dégager de cet océan sombre à grands coups de rames positives. Christopher m'avait pardonné et cela n'avait pas de prix. Pourtant, ce bouquin m'enfonçait inéluctablement dans les profondeurs d'une rancœur aussi tenace qu'absurde.

— Tu pensais vraiment tout ce que tu as écrit dans ce roman ?

— Non. Enfin... Peut-être un peu, sur le moment.

Il vint s'asseoir près de moi et effleura ma main tendrement.

— J'étais mal, j'avais besoin d'exhorter toute cette histoire pour avancer et l'écriture est le seul moyen que j'ai trouvé. Tu comprends ?

Je haussai les épaules.

— Oui. Je suis plutôt mal placée pour te reprocher quoi que ce soit. On va dire que c'était de bonne guerre.

— Ravi que tu le prennes aussi bien. Il faut dire que je n'y suis pas allé de main morte avec l'héroïne.

— J’espère que tu ne me vois pas aussi horrible que cette... Georgette ? grimaçai-je à ce prénom grotesque dont il avait choisi de m’affubler dans son histoire.

Il esquissa un sourire.

— Il faut dire qu’elle te ressemble pas mal, sur certains points.

— C’est vrai, acquiesçai-je. Sauf qu’elle, elle n’a pas d’enfant !

Son magnifique sourire naissant se fana et son regard vint se perdre dans le mien.

— Tu devais être tellement belle, avec ton petit ventre rond.

Le pire, c’est qu’il semblait vraiment le penser. Je lui fis donc grâce des détails peu ragoûtants qu’avait entraînés cette grossesse sur mon pauvre corps meurtri. Cellulite, vergetures, peau reptilienne et autres petits aléas dont je me serais bien passé.

Il entreprit d’agiter ses doigts sous les yeux d’Onora pour l’amuser. On aurait dit un spectacle de Guignol joué par cinq marionnettes frénétiques.

— Comment s’est passé l’accouchement ? m’interrogea-t-il, curieux.

— J’ai un film sur mon téléphone, tu veux le visionner ?

— Euh, réfléchit-il soudain blanc comme un linge.

— Oublie ça, je crois que tu n’es pas encore prêt à supporter certaines scènes. Et puis, je préfère que tu gardes de moi une image de femme forte et digne.

— Ce n’était pas beau à voir ? supputa-t-il.

— Pas vraiment.

Il retroussa le nez de dégoût et ferma les yeux quelques instants pour effacer les pensées qui venaient le torturer. J’émis un gloussement amusé face à sa réaction puérile et déposai un chaste baiser sur sa joue, ne sachant plus trop où nous en étions, lui et moi. Il semblait m’avoir pardonné, mais rien ne prouvait que nous formions à nouveau un couple. Peut-être resterions-nous juste de bons amis, les parents d’une petite fille devenue notre seul point commun ?

Onora en profita pour agripper son menton, histoire d’attirer un peu l’attention sur elle. Et elle réussit ! Voilà que Christopher commençait à babiller, la bouche en cul-de-poule et les yeux écarquillés comme des soucoupes. Onora lâcha mon sein pour éclater de rire devant le visage simiesque de son père.

— Elle n’a pas de papa ? Enfin, je veux dire, à l’état civil, demanda-t-il après avoir retrouvé son sérieux.

— Non, tout comme moi. C’est étrange comme on répète souvent les mêmes erreurs que ses parents. Je m’étais promis de ne jamais faire subir ça à mes enfants, et pourtant.

— Je veux qu'elle porte mon nom, déclara-t-il d'un ton décidé. Je ferai le nécessaire dès que possible, si tu es d'accord.

— Ne te sens pas obligé, Chris. Je ne suis pas venue pour ça.

— J'y tiens. C'est ma fille.

Je souris, soulagée de savoir qu'Onora pourrait toujours compter sur lui en cas de problème.

— Si seulement j'avais su avant, continua-t-il en déposant un petit bisou sur la joue rebondie et rose de sa princesse.

— J'ai tout essayé, pourtant. Mais impossible de te joindre.

— J'effaçais tes messages sans même les lire. Shana m'a dit qu'il valait mieux que je t'oublie, que... tu avais refait ta vie.

— Sympa ta sœur. Comme mytho, y a pas mieux.

— Elle voulait me protéger, j'imagine.

— Je sais. Elle est venue m'avertir que si je m'approchais encore de toi, elle me brûlerait les ailes.

— Elle t'a dit ça ?

— Oui. Quand tu étais encore à l'hôpital.

Il acquiesça sans rien dire, son regard se fit plus sombre à ce douloureux souvenir.

— Tu... tu as vraiment voulu te suicider ? demandai-je timidement de crainte de retourner le couteau dans une plaie encore trop fraîche.

Son visage s'assombrit.

— Je crois que ça faisait un peu trop d'un coup. Mon éditeur, les internautes qui s'en prenaient à moi et puis, toi. Tu étais cette fille que je haïssais tant, et tu ne m'as rien dit !

Il y avait dans sa voix une note de vulnérabilité mêlée à une pointe de reproches.

— Je regrette tout ce que j'ai pu te faire à cette époque, déclarai-je à voix basse alors qu'Onora commençait à papillonner des paupières.

Malgré le sujet délicat que nous abordions, l'atmosphère était calme et sereine dans la chambre. La présence de ma fille m'aidait à affronter tout ça sans larmes.

— C'était un piège, n'est-ce pas ? La séance de dédicaces, le covoiturage jusqu'à chez moi ? Tu comptais m'enfoncer une nouvelle fois la tête sous l'eau.

— Non... Enfin, oui, au début, concédai-je, honteuse. Lorsque je suis allée chez Cultura, je ne pensais qu'à alimenter le blog de photos et de commentaires vipérins. Et puis, je t'ai vu. Tu semblais si gentil, si attentionné avec les autres, à mille lieues de l'image que je m'étais faite de toi.

— Pourquoi avoir continué, alors ?

— Je n'ai rien continué. À l'instant même où tu es venu me parler, j'ai su que je devais tout arrêter, le blog, le site de piratage, les railleries, tout ça, c'était déjà du passé.

— Tu es quand même allée raconter à tes compères, alias les pires langues de vipère de la planète, que j'étais homo !

— C'est sorti tout seul, comme ça, pendant une conversation. Je ne te voulais pas de mal, je te défendais au contraire.

Il arqua un sourcil, peu enclin à me suivre sur cette pente.

— Je te jure que c'est la vérité, insistai-je, empreinte de regrets. Alex et Lisa pensaient qu'on avait couché ensemble, elles me reprochaient des tas de choses, alors je me suis défendue comme j'ai pu. Jamais je n'aurais pensé que cela irait si loin.

— Faut dire que tes petites copines sont loin d'être des anges.

— Moi non plus, je n'en suis pas un, mais tu me fais devenir meilleure. Avec toi, j'ai l'impression d'être quelqu'un d'autre, une fille bien, une fille qui mérite un peu d'estime et d'affection. Tu es le seul à avoir ce pouvoir sur moi. Je sais que je ne te mérite pas, Chris, mais j'ai vraiment besoin de toi.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi.

Il parlait sans me regarder, les yeux perdus dans le lointain. Sa tête vint s'appuyer contre mon épaule, me rappelant l'époque lointaine où nous n'étions qu'amis. Avant l'amour, la passion, avant le déluge de larmes et de tristesse. Avant le chaos. Arriverions-nous à retrouver cette complicité et ce désir d'être ensemble sans nous noyer sous une avalanche de reproches ? Pour ma part, la question ne se posait pas, mais Christopher gardait une certaine distance qui me faisait peur. Me terrifiait même. Je ne voulais pas de sa simple amitié, elle ne m'avait jamais suffi. Je le désirais, lui, dans son entier. Son corps, son âme, son être et bien plus encore. Je voulais tout ça à la fois, mais il ne semblait pas enclin à me le rendre et ce silence m'incendiait les veines et calcinaient mon cœur un peu plus chaque seconde. Il m'administra un chaste bisou sur la joue et plongea son regard dans le mien pendant un long moment. Sûrement réfléchissait-il à nous, comme je le faisais de mon côté. J'aurais voulu lire en lui comme dans un livre ouvert, mais il avait enfermé les chapitres de son cœur à double tour et il m'était impossible de connaître le fond de sa pensée. Le temps passait, dans une douce quiétude aussi apaisante qu'inquiétante. Je redoutais ce qui allait ressortir de cette interminable introspection et reportais toute mon attention sur Onora afin de juguler mes angoisses secrètes.

Christopher, lui, caressait distraitement son pendentif en forme de croix quand il s'enthousiasma, soudain.

— J'ai monté mon entreprise, m'apprit-il avec un certain entrain.

— Vraiment ?

J'étais ravie de passer à un sujet plus léger qui semblait l'emballer joyeusement.

— Oui. Après mes déboires passés, j'ai pris l'initiative d'ouvrir ma propre maison d'édition pour y publier *Chroniques d'une blogueuse mal léchée*.

— Tu veux dire que Padawan édition, c'est à toi ?

— Tout à fait !

— C'est dingue ! Tout le monde parle de cette nouvelle maison, en ce moment ! J'ai même vu un article sur le net qui analysait son ascension fulgurante. Il paraît qu'elle fait de l'ombre aux plus grandes boîtes de romance.

— Et encore, ils n'ont pas tout vu. J'ai réussi à faire signer un contrat à Manuel Fort.

— Non ! *Le Manuel Fort* ? Celui qui a écrit *Je meurs de nous* !

— En personne ! C'est un pote à moi, alors quand il a su que je me lançais dans l'aventure de l'édition, il m'a tout de suite proposé un vieux manuscrit qui traînait dans ses tiroirs. Il sort en février. D'ailleurs, si tu veux le lire...

— Oh oui ! J'adorerais ! J'ai dévoré sa dernière trilogie en une seule journée.

— Tu lis plus vite que l'éclair, dis-moi !

— J'adore ça. J'ai l'impression de voyager à travers les personnages. Ça me fait oublier un peu mon métier pourri et ma vie misérable.

— Je vais avoir besoin d'une assistante pour m'aider à sélectionner les manuscrits. Si ça te dit.

Je posai ma main sur la sienne et la pressai pour le remercier de ce geste délicat. Il savait qu'il me tirait d'une mauvaise passe en m'offrant ce poste. Mon employeur actuel ne me portait pas dans son cœur et mon statut de femme enceinte l'avait empêché de me virer jusque-là, malgré toutes mes absences. Mais je savais que j'étais sur la sellette et qu'au prochain faux pas, je passerais à la trappe sans prévenir. Pour l'instant, je profitais encore de mes derniers instants de congé maternité prolongé par mon médecin grâce à l'allaitement, mais dès le mois de janvier, j'allais devoir reprendre le boulot et trouver un mode de garde pour Onora. Cette simple idée me donnait envie de vomir.

Malgré tout cela, je ne pouvais accepter l'emploi que Christopher me proposait. C'était encore trop tôt. La morsure de notre séparation était beaucoup trop vive dans nos cœurs et je redoutais qu'une relation professionnelle

n'aggrave un peu plus notre situation déjà fragile.

— Je suis sérieux, Fiona, j'ai réellement besoin de quelqu'un de confiance et je veux que ce soit toi, insista-t-il devant mon silence.

— C'est gentil, mais je n'y connais pas grand-chose en édition, prétextai-je pour ne pas le froisser.

— Arrête un peu de faire ta modeste. S'il y a bien une personne sur Terre qui s'y connaît en lecture, c'est bien toi.

— Non. Je ne peux pas. On vient à peine de se réconcilier et...

Il écarta mon objection d'un geste de la main.

— Si tu ne le fais pas pour nous, fais-le au moins pour Onora.

— Je ne sais pas trop, temporisai-je, hésitante.

— Je t'aime, Fiona. Je sais que ça peut paraître dingue, que tout est allé trop vite entre nous depuis le début, mais il faut se rendre à l'évidence, je n'arrive pas à vivre sans toi. Tu es toute ma vie, ma raison d'être et, que tu le veuilles ou non, maintenant on forme une famille. On ne peut plus se permettre d'agir sur des coups de tête.

Sa déclaration d'amour résonna dans ma tête, inlassablement, me procurant un vertige de bonheur et de soulagement.

Il m'aimait...

Malgré tout ça, il m'aimait encore !

Mon cœur se mit à battre plus fort, oscillant entre l'envie d'exploser et la crainte de s'emballer un peu trop vite.

Il m'aimait...

Je n'osais y croire. C'était trop beau pour être vrai et une anguille perfide devait certainement se cacher sous ce rocher idyllique.

— Chris, balbutiai-je, le souffle encore coupé par ses révélations.

— Qu'y a-t-il de mal à vouloir offrir un environnement stable à notre fille ? Des parents heureux avec un boulot serein. Tu y perds quoi, au juste ? Qu'est-ce qui te retient tant à Cabriès ?

— Absolument rien.

— Alors, ça ne coûte rien d'essayer. Je vis à Nice désormais, près des miens. C'est une ville formidable, pleine de vie et de commerces. Il y a des plages à perte de vue et le climat est idéal pour bronzer toute l'année.

Je commençais à me laisser doucement convaincre par ses arguments, ô combien tentants et prometteurs. Il faut dire qu'il avait une certaine prédisposition à trouver les mots justes avec moi.

Après tout, des tas de couples travaillaient ensemble, sans que cela ne tourne

mal. Car c'est bien ce que nous étions de nouveau à ses yeux. Un couple. Un vrai. L'union de deux personnes qui sont prêtes à tout l'une pour l'autre, même à pardonner le pire.

J'inspirai profondément, profitant de cet air divin dont mes poumons avaient été privés depuis trop longtemps sous le poids de la culpabilité. J'avais l'impression de revivre, de savourer un bonheur absolu que je n'espérais plus.

Peut-être que mon vœu avait fonctionné finalement ? Il y a un an, ici même, devant l'âtre de la cheminée, je demandais à ma boule de Noël une deuxième chance et le ciel semblait avoir exaucé ma prière.

Dans ma tête tout se bousculait à une allure folle et mon esprit était en proie à un indicible désordre. Sentiments, aspects pratiques et fonctionnels, planification, organisation ; avec Onora il m'était impossible de simplement claquer des doigts pour changer d'existence. La vie d'une mère est avant tout basée sur la responsabilité et le pragmatisme. Et là, en l'occurrence, j'avais l'impression de tout faire à l'envers.

— Si je viens, il faudra que je trouve une place en crèche pour notre fille et les délais sont très longs, j'imagine, dans une aussi grande ville.

— Je travaille de ma chambre, je n'ai pas besoin de bureaux pour l'instant. C'est une toute petite structure. Si tu fais partie de l'équipe, alors Onora pourra rester avec nous.

— Oui, mais... je dois trouver un appartement et...

— Viens vivre avec moi !

Sa clémence et sa générosité me désarmèrent.

— Chris, non, refusai-je devant son invitation plus que sérieuse. C'est gentil, mais...

Il sourit face à ma mine déconfite.

— Prends tout ton temps, rien ne presse. Tu peux aussi bien louer un studio dans le quartier, si tu préfères. Mais c'est dommage de balancer tout ton salaire dans un loyer alors que tu pourrais en profiter pour gâter notre bébé.

Je réfléchis quelques minutes à sa proposition. Onora mâchouillait mon téton en fronçant les sourcils, comme pour me punir de refuser une telle offre.

— Chris.

— Quoi ?

— T'es vraiment un mec bien, tu sais ?

— Ouais, je me le suis laissé dire, se gaussa-t-il en bombant le torse.

— Alors on tire un trait définitif sur le passé ?

Son sourire se fana, laissant place à un désir charnel qu'il ne chercha pas à

dissimuler. Il prit mon visage en coupe dans ses paumes et effleura ma bouche de manière terriblement sensuelle.

— Avec un énorme marqueur indélébile, susurra-t-il à voix basse.

Il posa délicatement ses lèvres sur les miennes en guise de conclusion. La magie opéra instantanément. Je fermai les paupières, laissant son baiser enivrer chaque parcelle de mon corps. J'agrippai sa nuque d'une main et savourai avec délice la douceur de ses coups de langue. La chaleur de sa peau me rappela les purs moments de bonheur que j'avais passés auprès de lui et il était hors de question que je continue à nier l'évidence. Je l'aimais et, moi aussi, je ne pouvais plus vivre sans lui.

Cette maison d'édition était une bénédiction et cet emploi de lectrice un véritable cadeau tombé du ciel.

## Chapitre 23

Onora s'était rendormie profondément. Cette petite était une véritable marmotte qui arrivait à ronfler même lorsque je lui changeais la couche. Je donnai la boule souillée et puante à Christopher afin qu'il s'en débarrasse pendant que je replaçais le body correctement.

— Il faudrait qu'on descende avec les autres, fit-il en jetant un œil à sa montre.

Pliée en deux au-dessus du lit, je m'affairai maintenant à la tâche délicate du reboutonnage du pyjama.

— Je redoute un peu ce moment, à vrai dire. Tout à l'heure, l'ambiance était à la calotte glaciaire lorsqu'ils m'ont vu arriver.

— Ils ne connaissent pas encore Onora, je suis certain qu'elle est capable de faire fondre le plus gros iceberg de cette planète.

— Ils me détestent.

— Ne va pas imaginer ça. Fais-moi confiance, je suis sûr que ça va bien se passer.

— Même avec ta sœur ?

— Oui, bon, là je pense qu'on va devoir se la jouer fine, concéda-t-il en prenant place dans mon dos. Shana a plutôt la rancune coriace, mais c'est une bonne personne.

J'inspirai une grande goulée d'air et soufflai comme un taureau qui n'a pas envie de partir à l'abattoir. Lorsque je me redressai, Christopher me fit pivoter sur moi-même afin que je me retrouve face à lui. Ses lèvres vinrent caresser les miennes avant d'y déposer de tendres baisers.

— Je t'aime et je ne laisserai personne te faire de mal.

— Tu m'avais déjà fait cette promesse, lui rappelai-je sournoisement.

— On avait dit qu'on oubliait le passé et qu'on repartait à zéro.

— C'est vrai.

Le débat était clos. Plus de passé. Juste l'avenir...

Ses doigts redessinèrent doucement la courbe de ma joue avant de glisser le long de mon cou.

— Prête pour entrer dans l'arène ?

— Il faudra bien que je sorte de cette pièce un jour ou l'autre, de toute façon.

Je pris Onora dans mes bras, reniflai son odeur de lait sucré pour me donner du courage et emboîtai les pas de Christopher dans le couloir sombre.

Arrivé en bas des marches, il se plaça à côté de moi et focalisa l'attention générale d'un appel bref. Les convives se turent aussitôt et formèrent un arc de cercle autour de nous. Même les enfants étaient venus assister à ma lapidation publique. J'avais du mal à respirer et tous mes muscles se tendaient douloureusement.

— Vous n'êtes pas sans savoir que Fiona et moi avons eu quelques désaccords, l'année dernière.

— C'est peu de le dire, cracha une tante aigrie.

— Aujourd'hui, c'est du passé. J'aime Fiona et rien ne me fera changer d'avis.

— Et c'est reparti pour un tour, entendis-je dans l'assemblée comme une pierre qu'on aurait lancée pour nous blesser.

Certains marquaient leur désapprobation en secouant la tête. Minette courut vers moi et vint se frotter à mes jambes en poussant des miaulements de joie. C'était bien la seule à être ravie de me revoir.

— Avec ou sans votre accord, reprit Christopher d'un ton sec, je passerai ce Noël, et tous les suivants, avec elle. Je sais que je vous en ai fait baver cette année et je sais aussi que vous lui en voulez parce que vous tenez à moi. Mais si vous souhaitez vraiment mon bonheur, je vous demande de les accepter dans la famille, elle... et notre fille Onora.

Viviane éclata en sanglots, le visage plongé dans ses mains, elle chercha du réconfort dans les bras de son mari. Je ne savais pas si c'était des larmes de joie ou de tristesse, mais cette annonce l'avait profondément marquée.

Mal à l'aise, j'avais envie de reculer, de remonter les marches une à une et de m'enfermer dans la chambre jusqu'à ce que tout le monde disparaisse. Des larmes roulaient aussi sur les joues de son père alors que son regard ne cessait de couvrir Onora. Il me tendit la main et, d'un geste délicat, m'invita à venir près de lui. Ce que je fis, d'un pas hésitant.

— Elle est merveilleuse, déclara-t-il tout bas avant de poser un baiser sur le front de sa première petite-fille. Merci, Fiona, merci d'être revenu avec un tel trésor.

Viviane s'empressa de me serrer contre elle, prenant soin de ne pas brusquer la petite.

— Bienvenue chez toi, me murmura-t-elle à l'oreille alors que ses doigts caressaient mes cheveux.

— Merci, répondis-je, le cœur gonflé d'affection pour ces deux personnes si indulgentes.

J'étais soulagée par la réaction de mes beaux-parents, même si, de toute évidence, elle était largement influencée par la présence d'un petit ange aux yeux clairs. Comme pour se faire accepter du reste de la tribu, la chipie se réveilla de bonne humeur, un large sourire aux lèvres et les mains tendues vers Viviane.

— Je peux ? demanda l'intéressée, morte d'impatience de la tenir pour la première fois.

— Bien sûr.

Je lui donnai ma fille qui se mit à gazouiller comme un pinson, faisant fondre l'assemblée en quelques secondes seulement. Des dizaines d'acclamations retentirent, transformant une meute grognonne en une grosse guimauve bien moelleuse.

Christopher avait raison, Onora était très forte à ce jeu-là !

Dans la maison, tout le monde n'avait d'yeux que pour elle et je pus m'échapper furtivement vers le buffet sans qu'on ne me prête la moindre attention. C'était à qui aurait le plus beau sourire et la plus belle grimace. À coups de gouzi-gouzi et de baba bibi babi, chacun quémandait son moment de grâce et de bonheur. En un claquement de doigts, j'avais plongé dans un asile de dingues complètement gagas d'une petite boule toute rose de six kilos.

Je me permis de grignoter une oreillette et quelques dattes, car je n'avais pas mangé depuis la veille et mon ventre commençait à crier famine. Christopher vint me rejoindre devant le buffet des treize desserts, plutôt satisfait de son discours.

— C'est dans la poche ! chuchota-t-il, fier de lui.

— Tu peux remercier ta fille. Sans elle, je ne suis pas sûre que nous serions encore vivants, ricanai-je en lui servant un verre de jus de pomme.

Il le refusa pour porter son dévolu sur une bouteille de champagne qui gisait dans un seau rempli de glace.

— Une petite coupe ?

— J'allaite Onora, je te rappelle. Je ne compte pas faire d'elle une ivrogne.

Il but directement au goulot, sans s'embarrasser de la bienséance.

— Chris, ça ne se fait pas !

— Je fête ma paternité. J'ai bien le droit, non !

Il est vrai que le choc qu'il venait de vivre avait dû lui donner grand soif.

Amusée, je croquai dans une poire et vis Shana, seule sur le divan en train de ruminer sa rancœur. Ses gestes secs et saccadés trahissaient son tourment.

— Je vais aller lui parler, suggéra Christopher qui avait remarqué la même chose que moi.

— Non. Laisse-moi faire. Il faut qu'elle vide son sac et je ne préfère pas que tu assistes à ça.

— C'est ma sœur.

— Justement. Je sais que tu tiens à elle et je veux arranger les choses. Tant que l'abcès ne sera pas percé, elle ne pourra pas accepter Onora comme sa nièce.

Il sembla hésiter, conscient du fait que sa sœur pouvait être un véritable démon quand elle s'y mettait.

— Chris, va rejoindre tes parents, insistai-je. J'ai peur qu'ils finissent par manger notre fille à force de la dévorer des yeux comme ça.

— D'accord.

Dans une brève accolade, il me répéta qu'il m'aimait plus que tout et finit par me laisser face à mes responsabilités.

Les quelques pas qui me séparaient du fauteuil furent difficiles et terriblement anxiogènes.

— Salut Shana.

Pas de réponse. Elle but son verre cul sec et plongea ses yeux froids dans le foyer de la cheminée. Les flammes dansaient une ronde folle autour d'une pyramide de bûches et ne parurent pas dérangées par la vague polaire qui courait soudain sur elles. Je m'éclaircis la gorge.

— Ça va ?

Deuxième vent glacial.

— Je ne ferai plus de mal à Christopher, je te le promets.

Elle soupira de manière exagérée.

— Je t'assure, m'obstinai-je.

Elle me fustigea du regard et grommela de mauvaise grâce :

— T'as intérêt.

Il y avait du mieux. Elle venait d'ouvrir la bouche ! Victoire !

— Tu n'as plus rien à craindre de moi.

Elle poussa un petit rire narquois, tiraillée entre le scepticisme et le désespoir.

— De toute façon, je n'ai pas vraiment le choix, lança-t-elle en effaçant d'un geste vif une larme qu'elle ne voulait pas me dévoiler.

— Tu as le droit de me détester.

— Encore heureux. Tu as bousillé la vie de mon frère, je te rappelle.

— Chris est chef d'entreprise désormais. Il a réussi sa vie, bien plus que lorsqu'il était simple écrivain. Il me semble que je n'ai rien bousillé du tout.

Sa tête se vissa vers moi, comme dans un film d'horreur.

— Tu n'oses quand même pas insinuer qu'il te doit sa réussite ?

— Non, bien sûr que non.

— Je l'ai ramassé à la petite cuillère, me reprocha-t-elle d'un ton aigre.

— Je sais...

— Non, tu ne sais rien. Tu ne sais pas ce que ça fait de voir son petit frère se détruire pour une pétasse.

OK, je ne l'avais pas volé. Elle vomissait sa haine sur moi et me l'aurait fait avaler par tous les trous si elle avait pu.

— J'ai eu un frère, moi aussi. Et je comprends ce que tu ressens à mon égard.

L'espace d'un instant, je me demandai si elle n'allait pas me sauter à la gorge avec ma compassion déplacée. Une veine se mit à palpiter sur sa tempe et les coins de sa bouche frémirent.

— Chris est trop fragile pour supporter une autre séparation, tu piges ça ?

— Je ne compte pas le quitter.

— J'espère pour toi, sinon je te jure que, cette fois, je te bute.

Voilà qu'elle nous donnait sa bénédiction maintenant. C'était à ne plus rien y comprendre. Il y a quelques mois, elle ne voulait pas que je l'approche et maintenant, elle me menaçait de mort en cas d'éloignement.

— Tu vas devoir lui réapprendre à profiter de la vie. Moi, j'en peux plus, j'abandonne, me confia-t-elle d'une voix cassée en laissant finalement rouler sa tristesse le long de ses joues.

— Chris va bien.

— Non, il va mal ! Tu ne le connais pas, il n'est plus le même.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Depuis sa tentative de suicide, il ne met plus le nez dehors. À Arles, il ne sortait déjà plus de chez lui et a démissionné sur un coup de tête. Il était à deux doigts de finir SDF. J'ai été obligée de le prendre sous mon aile, de l'héberger et de lui prêter de l'argent pour qu'il puisse monter sa boîte.

— C'est du passé.

— Il passe tout son temps devant l'écran de son ordinateur. Je me demande s'il se rappelle encore quelle est la couleur du ciel. Il bosse jour et nuit, enchaîne les contrats, les publications, les lectures, les corrections, on dirait un ours enfermé dans une grotte ! Maman a réussi à le sortir de force pour venir passer Noël à la montagne, mais il ne décroche pas de son PC. C'est un véritable

drogué du boulot. Il n'a plus aucune vie sociale, rien !

— Tout va changer maintenant. Je suis là et Christopher va reprendre goût à la vie, je te le promets.

Elle leva les yeux au ciel, courbée sous le poids des inquiétudes qu'il lui avait fait vivre ces derniers mois.

— Merci, Shana, repris-je le plus sincèrement possible. Merci pour tout ce que tu as fait pour lui. Ça n'a pas dû être facile tous les jours, mais tu es une bonne grande sœur.

Elle se tordait nerveusement les doigts, le regard empreint de crainte. La tentative de suicide de Chris l'avait profondément marquée et aucune de mes promesses ne pouvait retirer l'effroi de le perdre à nouveau.

## Chapitre 24

Je retrouvai mon chef d'entreprise en herbe dans la cuisine, fanfaronnant comme un paon devant la basse-cour, avec sa fille au bras.

Jamais Onora n'avait vu autant de personnes réunies. Elle scrutait attentivement chaque visage sans se départir de son charmant sourire enjôleur.

— Bon, rends-la-moi, maintenant, rouspétait Alain avec impatience.

— Non, un peu à moi, s'insurgea la vieille tante qui m'avait lapidée quelques minutes auparavant. Toi, tu l'as déjà eue tout à l'heure.

— Hop hop hop ! s'écria Viviane en tapant dans ses mains. Vous allez me la traumatiser, cette petite. Tout le monde dehors. Ma princesse doit se reposer et, de toute évidence, elle préfère les bras de sa mamie.

Une volée de contestations s'éleva dans la pièce quand elle arracha Onora des bras de son père pour vite la couvrir de bisous affectueux. Appuyée contre le montant de la porte, je regardais la scène avec un certain amusement.

L'attroupelement finit par s'éparpiller, reformant peu à peu les clans habituels, hommes, femmes, ados et enfants.

Cette année, c'était au tour de Maëlis, une cousine éloignée de dix-sept ans, d'aller chercher le sapin avec son petit ami, un gothique un peu timide d'une vingtaine d'années. Avec leur allure un peu décalée, je redoutais le pire quant au choix de l'arbre. Peut-être allaient-ils revenir avec sapin floconné de noir.

Christopher me demanda si je voulais aller faire de la luge, ce que je refusai immédiatement vu que je n'avais qu'une petite robe et des bottines à talons hauts pour seuls vêtements. Je ne voulais pas finir en bonhomme de neige.

Finalement, nous optâmes pour la piscine féerique. Viviane me prêta son maillot de bain puisqu'elle était bien trop occupée à pouponner pour aller se baigner. Tandis qu'elle cherchait le précieux vêtement dans sa valise, elle envoya Alain en ville pour acheter quelques affaires « nécessaires pour la princesse ». Si j'avais su que la liste qu'elle venait d'établir contenait la moitié du magasin, j'aurais épargné cette torture au pauvre papy.

Le maillot était aux antipodes de celui que je portais voilà un an, mais il allait dans l'eau et c'était bien la seule chose que je lui demandais.

Lorsque Christopher me vit débarquer au bord de la piscine avec mon deux-pièces de grand-mère rose fuchsia à gros motifs noirs, il éclata d'un rire de ténor qui résonna dans toute la pièce. Les enfants barbotant dans l'eau n'y prêtèrent pas attention, bien trop accaparés par les plongeurs majestueux des adolescents.

Je nageai jusqu'à Christopher, en évitant tant bien que mal les éclaboussures des petits garnements, et me pendis à son cou.

— T'as vu ça comme il me va bien, ce super maillot ! rigolai-je, ivre de bonheur d'être enfin dans ses bras.

— Ton corps a bien changé avec la grossesse.

— En effet oui, j'ai pris quelques kilos, me vexai-je un peu. Mais quand on porte la vie pendant neuf mois, il en reste forcément des traces.

— Je ne te critiquais pas, me rassura-t-il en posant un baiser sur le haut de mes seins. Au contraire, je trouve que ta poitrine est... comment dire... impressionnante, voire même appétissante.

— C'est certain qu'elle est loin de ressembler à celle que je me trimballe dans ton bouquin. Tu as osé écrire, je cite, que mes seins ressemblaient à « deux minuscules citrons, aussi dégueulasses et acides que mon esprit ».

Il bascula la tête en arrière.

— Ça y est, tu vas encore me reprocher la publication de ce roman.

— Je remarque juste que tu ne m'as pas épargné, autant physiquement que mentalement.

— On a dit qu'on ne parlait plus du passé. Est-ce que je te demande, moi, pourquoi tu n'as pas avorté ?

Mon souffle se coupa.

— Comment oses-tu ?

Il sembla réaliser, un peu tard, la virulence de ses propos, mais ne se départit pas de son courroux pour autant.

— Je ne te reproche rien, Fiona. Je te fais juste remarquer que je ne reviens pas sur tes torts, alors ne me harcèle pas avec ce livre. Oui, OK, je n'y suis pas allé de main morte avec toi. Je t'ai fait passer pour la pire des garces parce que ça me faisait du bien d'écrire ce que je pensais de toi. Tu devais sortir de mon esprit et je ne connais aucun autre moyen que celui-là. Alors oui, j'ai été odieux avec toi, au moins autant que tu l'as été avec moi. Découvrir qui tu étais a été le plus grand désastre de ma vie. J'ai voulu en crever, Fiona, j'ai *failli* en crever, se reprit-il, les larmes aux yeux. Comment peux-tu me reprocher une chose alors que tu en es l'unique responsable ? Est-ce que tu t'es mise deux petites secondes à ma place ? As-tu seulement pensé à ce que j'avais pu ressentir lorsque j'ai vu

cet article sur Internet, avec notre photo en gros plan. Tu m'as trahi, comme jamais personne ne l'avait fait avant toi. Et pire encore, on m'a accusé de meurtre, de viol et je ne sais quoi encore. On m'a rabaissé plus bas que terre et on m'a humilié en public. Et tout ça, grâce à toi et tes super copines. Alors, si j'ai réussi à tirer un trait sur tout ça par amour, je pense que tu devrais être capable de faire de même pour quelques lignes sans importance dans un roman dont personne ne sait qu'il parle de toi !

Je venais de me prendre la plus grosse claque mentale de ma vie. Et le pire, c'était qu'il avait raison. À cent pour cent. Je me fis la promesse ferme et définitive de ne plus jamais parler de ce sujet délicat avec lui.

Après quelques minutes d'un silence pesant, je décidai de prendre la parole à mon tour.

— Lorsque j'ai appris que j'étais enceinte, il était trop tard pour avorter. Je n'ai jamais pris la pilule et mes règles n'ont jamais été trop cadencées, alors je ne me suis pas inquiétée. Surtout que j'avais d'autres problèmes à gérer. Je dois avouer que la régularité de mon cycle menstruel m'est passée au-dessus de la tête. J'ai commencé à avoir des doutes quand je me suis mise à vomir tous les matins, au boulot. Mon médecin m'a prescrit une prise de sang et, après avoir lu les résultats, il m'a affirmé que je ne pouvais plus rien y faire. C'était trop tard. Voilà pourquoi Onora est là aujourd'hui. Je ne voulais pas t'imposer cet enfant.

— Tu ne m'imposes rien du tout et je suis le plus heureux des hommes. Excuse-moi de m'être emporté. J'ai bu un peu trop de champagne et mes mots ont dépassé ma pensée, je crois.

J'opinai de la tête et me pressai contre lui, le visage au creux de son cou.

— Peux-tu me promettre, Christopher Barrow, de ne plus jamais boire une seule goutte de ce fichu champagne et, accessoirement, ne plus écrire sur moi, jusqu'à ce que la mort nous sépare ?

Il haussa un sourcil, dubitatif, puis se prêta au jeu que je lui proposais avec le plus grand sérieux.

— Je te le promets. Et toi, Fiona Duchemin, peux-tu me promettre de ne plus jamais alimenter ton satané blog ni me parler de ce livre, jusqu'à ce que la mort nous sépare ?

— Je le promets.

Nous scellâmes notre drôle d'union solennelle d'un tendre baiser réconciliateur et sincère qui nous emporta bientôt vers une étreinte plus sensuelle, à la limite des convenances. Mes doigts exploraient les reliefs de son sculptural abdomen d'acier et rêvaient de plonger plus bas sous l'élastique de

son boxer. Mais je m’y refusai. Non loin de là, des enfants jouaient à s’éclabousser et il était hors de question que je m’exhibe de la sorte. Christopher, loin de mes barrières de pudeur, fit courir sa main entre mes cuisses et remonta lentement jusqu’à ce que son pouce rencontre le fin tissu de mon maillot.

— Chris, il y a du monde, tentai-je de le calmer.

— Je te veux.

Son regard dévorait ma poitrine avec convoitise et son souffle se faisait plus difficile.

— T’es dingue, tout le monde peut nous voir.

— Baisse ta culotte discrètement.

— Non, je ne suis pas de ce genre. Ne compte pas sur moi pour initier tes petits-cousins à la pornographie.

— Personne ne nous regarde et il fait bien trop sombre pour qu’ils puissent voir ce qu’il se passe sous l’eau.

Ses gestes se faisaient plus pressants et sa main commençait à tirer sur le slip pour m’en défaire.

— Chris, rouspétai-je alors que sa deuxième main glissait maintenant au bas de mon dos.

— J’ai envie de toi et de ton corps sublime.

Mes joues s’enflammèrent. L’alcool aidant, il était désinhibé et me confiait sans pudeur ses fantasmes soudains.

— Arrête !

— Ne me dis pas que tu n’en crèves pas d’envie, toi aussi ?

Il posa ses mains sur mes fesses et me souleva afin de coller son érection grandissante contre moi, cerclant ses hanches de mes jambes. Je sentais le carrelage froid de la piscine dans mon dos et ses doigts brûlants sous l’élasthane de mon maillot.

— T’es complètement bourré.

— J’ai envie de te faire l’amour, je t’en prie, grogna-t-il de désir au creux de mon cou.

— Écoute, Chris, si tu veux, on sort de la piscine et on va dans la chambre prendre une douche froide, histoire de cuver un peu le trop-plein de champagne. Et après, on avisera.

— J’ai envie de faire ça, ici, devant tout le monde, me pressa-t-il.

— J’ai bien compris, protestai-je, mais j’ai parfaitement conscience que tu n’es pas dans ton état normal. Alors, tu vas te calmer et sortir de l’eau.

— Je ne peux pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que tout le monde va remarquer qu’il se passe quelque chose de pas très catholique dans mon slip, m’apprit-il en me pressant un peu plus contre l’imposante protubérance dure qui frottait ma culotte.

— Oui, certes.

Les hommes avaient quelques petits désagréments embarrassants auxquels les femmes ne pensaient pas lorsqu’elles étaient excitées.

— Mais, il y a une minute, tu me disais que tu voulais me baiser devant tout le monde, alors j’imagine que tu n’es plus à ça près, repris-je tandis que ses doigts se faisaient de plus en plus insistants.

Viviane débarqua dans la pièce, une casserole à la main et une cuillère en bois dans l’autre pour attirer l’attention de tous avec ses tambourinements fracassants. Il me lâcha aussitôt.

— C’est l’heure de faire le sapin ! Tout le monde dans le salon, hurla-t-elle comme à son habitude.

— Oh ! protestèrent les petits qui ne voulaient pas quitter le bassin bien chaud.

— On ne rouspète pas ! s’indigna-t-elle en tordant la bouche. Vous avez dix minutes pour monter dans vos chambres et prendre votre douche. Hop hop hop, tout le monde dehors !

Elle disparut aussitôt, suivie de près par la meute bougonnante qui marchait comme des zombies traînants la patte.

Je rejoignis à mon tour l’échelle en inox dans la partie enfant du bassin. D’une brasse puissante, Christopher me rattrapa et se colla dans mon dos avant que je ne puisse monter la première marche.

— Tu comptes aller où comme ça ? me susurra-t-il à l’oreille avant de la mordiller.

— Ta mère nous attend.

— Eh bien, elle attendra.

Il entremêla ses doigts aux miens qui tenaient déjà la rampe argentée fermement.

— Mais, c’est le rituel du sapin ! protestai-je, fan de ce moment familial auquel je rêvais depuis des mois sans croire une seconde que je pourrais le revivre une nouvelle fois.

Sa bouche plongea dans mon cou, faisant s’envoler en éclats mes envies de coutume traditionnelle pour quelque chose de bien plus original. Son maillot me frottait avec vigueur, me laissant craindre le pire pour celui de sa mère.

— On va dans la chambre.

— Non, je te veux ici, gémit-il sur un ton suppliant.

— Mais quelqu'un pourrait nous voir.

— Tout le monde est parti, la piscine est vide.

— Ta mère pourrait revenir nous chercher si elle ne nous voit pas au salon d'ici dix minutes.

— Vu comme tu m'excites, je pense qu'on sera même en avance pour décorer son sapin de malheur.

Je secouai la tête.

— Chris, c'est...

La surprise fit mourir la fin de ma phrase sur mes lèvres. Il venait de m'ôter mon bas de maillot d'un geste expert et je me retrouvais à moitié nu dans un bassin où n'importe qui pouvait entrer d'une minute à l'autre. Mon cœur battit plus fort, partagé entre la crainte et l'ivresse d'être pris en flagrant délit.

Il empoigna ma poitrine et la malaxa sensuellement. Une de ses mains glissa sur mon bas-ventre et vint titiller mon intimité avec d'amples mouvements en huit. Je me mis à haleter de désir.

— Chris, je préférerais aller dans la chambre. Vraiment.

— Ose me dire que le risque ne t'émoustille pas, murmura-t-il en me léchant la nuque.

— C'est risqué.

— J'aime le risque.

Ses doigts glissèrent entre mes lèvres gonflées et s'immiscèrent en moi sans mal. Je vacillai sous ses caresses d'une douceur exquise. Heureusement que j'avais pied dans cette partie-là de la piscine, car je ne sais pas comment j'aurais pu tenir sur une simple petite échelle brinquebalante. De sa main libre, il écarta mes cuisses et souleva délicatement l'une d'entre elles pour la poser sur la première marche.

— Cambre-toi, me guida-t-il alors que je commençais à manquer d'air.

— Chris.

Il venait de retirer son short de bain et pointait vers moi son sexe érigé. Docile, je me soumis à son bon vouloir.

Sentir son souffle court dans mon dos me transporta un peu plus vers les abîmes du plaisir. Je fermai les yeux et me mordis la lèvre inférieure en basculant la tête en arrière. J'accentuai la cambrure de mes reins et ondulai au rythme du va-et-vient de ses doigts. Il plaqua son corps moite et brûlant contre le mien et me pénétra enfin.

— Oh oui, soufflai-je.

— Bordel, jura-t-il en se crispant soudain. Depuis le temps que je rêve de ce moment.

Je retins ma respiration, assaillie par mes émotions. Christopher temporisa l'acte quelques secondes, reprenant son souffle chargé de désir. Après avoir retrouvé son calme, il entreprit de poursuivre ce qu'il venait de commencer à un rythme plus raisonnable. Je le sentis glisser en moi lentement prenant garde à ne pas me brusquer.

La tête renversée sur son épaule, je haletais d'un désir inouï. Sa poitrine se gonflait à un rythme aussi chaotique que le mien. Le corps tendu à l'extrême, je sentais la salve de jouissance s'emparer de mon âme alors que les doigts de Chris poursuivaient leur course folle sur ma peau. Mon cœur battait avec virulence.

— Chris, le prévins-je alors que je sentais mon corps défaillir sous l'assaut d'un orgasme imminent. Je ne vais plus tenir très longtemps.

— Je ne veux pas te faire mal. Je préfère y aller doucement après ton accouchement.

— Tu ne me fais que du bien, je t'assure.

— Tu es si fragile.

— C'est bon, Chris. C'est tellement bon.

Rassuré par mes paroles d'encouragement, il se laissa aller à ses pulsions sauvages et plongea en moi brusquement. J'en profitai pour lâcher les vannes du désir et éclatai d'une jouissance salvatrice qui me tira un long râle rauque et puissant. Christopher ne bougeait plus, tendu comme un arc, se demandant sans doute s'il devait jouer une nouvelle fois au con avec moi au risque d'engendrer toute une longue lignée de petits Barrow. Il décida de se retirer pour éviter un tel scénario et se soulagea dans l'eau chaude de la piscine.

Nos corps retrouvèrent leur souplesse habituelle et Christopher me serra fort dans ses bras en me berçant lentement.

— Ça va ? demanda-t-il doucement.

— Oui, le rassurai-je, tout sourire. Ce n'est pas parce que je suis mère maintenant que je suis en sucre.

Ses bras musclés m'enveloppèrent avec tendresse avant de parcourir le reste de mon corps.

— Ça a été plutôt rapide. Je suis désolé de ne pas avoir assuré, s'excusa-t-il. Ça me fait toujours ça quand j'ai un peu trop bu. Et puis, ça faisait tellement longtemps que je rêvais de ton corps.

— C'était très bien. Je t'assure.

Nous nous embrassâmes, satisfaits l'un comme l'autre par nos douces retrouvailles.

## Chapitre 25

Dès l'aube, Onora me réveilla en fanfare, faisant fi de l'heure tardive à laquelle je m'étais couchée pour assister à la messe de minuit. Je soulevai le tee-shirt de nuit emprunté à Chris et lui fournis son petit-déjeuner express avant qu'elle n'ameute toute la maison. Les chiffres rouges du réveil indiquaient six heures du matin. Il fallait que je rentre sur Cabriès. Félix devait m'attendre de pied ferme pour sa balade matinale. Il avait beau être totalement indépendant grâce à sa litière et son distributeur de croquettes, il ne pouvait pas ouvrir la porte tout seul pour prendre l'air. Le propriétaire de l'appartement avait refusé que j'installe une chatière dans sa porte d'entrée toute neuve.

Lorsque la princesse s'assoupit enfin, je la posai tout contre son papa et disparus à pas de loup dans la salle de bains pour prendre une rapide douche.

Je ne savais pas quand j'allais revoir Christopher et la simple idée de m'éloigner de lui me faisait mal. Mais je ne pouvais pas punir une journée de plus mon chat et le confiner jusqu'à la fin de sa vie dans un minuscule appartement aux volets clos. Lorsque je l'avais adopté, je lui avais promis de prendre soin de lui et je comptais respecter mes engagements. Même s'il était loin d'être l'animal de compagnie idéal, j'étais sa maîtresse et je devais en assumer les conséquences.

Peut-être que Christopher pourrait venir me voir le week-end prochain ? Après tout, il était patron maintenant et il ne devait rendre de compte à personne.

J'avais envie de lui, de le sentir en moi encore une fois avant de partir, mais je savais d'avance qu'il allait se réveiller avec la gueule de bois et un terrible mal de crâne. Après tout ce qu'il avait bu la veille, il s'était endormi comme un bébé à peine avions-nous franchi le seuil de sa chambre.

Je sortis de la salle de bains, entourée d'une grande serviette bleue, à la recherche de mes vêtements. Si j'avais su que nos retrouvailles se passeraient aussi bien, j'aurais prévu une valisette avec une tenue de rechange.

Dans l'obscurité de la pièce, je cherchais à l'aveugle ma culotte qui devait traîner quelque part sur la couette lorsque je sentis la main de Christopher venir à la rencontre de la mienne.

— Salut toi, susurra-t-il en déposant un baiser sur chacun de mes doigts.

— Je ne voulais pas te réveiller.

— Et tu comptais disparaître sans dire au revoir ?

Sa bouche montait lentement vers mon épaule, picorant ma peau de baisers affectueux.

— Je dois partir.

Il fit claquer sa langue plusieurs fois sur son palais pour me signifier qu'il n'adhérait pas du tout à mon plan. Il me prit la main et m'attira sur le matelas en douceur.

— Chris, où est Onora ? demandai-je en tâtonnant autour de moi, de crainte de l'écraser.

— Je l'ai confié à ma mère. Elle était ravie.

Je remarquai aussi qu'il avait pris le temps de passer sous la douche et de se laver les dents. Prévoyant !

— Aurais-tu une idée derrière la tête ? minaudai-je en me calant contre son corps nu.

— À part te satisfaire jusqu'à ce soir ? Non.

— Je ne peux pas. Félix doit...

De nouveaux claquements ténus me firent taire. Il prit mon menton entre ses doigts et effleura mes lèvres de la langue avant d'y plonger timidement. Mon Dieu que c'était bon lorsqu'il prenait son temps ! J'aurais voulu que ce moment de tendresse dure une éternité. D'un geste adroit, il dénoua la serviette qui nous séparait et m'écrasa de tout son long. Sa main droite remonta délicatement le long de mon flanc, enroula la courbe de mon sein du bout des doigts et finit sa course dans ma nuque où il me prodigua un savant massage honteusement divin. Affaiblie par ses caresses lascives, je cédaï à ses envies et le laissai diriger mon corps à son bon vouloir. Il couvrit mon cou de langoureux baisers humides tandis que le poids de ses hanches me faisait écarter les cuisses peu à peu.

— Bébé, tu me rends dingue, murmura-t-il tout en poursuivant sa dégustation tout près de mon oreille.

Il descendit lentement, prenant à pleine bouche mon téton durci d'un désir incandescent. Je gémis de sentir sa langue glisser vers mon nombril, sachant d'avance qu'il ne s'arrêterait pas en si bon chemin. Mes doigts s'enfouirent dans sa chevelure, le poussant à poursuivre dans cette direction. À mesure qu'il descendait, je me tortillais d'impatience, me demandant combien de temps j'allais pouvoir tenir avant d'exploser.

— Chris, le suppliai-je alors qu'il prenait son temps à mordiller l'intérieur de

mes poignets, abandonnant lâchement la chair intime qui crépitait à quelques centimètres de lui.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il alors que je haletai à en avoir mal.

— Je te veux, toi.

— Et plus exactement ? fit-il taquin en frôlant mon sexe de son souffle brûlant.

Je frémis.

— Chris.

— Je veux l'entendre.

Le feu coulait dans mes veines et ma tête me tournait sous l'emprise de cette suffocante chaleur. Mon corps se couvrait de sueur alors que le besoin de le sentir me pénétrer devenait insoutenable.

— Je veux ta langue au plus profond de moi, avouai-je en proie à un désir pur.

— Ici ? demanda-t-il en frôlant mes lèvres intimes de son nez.

— Oui.

Avec délicatesse, la pointe de sa langue glissa dans ma fente moite. La sensation de sa bouche à cet endroit me tira un cri que je tentai d'étouffer avec la main. Je ne voulais pas réveiller les hôtes et encore moins leur faire savoir que Christopher me torturait de la sorte. Il écarta habilement les replis sensibles et lança un grognement rauque avant d'entamer une douce succion autour de mon clitoris.

— Oh mon Dieu, suffoquai-je, le corps en feu.

— Mmm... bébé, tu es si bonne.

Les mots me manquaient pour lui dire à quel point j'aimais ce qu'il me faisait. Sentir sa langue me laper de la sorte me tira un frisson dans tout le corps. Ses caresses buccales se firent plus longues et plus profondes tandis que ses mains laissaient des traînées de velours sur leur passage.

Il se mit à suçoter et à laper avec plus de vigueur encore, obligeant mon vagin à se contracter follement. Ses râles de volupté intensifièrent mon plaisir et me plongèrent bientôt dans un état second où je peinais à respirer. L'orgasme se propagea en moi en une onde destructrice qui dévasta tous mes sens. Aveugle, sourde, muette, je ne pouvais plus bouger, simplement spectatrice de l'immense flot de désir qui me consumait. Je retins mon souffle un instant et finis par voler en éclats dans la bouche de mon merveilleux amant.

J'humectai mes lèvres sèches et retrouvai peu à peu mon calme tandis que Christopher déposait une pluie de baisers à l'intérieur de ma cuisse.

— Wouaw, pus-je simplement articuler pour le féliciter de cet exploit.

Je sentis sa bouche former un sourire satisfait lorsqu'il remonta jusqu'à mon visage.

— Tu n'as encore rien vu. Je compte bien me faire pardonner la pitoyable démonstration d'hier.

— Ce n'était pas pitoyable, arrête.

Il repoussa les fines mèches qui collaient mes tempes et les cala derrière mes oreilles.

— J'ai été nul.

— Chris...

— Chut, me fit-il taire d'un chaste baiser. Je t'aime, bébé, est-ce que tu le sais ?

— Oui.

— Et est-ce que tu te rends compte à quel point je suis dingue de ton corps ?

— Je m'en doute aussi, le rassurai-je en lui caressant le dos.

— Alors, si tu t'en doutes seulement, laisse-moi te le prouver pour de bon.

Sa langue emplit ma bouche, partageant un peu le goût subtil de ma jouissance. C'était la première fois que je savourais ainsi le suc de ma propre intimité et la sensation m'électrisa. Le bruit délicat de nos souffles mêlé à nos gémissements de désir en rajouta à mon ivresse. Je voulais, à mon tour, lui offrir un peu de ce paradis qu'il venait de m'offrir. D'un mouvement brusque, je le repoussai sur le dos et l'embrassai avec avidité, me délectant de la délicieuse sensation de ses abdos sous mes doigts. Les muscles de son ventre se contractèrent au contact de mes mains polissonnes.

— Fiona, haleta-t-il en comprenant où je voulais en venir lorsque mes lèvres commencèrent à dévaler son cou.

— Ce n'est pas ce que tu veux ?

— Non... enfin, si, bien sûr que si, se reprit-il, perturbé par mes soudaines caresses sur son membre viril. Mais je ne veux pas te forcer à faire quoi que ce soit.

— Tu ne m'obliges à rien, assurai-je avant de faire glisser mes lèvres autour de son membre érigé.

Tout son corps se tendit. Ses mains, chaudes et impatientes, froissaient ma chevelure rousse, me poussant à le prendre plus en bouche. Je m'y soumis avec délectation, et l'enfonçai en moi sur toute sa longueur. Sa respiration chaotique trahissait son manque de contrôle, il ne pouvait plus bouger, à deux doigts de la jouissance. Ma langue ondulait tout autour de son membre sublime tandis qu'il grossissait à vue d'œil. Je reculai jusqu'à le retirer entièrement avant de

l'engloutir à nouveau, butant au fond de ma gorge dans un mouvement rapide.

— Bébé, éructa-t-il d'une voix gutturale.

Sa voix m'excitait tellement qu'un frisson de désir me parcourut. J'accélérai peu à peu la cadence, consciente qu'il ne tiendrait pas longtemps si je soutenais ce rythme infernal. Un voile de sueur avait recouvert son corps, exhalant de divins parfums érotiques mêlés aux effluves de sa peau. Il basculait ses hanches en avant pour mieux s'enfoncer dans ma bouche, respirant de plus en plus vite, de plus en plus fort, à quelques lampées de la libération. Je pouvais sentir les prémices salées de son sperme sur ma langue.

Contre toute attente, il se dégagea de mon étreinte et me fit remonter vers lui pour que je l'embrasse passionnément.

— Tu prends la pilule ? murmura-t-il tout bas.

— Non.

Il tendit le bras et récupéra un préservatif dans la table de chevet. Après une minute à peine, je me retrouvai à nouveau à califourchon sur lui.

— T'es devenu un pro en la matière, remarquai-je d'un air suspect. Aurais-tu eu d'autres aventures durant ton célibat ?

— Je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi, Fiona.

— Il est parfois inutile d'avoir des sentiments pour ce genre de chose.

— Ce n'est pas le moment pour une scène de jalousie. Je te dis qu'il n'y a eu personne depuis notre rupture.

— Oui, mais...

Il me fit rouler sur le dos et s'empara de mes lèvres pour me faire taire. Il avait raison, ce n'était ni l'endroit ni le moment pour parler du passé.

Ses mains parcouraient habilement ma poitrine, jouant avec mes seins pour faire monter le désir en moi. Je lui rendis son baiser comme si j'allais le dévorer, surprise par l'assurance qu'il dégageait. Son baiser s'intensifia, noyant ma langue de caresses sensuelles et voraces. Mes jambes s'écartèrent d'elles-mêmes lorsqu'il émit un grognement de désir.

— Je vais te faire jouir jusqu'à ce que tu ne puisses plus te passer de moi.

— Oh oui, murmurai-je de délice en ployant la tête en arrière.

Sa langue fourragea dans mon cou, fouettant mon désir à m'en faire pleurer. Il avait décidé de me malmener, de me faire glisser au bord du gouffre et, le pire, c'est que j'aimais ça.

— Chris, le pressai-je, sentant la tension monter entre mes cuisses.

— Tu abandonnes déjà ?

— J'ai envie de toi, je t'en prie.

— Mmm, j’aime t’entendre supplier.

— Arrête bon sang, suffoquai-je.

— Ne t’inquiète pas, je fais monter la pression et la jouissance n’en sera que meilleure.

Le plaisir déferla comme un torrent dans tous mes organes, dévastant tous mes muscles dans son sillage. Je m’accrochais à lui comme si ma vie en dépendait.

— J’en peux plus, intimai-je en plantant mes ongles dans son épaule.

— Je sais. Encore un peu, résiste.

Si j’avais pu le mordre pour le faire souffrir, je m’en serais donné à cœur joie, mais il évitait scrupuleusement ma bouche, se concentrant sur la partie sensible de ma gorge. Il entrelaça ses doigts aux miens et donna un vigoureux coup de reins qui me tira un gémissement de délivrance. Il était en moi, entier, puissant, me remplissant dans toute ma profondeur. Nos corps se crispèrent quelques secondes, le temps de retrouver un souffle salvateur.

— Chris, t’as pris des cours ou quoi ? haletai-je avant qu’il ne capture à nouveau ma bouche pour ne plus m’entendre.

Il commença à se mouvoir lentement, dans une précision affolante de subtilité, sachant exactement quoi faire et à quel moment pour me rendre folle. Je me laissais guider par son savoir inouï en matière de jouissance.

Peut-être avait-il mis à profit ces derniers mois en solitaire pour visionner quelques bons films instructifs ? Il faudra que je pense à lui demander les titres.

Il accéléra le rythme de ses va-et-vient, tandis que nos souffles s’emballaient.

— Chris, Chris, répétais-je comme une litanie en montant dans les octaves.

— Oh, bébé, c’est trop bon.

Mon bas-ventre se crispa tandis qu’il me possédait sans relâche, m’infligeant des coups de reins plus virulents les uns que les autres. Je sentais la jouissance monter en moi, s’amasser au plus profond de mes entrailles.

— Bordel, gémit-il en se figeant de tout son long, un long râle au bord des lèvres.

L’orgasme me rattrapa aussitôt, cisillant à mon tour mon corps tendu par tant de souffrance. Christopher s’abattit sur moi, anéanti, consumé jusqu’à la dernière étincelle de vie. Son nez fouilla dans mon cou et il y déposa un tendre baiser.

— Tu sens bon, bébé.

Tout avait changé dans sa façon de me faire l’amour, jusqu’au petit nom qu’il me donnait jusqu’alors. Le gentil Bisounours avait fait place à « bébé » et, dans sa bouche, ce mot devenait tout de suite très érotique.

Il roula sur le côté et me regarda, en appui sur un coude. Les premiers rayons

du soleil perçaient les volets, offrant à la chambre une douce luminosité. Même avec les cheveux en bataille et de la sueur plein le visage, ce type était beau à tomber alors que je devais ressembler à un chat hirsute sortant du bain. Ses doigts couraient sur mes lèvres, redessinant les contours avec minutie.

— J'ai adoré ce que tu m'as fait, me confia-t-il en venant cueillir un baiser.

— Moi aussi.

Ses mains glissaient le long de mon flan avec une douceur folle et mon corps se couvrit de chair de poule. Son baiser s'intensifia tandis que je sentais contre ma jambe son sexe retrouver de l'ardeur. Moi, par contre, j'étais trop exténuée pour entreprendre quoi que ce soit.

Je ne sais pas comment font ces nanas dans les bouquins érotiques, mais je n'arrive pas à jouir quinze fois à la suite comme elles peuvent le faire sans problème. Soit je n'étais pas normale, soit les écrivains avaient une sacrée imagination. Je jetai un œil au réveil.

— Neuf heures ?

— Oui, pourquoi ? demanda-t-il en poursuivant ses caresses sur mon ventre.

— On a fait l'amour pendant presque deux heures !

— Laisse-moi cinq minutes et je vais te montrer de quoi je suis capable.

— Je suis morte, Chris. On verra ça un autre jour, tu veux.

— Non, je ne veux pas.

— Eh bien, tu vas devoir faire avec, décidai-je en me redressant brusquement.

Il tenta de me rattraper, mais je fus plus rapide que lui et quittai le lit pour me rafraîchir un peu. Onora n'allait pas tarder à me réclamer son lait et il était hors de question que je sorte de la chambre dans cet état.

J'avais bien fait de verrouiller la porte de la salle de bains car Christopher essaya de m'y rejoindre à plusieurs reprises et je n'osais imaginer à quelle heure nous aurions fini de nous préparer.

Lorsque je sortis, il boudait un peu. Assis sur le lit, vêtu d'un costume anthracite, il feuilletait un magazine de voitures en silence. Quand il tourna ses grands yeux sombres vers moi, mon cœur s'emballa de plus belle. Mon Dieu, cette veste lui allait comme un gant et renforçait ce côté mâle que j'aimais tant. Je resserrai le drap de bain contre ma poitrine et fis un pas dans sa direction.

— Je dois y aller. Félix doit miauler à s'en rendre malade et...

— Il ne va pas en mourir.

Il me tendit la main pour que je m'approche encore et me tira vers lui en un mouvement fluide. Son regard s'assombrit tandis que mon visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien.

— Embrasse-moi, ordonna-t-il sans ambages.

Je le chevauchai et pris son visage maussade dans mes mains.

— Je t’embrasse, mais c’est tout. De toute façon, on se revoit bientôt. Le week-end prochain, pourquoi pas, planifiai-je en posant un furtif bisou sur ses lèvres.

Il fronça les sourcils et chercha à nouveau mes lèvres alors que je reculais un peu. Sa mâchoire se pressa sous le coup de la frustration.

— Je n’ai pas envie qu’on se quitte.

— Sois raisonnable, Chris. Onora ne va pas tarder à avoir faim et je dois être auprès d’elle.

— Ma mère saura la calmer.

— Elle ne pourra pas la nourrir, que je sache, et mon corps me fait savoir qu’il est l’heure d’allaiter.

— Je peux rendre service, dit-il en défaisant le nœud de la serviette.

— Arrête.

Sa bouche engloba mon sein avec avidité et sa langue vint titiller le mamelon durci pour en faire sortir le précieux liquide. Tandis que je tentais de le repousser, il saisit mes mains et les plaça dans mon dos fermement.

— Je veux juste un dernier vrai baiser, Fiona. Ensuite, je te laisse.

Ses yeux me mettaient au défi de résister à ses avances et je savais que je risquais de lui céder par la seule force de sa bouche. Ses baisers étaient comme une drogue qui me faisait tomber à coup sûr dans les méandres du désir.

— Je ne préfère pas, annonçai-je à moitié vaincue par la chaleur de son souffle au creux de mon cou.

Sourcil arqué, il esquissa un sourire outrageusement sexy. Ce n’était pas du jeu ! Comment pouvais-je résister face à cette expression érotique qui me procurait des papillons dans le ventre ?

Je déglutis et fermai les paupières lorsque ses mains abandonnèrent les miennes pour se glisser sous mes fesses. D’une simple poussée, je me retrouvai assise sur son érection qu’il prenait plaisir à mouvoir doucement.

— Chris, murmurai-je à son oreille, me sentant défaillir de seconde en seconde.

— Juste un baiser.

— Je ne peux pas.

— Mais si, tu peux.

Je me mordis la lèvre, savourant les sensations qui me bombardaient l’entrejambe alors qu’il accentuait ses mouvements du bassin. Mes hanches se

mirent à osciller lentement sans que je ne puisse les contrôler. Les traîtresses !

Il m'attrapa la nuque de sa main droite et guida ma croupe avec l'autre. Mon bas-ventre se contractait à chacun de ses coups de reins, m'entraînant dans une douce folie qui me força à lui donner son dernier baiser. Mon corps s'embrasa au contact de sa langue si habile tandis que le tissu de son pantalon commençait à devenir vraiment encombrant. Je n'avais qu'une envie, le sentir en moi jusqu'au plus profond de mes entrailles.

Sans cesser de l'embrasser, j'ôtai sa cravate et déboutonnai un à un les boutons de sa chemise blanche, profitant au passage de la douceur de son torse velouté. Mon intimité se vrillait sous l'effet d'un plaisir d'une intensité incomparable. Il frotta son nez dans mon cou et ses dents effleurèrent le lobe de mon oreille. Je tentais de maîtriser les battements de mon cœur qui soulevait ma poitrine de manière désordonnée.

— Tu veux toujours partir ? demanda-t-il d'une voix douce et terriblement sensuelle.

— Non, gémis-je en basculant la tête en arrière pour m'offrir à l'assaut de sa langue.

Il dégagea son membre de ses vêtements et le recouvrit d'un préservatif en un claquement de doigts. Grisée par cette courte attente, je haletais, assoiffée de sensations fortes. Et tandis que nos lèvres se soudaient en un long et tendre baiser, il m'empala brutalement de toute sa grandeur. J'en pleurai presque tant le soulagement fut divin. Je n'eus pas le temps de bouger que la jouissance me prit par surprise, là, sans prévenir. Alors que nous venions à peine d'unir nos deux corps. Elle se répandit en moi, tétanisant des muscles que je ne connaissais même pas jusqu'alors.

— Chris, hoquetai-je en m'accrochant à lui de toutes mes forces avant de me détendre enfin.

— Déjà hors course, bébé ?

— Oh bon sang, haletai-je à bout de souffle, c'était trop bon.

— Mais, ce n'est pas fini.

D'une roulade habile, il me plaqua contre le matelas et m'observa quelques secondes en silence.

— On t'a déjà dit que tu étais la plus belle femme du monde ?

Ses yeux me dévoraient littéralement. Je pouvais presque sentir leur morsure délicate sur ma peau.

— Chris, tu ne voudrais pas attendre deux minutes ?

— Non.

Il entrava mes poignets avec sa cravate en soie et attacha celle-ci aux barreaux de son lit. Me sentir ainsi ligotée provoquait en moi une sensation de désir mêlée à la crainte. Mon cœur se mit à battre plus fort.

— Je ne suis pas sûre de...

— Chuuut, je ne te demande pas d'être sûre de quelque chose, juste de subir.

Ce dernier mot me tétanisa. J'étais totalement à sa merci et mon rythme cardiaque s'emballa dangereusement.

— Chris, je ne suis pas à l'aise avec les mains attachées.

— Tu as peur de moi ?

— Non, mais...

— Fais-moi confiance, je ne te ferai jamais souffrir.

La panique reflua un peu tandis que ses lèvres s'évertuaient à me replonger dans un état second. Ce qu'elles réussirent sans mal. Il enveloppa doucement mes jambes autour de ses hanches et me pénétra brusquement dans un rôle éraillé. Chaque coup de reins s'accompagnait de mon prénom et de jurons plus que grossiers.

— Chris, répétais-je, galvanisée par l'adrénaline qui saturait mon corps.

Mon regard plongea dans le sien tandis que je sentais la houle dévastatrice prendre naissance au creux de mon bas-ventre. Haletante, je réalisai que j'allais jouir une nouvelle fois comme les héroïnes de roman, et cette pensée me fit sourire.

Christopher déplaça mes jambes sur ses épaules, offrant toute ma profondeur à son imposante érection. J'écarquillai les yeux, le souffle coupé par tant de virilité. Il me posséda ainsi jusqu'à ce que nos corps ne le supportent plus. C'était trop bon, trop puissant. Je serrai les poings jusqu'à percer la chair de mes paumes avec mes ongles.

— Putain, bébé.

— Vas-y.

L'orgasme nous foudroya douloureusement avant de nous libérer de cette tension brutale qui me faisait l'effet d'un fouet cuisant. Je ployai la tête en arrière alors qu'il rugissait dans un dernier coup de reins.

Peu à peu, Christopher ralentit ses mouvements et enfouit son visage dans ma nuque afin de reprendre son souffle.

Après quelques minutes sans bouger, il me détacha de l'entrave soyeuse tout en m'administrant une ribambelle de baisers sur les avant-bras. Sûrement sa façon à lui de s'excuser pour ce léger débordement. Je me massai les poignets et l'observai en biais, tandis que mon corps retrouvait son état normal.

— Je me suis un peu emporté, avoua-t-il en replongeant dans mon cou pour y trouver refuge. Je suis désolé, tu me rends complètement dingue.

— Ce n'était pas désagréable.

— Je sais que tu n'apprécies pas ce genre de pratiques.

— Chris, si je n'avais pas aimé, je ne t'aurais pas laissé continuer.

Il me regarda enfin, oubliant un peu son embarras.

— C'est vrai ?

— Oui. Par contre, la prochaine fois, je préférerais que tu me demandes mon avis avant de me ligoter comme un saucisson.

Il sourit, dissipant l'air sinistre qui crispait son visage jusqu'alors.

— Il faut vraiment que j'y aille, Chris, continuai-je en le bousculant tendrement afin qu'il me libère de son étreinte étouffante.

— Je peux venir avec toi ?

— Chez moi ?

— Oui. On pourrait passer les vacances ensemble. J'ai besoin de décompresser quelque temps.

— Mais... et tes parents ?

— Ils comprendront que je préfère passer du temps avec les deux femmes de ma vie plutôt qu'avec eux.

— Alors, c'est avec grand plaisir qu'Onora et moi t'invitons à la maison.

## Chapitre 26

Voilà trois semaines que je n'avais pas vu Christopher. Après des fêtes de Noël mouvementées et hautement *calientes*, j'avais dû retourner travailler au supermarché, car, malgré ma démission ferme et définitive, je devais tout de même respecter un préavis d'un mois au bon vouloir de mon patron. Une longue et lente torture à mes yeux. Déjà, parce que je ne voulais pas retourner sur ma chaise de caissière pour supporter les plaintes de clients aigris, et ensuite, parce qu'il me paraissait inconcevable de me séparer de mon bébé plus d'une heure.

Onora accepta sans mal le fait d'être surveillé en journée par ma vieille voisine, une assistante maternelle espagnole au cœur d'or. C'était bien la seule personne qui me manquerait dans cette ville. Et si elle n'avait pas fait fondre mes économies en frais de garde, j'aurais presque pu penser qu'elle était une amie.

Tous les week-ends, j'endurai les visites incessantes organisées par l'agence immobilière et préparai mon déménagement, inondant mon appartement de cartons du sol au plafond.

C'est dingue tout ce que l'on peut accumuler comme bêtises dans si peu de mètres carrés.

Je décidai de donner une bonne partie de mes vêtements à la Croix-Rouge et ne gardai que le nécessaire. J'avais bien conscience que je n'arriverais plus jamais à me faufiler dans mes petits jeans slim taille 36. Après une grossesse et une dépression, j'étais déjà bien contente de rentrer dans du 38. Et puis, ma nouvelle morphologie ne me déplaisait pas. Je me trouvais bien plus sexy et attirante avec mes fesses rebondies et ma poitrine généreuse. Bref, j'avais des formes et je les assumais entièrement, contrairement à mon ancien corps anguleux et maigrichon. Sans parler de Christopher qui avait trouvé dans mes seins des partenaires idéaux pour exhaler sa libido.

Il me tardait de le retrouver. Nous nous appelions tous les soirs et échangeions des messages coquins à longueur de journée, mais les paroles ne remplaçaient pas la douceur de sa peau ni la tendresse de ses gestes. Rien que d'y penser, j'en avais des frissons de désir. Chaque soir, j'espérais un peu naïvement qu'il

viendrait me rendre visite. Après tout, nous n'habitons qu'à deux heures de route l'un de l'autre. Mais il était débordé par le travail et n'avait pas une minute à m'accorder avec la sortie imminente du livre de Manuel Fort. J'avais donc décidé de le surprendre moi-même en soldant mes ultimes jours de congé lors de la dernière semaine de préavis.

Le coffre chargé de cartons, je jetai un coup d'œil à Onora qui dormait paisiblement dans son cosy, entourée de la cage de Félix et de sacs remplis de coussins, couvertures et autres objets décoratifs dont je n'avais pas pu me séparer lors du vide-greniers dans lequel j'avais bradé l'intégralité de mes meubles. Je ne pouvais pas me payer le luxe d'un déménagement en camion, j'avais donc seulement conservé le minimum syndical.

Christopher continuait à vivre chez sa sœur, le temps que sa boîte trouve une certaine stabilité, mais il m'avait promis que nous trouverions très vite notre propre petit nid. J'étais un peu gênée de m'incruster ainsi chez Shana, mais il me tardait tant de retrouver mon amour que je passais outre le malaise de la situation. À vrai dire, je n'avais pas vraiment le choix. J'arrivais dans une ville que je ne connaissais pas, sans fiche de paie en cours ni pécule rassurant pour un propriétaire. Si la cohabitation avec mon petit ami et sa sœur se révélait délicate, je pourrais toujours louer un studio lorsque mon job serait pérennisé. Mais, pour l'instant, j'allais devoir m'incruster dans leur vie, noyant leurs petites habitudes tranquilles avec mon organisation de jeune mère surbookée.

Sur la route, la radio diffusait les informations du jour. Selon un journaliste, les éditions Padawan marchaient du tonnerre en ce début d'année et nous réservaient quelques bonnes surprises pour l'avenir. Je n'en doutais pas une seconde. Chris bossait comme un dingue pour étendre plus encore son empire. Plus rien ne l'arrêtait, lancé sur la voie d'un succès fulgurant qui en faisait rager plus d'un dans le milieu littéraire.

Je me garai dans un parking souterrain, les ruelles du vieux Nice étant bien trop étroites et escarpées pour accueillir ma voiture, aussi petite soit-elle, et récupérai un sac à dos rempli de cadeaux pour Shana dans le coffre.

Étant donné que ma visite n'était pas prévue avant une bonne semaine, un peu de victuailles et quelques boîtes de chocolats ne seraient pas de trop pour la remercier de son hospitalité inopinée. J'espérais profondément ne pas la déranger. Christopher m'avait dit qu'il vivait dans une partie indépendante de son logement qu'elle louait en général à des étudiants. Nous aurions notre propre cuisine et nos propres sanitaires, et cette perspective me rassurait un peu.

Je pris Onora dans mes bras, la couvrant dans un long châle en laine et montai

les marches puantes d'urine qui me menait à l'air pur de la Côte d'Azur. Après une apnée de plusieurs secondes, j'ouvris enfin la lourde porte en fer de la liberté et jetai un regard panoramique à l'environnement désertique. Nous étions dimanche soir et les Niçois préféraient la chaleur de leur foyer à l'humide froidure de cette fin janvier. Onora poussa un petit cri, agacée par le vent frais venu du large qui soufflait sur son minois.

— On sera bientôt au chaud chez papa, ma chérie, la consolai-je en posant un tendre bisou sur son front.

Je passai devant d'innombrables boutiques et restaurants fermés à la décoration pittoresque, avant de dégainer mon téléphone de ma poche. Le GPS m'indiquait une adresse à quelques pas de là. J'activai la marche et me plantai devant la porte signalée par un point rouge sur mon écran. Le doigt sur la sonnette, je priai pour que Christopher vienne m'ouvrir avant que je ne me transforme en stalagmite. Après une deuxième tentative infructueuse, je décidai d'aller me réchauffer quelques minutes dans le café au coin de la rue, histoire de boire un café chaud et demander au patron si c'était bien la maison de Shana.

À mon arrivée, la porte du bar tinta comme dans une vieille boutique désuète de mon enfance. La température y était étouffante et les odeurs de viennoiseries me donnèrent l'eau à la bouche.

— Bonsoir, m'accueillit une jeune demoiselle dotée d'un large sourire enjôleur.

Vêtue d'un pull blanc agrémenté d'une salopette rouge et verte, elle me regardait avec de grands yeux maquillés à outrance. Elle mâchouillait son chewing-gum tapageusement, inondant le bar vide d'étranges sons buccaux. Mais sous ses airs de nana vulgaire, il émanait d'elle une douceur que je ne m'expliquais pas.

— Bonsoir. Je cherche Christopher Barrow. Est-ce que vous savez s'il habite bien dans la rue ?

— Je suis désolée, mais je ne peux pas vous le dire. Par contre, j'ai son roman en vente sur l'étagère. Certains exemplaires sont même dédiacés, rajouta-t-elle en s'approchant du rayon où gisait livres et magazines en tous genres.

— Non, c'est gentil. Je cherche juste à le joindre. Je vous assure que c'est important.

— Monsieur Barrow est parti il y a quelques jours, vous ne pourrez pas le voir, de toute façon. Il est en vacances.

— Inutile de me mentir. Je ne suis pas une fan complètement dingue à la recherche de son idole, rigolai-je tout en lui montrant mon téléphone. Regardez,

Christopher est mon ami et il m'a donné cette adresse pour que je vienne le rejoindre. Le problème, c'est qu'il ne me répond pas alors que mon GPS m'indique avec précision que c'est la grande maison jaune qu'on voit de là.

Ses yeux ne cessaient de faire le va-et-vient entre moi et l'écran, comme si quelque chose clochait dans l'énoncé.

— Son amie ?

— Oui.

— Vous... vous êtes avec lui ? Enfin, je veux dire... C'est votre petit ami ? bredouilla-t-elle tout en se déplaçant curieusement vers la droite à la manière d'un crabe.

— C'est ça. Et voici Onora, notre fille.

Son visage se décomposa aussitôt et devint aussi terne que son horrible pull pelucheux.

— Oh... Elle est très mignonne.

— Oui, et elle a froid. J'aimerais vraiment savoir si j'ai la bonne adresse ou si je me trompe de maison. Vous pouvez m'aider ?

— Essayez de l'appeler, me conseilla-t-elle tout en se recoiffant nerveusement.

— En fait, je voudrais lui faire une surprise. Et si je l'appelle, ça risque de tout gâcher.

— Ah beh... oui, mais... là, je ne peux vraiment rien pour vous.

— Pourquoi ? demandai-je, soudain douteuse.

— Pour rien. Désolée. Je ne sais pas où il habite exactement. Il vient chercher son journal tous les matins, mais je ne sais rien de plus sur lui.

— Mais il habite bien dans le coin, non ?

— Oui, sûrement.

Ses paroles sentaient le mensonge à plein nez et ses gestes maladroits pour tenter de me cacher quelque chose me mirent la puce à l'oreille. Je me penchai un peu et découvris, sur le sol, un carton ouvert rempli de magazines people qu'elle essayait de camoufler avec ses jambes. Malgré toutes ses tentatives désespérées, je réussis à distinguer le mot « Barr » sur la couverture. Je fronçai les sourcils. Peu d'artistes portaient un nom commençant par ces quatre lettres et je me demandai bien ce que cette mascarade signifiait.

— Je peux jeter un œil à vos revues ?

— Les magazines de puériculture se trouvent sur votre gauche, lança-t-elle sans bouger d'un iota.

— Je voudrais plutôt l'un de ceux qui se trouvent dans le carton.

— Ils ne sont pas encore à la vente.

D'un geste habile du pied, elle referma le carton pour que je ne puisse plus espionner son contenu.

— Laissez-moi au moins les voir !

— C'est impossible. J'ai des instructions de mon patron et je ne dois pas les déballer avant demain. Désolée.

— Vraiment ? Alors, pourquoi les avoir sortis ?

— Le livreur vient juste de me les apporter, répondit-elle du tac au tac.

— Un dimanche soir ?

— Oui. Il n'y a pas de repos pour les ventes de magazines, lança-t-elle avec un grand sourire faux.

Son visage angélique n'avait rien d'honnête et j'aurais parié cher que ce bouquin parlait de Christopher. Intuition féminine, quand tu nous tiens...

— Je vous donne dix euros pour avoir un exemplaire en avant-première, insistai-je.

— C'est impossible, je vous dis. *People book* sort uniquement le lundi et je n'ai pas le droit de le proposer à la vente avant le jour officiel de sa sortie. Je risque ma place. Par contre, j'ai *Voici* ou *Closer* dans le même genre.

— Vingt euros, renchéris-je en plissant les yeux.

— Vous pourriez même m'en proposer deux mille que ma réponse serait toujours identique. Ces hebdomadaires ne sont pas à vendre, point final.

— Laissez-moi au moins voir la couverture !

— Non.

— Vous risqueriez aussi de perdre votre emploi pour ça ? m'agaçai-je de plus en plus devant sa mauvaise foi flagrante.

— Tout à fait. Secret professionnel. Si vous voulez votre revue, vous allez devoir attendre demain matin.

— Biiiiien, soufflai-je en secouant la tête. Je vais vous laisser avec vos chers bouquins et essayer de téléphoner à Christopher alors.

— Voilà. C'est une bonne idée. Au revoir !

— Vous permettez que j'essaie de l'appeler de votre bar ou vous comptez me foutre dehors, aussi ?

— Non, bien sûr. Je vous en prie, asseyez-vous. Vous voulez boire quelque chose ?

— Un café, s'il vous plaît.

— Je vous fais ça tout de suite.

Elle se pencha pour récupérer son carton et disparut dans la réserve pour en

ressortir les mains vides quelques secondes plus tard. Tandis qu'elle me préparait mon breuvage noir, je sélectionnai le prénom de Christopher sur mon téléphone pour lui annoncer mon arrivée. Tant pis pour la surprise. Je mourrais de froid et Miss Cachottière n'était pas disposée à me renseigner sur la bonne adresse.

Je tombai directement sur la messagerie et raccrochai aussitôt.

Le café avait un goût amer, mais je ne savais pas si cette sensation désagréable venait de la boisson en elle-même ou de mon humeur maussade. Plus le temps passait, plus je me disais que j'avais fait une erreur de venir ici sans le prévenir au préalable. Je ne connaissais ni l'adresse ni le numéro de ses parents, et son téléphone restait inlassablement bloqué sur la messagerie. Ça ne lui ressemblait pas.

Trois appels et deux cafés plus tard, je décidai de quitter le bar sans vraiment savoir où je devais aller. Je tentai une dernière fois ma chance en tapant à la porte de la grande maison jaune, mais je fis chou blanc.

— Vous cherchez Shana ? m'interpella une mamie qui fermait ses volets dans la maison en face.

— Christopher, plus exactement.

— Tout le monde est parti jeudi.

— Parti ?

— Oui, en vacances. Vous voulez que je leur dise que vous êtes passée ?

Étrange.

Christopher ne m'avait pas parlé de ces vacances improvisées... Et, en effet, je n'avais plus de nouvelles de lui depuis jeudi midi.

— Vous savez quand ils reviendront ? demandai-je en ignorant sa propre question.

— Je crois qu'ils rentrent mercredi. Je garde le chat de Christopher jusque-là.

— Oh. Et vous savez où ils se trouvent ?

— Shana m'a dit qu'ils partaient à la montagne, mais je ne sais pas où exactement.

— OK. Merci quand même.

— Bonne soirée.

Je lui souris et la regardai disparaître derrière ses lourds volets en bois. Christopher avait sûrement décidé de décompresser quelques jours dans une petite station de ski avec sa sœur, ce qui expliquait pourquoi son téléphone ne passait pas.

Je rebroussai chemin vers le parking tout en pianotant sur mon smartphone à la recherche d'un hôtel à bas prix qui pourrait m'accueillir pour les trois jours à

venir. Soudain, alors que je m'apprêtais à valider une réservation dans une chambre d'hôtes à deux pas du quartier, j'eus le pressentiment que je devais regarder le site du magazine *People book* que je n'avais pas réussi à me procurer. Je fis une rapide recherche sur Google et tombai nez à nez avec la couverture du prochain numéro.

On y voyait Christopher étreindre une grande blonde dans un décor montagnard. Bottes fourrées au pied et combinaison criarde sur le dos, leur amour ne laissait pas de place à l'hésitation. D'ailleurs, les gros titres ne mentaient pas : « Christopher Barrow est enfin comblé ». Mon souffle se coupa net et ma gorge se noua d'une tristesse sans fond lorsque je compris qu'il n'y avait plus de doute possible. J'éclatai en sanglots, zoomant sur la photo qui me transperçait le cœur. Il fermait les paupières et pressait son visage dans le cou de sa nouvelle copine avec autant de passion que lorsqu'il m'aimait encore. Depuis quand me trompait-il ? Qui était-elle ? Pourquoi m'avoir menti ?

Je comprenais mieux pourquoi la serveuse ne voulait pas que je lise ce torchon. Une furieuse envie de lui arracher les yeux me traversa l'esprit, mais il était inutile de m'en prendre à elle. Elle devait avoir ses raisons pour m'avoir caché la vérité et je ne pouvais pas lui en vouloir. Peut-être essayait-elle simplement de m'épargner une humiliation publique ? Christopher était le seul coupable. Lui et sa complice de sœur qui couvrait ses infidélités impunément. Elle ne m'avait jamais pardonné ma trahison et devait se délecter de voir son frère avec une autre fille. Je les détestais tous les deux.

Je filai derrière mon volant à toute allure et sortis du parking après avoir attaché Onora dans son siège auto. Elle dormait en souriant, insouciant et apaisée, aux antipodes de sa maman. Je quittai la ville et bifurquai vers l'autoroute la plus proche.

Et maintenant ?

J'étais seule, sans ami ni famille pour me porter secours et m'héberger. Je n'avais ni emploi ni logement car j'avais naïvement pensé que mon histoire d'amour était sans faille. Mon propriétaire m'avait fait la faveur de ne pas attendre les trois mois légaux pour relouer mon appartement à de nouveaux locataires, me permettant ainsi de déménager plus vite.

Quelle idiote !

Je ne savais pas où aller. Je roulais tout droit sans faire attention aux panneaux, pleurant toutes les larmes de mon corps en repensant à cette couverture de malheur. S'il n'y avait pas eu Onora et Félix dans la voiture, je n'aurais pas hésité une seconde à plonger dans un ravin. Mais je devais vivre,

pour eux. Je n'avais pas le droit de baisser les bras. Après tout, je m'en étais toujours sortie toute seule et je n'avais besoin de personne pour affronter ce monde de brutes.

Il se faisait tard et Onora ne m'avait pas encore réclamé sa tétée. Il fallait que je m'arrête pour la nourrir et lui changer la couche. De la route, je vis la devanture d'un hôtel qui clignotait en bleu, affichant des tarifs très abordables. Je pris la sortie la plus proche et me dirigeai vers ce qui allait être mon refuge pour la nuit.

L'entrée était sommaire et la décoration laissait à désirer, mais quarante euros pour retrouver ses esprits, ce n'était pas cher payer.

— Bonjour. Auriez-vous une chambre disponible, s'il vous plaît ? demandai-je à la vieille dame qui attendait derrière son bureau en remplissant sa grille de sudoku.

— Bien sûr. C'est pour une nuit seulement ?

— Je... je ne sais pas trop.

Elle m'observa en silence, faisant courir son regard entre mes yeux rouges et le cosy où dormait Onora.

— De toute façon, nous avons de nombreuses chambres libres en hiver. Vous pourrez prolonger votre séjour autant que vous le désirez, en cas de besoin.

— C'est gentil.

— Vous me semblez fatiguée, voulez-vous un café ? J'allais m'en faire un justement, proposa-t-elle en désignant sa cafetière de la tête.

— Non. La petite a besoin de manger et il me tarde de prendre une bonne douche chaude.

— Je peux vous proposer une chambre avec une baignoire, si vous le voulez.

— Oh... ce serait le rêve, mais...

— Je vous la fais au même prix que les autres. Pour être tout à fait honnête, je n'ai aucune réservation, alors je peux bien vous placer où je veux.

— C'est vraiment très gentil.

Elle tapota d'un doigt sur son clavier et me tendit une clé avec le numéro un dessus.

— Voulez-vous que je vous aide à porter vos bagages ?

Elle suivit mon regard sur ma voiture, bondée de cartons et de sacs de vêtements en vrac.

— Non, je n'ai pas vraiment de valises. Juste un chat. J'espère que ça ne vous dérange pas.

— J'adore les minous. Mais, que cela reste entre nous, chuchota-t-elle sur le

ton de la confiance. Normalement, les animaux sont interdits dans l'établissement.

— Il est adorable et ne dégradera pas le matériel.

— J'en suis certaine, fit-elle dans un clin d'œil. Vous payez en liquide ?

— Oui, je dois avoir ça.

Je sortis un billet de cinquante euros de mon portefeuille et rangeai la monnaie aussitôt rendue.

— Parfait ! dit-elle en tapant dans ses mains. Eh bien, je crois que tout est bon.

— Vous ne voulez pas mon nom, pour enregistrer la location ?

— Non. Je vous ai appelé Mme X sur leur machine infernale, ça leur suffit amplement, m'assura-t-elle avec un petit rire moqueur. Je suppose que vous aurez besoin d'un lit bébé ?

— Si ce n'est pas trop demander.

— Je vais vous trouver ça. Attendez-moi un instant.

Elle disparut dans une petite réserve pour en ressortir quelques minutes plus tard, chargée d'un lit parapluie et d'un matelas pliant.

— C'est la chambre juste ici, m'apprit-elle en se dirigeant vers la porte la plus proche de son comptoir.

J'insérai la clé dans la serrure et poussai le battant d'une main. La chambre était terriblement désuète avec sa tapisserie d'une autre époque et sa moquette rose délavé, mais elle sentait bon le propre.

— C'est très grand ! m'enthousiasmai-je en m'asseyant sur le lit pour en tester son moelleux.

— Normalement, c'est une chambre qui peut accueillir une famille entière. Je l'appelle la « suite junior ». Elle possède un grand lit et deux lits superposés sur le côté. Par ici, fit-elle en ouvrant une porte attenante, vous avez la salle de bains avec baignoire.

— C'est super.

Elle s'affaira à mettre en place le lit bébé, bloquant consciencieusement les sécurités pour éviter tout accident.

— Je vais vous laisser vous reposer enfin et profiter de vos... vacances. Vous avez un restaurant à cent mètres sur la gauche en sortant du bâtiment. Les plats y sont goûteux et bon marché.

— Oh, parfait. J'irai ce soir. Merci pour tout.

— Je vous en prie. N'hésitez pas à me demander si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Vous êtes vraiment adorable. Je ne m’attendais pas à un tel service en rentrant ici.

— C’est normal. Et puis, vous savez, vous n’êtes pas la seule dans cette chambre à avoir tout quitté un jour, à cause d’un sale type.

— Comment savez-vous ? demandai-je en haussant les sourcils.

— Quand une jolie fille pleure, c’est toujours à cause d’un sale type.

Elle ferma la porte derrière elle et retourna à son travail tandis que je récupérais Onora dans mes bras pour lui donner le sein. Ma petite princesse attrapa mon téton goulûment sans quitter mon regard des yeux. Elle semblait me reprocher les conditions de vie que je lui faisais subir. Je la condamnais à vivre sans père, dans la misère, et je dois bien avouer que je m’en sentais coupable. Si seulement j’avais fait les choses dans l’ordre : rencontre, fiançailles, mariage, bébé, tout aurait été différent. Mais je n’avais jamais été une fille ordinaire et il fallait toujours que je complique tout.

Après avoir changé sa couche, je couchai Onora dans son lit et la regardai plonger une nouvelle fois dans les bras de Morphée. Lorsqu’elle s’endormit complètement, je partis sur la pointe des pieds récupérer quelques affaires dans la voiture ainsi que Félix qui feulait de mécontentement dans sa cage de transport. Le pauvre n’avait pas vu le jour depuis des heures maintenant.

— Qu’il est mignon ! s’exclama la gentille dame de l’accueil en le voyant franchir les portes de son hôtel.

— Merci.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Félix.

— Bonjour mon grand, fit-elle en venant grattouiller les barreaux de sa cage.

Il vint se frotter contre sa main en ronronnant de plaisir. Dire qu’il ne faisait que me griffer alors que je m’évertuais à lui offrir une vie confortable.

— Acceptez-vous que je le sorte un peu ? me demanda-t-elle. J’ai une laisse dans la réserve. Elle appartenait à Mirabelle, ma chatte, avant... qu’elle ne se fasse écraser.

Une moue triste se dessina sur son visage si doux.

— Je doute qu’il se laisse faire, mais vous pouvez toujours essayer. Après tout, il vient de passer une sale journée, donc il sera peut-être ravi de voir du monde.

Elle disparut à nouveau dans sa caverne d’Ali Baba et en ressortit avec une jolie laisse rose à paillettes. Félix n’allait pas du tout apprécier !

— Ça te dit une petite balade, mon minou ?

— Maoooo, miaula langoureusement la boule de poils en se frictionnant à nouveau contre sa main.

Elle ouvrit la cage et lui enfila le collier fuchsia autour du cou sans la moindre difficulté.

— Bon, eh bien, je vais vous laisser faire connaissance, déclarai-je alors que le chenapan lui léchait les doigts dans l'espoir d'un peu de nourriture. Onora m'attend dans la chambre.

— Oui, oui, bien sûr, s'esclaffa-t-elle lorsqu'il entreprit de lui lécher les pieds. Ne vous faites pas de souci pour lui, je vais lui donner un peu de lait avant la promenade.

— C'est gentil. Je n'ai pas vraiment eu le temps de m'occuper de lui cet après-midi.

— Je me doute. Je vous le ramène d'ici une heure, ça ira ?

— Parfait.

— À tout à l'heure alors.

— À tout à l'heure.

Je courus rejoindre Onora qui ne s'était même pas rendu compte de mon absence et me fis couler un bain moussant aux échantillons de lavande.

## Chapitre 27

À peine sortie de l'eau, j'entendis frapper à la porte. Dans un réflexe stupide de crainte, je n'osai plus bouger ni même respirer. Puis, je me rappelai que Christopher ne savait même pas que j'étais là, et ne se doutait sûrement pas que son infidélité honteuse allait faire la une dès le lendemain.

Je ne voulais plus jamais lui parler. Il m'avait définitivement dégoûtée des hommes. Leur façon de penser me poussait à croire que l'abstinence était encore la meilleure des solutions.

Avant de le connaître, tout allait à peu près bien dans ma vie. J'avais des amies, un boulot stable, un appartement que j'adorais, et maintenant, j'avais réduit tous mes rêves à néant. Tout ça pour une stupide nuit d'amour. La seule chose que j'y avais gagnée était une magnifique princesse, et, rien que pour ça, ça valait la peine d'en baver. Je devais reconstruire ma vie, pour elle, comme l'avait fait ma mère. J'étais une battante et je n'allais pas me laisser abattre pour un imbécile.

Une nouvelle salve de coups me fit sursauter.

— C'est Muriel, la dame de l'accueil. Tout va bien ?

J'ouvris aussitôt la porte, soulagée d'entendre sa voix.

— Oui, merci.

Je lui souris avec reconnaissance.

— J'ai ramené Félix, dit-elle en soulevant le gros matou dans ses bras. Avec ce qu'il a mangé, il devrait bien dormir cette nuit.

— Merci... pour tout.

— Oh vous savez, je suis une vieille dame et je m'ennuie un peu toute seule, alors quand un gentil minou peut me tenir compagnie, ce n'est pas de refus.

— Vous n'êtes pas mariée ?

— Mon mari m'a battue pendant vingt ans parce que je ne pouvais pas avoir d'enfants. Alors, un jour où il a frappé un peu trop fort, j'ai tout quitté et j'ai trouvé ce petit boulot de concierge dans cet hôtel. Ce n'est pas payé des masses et je fais beaucoup d'heures, mais je suis logée gratuitement et j'ai ma liberté. Et ça, ma petite, ça n'a pas de prix.

— Il n’a jamais cherché à vous retrouver ?

— Au début, je le craignais. Mais, de toute évidence, mon départ nous a rendu service à tous les deux. Ce n’était qu’un ivrogne sans cœur et un coureur de jupons. Je crois qu’il n’a jamais su ce que voulait dire fidélité.

— Oh, je connais ça.

— Tous les mêmes, cracha-t-elle avec répugnance. Les hommes sont les pires plaies de cette planète après les criquets et les cafards.

— C’est un peu ce que j’étais en train de penser avant que vous ne frappiez à ma porte.

— Les grands esprits se rencontrent. J’ai toujours dit que la Terre se porterait mieux sans eux. Après tout, à quoi servent-ils à part faire la guerre et féconder nos ventres ? Si seulement la science pouvait inventer un moyen de créer des bébés sans ces maudites vermines, ce serait l’occasion de tous les anéantir.

Apparemment, mamie Muriel avait la rancune tenace et détestait les hommes plus que tout. Je n’étais pas aussi extrême qu’elle, mais je devais bien avouer que vu l’état de tristesse dans lequel je me trouvais, j’avais bien envie d’adhérer à son programme d’extermination massive.

— Je parle, je parle, fit-elle en regardant l’heure à sa montre, et j’en oublie mon travail.

— Vous finissez à quelle heure ?

— Je n’ai pas vraiment d’heure, étant donné que vous êtes mon unique cliente. Mais, en réalité, je ne voudrais pas vous importuner avec mes histoires de bonne femme. Je n’ai pas souvent l’occasion de papoter, alors dès que je le peux, je me laisse emporter par mon enthousiasme et j’en oublie les bonnes manières. Je suppose que vous avez envie de vous retrouver un peu seule, avec votre fille.

— À vrai dire, pas vraiment. J’aime bien discuter avec vous, je me sens moins seule et... ça m’évite de pleurer.

— Ça vous dit de manger à la maison, ce soir ? Je vis dans le petit studio à côté de votre chambre, m’apprit-elle en désignant une porte noire de l’index.

— Je ne veux pas m’imposer.

— Allons, ce sera avec plaisir. On pourra critiquer ces filous, tout en regardant la télévision. Il y a Michel Drucker ce soir. J’ai toujours adoré commenter ses émissions. Mais depuis que Mirabelle est morte, je me trouve un peu stupide à soliloquer comme une vieille folle.

— Rendez-vous à vingt heures ?

— À vingt heures, alors, mademoiselle.

— Je m'appelle Fiona.

— Quel joli nom ! Il veut dire blancheur et pureté en gaélique.

— Vous connaissez cette langue ?

— Je suis Irlandaise. J'ai quitté mon pays et mon époux il y a vingt-deux ans.

— Ma grand-mère aussi était Irlandaise de pure souche.

— Alors, ça nous fait beaucoup de points en commun. Je suis certaine que nous allons passer une bonne soirée.

À vingt heures tapantes, je frappai à sa porte, Onora dans son imposant cosy et Félix coincé sous mon bras libre. Muriel ne tarda pas à venir m'ouvrir, surexcitée à l'idée de pouvoir me parler de sa ville natale. Elle avait étalé des tas de photos en noir et blanc sur la table, où on pouvait la voir vêtue dans de longues robes luxueuses. Je posai ma fille à côté de la chaise et entrepris de feuilleter tous les clichés.

Elle me raconta la vie à cette époque. Le conflit nord-irlandais avec sa violence et son agitation quotidienne à la fin des années 1960. Puis elle se perdit dans de vieux souvenirs scolaires qui parlaient de colonisation britannique et de persécution religieuse qui avait touché les catholiques. Son récit me passionnait. Jamais je n'avais entendu l'histoire de mes ancêtres et je buvais ses paroles aussi facilement que la bonne bouteille de vin rouge qu'elle avait ouverte pour son repas.

Muriel était une femme courageuse. Une battante et je n'avais qu'une envie, lui ressembler. Je devais me battre moi aussi pour le bonheur de ma fille, retomber sur mes pattes et lever la tête sans jamais regarder en arrière, comme elle l'avait fait en quittant sa famille pour un pays inconnu.

— Alors comme ça, ce garnement a fricoté avec une autre demoiselle, s'agaça-t-elle après que je lui aie raconté mon histoire amoureuse.

— Mais le pire, c'est qu'il ne se doute pas une seconde que je suis au courant. Les paparazzis l'ont photographié par surprise et, d'ici quelques jours, il va me téléphoner, comme une fleur, pour me demander si tout va bien.

— Les hommes ! fit-elle en secouant la tête comme si, décidément, elle ne les comprendrait jamais.

J'avalai ma dernière cuillère de porridge à la pomme et à la cannelle et bus une grande lampée d'eau pour faire passer le tout. C'était un dessert très agréable, mais un peu bourratif. Surtout en fin de soirée.

— Et qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ? demanda-t-elle en se resservant une part de porridge.

Elle avait beau être toute petite et frêle, elle possédait un appétit d'ogre.

— Je dois à tout prix trouver un travail. J'ai un crédit voiture à rembourser et des tas de frais pour la petite. Dieu merci, je l'allaite, mais mon stock de couches va vite se restreindre, sans parler des vêtements qui rétrécissent à vue d'œil.

— Ça grandit tellement vite à cet âge ! Lorsque j'étais toute jeune, je m'occupais de mes neveux et nièces pour me faire quatre sous et rendre service à mes grandes sœurs. Je me disais que, moi aussi, j'aurais une grande famille parce que j'adorais les bébés, mais le Seigneur en a décidé autrement.

— Vous étiez stérile ?

— C'est ce qu'en a conclu le médecin après trois fausses couches. Mon mari était fou de rage. Il n'avait que faire de la tristesse que j'éprouvais à la perte de mes bébés. J'étais déjà affaiblie moralement et il en rajoutait une couche en me frappant de tout son soûl. Mais parlons d'autre chose, vous voulez bien ? dit-elle en écrasant une larme au coin interne de ses yeux. Concrètement, qu'allez-vous devenir ? Si j'ai bien compris, vous n'avez ni famille ni ami pour vous héberger ? Et les services sociaux risquent de vous enlever la petite puce si vous vous retrouvez à la rue.

— Je compte décrocher un job, dès demain. Je suis prête à tout pour ne pas perdre la garde d'Onora.

— Au pire, elle ira quelque temps chez son papa.

— Je préfère encore mourir que de la voir partir chez cet hypocrite. Vous n'auriez pas un petit boulot à me proposer ? N'importe lequel.

— En saison pleine, j'aurais bien eu besoin de vous. Mais, en hiver, je n'ai pas grand-chose à faire et croyez bien que je le regrette.

— Ce n'est pas grave. J'essayerai d'appeler mon ancien employeur à l'aube. Avec un peu de chance, il oubliera ma démission et me réintégrera en caisse.

— Je l'espère pour vous.

Moi aussi, je l'espérais. J'avais beau détester ce job de caissière, il m'avait toujours bien dépannée pour payer mes factures et mon toit.

Il se faisait tard et je décidai de retourner dans ma chambre. Félix se cacha sous le buffet de mamie Muriel, feulant méchamment dès que j'osais approcher ma main pour le récupérer.

— Laissez-le donc ici pour la nuit, rigola mon hôte d'un ton goguenard. Il me tiendra chaud dans le lit. Pour une fois qu'un mâle peut me servir à quelque chose.

Je l'embrassai chaleureusement et la remerciai pour la sympathique soirée que je venais de passer.

## Chapitre 28

À six heures du matin, je m'occupais déjà d'Onora qui avait décrété que je devais écourter ma « grasse matinée ». Elle était bougonne et désagréable, chose plutôt rare avec elle. Après lui avoir donné le sein puis un bain chaud, je changeai son pyjama et finis enfin par la recoucher deux heures plus tard. Je pris à mon tour une douche bienfaisante, me maquillai et m'habillai comme si j'étais attendue quelque part. Je n'allais pas me laisser abattre en végétant toute la journée en pyjama dans un hôtel qui allait réduire mes petites économies à néant. Quarante euros, c'était bien plus que ce que je pouvais me permettre dans l'état actuel des choses. Mon solde de tout compte indiquait huit cents euros en tout et pour tout. Sauf que mon crédit auto n'allait pas tarder à être prélevé, suivi de près par mon abonnement téléphonique, ma mutuelle, mes impôts et autres dépenses mensuelles qui grignotaient bien vite mon maigre butin.

J'attendis que les bureaux de l'hypermarché ouvrent pour composer le numéro direct de mon ancien DRH en tremblotant un peu.

— Service des ressources humaines, bonjour, me répondit l'assistante de celui-ci.

— Oui, bonjour. Je voulais savoir s'il était possible de parler à monsieur Vigan, s'il vous plaît.

— C'est de la part de qui ?

— Fiona Duchemin.

— Un problème avec votre chèque de solde de tout compte ?

— Pas du tout. En fait, je souhaite réintégrer l'équipe et...

— Si c'est une blague, elle n'est pas drôle. Je suis débordée et je n'ai pas de temps à perdre avec vos bêtises.

— Non, je vous assure que je regrette d'avoir démissionné. J'ai vraiment besoin d'un travail.

Elle souffla par le nez d'un air agacé.

— Attendez un instant, je vous prie, grommela-t-elle dans le combiné avant de claironner dans la direction du bureau voisin. Monsieur Vigan, la petite Duchemin regrette sa démission et souhaite postuler pour un nouveau poste.

— Elle se fout de ma gueule, la gamine ? entendis-je, le cœur serré. Elle nous plante sans explication et maintenant, elle revient comme une fleur. Qu'elle crève.

— Je l'ai mise en attente là, qu'est-ce que je lui dis ?

— Racontez-lui qu'on la recontactera à la Saint-Glinglin, quand les poules auront des dents, rigola-t-il grassement.

— Oh, vous exagérez monsieur Vigan, vraiment, vous êtes terrible, ricanait-elle de concert avec plusieurs de ses collègues.

Au bout d'un certain temps, j'entendis qu'elle appuyait sur un bouton qui, de toute évidence ne fonctionnait pas, et reprit la parole sur un ton chantant.

— Merci d'avoir patienté, mademoiselle Duchemin. Monsieur Vigan va analyser votre proposition et nous vous rappellerons dès qu'un poste se libérera.

— Oui, c'est ça, à la Saint-Glinglin. Ne vous fatiguez pas, j'ai tout entendu.

Je raccrochai et pris une ample inspiration. J'aurais dû m'y attendre. Ce type ne m'avait jamais aimée et il se délectait de la situation. Hors de question de céder à la panique et de m'effondrer en larmes comme mon cœur me le conseillait. Je devais prendre le taureau par les cornes.

Je profitai du repos d'Onora pour aller voir Muriel qui griffonnait des mots croisés sur le comptoir de l'hôtel en caressant la tête de Félix.

— Bonjour Muriel.

— Bonjour ma belle. Bien dormi ?

J'évitai de lui parler des litres de larmes dont j'avais inondé l'oreiller dans la nuit et relevai fièrement la tête.

— Oui, merci. Par contre, mon employeur a refusé de me rebaucher, grimaçai-je en lui tendant ma carte bleue pour lui payer ma prochaine nuit.

— Pas de liquide ?

— Non. Je suis désolée.

— Il y a un distributeur dans la zone. Vous pourrez me payer ce soir, si vous préférez.

— Comme vous voulez.

Je me doutais bien qu'elle magouillait un peu avec la caisse, mais je n'allais pas lui reprocher de se faire un peu d'argent de poche sur le dos de son patron.

— C'est bien dommage pour votre travail en tout cas. Il fallait peut-être un peu s'y attendre, non ?

— Oui, mais j'ai quand même voulu tenter ma chance. Qui ne tente rien n'a rien, comme disait ma mère.

— Et elle avait bien raison !

Je rangeai ma carte de paiement inutile dans mon sac et reportai mon attention sur la vieille dame.

— Je voulais savoir si je pouvais encore un peu abuser de votre gentillesse et vous emprunter l'ordinateur de l'accueil ?

— Bien sûr ! Cet engin diabolique ne me sert à rien, si ce n'est à me faire disputer par le gérant parce que je fais toujours les choses de travers, dessus.

— Si vous le souhaitez, je pourrai vous montrer comment ça fonctionne.

— Avec plaisir.

Nous nous installâmes derrière l'ordinateur et je lui appris comment s'en servir tout en tapant mon CV.

— C'est bourré de fautes ! me fit remarquer Muriel, consternée. Laissez-moi arranger tout ça !

J'avais quitté l'école en seconde, après le décès de ma mère, et il me restait de nombreuses lacunes en matière d'orthographe.

Muriel relut mon CV avec attention, les lèvres pincées d'embarras.

— Aucun diplôme, et seulement une expérience de caissière, résuma-t-elle, sceptique. Il n'y a rien d'autre que nous pourrions ajouter pour le valoriser un peu ?

— J'ai bien été prostituée pendant un temps, mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de le mentionner.

Elle tourna la tête vers moi, choquée, mais ne pipa pas un mot. Elle rajouta quelques lignes de mensonges en tant que serveuse dans un restaurant ou femme de ménage dans son hôtel.

— Voilà, soupira-t-elle, c'est un peu plus fourni comme ça. Ça présente mieux. Et puis, s'ils m'appellent pour avoir confirmation, je leur dirai que vous étiez une employée modèle et qu'ils peuvent vous embaucher les yeux fermés.

— C'est vraiment adorable ! Merci Muriel.

— Il faudra juste que je prévienne mon amie d'en faire autant s'ils appellent son restaurant, ricana-t-elle, fière de sa bonne astuce.

— Si avec ça, je ne décroche pas un boulot !

— Je suis certaine que ça va marcher, m'encouragea-t-elle en lançant une vingtaine d'impressions du précieux document.

Elle me prêta un joli chemisier blanc qui, d'après elle, me porterait bonheur, et releva mes longs cheveux roux en chignon pour faire plus sérieuse. Avec mon pantalon noir et mes bottines à talons, je ressemblais à une véritable employée modèle.

Nous dûmes écourter notre séance de relooking car Onora recommençait à

ronchonner et demandait une attention exclusive. Après une heure de pouponnage, je sortis de l'hôtel avec mon cosy sous le bras pour aller grignoter un peu. Muriel me fit un signe de la main alors qu'elle accueillait de nouveaux clients.

Non loin de là, il y avait un immense centre commercial où je pus m'acheter un sandwich pour presque rien. Après avoir repris un peu des forces, je retirai quelques billets au distributeur et entamai ma longue expédition à la recherche d'un emploi. Je commençai par l'hypermarché, sachant que ce genre de magasin avait toujours besoin de petit personnel. Ménage, caisse, inventaire, j'étais prête à accepter n'importe quel job à partir du moment où il me permettait de payer ma chambre.

— Bonjour, saluai-je la dame de l'accueil qui me sourit aussitôt. Est-il possible de déposer un curriculum vitae pour travailler dans ce magasin ?

— Oui, bien sûr.

Elle prit la feuille et la regarda avec attention.

— Vous étiez déjà dans notre enseigne, le mois dernier ?

— Oui, j'ai dû déménager pour me rapprocher de ma famille, mentis-je à moitié.

— Vous auriez dû demander une mutation ! Attendez, je vais voir ma supérieure. Je sais qu'elle est en manque de caissières, justement. Avec cette épidémie de grippe, c'est l'hécatombe.

Mon cœur s'emballa un peu. La jeune fille se retourna vers une collègue, une grande brune d'une cinquantaine d'années, lui parla quelques secondes et lui tendit mon CV.

— Bonjour, me salua cette dernière en venant à ma rencontre. Je vois que vous étiez à Cabriès jusqu'à maintenant ?

— Tout à fait.

— Vous devez connaître Maurice alors ?

— Maurice ?

— Maurice Vigan, mon époux !

*Oh... mince...*

— Oui, c'était mon DRH.

— Que le monde est petit !

— Oui, ça, pour être petit, il est petit, lançai-je, blasée par cette nouvelle qui me condamnait au chômage éternel.

— Eh bien écoutez, je lui passe un coup de fil dès que j'ai un moment et je vous rappelle dans la journée si tout va bien. On fait comme ça ?

— Merci. Bonne journée, madame.

Je me retournai, la mort dans l'âme, et continuai mon parcours de croix avec mon petit diable bougon à bout de bras. Boutique après boutique, on me refoula gentiment ou plus sèchement suivant les responsables. Toujours les mêmes questions, les mêmes remarques, la même rengaine qui m'agaçait de plus en plus alors que la journée commençait à tirer vers la fin.

— Mais vous avez un bébé ?

— Oui, c'est une fille.

— Vous avez un moyen de garde ?

— Non, puisque je n'ai pas de travail pour le moment. Je ne peux pas encore me payer une nounou, mais...

— Oui, je comprends bien, mais sans nounou, vous ne pouvez pas trouver de travail.

— Et je fais comment alors ?

— Personne ne peut vous la garder quelque temps ? Famille, ami ?

— Non, je suis seule.

— Ah. Je suis désolé, de toute façon, nous n'avons aucun poste vacant pour l'instant.

— Mais il y a une annonce dans votre vitrine pour un emploi de vendeuse à mi-temps.

— Il vient d'être pourvu.

— Bien évidemment.

La galerie fermait ses portes et j'eus juste le temps d'acheter un deuxième sandwich et un paquet de couches avant que le vigile ne me demande de quitter les lieux. J'avais dû faire une cinquantaine de magasins, brasseries, cafés et restaurants, mais aucun d'entre eux n'avait daigné récupérer mon CV. J'avais tenté ma chance partout, sauf dans les kiosques à journaux que j'évitais soigneusement, préférant encore mourir que de revoir la couverture de ce magazine de malheur.

Assise dans ma voiture, je jetai un coup d'œil à mon téléphone portable pour voir si le supermarché m'avait répondu.

Pas de poste vacant pour le moment. Nous gardons votre CV en cas de besoin.

Quelle crapule ce monsieur Vigan !

Je mis le moteur en route et constatai, au bord de l'agonie, que ma voiture

était sur la réserve. Encore quarante euros en fumée...

À ce rythme-là, j'allais dormir sous les ponts avant la fin de l'hiver.

## Chapitre 29

Je rentraï à l'hôtel, éreintée, pressée de me coucher au plus vite pour oublier cette journée pleine d'humiliations. Une chose était sûre, je n'avais pas le temps de ressasser mes peines de cœur avec tout ça.

Muriel n'était déjà plus à l'accueil de l'hôtel. Je n'osai pas la déranger pour lui réclamer Félix. Et puis, de toute évidence, ce chat préférait la compagnie de la vieille dame à la mienne.

Après le bain, Onora et moi nous endormîmes dans le même lit, aussi fatiguées l'une que l'autre. Vers deux heures du matin, ma princesse se mit à pleurer de manière étrange, une succession de gémissements plaintifs et de cris de souffrance. Elle refusait le sein et secouait la tête de gauche à droite lorsque je tentais de la calmer. Je posai ma main sur son front et compris la raison de son comportement. Sa peau était brûlante et, à y regarder de plus près, son nez débordait de sécrétions vertes.

— Oh non, mon bébé, qu'est-ce que tu as ? Calme-toi, maman va te soigner.

Complètement affolée, je courus frapper chez ma voisine en trépignant d'impatience devant sa porte.

— Oui, fit-elle enfin en bâillant.

Vêtue d'une longue chemise de nuit à fleurs, elle arborait une étrange coiffure faite de bigoudis multicolores de part et d'autre de son visage.

— Je suis vraiment, vraiment désolée, Muriel. Mais est-ce que vous auriez un thermomètre, s'il vous plaît ? Je crois qu'Onora a de la fièvre.

— Bonté divine ! Je vais vous chercher ça. Retournez auprès d'elle, j'arrive.

Je partis consoler la petite malade en vitesse et accueillis Muriel, quelques minutes plus tard, comme le messie. Elle avait enfilé une robe de chambre rose et s'était dé faite de ses ornements capillaires. Le thermomètre à mercure indiquait approximativement trente-neuf degrés, ce qui était énorme d'après ma voisine. Je n'avais jamais eu d'enfant et j'apprenais un peu sur le tas, comme toutes les jeunes mères. La mienne n'avait pas eu le temps de m'enseigner ce genre de choses et, à chaque nouvelle question, je devais improviser grâce aux livres et à Internet.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demandai-je alors qu'Onora commençait à tousser grassement.

— Mon médecin se déplace la nuit. Il est formidable. Voulez-vous que je l'appelle ?

— Oui.

Elle rentra chez elle pendant une trentaine de minutes et revint me voir, habillée d'une jolie robe noire et accompagnée du fameux docteur. L'homme d'une soixantaine d'années avait gardé un certain charme pour son âge et je commençais à comprendre pourquoi Muriel le trouvait si formidable. Dans une poignée de main ferme, il me demanda plusieurs informations sur Onora et s'occupa d'elle plus de dix minutes avant de griffonner une liste de médicaments impressionnante sur son bloc blanc.

— Votre fille toussait beaucoup ces derniers temps ?

— Elle toussotait un peu, mais rien de grave, acquiesçai-je en me remémorant ces derniers jours.

Il inspira bruyamment et jeta un œil à Muriel avant de reporter son regard torve sur moi.

— « Rien de grave » ? Vous avez un diplôme en médecine pour déclarer une chose pareille ?

— Euh... non, mais je ne pensais pas que...

— Évitez de penser à l'avenir et appelez un médecin dès que votre enfant est malade. Ça m'évitera de me déplacer en pleine nuit lorsque ça s'aggrave.

Je baissai la tête, honteuse de me faire ainsi réprimander. Il devait me prendre pour une bien piètre mère pour négliger ainsi mon bébé de quatre mois. Onora avait beaucoup dormi la veille et elle n'avait pas arrêté de bougonner sans raison, mais jamais je n'aurais pensé qu'elle courait le moindre danger. À la maternité, on m'avait certifié que le lait maternel protégeait les bébés des maladies, j'avais donc opté pour cette solution afin de lui éviter tout microbe. Une fois de plus dans ma vie, je m'étais plantée comme une idiote.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Muriel pour attirer l'attention sur elle et me laisser enfin souffler.

— Il y a un pic de bronchiolites en ce moment. Je vous fais une ordonnance pour des séances de kinésithérapie respiratoire. Ça l'aidera à drainer les sécrétions qui la gênent. Et ne tardez pas à prendre rendez-vous, il y a foule, me conseilla-t-il sévèrement.

— Oui, docteur, affirmai-je d'une voix fluette.

— Ça fait quatre-vingt-trois euros.

— Les séances de kiné ? m'étranglai-je en voyant défiler les chiffres dans ma tête.

— Non, ça, c'est le prix de ma consultation.

— Quatre-vingt-trois euros ?

— Déplacement de nuit sur un enfant de moins de deux ans, récita-t-il sans une once de pitié pour mon portefeuille.

Je déglutis douloureusement.

— Vous... vous acceptez les chèques ?

— Bien entendu, acquiesça-t-il en remplissant sa feuille de sécurité sociale.

— C'est remboursé ?

— Une partie. L'autre restera à votre charge.

— Ah, fis-je fébrilement en attrapant le carnet vert dans mon sac.

— Quand on n'est pas capable de financer sa propre vie, on ne fait pas d'enfant, mademoiselle.

Il commençait à véritablement m'agacer avec ses remarques déplacées.

— Je peux vous payer, ne vous inquiétez pas.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète. Ce sont les conditions de vie de ce pauvre enfant.

— Onora est heureuse.

— Je l'espère pour vous, sinon...

— Sinon quoi ? tonnai-je en le fixant droit dans les yeux, empreinte d'une rage soudaine.

Il ne répondit pas et récupéra le chèque que je lui tendais avant de le fourrer dans sa mallette hors de prix. Il semblait évident que cet homme n'avait jamais dû connaître les galères de fin de mois et ne ressentait pas un brin de mansuétude pour la populace dans mon genre qui osait enfanter alors qu'elle arpentait vers un avenir précaire.

Il suivit Muriel sur le palier sans même un « au revoir » à mon intention. Le visage de ma voisine réapparut cinq minutes plus tard, par l'interstice de la porte.

— Il n'aime pas qu'on le réveille en pleine nuit, commenta-t-elle simplement pour expliquer le comportement odieux de son si merveilleux médecin.

— J'avais remarqué.

— Voulez-vous que j'appelle la pharmacie de garde pour les médicaments ?

— Ce serait un grand soulagement.

Elle referma derrière elle et vint me trouver quelques instants plus tard avec le nom et l'adresse d'une officine.

— La dame vous attend tout de suite. Allez-y, je garde Onora au chaud, me proposa-t-elle.

Je n'aimais pas confier ma fille à des inconnus, mais les circonstances m'obligèrent à me faire violence et à laisser le trésor de ma vie entre les mains de Muriel. Durant tout le trajet, je me fis un sang d'encre et m'injuriai mentalement d'avoir ainsi donné ma confiance à une femme que je connaissais à peine. Mais que faire d'autre ? Sortir Onora fiévreuse par ce froid ? Ne pas aller acheter les médicaments ?

Je fis le plus vite que je pus pour me rendre à l'adresse que m'indiquait mon GPS. La gentille pharmacienne m'attendait devant sa devanture, des cernes noirs sous les yeux et une coiffure aléatoire qui laissait à désirer.

Malgré l'heure tardive (ou matinale, devrais-je plutôt dire), elle m'accueillit avec le sourire et me fournit tout ce dont j'avais besoin. Un masque d'inhalation pour bébé, un mouche-bébé électrique, un thermomètre dernière génération en forme de pistolet et une montagne de médicaments dont je tentais de mémoriser la posologie en même temps qu'elle me l'expliquait. Elle me montra aussi comment me servir du *babyhaler*, ce drôle d'engin de torture que n'allait certainement pas apprécier Onora, et me fit un cours particulier sur l'importance du mouchage chez un enfant. Je me déchargeai de la coquette somme de quatre-vingt-treize euros (et après on ose dire que la santé est accessible à tous, en France...) et rentrai à l'hôtel pied au plancher pour retrouver en vitesse mon petit ange fébrile. Évidemment, dans ma précipitation, je ne vis pas l'adorable boîtier gris qui eut la bonne idée de me prendre en photo sur le bord de la route, m'aveuglant d'un horrible flash punitif. Un bruit de machine à sous s'enclencha dans ma tête.

Quatre-vingt-dix euros en moins.

Ne pas baisser les bras, ne pas baisser les bras, ne pas baisser les bras. Ne pas pleurer, ne pas pleurer, ne pas pleurer...

Je retrouvai enfin ma poupée qui s'agitait comme une anguille sous le regard inquiet de Muriel.

— Dieu merci, vous êtes là ! s'exclama la vieille dame, blanche comme un cachet d'aspirine. Je ne savais plus quoi faire pour la calmer.

— Merci pour tout, Muriel. Vous pouvez rentrer chez vous, je vais prendre le relais.

Elle s'exécuta aussitôt, bien heureuse de ne plus avoir à supporter la sirène de pompier qui hurlait sur mon lit. Après avoir administré tous les médicaments dans l'ordre exact indiqué par la pharmacienne, je constatai avec soulagement

que la fièvre d'Onora commençait à baisser un peu. Je lui changeai la couche, l'allatai, la berçai durant de longues heures et pus enfin profiter d'un repos bien mérité... à sept heures du matin.

## Chapitre 30

Entre les journées à broyer du noir et les nuits blanches, je ne vis pas le grisâtre de mon âme prendre le dessus.

Que celui qui pense qu'il est facile d'être maman à plein temps soit pendu sur-le-champ !

À fleur de peau et plus fatiguée que jamais, je n'arrivais plus à remonter la pente. Christopher me manquait et son absence m'étouffait presque. Sa peau, sa voix, son regard, chaque souvenir de lui me torturait inlassablement. Pourquoi m'avait-il fait ça ? Il disait m'aimer, mais n'avait pas pu s'empêcher de tout gâcher stupidement comme on brise un vase déjà trop fêlé. J'avais beau chasser mes larmes, elles continuaient de rouler sur mes joues du matin au soir.

De retour de vacances, il avait tenté de m'appeler une bonne centaine de fois, mais je refusais de répondre ou même de lire ses nombreux messages. Il devait bien se douter que j'étais au courant de sa petite aventure montagnarde ! Comment osait-il me recontacter après ça ? Il me donnait envie de vomir.

Je me nourrissais à peine, d'assiettes de pâtes au beurre et de bols de soupe, gentiment préparés par Muriel qui disait qu'elle préférait me les donner plutôt que de les jeter. Je me doutais bien qu'elle faisait toujours cuire une double ration par pitié, mais je n'étais pas en état de refuser sa charité. J'avais besoin de quelqu'un comme elle dans ma vie et le Ciel avait mis un certain temps avant de le comprendre. Sa bonté divine n'avait rien d'humain et je n'aurais pas été étonnée de la voir un jour claquer des doigts avant de disparaître comme dans *Joséphine, ange gardien*. Ce petit bout de femme était mon sauveur et je ne sais pas ce que j'aurais fait sans elle. Il est des amitiés qui naissent en quelques heures et qui s'éternisent à jamais. Celle-ci en faisait partie.

Au bout de cinq jours, la fièvre d'Onora disparut totalement et je pus enfin récupérer les heures de sommeil dont on m'avait dispensée jusqu'alors.

À midi, quelqu'un frappa à ma porte. En mode « loque en fin de vie », je me levai, les cheveux en bataille et la mine défaite.

— Tout va bien ? me demanda Muriel, inquiète. En général, tu viens payer ta chambre à l'aube alors je me faisais du souci.

Nous étions passées au tutoiement lorsque, la veille, je m'étais évanouie sur son paillason et qu'elle était venue ramasser mon vomi dans la salle de bains. Après cet incident déplorable et humiliant, nous avions franchi un cap d'intimité qui nous permettait d'oublier le vouvoiement.

— Oui, oui, merci. Onora a dormi toute la nuit, alors j'en ai pu un peu récupérer.

— Je suis désolée, je ne voulais pas te réveiller. J'avais peur que tu aies fait un nouveau malaise.

— C'est gentil. Mais je vais mieux, je t'assure. J'imagine que mon estomac n'a pas supporté le stress de ces derniers jours.

— Veux-tu que je fasse venir le docteur pour qu'il t'ausculte ?

— Surtout pas ! rigolai-je en repensant à ce gros bonhomme aigri. Il est compétent, certes, mais je n'ai pas apprécié sa façon de me parler.

— On demande aux médecins de soigner nos corps, pas nos esprits, fit-elle d'une voix douce en haussant les épaules.

— Eh bien moi, j'ai besoin qu'on soigne mon esprit avant tout.

— Alors rien de mieux qu'un petit pain au chocolat, dit-elle en secouant un sachet de boulangerie sous mes yeux.

Embarrassée, je penchai la tête vers mon épaule et pinçai les lèvres en une fine ligne invisible.

— Tu n'aurais pas dû, Muriel.

— En fait, je me suis trompée. J'ai eu plus gros yeux que gros ventre et je pensais pouvoir manger mes deux viennoiseries alors qu'un seul croissant m'a suffi. Ce serait dommage de gaspiller.

— Bien sûr, ce serait dommage.

Je pris le sachet dans ma main et serrai Muriel contre mon cœur pour la remercier d'avoir autant d'imagination à chaque fois qu'elle m'achetait un truc sans vouloir me l'avouer.

Après son départ, je dévorai mon délicieux pain au chocolat et glissai sous la douche avant qu'Onora ne se réveille. Elle avait rendez-vous chez le kiné à quinze heures pour sa séance de torture quotidienne et je tenais à être présentable, surtout si je voulais enchaîner avec un nouvel après-midi de recherche d'emploi.

Dès que je fus potable, je sortis de la chambre discrètement et m'approchai du comptoir où Muriel discutait avec Félix. Elle l'avait définitivement adopté et il m'avait définitivement oubliée. Je devais être le seul spécimen humain à avoir été abandonné par son animal de compagnie...

— Tu es toute jolie comme ça, remarqua-t-elle alors que je lui tendais ma carte bleue.

Mon stock d'argent liquide avait fondu comme neige au soleil et Muriel n'insista pas pour que je retourne au distributeur.

— J'ai décidé d'aller faire un tour à Pôle emploi, après le kiné. J'espère qu'ils pourront me trouver quelque chose.

Je composai le code secret.

— Si tu comptes sur eux, t'es pas sortie de l'auberge ma pauvre chérie, se gaussa-t-elle en secouant la tête.

Son sourire se défraîchit lorsque son regard se porta sur le boîtier à carte.

— Un problème ? demandai-je.

Elle se raidit perceptiblement.

— J'ai dû me tromper. On va recommencer, suggéra-t-elle en tapotant sur son clavier numérique avant d'enfoncer à nouveau ma carte. Je suis une vraie calamité avec ces machines !

Je jetai un œil par-dessus son épaule et compris ce qui la troublait tant. L'écran affichait une phrase que je redoutais depuis un moment : « paiement refusé ».

Mon cœur accéléra la cadence et ma vision se brouilla.

— Ce n'est pas possible, il devrait encore m'en rester un peu, déclarai-je d'une voix chevrotante. Je ne comprends pas.

D'une main fébrile, je récupérai mon smartphone dans ma poche et consultai l'application de ma banque en priant le ciel pour que ce soit juste une erreur technique. Malheureusement, les ordinateurs se trompent rarement et j'étais bien dans le rouge. J'avais pensé à déduire le crédit automobile de mon budget, mais j'avais complètement zappé le prélèvement annuel pour mon assurance.

— Merde, éclatai-je en sanglots. Et je dois encore payer le kiné à la fin de la semaine. Comment je vais faire ? Et ma chambre ? Je me retrouve à la rue.

Les jambes flageolantes, je glissai le long du comptoir et m'assis par terre, la tête entre mes genoux.

— On va s'arranger, me consola Muriel qui était venue me rejoindre sur la moquette.

— Mais je n'y arriverai jamais, craquai-je dans un long gémissement plaintif. Je suis trop nulle. Même ma mère avait réussi à m'élever toute seule, et moi je suis incapable de donner un toit à ma fille.

— Ta mère n'était pas partie d'aussi bas que toi. Elle avait eu une jeunesse heureuse et une famille pour l'entourer. Ne te compare pas à elle.

— Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Déjà, tu vas apporter tes affaires dans mon studio, comme ça, tu n'auras plus de chambre à payer tous les matins.

— Mais je ne peux pas faire ça. Ton studio est minuscule et Onora et moi on va te déranger tout le temps.

— Je travaille toute la journée, alors on ne risque pas de se marcher sur les pieds. Et puis, la nuit, Onora est un ange, elle ne me dérangerait absolument pas.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Je ne peux pas te laisser dans la chambre d'hôtel gratuitement, car je ne veux pas perdre mon boulot. Si le patron venait à découvrir notre combine, je serais à mon tour SDF et ça n'arrangerait rien à l'affaire. Par contre, je suis libre de disposer de mes vingt mètres carrés comme bon me semble, alors tant que je serais vivante, tu auras toujours un toit au-dessus de la tête et une assiette de pâtes dans l'estomac. Ça te va ?

— Tu es la personne la plus gentille que je connaisse.

— Tâche de t'en rappeler quand je serai vieille et grabataire, rigola-t-elle en essuyant mes larmes avec son mouchoir en tissu qui sentait la naphthaline.

— Je m'occuperai de toi.

— J'y compte bien. Mais pour l'instant, c'est à moi de m'occuper de toi, alors va boucler tes valises et apporte tout ça chez moi.

— Merci.

Je l'étreignis pour la deuxième fois de la journée sous le regard jaloux de Félix qui miaula pour attirer l'attention sur lui.

Mes affaires furent vite bouclées étant donné qu'elles tenaient dans un sac de supermarché et le déménagement ne dura pas plus de dix minutes. Le lit pliant d'Onora trouva sa place à côté du clic-clac et mes vêtements dans un tiroir que Muriel venait de vider de vieilles lettres inutiles (d'après ses dires).

— Pourquoi ne pas aller voir une assistante sociale ? demanda ma colocataire tandis que j'allais Onora. Elle pourrait t'aider à t'en sortir.

— J'ai grandi dans un foyer, entourée d'enfants qui avaient été arrachés à leurs parents par ce genre de personnes. Je ne compte pas me jeter dans la cage du lion.

— Elles sont là pour aider, pas pour punir.

— Si aider consiste à me retirer la garde de ma fille, c'est bien pire qu'une punition à mes yeux. C'est carrément une condamnation à mort. Onora est tout ce qu'il me reste, tout ce qui m'empêche de ne pas partir rejoindre ma mère dans un autre monde. Si on me l'enlève, je ne suis plus rien.

— Et son papa ? Ne pourrait-il pas t'aider un peu, financièrement ?

— S'il apprend que je suis dans cette situation, il va en demander la garde exclusive et je ne pourrais plus jamais revoir mon bébé.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche.

— Bien sûr que si. Tu penses vraiment qu'un juge va laisser un nourrisson à une maman qui sort tout juste d'une dépression et qui n'a même pas de quoi lui payer un logement décent ? Entre une famille équilibrée et riche et une femme seule sans argent, le choix va être vite fait.

— Tu as peut-être raison.

— Promets-moi de n'en parler à personne. Si mon histoire venait à s'ébruiter, ce serait la catastrophe.

— Ne t'inquiète pas. Tu vas trouver un travail et rebondir, j'en suis certaine.

Je tordis la bouche.

— Encore faudrait-il que je trouve une crèche pour garder Onora. Lorsque je suis allé me présenter dans les boutiques, on m'a répondu que sans mode de garde, je ne pouvais pas être embauchée.

Elle haussa les épaules et me sourit tendrement.

— Si c'est l'histoire d'une semaine ou deux, mamie Muriel peut bien s'occuper de ton petit ange.

— Tu ferais ça ? Et la conciergerie ?

— Il n'y a pas beaucoup de touristes par les temps qui courent. Il me suffit de mettre une pancarte à l'entrée pour signifier aux gens qu'ils doivent sonner. Je n'aurais plus besoin de poireauter pendant des heures derrière mon comptoir.

— Mais... pourquoi tu ne le fais pas depuis longtemps ?

— Que veux-tu qu'une vieille femme comme moi fasse toute la journée dans son minuscule studio ? Ça me fait sortir, et puis, j'ai l'impression d'être utile derrière ce bureau, même si je n'y fais rien.

— Ce serait vraiment formidable si tu pouvais m'enlever cette épine du pied.

— Alors, c'est entendu. Il faudra juste habituer la poupée à boire du lait en poudre, parce que, ce n'est pas de la mauvaise volonté, mais ma poitrine ne pourra jamais lui fournir ce dont elle a besoin, rigola-t-elle.

— Je tirerai mon lait pour que tu puisses lui donner en journée.

— C'est toi qui décides, mais le lait artificiel est tout aussi bon, tu sais. De nos jours, tout le monde fait ça.

— Je tiens à l'allaiter. C'est encore une des seules choses que je peux lui offrir et elle aime ça autant que moi. Je ne peux pas la priver de ce petit bonheur alors que je l'empêche déjà d'avoir une vie normale. Quel genre de mère serais-je ?

— Une mère qui se démène pour survivre. Et ça, c'est déjà beaucoup, ma chérie.

# Chapitre 31

Je patientais tranquillement dans la salle d'attente du kiné, lorsque mon regard se posa sur une affiche qui n'était pas sur ce mur la veille. Un centre d'hydrothérapie recherchait de toute urgence une masseuse professionnelle pour pallier à un surcroît d'activité pendant la période post Saint-Valentin. « Très bon salaire », était-il précisé en bas à droite.

Je pris garde de ne pas me faire remarquer et me levai discrètement pour voler l'annonce qui tenait par une simple punaise.

Hors de question d'avoir de la concurrence.

Oui, je sais, c'est mal. Mais aux grands maux les grands remèdes et j'en étais arrivée à un point où chaparder un bout de papier était le cadet de mes soucis.

Je pliai la feuille en quatre et la fourrai, ni vu ni connu, dans la poche de mon jean.

Le kiné me fit sursauter lorsqu'il pénétra dans la pièce.

— Ça y est, la séance est terminée, déclara-t-il en me tendant mon ange rouge de colère. Onora n'a presque plus rien, et d'ici deux jours, on pourra arrêter les massages.

Il me restait donc deux jours pour trouver une bonne centaine d'euros afin de le régler à la dernière séance, comme convenu.

— Parfait. À demain, alors.

— À demain. Au revoir petite poupée, gazouilla-t-il en lui chatouillant le bout du nez.

Elle le toisa avec méfiance, redoutant qu'il ne s'en prenne encore à sa pauvre cage thoracique. Je rentrai prudemment à l'hôtel et montrai ma trouvaille à Muriel.

— Mais tu n'es pas masseuse !

— Personne ne le saura. Je peux dire que je viens de passer mon diplôme et que c'est ma première expérience. C'est juste un contrat d'un mois, ils ne vont pas faire des recherches pour si peu.

— Peut-être. Mais il faut que tu apprennes les rudiments du métier si tu ne veux pas passer pour une menteuse.

— Avec Internet, on peut apprendre à tout faire en moins d'une journée.

Nous nous installâmes derrière son ordinateur afin de remodeler mon CV à la mode « SPA » avant de l'envoyer à l'adresse mail indiquée sur l'affiche. Moins d'une heure plus tard, je reçus une réponse enthousiaste me demandant de me présenter à l'accueil, dès le lendemain à dix-neuf heures précises pour un entretien d'embauche. Je sautai de joie, soulagée d'avoir enfin décroché le sésame si précieux.

La journée suivante fut donc réservée à mon apprentissage intensif du monde des massages. Muriel et moi consultâmes des tas de sites et tutoriels afin d'approfondir mon savoir en la matière. Après plusieurs heures de leçons, Muriel décida de m'interroger avant que j'affronte la responsable du centre de soin.

— Si je te dis : massage shiatsu, demanda-t-elle en tendant son index.

— Alors... c'est un massage pour rétablir l'équilibre énergétique de l'organisme. On masse la tête, les épaules, le bras, le dos, les jambes et les pieds, récitai-je en essayant de ne rien oublier.

— Bien. Maintenant : massage oriental.

— Facile. Il sert à détendre et assouplir les muscles, donc on masse uniquement les muscles.

— Attention, plus difficile. Massage balinais.

— Massage de la tête aux pieds pour tonifier le corps.

— Sois plus précise. Que faut-il faire exactement ?

— Ça consiste à effectuer de légères caresses, du pétrissage et des frictions avec les pouces, les mains et les avant-bras sur tout le corps du client.

— Je suis impressionnée, tu as une excellente mémoire. Massage californien ?

— Massage du dos, du buste et du ventre avec des huiles essentielles pour procurer au corps détente et bien-être.

— Massage cachemirien ?

— Euh... c'est celui qui se pratique avec des huiles réchauffées, il me semble. Il faut en appliquer par des mouvements lents sur tout le corps, devant, sur les deux côtes et enfin dans le dos.

— Bon, maintenant, la base : réflexologie ?

— Gratouilles sous les pieds !

— Massage assis ?

— C'est pour le haut du corps. Il sert à éliminer les troubles physiques et psychologiques liés au travail.

Elle fit une moue de satisfaction et me décocha un clin d'œil complice.

- Je crois que tu es prête pour le grand oral !
- Y a plus qu'à espérer que je n'oublie pas un truc important.
- Tu vas cartonner, j'en suis certaine.

Je profitai du peu de temps qu'il me restait pour m'épiler sous la douche et faire un soin à mes cheveux pour me décrocher mentalement de toute cette poisse qui me collait à la peau depuis mon départ de Cabriès.

Je me sentais propre comme un sou neuf et prête à gravir des montagnes pour le bien-être de ma princesse. Je devais décrocher cet emploi, ce n'était plus une simple question de destin, mais de nécessité absolue.

Onora étant rassasiée, normalement, elle ne devait pas trop embêter sa nounou d'un soir jusqu'à mon retour. Au cas où l'entretien se serait éternisé, Muriel était allée acheter une boîte de lait en poudre et un biberon à la pharmacie du coin, mais j'espérais qu'elle n'en aurait jamais l'utilité. J'adorais allaiter ma fille et devoir arrêter m'aurait brisé le cœur. Je lui rappelai de n'en faire usage qu'en cas d'absolue nécessité et quittai le studio, le cœur gros.

Le centre de soin « Luxurious SPA » était bien plus grand que ce que j'avais imaginé. De hautes grilles en fer forgé renfermaient une bâtisse ancienne sculptée de motifs floraux de toute beauté. Le parking, vide à cette heure-ci, était orné d'une magnifique fontaine blanche d'où l'eau jaillissait par jets puissants. Je pressai mon volant dans mes doigts et fermai les yeux quelques secondes pour trouver le courage de sortir. Je ne savais pas mentir et j'avais une trouille bleue de me faire prendre en flagrant délit.

Je quittai ma voiture avec regret et franchis les quelques mètres qui me séparaient de l'immense baie vitrée avec une angoisse tenace. Les graviers crissaient sous les pas de mes chaussures à talons. Peut-être aurais-je dû mettre mes bottines pour faire plus sérieuse ?

— Bonjour, m'accueillit une charmante blonde qui ne devait pas dépasser la quarantaine.

Je ne l'avais pas entendue arriver, tant j'étais concentrée sur mes pieds. Elle portait une longue blouse blanche qui se mariait parfaitement à son teint laiteux et à sa chevelure platine. Ses grands yeux d'un bleu délavé me fixaient intensément.

— Bonjour. Je suis Fiona Duchemin, je viens pour l'annonce.

— Je sais. Le directeur général m'a envoyé un mail pour me demander de vous accueillir. Je m'appelle Clothilde, se présenta-t-elle ne me tendant la main.

— Enchantée.

— Suivez-moi, je vous prie.

Nous pénétrâmes dans l'antre du luxe et de la détente. À l'intérieur, d'imposantes moulures ornaient de hauts plafonds en cathédrale et les clapotis d'une deuxième fontaine invitaient au repos. Je me sentis tout de suite apaisée et rassurée.

— J'ai apporté mon CV.

— Inutile, j'ai celui que vous avez envoyé par mail. Vous êtes toute nouvelle dans le métier ?

— Oui. En fait, je viens tout juste de décrocher mon diplôme, mais j'apprends très vite et j'ai vraiment besoin de travailler immédiatement.

Je n'aurais peut-être pas dû mentionner ce dernier point qui faisait carrément pauvre fille désespérée au bord du gouffre. Mais elle ne s'en formalisa pas, continuant à m'entraîner dans les profondeurs du centre d'un pas langoureux. Tout en elle transpirait l'élégance et le savoir-vivre. Ses mains maniérées gigotaient le long de son corps dans un balancement charmant. Même sa voix, posée tout en restant ferme, provoquait une autorité naturelle qui lui allait comme un gant.

— Vous suivrez une petite formation accélérée. Cela vous permettra d'être plus à l'aise avec votre premier client.

— Très bien, acquiesçai-je vivement.

Je la suivis dans un escalier pentu jusqu'à une salle de repos où de nombreux divans entouraient une table basse chargée de bouteilles et de verres sales.

— Excusez le désordre, les filles ne sont pas les reines du ménage, fit-elle en s'asseyant sur un canapé en cuir avant de m'inviter à la rejoindre d'un geste délicat. Parlons argent, si vous voulez bien.

Surprise qu'elle ne m'interroge pas sur mon diplôme ni mes connaissances, j'arquai un sourcil et acceptai le verre de whisky qu'elle m'offrait. J'y plongeai les lèvres et crus bien qu'elles allaient fondre dans le liquide.

— C'est fort, m'étouffai-je à la première gorgée.

— Il faut le boire cul sec, ça passe mieux.

Je m'exécutai pour ne pas la vexer. J'avais l'impression d'avaler un déboucheur W.-C. et ma gorge criait au feu. Elle me resservit un deuxième verre que je refusai poliment.

— Comme vous avez pu le voir dans l'annonce, le SPA est ouvert de dix heures à dix-huit heures, puis de vingt heures à minuit.

— Minuit ? Ah non, ce n'était pas précisé.

— Les gens qui travaillent aiment bien venir se détendre ici après une longue journée harassante.

— Je comprends.

— Nous cherchons une masseuse de nuit, pour cette catégorie-là de clients. Tous les postes de jour sont déjà pourvus, mais si vous faites l'affaire, d'ici un mois, nous pourrions augmenter vos heures en journée.

Oh mon Dieu, elle me proposait un CDI à temps plein ! Le saint Graal de tout chômeur qui se respecte ! Pour la peine, j'attrapai le verre que j'avais refusé à l'instant et en ingurgitai le contenu, bien que le champagne aurait été plus approprié.

— Vous travailleriez du mercredi au dimanche de vingt heures à minuit pour un salaire de deux mille euros net.

J'en postillonnai ma dernière gorgée d'alcool.

— Oh pardon, m'excusai-je en essuyant la tache que je venais de faire sur son canapé tout neuf. Je... je ne m'attendais pas à autant.

Je regrettai aussitôt mes propos et espérai qu'elle n'allait pas négocier une rémunération à la baisse étant donné que je venais de lui tendre la perche. Il fallait vraiment que j'apprenne à peser mes mots. Elle se fendit d'un sourire rayonnant qui creusa ses joues d'une charmante fossette.

— C'est un établissement de luxe, ici. Il est normal que nos employées profitent de notre prestige, précisa-t-elle en penchant la tête.

— C'est très généreux.

— Aussi, nous attendons d'elles un comportement exemplaire, poursuivit-elle d'un ton plus ferme. Vous comprenez bien qu'à ce tarif-là, nous ne pouvons accepter un quelconque retard ou une négligence de leur part.

— Bien sûr.

Deux mille euros !

Deux mille euros pour vingt heures de travail par semaine !

C'était trop beau pour être vrai. Je devais à tout prix décrocher ce job, quitte à bouffer mes adversaires toutes crues.

— Notre clientèle se compose aussi bien d'hommes que de femmes. Est-ce que cela pose problème ?

— Non, je ne vois pas pourquoi les hommes ne pourraient pas se détendre un peu.

— Bien. Est-ce que les conditions contractuelles vous satisfont dans l'ensemble ?

— Oui.

Je n'allais quand même pas dire non à DEUX MILLE EUROS !

— Alors, c'est parfait. Vous correspondez exactement à ce que je cherchais.

Vous êtes embauchée.

— Vraiment ?

— Oui ! Bienvenue dans la famille.

— Oh, bien, merci beaucoup, vous ne le regretterez pas.

— J'en suis certaine.

Si j'avais pu, j'aurais dansé la java en criant victoire, j'aurais couru partout pour appeler Muriel sur un air de Cucaracha, mais je restai zen et détendue. Un sourire béat coincé sur les lèvres. Elle se leva et récupéra une bouteille de champagne dans le mini frigo.

— On fête ça ? demanda-t-elle avec entrain. Je la réserve spécialement pour nos nouvelles recrues !

— Avec plaisir !

## Chapitre 32

Lorsque je me réveillai en pleine nuit, Muriel dormait avec Onora dans les bras. Glacée jusqu'aux os, je remontai la couette jusque sous mon nez sans faire de bruit, même si mon cerveau, lui, faisait un brouhaha pas possible. J'avais l'impression qu'un train à grande vitesse faisait le tour de mon crâne sur des rails en cristal. Une bouffée de chaleur m'envahit soudain, couvrant mon corps de transpiration. Onora m'avait certainement passé son virus. Je devais prendre une aspirine, mais je n'avais plus le courage ni la capacité de bouger. C'était un peu comme si j'avais conscience du monde qui m'entourait, mais que je n'en faisais plus partie. Simple statue de cire immobile dans une chambre en feu, ma vue se troubla. Les chiffres lumineux de l'horloge dansèrent quelque temps au-dessus de moi, vrillant et tournoyant sans véritable logique, puis finirent par disparaître lorsque je plongeai à nouveau dans un profond sommeil.

Une terrible envie de vomir me réveilla à nouveau brusquement. Mon corps n'était plus que souffrance et mon crâne se vrillait en une atroce et lente torsion. Je n'arrivais plus à parler et tâtonnai dans le lit d'un geste maladroit à la recherche d'un peu d'aide.

Personne.

Où pouvait bien être Muriel ?

Je n'eus pas le temps de m'attarder sur le sujet, prise d'une douleur plus qu'insoutenable. On aurait dit que tout mon corps hurlait son tourment et mes yeux n'étaient pas en reste. Dès que j'essayais d'ouvrir les paupières, une éblouissante lumière blanche me brûlait la rétine et provoquait un torrent de larmes le long de mes joues.

Allongée sur le ventre, la tête dans le vide et le corps amorphe sur le matelas, j'essayais d'analyser toutes les parties de mon être qu'il m'était encore possible de mouvoir. Orteils, pieds et jambes paralysés, bras gauche engourdi, mais bras droit à peu près opérationnel avec doigts qui bougent, cou mobile et visage complètement figé. J'avais beau essayer, aucun son ne sortait de ma bouche entrouverte. En tendant le bras droit, je réussis à attraper mon portable sur la table de chevet. De mémoire, je composai mon code secret en espérant que cela

ait réussi à le déverrouiller et appuyai approximativement en haut à gauche de l'écran, là où je savais qu'un onglet « contact » attendait. Je voulus ouvrir à nouveau les paupières, mais ce que je vis me fit encore plus peur que la lumière blanche. Désormais, tout était noir.

J'étais aveugle.

Mon cœur, qui battait au ralenti jusqu'alors, fit un bond douloureux dans ma poitrine. À ce stade-là, je savais que le virus d'Onora n'y était pour rien dans mon état de santé plus que critique. Quelque chose de beaucoup plus grave torturait chaque parcelle de mon anatomie et je devais réagir au plus vite avant qu'il ne soit trop tard.

D'une main tremblante, j'appuyai sur mon seul et unique contact, Christopher. Je tentai de garder mon calme, sachant pertinemment que je jouais ma vie sur cet ultime SMS. Si je n'arrivais pas à l'envoyer correctement, je ne donnais pas cher de ma peau. Mentalement, je m'imaginai l'écran et me rappelai qu'une fois le contact ouvert, il fallait appuyer à droite pour envoyer un SMS. Heureusement, j'avais passé le mois de janvier à textoter et je commençais à connaître la procédure par cœur. Je tapai un « SOS hôtel Fleur bleue » et validai avant de sombrer dans les ténèbres.

Les bips réguliers et stridents d'une machine sur ma droite me tirèrent de mon étrange sommeil. Vu la douleur qui courait encore dans mes veines, je n'étais toujours pas morte, et si je combinais l'odeur environnante avec les signaux sonores d'un électrocardiogramme, j'en conclusais que je me trouvais à l'hôpital.

Cette idée me rassura.

Je papillonnai des paupières et distinguai vaguement un fil planté dans mon bras gauche. Bien, on m'administrerait de quoi aller mieux, même si je n'étais pas encore au top de ma forme, ça ne saurait tarder.

Un épais brouillard m'empêchait de voir plus loin que le bout de mon lit, mais au moins je n'étais pas aveugle. Les bruits semblaient sourds et atténués, comme si mes oreilles faisaient un concours d'apnée sous l'océan. J'écoutais ma respiration et les battements de mon cœur qui vibraient dans mes tempes. Cette sensation était vraiment bizarre. Un peu comme si je vivais à l'intérieur de ma tête et que le reste n'était que chimérique, brouillon. Un affreux vertige m'entraîna dans la spirale d'un ouragan où je ne pouvais rien faire d'autre que subir et planer comme un oiseau perdu dans l'immensité d'un ciel noir.

Je sombrai à nouveau.

Mon quatrième réveil fut plus agréable que les précédents. Ni nausée ni

sensation de flottement, mais une terrible angoisse qui ne quittait plus mon esprit.

Onora.

Où était mon bébé ?

Allait-elle bien ?

Elle devait avoir peur, faim, je devais la retrouver.

Je mis plus de cinq minutes à m'asseoir dans mon lit, tentant de réprimer le tournis que provoquait chacun de mes gestes. Je posai enfin un pied à terre et réussis à traîner mon porte-perfusion jusqu'à la porte. Au bout du couloir, Christopher écoutait attentivement un médecin qui tenait un bloc-notes dans ses mains. Comme toujours, il était d'une beauté hypnotisante et mon cœur ne put s'empêcher de s'emballer dans ma poitrine. Il était là, mon sauveur, mon héros. Il était accouru sans hésitation pour me sortir de cet enfer et prendre soin de moi. Aussi irrationnel qu'il soit, j'avais envie de fondre dans ses bras pour pleurer toutes les larmes de mon corps et l'embrasser à en perdre haleine, mais mon esprit farouche me rappela bien vite les raisons de notre rupture. Lui, cette fille, cette étreinte chargée d'amour. Mes genoux mollirent un peu et je dus fermer les yeux pour avaler les vilaines larmes qui tentaient de s'en échapper. Cloîtrée derrière mon rideau sombre de paupières, je pus entendre le médecin prononcer les mots « GHB », « exogène » et d'autres termes médicaux dont je ne comprenais pas la signification. Mes forces commençaient à s'amenuiser et je n'avais presque plus le courage de tenir debout. Soudain, Christopher donna un violent coup contre la cloison qui vibra sous l'impact. Surprise par la virulence du choc, je rouvris les yeux et aperçus le médecin poser une main d'apaisement sur son épaule tout en continuant à lui parler à voix basse. Que pouvait-il bien lui dire pour le mettre dans un tel état ? Un vertige véhément m'assailit comme une lame de fond. Mes jambes vacillèrent, mais je réussis à me rattraper au chambranle pour ralentir ma chute.

— Docteur, entendis-je sur ma gauche alors que de petits pas rapides couraient dans ma direction.

Christopher se retourna et ses yeux embués de larmes furent la dernière chose que je pus voir.

J'avais l'impression de vivre un éternel recommencement de réveils et d'évanouissements. J'espérais que cette fois serait la bonne. Lorsque je repris conscience, il faisait nuit dehors et Christopher, front posé sur la fenêtre, observait les lumières de la ville sans bouger.

— Chris, réussis-je à articuler à travers mes lèvres sèches.

Lorsqu'il se retourna, je ne vis plus l'homme tendre et aimant que j'avais pu côtoyer jusque-là. Il n'était qu'un volcan en fusion, prêt à exploser, le corps tendu et les poings serrés. Son regard noir me toisait avec animosité et dégoût.

— Depuis quand tu prends de la drogue ? lança-t-il sans même me demander si j'allais mieux.

— Quoi ?

Je m'adossai à la tête de lit et plissai les yeux dans sa direction. Un terrible mal au crâne me vrillait le cerveau de façon mortelle, mais la tornade qui me faisait face semblait bien plus dangereuse encore. Christopher ne bougeait pas de sa fenêtre, préférant rester loin de moi au cas où il n'aurait pas pu résister à une furieuse envie de me corriger. Je pouvais sentir sa haine à sa respiration ample et rapide qui soulevait son torse sous sa chemise blanche. Il portait un costume d'homme d'affaires froissé et une barbe de baroudeur qui me laissaient penser que cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas bougé de là.

— Les médecins ont retrouvé une forte quantité de drogue dans tes urines. C'est pour cette raison que tu as disparu sans explication, pour te shooter ?

— Je n'ai jamais rien pris de tel, je t'assure.

Il ne se départit pas de sa haine viscérale qui semblait le bouffer de l'intérieur. Et pourtant, il était là, près de moi et souffrait de me voir ainsi.

— Où est Onora ? demandai-je pour en finir avec cette inquiétude qui me nouait l'estomac depuis mon réveil.

— Chez mes parents. Elle va bien.

Je soupirai, soulagée.

— Merci.

Je pouvais mourir en paix. Onora était en sécurité.

Christopher fit un pas, puis se ravisa pour rester collé contre sa fenêtre.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-il comme un inspecteur austère.

— De quoi tu parles ?

— Comment se fait-il que ton corps pisse de la drogue alors que tu affirmes ne pas en avoir avalé ? s'énerva-t-il en frappant à nouveau le mur de son poing.

— Je ne sais pas, gémis-je en posant la main sur mon front douloureux.

Il resta une seconde hésitant, le regard chargé de soupçons.

— Tu m'as envoyé un message, tu te souviens ?

— Oui.

— OK. Avant ça, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Je ne sais pas.

Je cherchais, dans ma mémoire, le plus proche souvenir encore intact, mais

mon cerveau gréviste refusait de m'aider sur ce coup-là.

— Ta colocataire, une vieille dame, dit-il en essayant de garder son calme sans grand succès. Elle a déclaré que tu étais partie pour un entretien d'embauche. Tu te souviens de ça ?

Mon esprit embrumé se mit en branle, me renvoyant des images d'un SPA luxueux avec d'immenses baies vitrées et une fontaine majestueuse.

— Vaguement.

— Tu es rentrée si tard qu'elle ne t'a pas entendu te coucher. Qu'est-ce que tu as foutu pendant tout ce temps ?

— Rien. À vrai dire, je ne me souviens plus de grand-chose.

Il inspira profondément, tentant de juguler la rage qui courait dans ses veines.

— Tu as pris de la drogue pour aller à cet entretien ?

— Non ! m'insurgeai-je. Je te jure n'avoir jamais touché à cette saloperie. C'est quoi cette histoire de drogue ?

— C'est à toi de me le dire.

— Mais... je te jure sur la vie d'Onora que je ne me drogue pas, Chris, crois-moi, suppliai-je d'une voix chevrotante, noyée dans un océan d'incompréhension.

Les traits de son visage se détendirent un peu, mais il restait toujours dans un état second que je ne lui connaissais pas.

— Alors, quelqu'un t'en a donné à ton insu. Il paraît que c'est très courant avec cette substance.

Je me sentis blêmir. Mes yeux brûlaient et mon cœur tombait en cendres, mais ce n'était rien comparé à mon esprit aussi sombre qu'un nuage de fumée. Je fronçai les sourcils et tentai de me souvenir à quel moment j'avais pu avaler un truc inconnu. Des flashes crépitèrent sous mes yeux, mais rien de bien concret.

— Je me souviens avoir bu un verre de whisky, à l'entretien.

Il se figea soudain.

— Du whisky, pendant un entretien d'embauche ?

— Oui. C'est vrai que ça paraît bizarre. Je ne suis sûre de rien, je n'arrive pas à me rappeler ce que j'ai vécu, j'ai juste des images qui apparaissent devant moi. Et là, je vois un verre ambré, il me semble bien que c'est du whisky.

— Le GHB, cette substance qui était en toi, est aussi appelé la drogue du violeur, ça te dit quelque chose ?

— J'en ai entendu parler à la télé.

— Ses effets sont dix fois plus puissants lorsqu'elle est mélangée à de l'alcool.

Mes mains se mirent à trembler au moins autant que celles de Christopher. La machine sur ma droite s'emballa dangereusement, preuve que mon cœur n'arrivait plus à pomper le sang avec constance.

— Tu penses qu'on m'aurait droguée ? Mais pourquoi ? m'affolai-je en imaginant le pire.

— C'est bien ce que je me demande. C'était quoi, ce SPA ?

Christopher arrivait à garder son sang-froid alors que tout mon corps était en alerte. Un torrent de questions persécutait mon âme avec violence. Ma lèvre inférieure commença à trembloter.

— Un centre un peu chic à la sortie de la ville, réussis-je à articuler, la gorge nouée. Regarde dans mon manteau, s'il est là, je sais que l'annonce est dans la poche.

Il fouilla ma veste et en ressortit un bout de papier plié en quatre. S'il avait pu lancer des lasers à la force de ses yeux, l'annonce aurait fini en minuscule tas de cendres.

— De quoi est-ce que tu te souviens, encore ?

Je pressai les paupières et secouai la tête dans l'espoir d'en faire sortir la réponse, un peu comme une lanterne magique qu'il faudrait secouer pour réaliser un vœu. Aussi farfelu que cela puisse paraître, ma méthode eut quelques effets bénéfiques.

— Je vois une dame, une blonde avec les cheveux très clairs. La gérante, il me semble. Je crois qu'elle était gentille.

— Après le verre, tu as fait quoi ?

Je forçais pour pénétrer dans l'antre de mes souvenirs, mais un immense mur opaque m'empêchait d'y accéder. Je fermai les yeux une nouvelle fois de toutes mes forces, essayant de revoir la scène de l'entretien d'embauche. Je creusais au plus profond de moi pour sortir tout ce que mon cerveau pouvait m'offrir. Les images étaient floues, mais les bruits et les odeurs me revenaient plus facilement.

— J'entends des cris.

— Des cris ?

— Oui, aigus, perçants. Des insultes aussi... enfin, je crois.

— Qui parle ? Toi ? Cette femme ?

Ces hurlements de terreur me vrillaient de plus en plus les tympans et je pressai mes oreilles de mes deux mains pour ne plus les entendre.

— Fiona, ça va ? reprit-il plus doucement.

Je n'arrivais plus à lui répondre. Mon esprit était désormais dans un monde où tout n'était que violence et sang. Je pouvais clairement reconnaître ses relents,

âcres et métalliques.

— Je saigne, réussis-je à expliquer malgré les tremblements dans ma voix.

— Pourquoi ? Qui t'as fait saigner ?

— Je ne sais pas. J'ai une lame dans les mains.

— Quoi ?

— Je cours, j'ai peur.

— Peur de qui ?

— J'entends des pas derrière moi.

Mon rythme cardiaque s'emballa de plus belle offrant à la chambre un concerto de bips insupportables.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas.

— Qui, Fiona ? Qui court derrière toi ?

— Je ne sais pas ! hurlai-je complètement paniquée en recroquevillant mes jambes contre ma poitrine.

C'en était trop. J'avais l'impression d'être plongée dans un film d'horreur, sauf que cette scène n'avait rien d'imaginaire. Pourquoi tenais-je un couteau couvert d'hémoglobine dans mes mains ? Pourquoi est-ce que je courais avec la peur au ventre ?

— Calme-toi. Respire doucement.

Je tentai de suivre les directives de Christopher pour ne pas me noyer dans cet océan sombre de réminiscences. Mon cœur se brisait en morceaux au fur et à mesure que mon esprit débitait mon passé. Tout était flou, rapide, mais je pouvais encore sentir l'épouvante couler dans mes veines avec une réalité effrayante.

— Je pleure, continuai-je, presque en transe. J'avale des larmes salées dans ma bouche et le sang aussi. Je n'arrive plus à marcher. Je me cache.

— Où ?

— Il fait nuit.

— Souviens-toi. Où te caches-tu ?

— Ma voiture. Je suis dans ma voiture. J'essaye de démarrer, mais je tremble trop. J'ai mal, hurlai-je en pressant de plus en plus mon crâne. Je vois une ombre qui vient vers moi.

— Que te veut-elle ?

— Je ne sais pas.

— C'est d'elle dont tu as peur ?

— D'elle... ou de moi.

— De toi ? temporisa-t-il après un moment d'hésitation.

— J'ai peur mais... je suis en colère aussi.

— En colère ?

— J'ai... Je...

J'enfonçai mes ongles dans la peau fragile de mon crâne.

— Quoi Fiona ? Dis-moi. Qu'est-ce que tu vois ?

— La mort.

— Quoi, la mort ?

— Elle est partout. J'ai des envies de meurtre, avouai-je avec frénésie.

— Fiona...

— Tout en moi transpire la mort et la colère. La rage. Je veux en finir. Il faut en finir ! hurlai-je alors que l'électrocardiogramme s'emportait comme jamais.

Le sang ruisselait sur mes tempes, se mélangeant aux torrents de sueur qui couvrait mon visage. Je tirai sur les racines de mes cheveux, emportée par une tempête de folie qui ne faisait qu'empirer. Bientôt, j'entendis des pas dans la chambre, une multitude de pas, affolés, désordonnés, rapides. Un bruit de fiole qui claque sur la table, Christopher qui répétait mon nom inlassablement, de plus en plus lointain, comme s'il était attiré par une force invisible qui l'éloignait de moi. Et bientôt, la nuit et ses étoiles apaisantes recouvrirent mon esprit, l'entraînant dans un sommeil lénifiant.

À mon réveil, Christopher était assis sur un fauteuil en cuir, en train de feuilleter un manuscrit bardé d'annotations rouges. Lorsqu'il leva son visage vers moi, je pus y lire le soulagement mêlé au désarroi.

— Bonjour toi, dit-il avec un léger sourire crispé.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demandai-je avec la voix d'un camionneur enroué.

— Oh... une petite crise psychotique d'après les médecins. Ça arrive parfois, quand on a des produits toxiques dans le sang.

Je fronçai les sourcils, me rappelant peu à peu l'épisode peu reluisant de ma petite rupture temporaire avec la réalité.

— Tu crois que ce n'était qu'un effet secondaire de la drogue ?

— J'espère en tout cas, avoua-t-il en se mordillant la lèvre inférieure. Parce que, personnellement, tu me faisais un peu flipper sur la fin, avec tes histoires de lame et de meurtres.

— Du coup, tout ce que j'ai vu, en fait, c'était un tour de mon imagination ?

— Oui. Le psy m'a expliqué que c'était fréquent dans des cas comme le tien,

mais tout va rentrer dans l'ordre. Ils font ce qu'il faut, dit-il en me désignant du menton une poche transparente pendue à mon porte-perfusion.

— Oh...

Il ferma son manuscrit et le posa sur le lit en m'observant intensément.

— Toujours pas de souvenirs ? Enfin... je veux dire, de vrais souvenirs ?

— Non. À part quelques flashes récurrents qui semblent tout droit sortis du dernier Freddy Krueger, tout est embrouillé.

— C'est la particularité même du GHB et la raison principale qui la rend si attractive pour les enfoirés qui veulent profiter d'une fille.

Je sentis l'acide pénétrer mes os.

— Tu penses que... qu'on m'a violée ? demandai-je, un nœud dans la gorge.

— Les examens précisent qu'il n'y a pas de trace de sperme, par contre ton corps est parsemé d'hématomes à divers endroits et ton poignet...

Je reportai mon attention sur le bandage ornant mon bras droit que je n'avais pas remarqué jusque-là.

— Pourquoi est-ce que j'ai ça ? m'enquis-je en inspectant le tissu blanc.

Il se rembrunit, plus grave que jamais.

— Tu as tenté de te suicider, Fiona ?

— Quoi ? Non, bien sûr que non !

— Tu as des traces de scarifications sur tout l'avant-bras, laissant penser que tu aurais essayé de mettre fin à tes jours.

— Jamais je n'aurais fait ça à Onora, voyons ! Je suis bien placée pour savoir ce que subissent les enfants qui n'ont plus de mère.

— Je te crois, ne t'inquiète pas, lança-t-il après un laps de réflexion. Alors, quelqu'un s'est amusé à te droguer et à te lacérer la peau pour faire penser à une tentative de suicide.

Mon ami l'électrocardiogramme s'emballa à nouveau.

— Mais pourquoi ? Quel intérêt aurait-on à me faire passer pour suicidaire ?

— Si j'avais les réponses, je ne te poserais pas les questions. Essaie de te souvenir. Est-ce qu'il y avait un type là-bas qui aurait pu...

— Non. Je ne vois que cette femme, la blonde, éclatai-je en sanglots dans le creux de mes mains. Chris, qu'est-ce qu'on m'a fait ?

Il plongea sur moi et me pressa contre son torse avec une telle force que j'aurais pu me fondre en lui.

— On va trouver, Fiona, je te le promets. D'accord ?

Je pleurai ainsi de longues minutes, noyant sa chemise blanche de larmes d'incompréhension et retrouvai peu à peu une respiration calme.

— Ça va mieux ?

Ses yeux avaient retrouvé leur douceur naturelle et son sourire compassé me prouva que la hache de guerre était enterrée.

— Un peu, merci. Je suis désolée de t’embêter avec tout ça, alors que je ne suis plus rien pour toi.

Il ouvrit grand les yeux, surpris par cette déclaration. Il s’assit à côté de moi et me prit la main tendrement.

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

— Tu veux vraiment qu’on parle de ça maintenant, Chris ?

— Ça fait des nuits et des nuits que je ne dors plus, alors oui, j’aimerais que tu m’expliques pourquoi tu n’as pas répondu à mes centaines de messages. Je ne savais pas où tu étais, Fiona. J’ai cru devenir fou !

J’inspirai profondément, consciente que cette petite accalmie n’allait pas durer longtemps avec le sujet que nous abordions. Dommage, j’aurais voulu profiter un peu plus de cette trêve reposante, mais les souvenirs de son infidélité brisèrent toute la magie du moment.

— Tu te doutes bien que ta petite idylle n’allait pas rester secrète bien longtemps, Chris.

— De quoi tu parles ?

— Arrête de faire l’innocent. Je sais tout, j’ai vu le magazine, figure-toi.

— Et ?

— Et ? Tu oses me demander et ?

— Beh... tu devrais être plutôt contente, il me semble.

— Contente ? Que tu me trompes avec une blondasse siliconée ?

— Quoi ? Mais de quoi tu parles, enfin ?

— Ne me dis pas que tu n’es pas tombé sur la une de *People book*. On ne voit que ça dans les rues ! C’est placardé dans toutes les vitrines. Les paparazzis t’ont pris en flag, je te signale.

Il fronça les sourcils et eut un mouvement de recul.

— Ce ne sont pas des paparazzis qui ont pris cette photo, mais un photographe professionnel que j’avais fait venir pour l’occasion.

— Ah, parce qu’en plus, tu l’as fait exprès !

Il ferma les paupières avant de les rouvrir quelques secondes après.

— Fiona, voyons...

— Tu m’as trompée à la vue de tous et tu n’as pas la moindre once de regret.

Ma voix se brisa. D’une main directive sous le menton, il m’obligea à relever la tête pour croiser son regard chargé de colère.

— Est-ce que tu as lu l'article, au moins ? me reprocha-t-il, tendu.

— Non merci ! Voir ta tête avec cette catin en première page m'a fait perdre toute envie de lire.

— On fêtait le premier jour de tournage de *Chroniques d'une blogueuse mal léchée*. La blondasse siliconée, comme tu l'appelles, c'est Sophie Ness, l'actrice qui va jouer ton rôle. Il ne s'est jamais rien passé entre elle et moi. Je suis monté à Chamonix avec Shana pour assister aux premières prises, rien de plus.

Je me sentais terriblement stupide et honteuse.

— Mais... et ce titre ? Christopher Barrow est enfin comblé.

— Si tu avais regardé l'interview à l'intérieur, tu aurais vu que je leur parlais de toi.

— Quoi ?

— C'est toi qui me combles Fiona, toi et toi seule ! Comment as-tu pu croire une seconde que j'aimais une autre femme, alors que je viens de passer une année entière à pleurer ton absence ?

— Mais... ça semblait si réaliste, ce baiser.

— Ce n'était qu'une étreinte amicale, pas un baiser !

— J'ai pensé que vous étiez ensemble.

— Et tu as préféré croire le scénario bidon de ton imagination plutôt que de t'expliquer directement avec moi ? Tu aurais au moins pu me demander mon avis avant de t'enfuir avec notre fille, non ? hurla-t-il, tremblant de colère.

— Tout laissait croire que...

— Une photo, une simple photo dans un journal et, pour toi, tout laisse croire que nous ne sommes plus rien ? Que tout l'amour que je te porte n'est qu'un mensonge sans nom ?

— Avoue que c'était trompeur.

— Mais, bon sang, il faut te le dire en quelle langue que je t'aime ! Que je suis fou de toi à en crever. Sans toi, je me sens vide, vide de sens, vide de sentiment, vide d'amour. Je ne suis qu'une coquille sans cœur ni âme. Tu es tout ça pour moi, Fiona. Tout ce qui me fait vivre, mes tripes, mon sang, ma chair et bien plus encore. Quand vas-tu enfin me faire confiance ?

— Je te fais confiance, déclarai-je faiblement.

— C'est pour ça que tu as fui à la première occasion, au premier doute ?

— Je ne savais plus où j'en étais. Je t'assure que cette séparation n'a pas été une sinécure pour moi.

— Parce que tu crois que ça a été plus simple de mon côté ? La femme que j'aime disparaît avec mon enfant sans un mot, sans même une lettre

d'explication. Je vous croyais mortes, Fiona ! hurla-t-il en secouant la tête. J'ai cru ne jamais vous revoir et je peux t'assurer que ce sentiment est plus douloureux que tout ce que j'ai pu vivre jusqu'ici. J'aurais préféré qu'on m'arrache le cœur à vif ou qu'on me brûle vivant plutôt que de subir ce supplice. Jour après jour, j'ai prié pour qu'il ne vous arrive rien, j'ai harcelé les flics pour qu'ils vous retrouvent. Putain, mais t'es complètement inconsciente ou quoi ?

Je n'arrivais plus à bouger, réalisant un peu tard les lourdes conséquences de cette fuite absurde. Depuis notre rencontre, j'étais le monstre intérieur de Christopher et une fois de plus, je lui avais pourri la vie sans m'en rendre compte. Plus qu'un monstre, j'étais le diable en personne et pourtant, il était encore là. Présent, attentionné, colérique, certes, mais qui ne le serait pas après une telle meurtrissure ? Je fondis en larmes, incapable de trouver une autre solution à notre dispute. À quoi bon lutter ? Il avait raison, depuis le début. Ce que j'avais fait était irresponsable et égoïste, et j'aurais voulu remonter le temps pour ne pas avoir à recommencer cette abominable erreur.

— Pardon, sanglotai-je simplement, ne trouvant pas les bons mots pour expliquer la flétrissure de mon âme.

J'avais honte. Honte de mon comportement puéril, honte de m'être emportée sans raison, honte de l'avoir considéré comme un salaud alors qu'il était tout le contraire, honte de ne peut-être pas l'aimer autant qu'il m'aimait, si c'était possible. Il était tout pour moi, et c'était cette passion dévorante qui avait brouillé mon esprit et m'avait conduite dans les limbes aux marges de l'enfer. Mon corps entier vibrait d'une peur insoutenable, d'une crainte terrifiante de le perdre à nouveau. Après tout ce que je lui avais fait subir, je ne méritais pas une miette de son attention, et pourtant... Une fois de plus, il emprisonna cet épisode tragique de notre histoire au plus profond de son subconscient et m'encercla dans ses bras puissants et protecteurs. J'en aurai pleuré de soulagement.

— Chris, pardon, pardon, répétai-je, la tête enfouie au creux de son épaule.

Sa main caressa ma joue avec tendresse tandis que ses lèvres couvraient mon front de baisers délicats.

— Ne me refais plus jamais ça, déclara-t-il dans un souffle en effaçant ses larmes dans mes cheveux.

— Promis.

— Ne disparais plus sans raison, s'il te plaît. Si tu as un doute, tu dois m'en parler.

— Je te parlerai.

— Et si tu es en colère, tu dois crier.

— Je crierai, m’engageai-je sans pouvoir refréner un léger sourire à ces mots.

— Ça, je sais que tu en es capable, rigola-t-il à son tour, effaçant un peu la tension qui s’était installée entre nous. Je t’aime, bébé.

Il inclina la tête vers moi, ses lèvres veloutées effleurant les miennes de façon presque surnaturelle. Je pouvais sentir son souffle chaud sur ma peau et cette sensation délicieuse m’électrisa jusque dans le bas-ventre. Je me gorgeai de ses effluves divins, attendant avec impatience le moment où il viendrait clore cette conversation par un baiser réconciliateur. Mon cœur battait à m’en faire mal, de peur qu’il n’arrive jamais.

Nos lèvres se trouvèrent enfin, tièdes, humides, fragiles et fortes à la fois comme si le paradis engloutissait les portes de l’enfer pour qu’on ne puisse plus les libérer. Tout était trop bon, trop parfait. Cela faisait si longtemps que je rêvais de ce moment que je craignais qu’il ne s’évapore encore une fois.

Heureusement, il n’en fut rien. Chris était là et bien là, contre moi, transporté par une passion indéfectible qui aurait pu me faire peur si je ne l’avais pas partagée. Sa main s’immisça dans ma chevelure pour m’attirer plus encore à lui. Fébrile et alanguie dans ses bras, je m’abandonnai lentement dans le cyclone de sensations que m’offrait son étreinte. Nos souffles s’intensifièrent et je me consumai d’un amour brut et charnel que je n’avais plus envie de perdre. Jamais.

Ses doigts glissèrent dans mon cou avec une infinie douceur et je me délectai de chacune de ses caresses sensuelles. La chaleur de sa peau brûlante m’irradiait littéralement et la tension sexuelle dans laquelle nous baignions désormais ne laissait plus de doute à l’importance de notre amour. Il me serra un peu plus contre lui, me coupant presque le souffle.

Lorsqu’il ouvrit les paupières, je reconnus ce désir brut dans son regard, le même qu’il affichait à l’orée de la jouissance. Nos gémissements se faisaient de plus en plus intenses, au rythme fougueux de notre interminable baiser où nos langues n’étaient plus que lave en fusion. Je savais qu’il en voulait plus. J’en voulais plus. Mais nous étions dans une chambre d’hôpital, une perfusion vampirisant mon bras de son aiguille douloureuse et un produit assommant dans les veines. Je me dégageai légèrement de son étreinte sous ses râles de contestation tout en tentant de retrouver mes esprits. Nos souffles erratiques s’apaisèrent et son regard se teinta à nouveau de douceur.

— Je t’aime, mon amour, répéta-t-il avant d’entamer un délicieux parcours de baisers tendres sur les pourtours de mon visage.

La chambre tangua comme un navire en pleine tempête. Je me cramponnai à la chemise de Christopher et papillonnai des yeux.

— Je me sens un peu... bizarre.

— Les médecins m'ont prévenu que tu risquais d'être fatiguée avec ce qu'ils t'ont administré.

— Je suis désolée. Je pense qu'on va devoir remettre nos folles retrouvailles à plus tard, marmonnai-je, sans force.

— Je t'attendrai, mon petit Bisounours. Dors tranquille, je veille sur toi.

Nous nous endormîmes l'un contre l'autre, sans rien ajouter de plus.

Cette nuit, lovés l'un contre l'autre, remplit nos réserves d'amour et de tendresse. Je me levai en parfaite santé, sans aucune douleur ni nausée.

Plutôt efficace, ce traitement !

Christopher était déjà debout et discutait avec le médecin au pied du lit.

— Bonjour, les saluai-je d'une voix caverneuse qui aurait fait peur à n'importe quel ours.

Leurs regards se portèrent dans ma direction d'un même homme.

— Bonjour mademoiselle Duchemin.

— Hey, salut ma belle, fit Christopher en s'approchant lentement de moi.

Il posa son pouce sur mon menton et vint cueillir un tendre baiser.

— Hum hum, toussota le docteur pour nous rappeler sa présence. Comment vous portez-vous, ce matin ?

Christopher s'assit sur la chaise à ma droite et me prit la main avec prévenance.

— Comme un charme ! répondis-je avec entrain. Vous avez fait des miracles, on dirait.

— Vous êtes restée trois jours dans le coma, quand même.

— Trois jours ? m'époumonai-je.

— On ne se sort pas d'une overdose aussi facilement. Votre ami m'a signalé que vous n'aviez pris aucun stupéfiant ?

— Aucun.

Il ne sembla pas vraiment convaincu par mes propos.

— J'ai pourtant trouvé un cocktail assez détonnant dans vos urines. Un soupçon de GHB, une grande quantité de morphine et de l'alcool. Vous vouliez en finir avec la vie ou quoi ?

Les doigts de Christopher écrasèrent les miens de douleur et de tristesse.

— J'ai bu du whisky, je le concède, mais je ne me drogue pas.

— Alors la personne qui vous a fait ingurgiter ça n'avait pas de très bonnes intentions à votre égard, c'est certain...

J'avais beau creuser, je ne me souvenais toujours pas ce qu'il s'était passé

entre la prise de whisky et mon réveil à l'hôpital.

Christopher resta une journée de plus auprès de moi, comme un loup protégeant sa femelle fragile. Je me sentais en sécurité avec lui. Si quelqu'un voulait s'en prendre à moi pendant mon sommeil, il aurait affaire à un animal sauvage et possessif avant de m'atteindre.

Durant mes périodes de réveil, il me montrait les centaines de photos que sa mère lui envoyait d'Onora. Mon bébé était heureux et je n'avais plus rien à craindre pour elle. Avec sa mamie, elle était à l'abri du besoin et de la maladie. Elle souriait aux anges et tenait un nouveau jouet dans les mains à chaque cliché.

— Elle sort d'une bronchiolite, lui appris-je en caressant l'écran tendrement.

Dos contre son torse, ses jambes me servaient d'accoudoirs sur lesquels je pouvais poser mes bras, telle une princesse égyptienne.

— Ma mère l'a emmenée chez le pédiatre pour faire une nouvelle visite, elle n'a plus rien. Elle tousse encore un peu, mais rien de grave.

— C'est ma faute. Je l'ai charriée partout avec moi, dans le froid, pour trouver du boulot et elle a attrapé cette saleté.

— L'important, c'est que tout ça soit fini.

— Je m'en veux tellement d'avoir douté de ta fidélité.

— On oublie tout et on reprend un nouveau départ.

— Comme à chaque fois, souris-je en haussant les sourcils. J'ai l'impression que notre relation n'est qu'une succession de nouveaux départs.

— On est parti sur de mauvaises bases. En fait, on ne se connaît pas si bien que ça.

— Et pourtant, j'ai l'impression de te connaître depuis toujours.

— Moi aussi.

Il posa un baiser sur mon crâne avant d'y écraser sa joue.

— Parle-moi de toi, de ton film, m'enquis-je, curieuse. Je veux tout savoir dans les moindres détails.

— C'est passionnant. Un producteur m'a contacté début janvier. Il voulait que nous collaborions pour tourner une série pour Canal +. C'était assez urgent et il me proposait pas mal d'argent, alors j'ai accepté.

— C'est génial !

— Les choses se sont enchaînées très vite. Je comptais t'en parler le jour de ton déménagement, mais tu n'es jamais venue.

— En fait, je suis venue, mais tu n'étais pas là.

— J'ai appris ça, bien plus tard. Corinne, celle qui tient le bar en bas de chez ma sœur, m'a dit que tu avais cherché à me joindre.

— Si j’avais su que c’était simplement un reportage sur les acteurs...

— Je n’aurais pas dû garder le secret pour te faire une surprise. L’article ne devait paraître que la semaine suivante, je ne sais pas pourquoi le magazine a décidé de le sortir si vite.

— Ils ont voulu profiter de la vague de succès de ton livre pour faire vendre leur papier.

— Sûrement, conclut-il en tordant la bouche.

— Et le tournage, c’était comment ? demandai-je pour changer de conversation.

— Extraordinaire. D’ailleurs, le producteur m’a demandé si je pouvais encore assister au tournage du prochain épisode, histoire de régler quelques détails.

— Je ne veux pas perturber tes projets. Si tu dois y aller, je me débrouillerai.

— Comme tu t’es débrouillée jusqu’à maintenant ? se moqua-t-il narquoisement. Tu disparais quelques jours et je te retrouve dans le coma avec de la drogue dans les veines et un poignet en compote.

— Mouais... On va dire que j’ai encore un peu besoin de toi.

Il resserra son étreinte autour de mes bras.

— Je t’aime, mon amour.

Je tordis la tête pour le regarder dans les yeux et me mordillai la lèvre inférieure devant tant de beauté. Même avec ses cernes de fatigue, ses cheveux hirsutes et sa barbe qui lui dévorait la moitié du visage, je ne l’aurais échangé pour rien au monde.

— J’ai cru mourir sans toi.

— C’est un peu ça, s’esclaffa-t-il en faisant allusion à mon état de santé pitoyable.

Il posa ses lèvres sur les miennes et je sentis le feu prendre aussitôt possession de nos corps. J’étais en manque de lui, j’avais faim de lui tout comme il avait faim de moi, avec une avidité féroce. Dans ses bras, mes soucis n’étaient que de lointains souvenirs sans importance. J’entrouvris un peu plus la bouche pour y inviter sa langue qui glissa à ma rencontre dans une lente danse langoureuse. Ses mains s’immiscèrent de manière badine sous l’affreuse chemise de nuit bleue de l’hôpital.

— Chris, pas ici.

Au désir sauvage dans ses yeux, je vis qu’il en voulait plus. Ses doigts couraient maintenant entre mes cuisses à une vitesse folle.

— Dès que je t’embrasse, je n’arrive plus à penser à autre chose. Tu m’obsèdes complètement, bébé, me susurra-t-il à l’oreille avant d’en mordiller le

lobe.

Sa bouche déposa une longue traînée humide dans mon cou, provoquant un frisson dans tout mon corps. Je résistai à la pression de son érection naissante qu'il prenait plaisir à presser dans mon dos.

— J'ai dit « non ».

— Fiona, se fit-il plus pressant en caressant mon bras de manière sensuelle.

Je me consumais dans un délicieux tourment.

— Chris, les infirmières rentrent sans prévenir dans la chambre.

— Et alors ?

— Non, s'il te plaît.

Il en gémit de frustration et ploya le cou en arrière en fermant les yeux. Haletant, il tentait de retrouver la maîtrise de ses émotions et cela semblait douloureux.

C'était bien la première fois que je le voyais capituler si vite devant un refus. Il n'était pas du genre à se laisser influencer en temps normal.

Je devais vraiment avoir une sale tête.

— Je crois que je vais aller prendre une douche... froide, décida-t-il, un peu bougon.

Il se leva, laissant un grand vide dans mon dos.

— Dis bonjour à ta copine la main droite de ma part, me moquai-je alors qu'il remuait la tête, yeux vers le ciel.

## Chapitre 33

Lorsque la porte s'ouvrit sans sommation, je fus ravie d'avoir tenu bon face à l'assaut de Christopher. Une gentille dame au visage rondet déposa sur la table un plateau-repas et une chemise de nuit toute propre.

— Comment allez-vous, ce soir, mademoiselle Duchemin ? demanda-t-elle en faisant rouler le plateau jusqu'à mon lit. Vous avez pu vous reposer aujourd'hui ?

J'avais vraiment l'impression d'être dans un hôtel quatre étoiles. C'est à peine si on ne fournissait pas une rose rouge pour agrémenter le dîner. On était bien loin de l'hôpital où j'avais accouché d'Onora. Là-bas, je ne pouvais même pas fermer l'œil de la nuit à cause de ma voisine de chambre qui écoutait la télévision à fond. Ici, il n'y avait qu'un lit par chambre, alors qu'elle aurait pu en accueillir dix. Mon regard se porta vers le petit insigne brodé avec minutie sur la blouse blanche. Une branche de mimosa entourait un simple logo « CPM ». *Clinique Privée Mimosa*, en déduisis-je fiévreusement. Je n'aurais jamais assez d'une vie de travail pour payer mon séjour ici.

— Mademoiselle ? me tira-t-elle de mes pensées avec une légère secousse sur l'épaule. Tout va bien ?

— On est dans une clinique privée, ici ?

— La plus compétente de la Côte d'Azur, rassurez-vous.

Cette information était loin de me rassurer, au contraire.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je ne suis pas à l'hôpital ?

— Votre ami vous a confié à nous, et il a eu raison, fit-elle en tapotant ma main avant d'en retirer la perfusion sans douleur. Vous êtes tout à fait guérie et vous pourrez sortir dès demain.

— Mais, au niveau des frais, je suis désolée de vous le dire, mais...

— Tout a déjà été pris en charge. Ne vous inquiétez pas pour ça.

— La sécu rembourse les séjours en clinique privée, maintenant ?

Un léger sourire s'étira sur ses lèvres, mais elle ne répondit pas, concentrée sur le coton blanc qu'elle appliquait délicatement sur ma peau.

— Désirez-vous autre chose avant que je vous laisse ?

— Euh, non, merci, le repas a l'air succulent. Je n'ai besoin de rien à part

d'une bonne douche, rigolai-je en touchant mes cheveux gras d'un air écœuré.

— Vous avez tout le nécessaire dans la salle d'eau. En cas de problème, n'hésitez pas à m'appeler, fit-elle en désignant la sonnette sur la table de chevet. Je repasse d'ici une heure pour récupérer le plateau. Bon appétit, mademoiselle.

— Merci.

Contrairement au médecin, elle ne m'avait pas jugée concernant les substances illicites trouvées dans mon corps. Peut-être que l'équipe médicale commençait à croire à ma version des choses.

Qui avait bien pu me bourrer de drogue et me maltraiter de la sorte ? M'étais-je fait agresser à la sortie du SPA ? Avais-je réussi à m'échapper ?

Tout à mes réflexions, je ne vis pas Christopher sortir de la salle de bains. Je dégustais avec ravissement la délicieuse soupe au potimarron lorsqu'il vint s'asseoir à côté de moi, vêtu d'un pyjama *Star Wars* noir et blanc.

— Tu vas dormir encore ici, cette nuit ? Tu n'as pas peur qu'on te foute dehors ?

— Pourquoi est-ce que je devrais partir ?

— Il n'y a pas d'heures de visite à respecter ?

— Pas ici. Tu aimes ce qu'ils t'ont apporté ?

— Oui, c'est délicieux.

— Je savais que ça te plairait.

Il prit le téléphone et ouvrit le tiroir de la table de chevet pour en sortir un menu cartonné.

— Chambre cent treize. Je vais vous prendre un gigot d'agneau avec des haricots et, comme d'hab pour le dessert, mais avec plus de chocolat, si c'est possible, rajouta-t-il comme s'il était au restaurant.

Je le regardai avec étonnement.

— « Comme d'hab » ? Tu vis ici ou quoi ?

— Depuis ton hospitalisation, oui.

— Quoi ? Tu veux dire que tu viens de passer trois jours entiers avec moi, sans que je m'en rende compte ?

— Tu étais dans le coma, mon petit Bisounours en sucre. Tu ne pouvais pas t'en rendre compte.

— Mais... nous n'étions même plus ensemble !

— Pour moi, nous n'étions pas séparés. Je pensais juste que tu avais disparu. D'ailleurs, il faudra que j'aille m'excuser auprès des gendarmes.

— Pourquoi ?

— Je les ai vraiment harcelés, les pauvres. Ils m'ont pris pour un dingue, mais

je trouvais ça étrange que tu ne donnes plus signe de vie. Ils m'ont dit que tu étais majeure et vaccinée et que si tu ne voulais plus me parler, tu devais avoir tes raisons.

— Merci de t'être inquiété pour moi comme ça. Tu es bien le seul sur cette planète.

— C'est faux. Cette petite mamie avec qui tu vivais, Muriel, était folle d'inquiétude quand elle t'a découverte inerte dans le lit. C'est grâce à elle si tu es toujours vivante.

— Comment ça ?

— Elle a entendu ton téléphone sonner inlassablement à travers la porte de l'appartement et ça l'a étonnée que tu ne répondes pas. Du coup, elle a quitté son comptoir d'accueil et est retournée chez elle pour voir si tout allait bien. C'est là qu'elle a découvert le sang sur ton bras. À son réveil, elle n'avait pas osé allumer la lumière pour ne pas te déranger. Elle l'a bien regretté d'ailleurs. La pauvre femme s'en voulait et n'arrêtait pas de pleurer quand elle a appelé les pompiers.

— Je pensais que c'était toi qui avais averti les secours, grâce au SMS que je t'ai envoyé.

Il s'esclaffa.

— J'ai reçu un simple « SOS », mais la suite du message était incompréhensible. Un peu comme si tu me parlais dans une langue étrangère. Je t'ai appelée immédiatement, mais personne ne répondait. Enfin... jusqu'à ce que Muriel décroche. La suite, tu la connais.

Mon cœur fondit de reconnaissance pour ma chère mamie d'adoption.

— Il faudra que je passe la voir, pour la remercier. Elle a tant fait pour moi.

— On ira à son retour de vacances.

— Elle est en vacances ?

— Oui, quelques jours à Rome avec Félix. J'ai pensé qu'elle méritait bien ça.

— Oh, t'es adorable ! Elle doit être si heureuse.

Je ponctuais mon compliment d'un rapide bisou puis plongeai dans un long silence. Je repensais à tout ce que j'avais vécu avec Muriel et souris au souvenir de notre complicité joyeuse.

— Cette vieille dame n'a pas été la seule à s'inquiéter pour toi, renchérit-il pour me sortir de mon mutisme. Il y a mes parents, qui appellent la clinique tous les jours pour prendre des nouvelles, ma sœur, et... Onora qui t'aime plus que tout au monde.

— Elle me manque tellement.

— Tu pourras la revoir demain, mon amour. Il ne te reste qu'une toute petite

nuit à attendre.

— Comment fait-elle pour se nourrir ?

— Elle a un peu rechigné les premières fois où ma mère lui a donné le biberon, mais maintenant elle se régale.

— Elle ne voudra plus de mes seins, alors.

— Les médecins t’ont administré un médicament pour couper l’allaitement, je suis désolé Fiona. Avec la dose de drogue qu’il y avait dans ton corps, ils n’ont pas voulu prendre le risque d’intoxiquer la petite.

— Je comprends.

Une immense tristesse m’envahit à l’idée de ne plus jamais pouvoir nourrir ma fille. Lorsque je lui donnais le sein, j’avais l’impression d’être connectée à elle, de lui fournir un peu de moi-même.

— Je vais prendre ma douche, déclarai-je en repoussant le plateau au pied du lit.

— Tu ne finis pas ton repas ?

— Je n’ai plus faim.

Il esquissa une moue de compassion et m’aida à me relever pour me conduire jusqu’à la salle d’eau. Enfin, ce que l’infirmière appelait une salle d’eau était pour moi une immense salle de bains avec douche à l’italienne et baignoire sur pieds. On se serait cru dans un grand palace. Au-dessus de la double vasque en porcelaine, reposait une dizaine de flacons aux couleurs et senteurs différentes. Je pris « Framboise des mers du Sud », même si je trouvais l’appellation complètement aberrante, et me glissai sous le jet massant avec délectation. Ma crinière rousse retrouva toute sa souplesse et ma chair se gorgea d’effluves fruités... des mers du Sud.

Il faudra juste qu’on m’explique depuis quand les framboises poussent dans l’eau...

Je dus passer plus d’une heure à me récurer avant de me sentir à nouveau propre. Une impression de crasse me collait à la peau depuis mon réveil, comme si on m’avait salie et que je n’arrivais pas à me défaire de cette sensation.

Lorsque je sortis de la salle de bains, mon plateau avait été débarrassé et Christopher dégustait son dessert au chocolat en regardant la télévision.

— Toujours pas faim ? proposa-t-il en me tendant une cuillère de chantilly.

— Beuk, ça a l’air écœurant ce truc.

— Tiramisu aux abricots, une tuerie ! Je t’assure, tu devrais goûter. Moi aussi au début, ça m’a paru bizarre sur la carte, mais le chef m’a...

Je me sentis blêmir. Christopher fronça les sourcils.

— Tout va bien, bébé ? T'es toute blanche.

— J'ai comme un... je ne sais pas trop...

Des images me revinrent en mémoire, plus précises cette fois. Moi, un homme au visage flou, une lame, ses gifles. Mes visions n'étaient pas de simples hallucinations inventées par mon imagination. C'était bien trop réel, bien trop atroce pour n'être qu'un délire.

— Oh mon Dieu, soufflai-je à deux doigts de m'évanouir.

Je m'assis sur la chaise et inspirai profondément pour ventiler mon cerveau malade.

— Fiona ! s'inquiéta Christopher en faisant valser son plateau au sol pour venir me rejoindre d'un bond. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, je...

— Tu as vu quelque chose ? Ça te revient ?

Sa main serrait la mienne avec force.

— C'est réel, Chris, m'affolai-je, la poitrine oppressée. Je ne suis pas dingue. Tout ce sang, cette violence, ce n'était pas qu'une crise psychotique.

— Calme-toi et essaye d'être plus explicite. Qu'est-ce que tu vois exactement ?

Je mimai un lent signe de dénégation, trop atterrée pour dévoiler les images abominables qui me traversaient l'esprit. Christopher pinça doucement mon menton entre son pouce et son index pour que je relève la tête et plonge mon regard dans le sien.

— Fiona, articula-t-il d'un ton posé. Tu étais droguée, sous l'emprise d'une substance qui pousse les gens à faire des choses pas très catholiques. Ce n'est pas grave, tu sais. Je ne t'en veux pas.

— Ce n'est pas ça, non. Je n'ai couché avec personne, enfin, je crois... C'est très confus, à vrai dire. Je distingue des cheveux bruns et des mains qui me lient les poignets.

— « Les poignets », déglutit-il difficilement. C'était les mains d'un homme ?

— Oui.

Mes yeux s'embruèrent de larmes tandis que ceux de Christopher se teintaient d'une rage noire.

— C'était au centre de SPA ?

— Je ne sais pas. Oui, je crois. Je reconnais cette sorte de lumière étrange au plafond. Mais ça peut être n'importe où. Mon Dieu, Chris, je crois que...

La phrase mourut sur mes lèvres et j'éclatai en sanglots bruyants, croulant sous le poids de réminiscences humiliantes. On m'avait déshabillée, puis frappée

sans raison. Peut-être plus...

Christopher pressa les mâchoires et son regard devint plus sombre encore, à la limite de la folie. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour garder son calme devant moi, mais je sentais son sang bouillir dans ses veines.

— Habille-toi, dit-il brusquement en se relevant.

— Où va-t-on ? demandai-je.

— Là où tu as passé ton entretien d'embauche. Ils auront peut-être des réponses à nos questions. Je ne peux plus attendre.

## Chapitre 34

Christopher avait pensé à tout, même à m'acheter des affaires propres pour le jour de ma sortie. Je remerciai le ciel d'avoir un petit ami aussi prévenant et enfilai la jolie combinaison noire qu'il avait pris soin de plier dans l'armoire de la clinique. Il y avait également des sous-vêtements en coton et une épaisse paire de chaussettes. Il me connaissait bien avec ma manie d'avoir toujours froid aux pieds.

Lui, avait enfilé un jean et un pull moulant bordeaux qui faisait ressortir ses pectoraux à merveille. Un véritable délice visuel, mais je n'avais clairement pas la tête à m'attarder sur ce détail. Même si l'angoisse avait fait place à plus de sérénité désormais, l'ambiance n'était pas vraiment à ce genre de futilité.

La porte de la chambre s'ouvrit sur le visage jovial de l'infirmière.

— Vous comptez partir ? demanda-t-elle en inspectant nos tenues.

— Oui. Fiona va mieux, nous rentrons à la maison. Inutile de rester ici plus longtemps.

— Très bien, monsieur Barrow, mais la nuit vous sera tout de même facturée.

— Bien entendu, c'est normal. Vous m'envoyez tout ça, comme prévu.

— Évidemment. Eh bien, j'espère que nous aurons l'occasion de vous revoir ici, mademoiselle Duchemin, me dit-elle en basculant la tête sur le côté pour éviter le corps imposant de Christopher. Je vous souhaite un bon retour.

Quelle étrange façon de souhaiter du mal à un patient... On ne me l'avait jamais faite celle-là ! De mon côté, j'espérais ne jamais retourner dans une clinique après avoir frôlé la mort, aussi chic soit-elle.

— Merci, bafouillai-je quand même par politesse.

Lorsqu'elle ferma la porte, Christopher saisit une valise dans le placard et se retourna vers moi.

— On y va ? demanda-t-il alors que je l'observais avec ahurissement.

— C'est toi qui vas payer mon séjour ici ?

— Non, je crois que c'est le père Noël, allez viens, me pressa-t-il en m'invitant à le suivre.

— Mais ça va te ruiner. Je n'ose même pas imaginer le tarif d'une chambre

individuelle comme celle-ci.

— Tu sais bébé, il s'est passé pas mal de trucs pendant ton absence. Tu t'en rendras compte à Nice.

Je n'attendis pas Nice pour constater que le niveau de vie de Christopher était monté d'un cran.

— T'as gagné au Loto ou quoi ? m'étonnai-je en découvrant le rutilant 4x4 blanc qui venait de s'ouvrir à distance sous l'impulsion de sa clé.

— Je t'ai dit que j'avais signé un gros contrat pour Canal +.

— Oui, mais il y a gros et gros ! Ce truc énorme doit coûter une petite fortune !

— Ce truc, comme tu dis, est un Hummer H3 d'occasion, je te rassure. Deux tonnes trois de pure puissance mécanique. C'est carrément jouissif de le conduire.

— Je peux essayer ?

Il marqua un temps d'arrêt et vint m'ouvrir la portière côté passager.

— Dans tes rêves !

— Chris, me rebellai-je. Je n'ai jamais conduit un engin comme celui-là !

— Et ce n'est pas demain la veille que tu le feras.

Je m'installai dans le large fauteuil beige et commençai à toucher tous les boutons à l'intérieur. Christopher s'assit derrière le volant et en caressa le cuir amoureusement.

— V8, trois cent cinq chevaux, cinq cylindres en ligne, vingt soupapes et, temporisa-t-il en levant un index de manière comique, pas une seule rayure sur la carrosserie.

— Je ne compte pas le cabosser.

— La question ne se pose même pas, en fait. Vu que tu n'en auras jamais l'occasion.

— Je conduis très bien ! Je n'ai jamais eu un seul accident avec ma voiture.

— Oui, mais ça, ce n'est pas une simple automobile, c'est une déesse raffinée et capricieuse. Écoute-moi ça.

Il mit le moteur en marche et ferma les yeux pour en apprécier la musique, comme l'aurait fait un mélomane avec un Concerto de Chopin.

— Ma Fiat 500 fait exactement le même bruit.

— Sacrilège, murmura-t-il tout bas. Tu ne sais même pas reconnaître un diamant lorsque tu en vois un.

Il caressait maintenant son tableau de bord d'un air pensif.

— On peut y aller maintenant ? le réveillai-je avant qu'il n'atteigne l'orgasme.

C'est qu'une bagnole, hein ! Une énorme bagnole, OK, mais elle a quatre roues et un volant, comme les autres.

Il secoua la tête de manière exaspérée et passa la marche arrière d'un tendre mouvement de la main contre son levier de vitesse.

Je crois que Christopher était littéralement fanatique de sa voiture. Et j'étais bien placée pour savoir que lorsqu'il aimait quelqu'un ou quelque chose, il ne le faisait pas à moitié.

Nous roulâmes en silence jusqu'au centre de massage. Plus nous approchions, plus mon esprit me demandait de renoncer à cette idée. Mes boyaux se tordaient et mes mains tremblaient un peu.

— Hey, ça va toi ? demanda Christopher en lâchant la route des yeux quelques secondes.

— Oui.

— Fiona, fit-il sur un ton qui signifiait « on ne me la fait pas à moi ».

— J'ai un mauvais pressentiment. On devrait peut-être rentrer et oublier toute cette histoire.

— Et ne jamais savoir ce qu'il t'est arrivé ? Non, il en est hors de question. Si quelqu'un t'a fait du mal, il doit payer.

Il me traitait comme un petit enfant fragile qu'il fallait préserver. J'aurais pu m'en offusquer, mais, au contraire, je trouvais ça attendrissant qu'il me couve ainsi, qu'il me surprotège malgré notre histoire chaotique.

Il se gara près de la fontaine, à quelques mètres de la luxueuse bâtisse. Je me revoyais là, quelques jours plus tôt. La patronne était venue m'accueillir sur le parking, vêtue d'une longue blouse blanche.

Je sortis du Hummer et marchai lentement sur le gravier qui crissait sous mes pas.

Nous étions descendues par cet escalier que je voyais à travers l'immense baie vitrée. En bas, nous avions bu du champagne pour fêter mon contrat.

— Ça me revient, confiai-je à Christopher qui me suivait en silence. Je me revois clairement sortir d'ici en boitant, j'arrivais difficilement à courir. Mes jambes me faisaient mal et mon bras me brûlait.

— Autre chose ?

— J'avais des bouffées de chaleur et ma tête me tournait.

— Et ensuite ?

— Je n'arrivais pas à mettre la clé dans le démarreur de la Fiat avec tout ce sang sur mes doigts. Je tremblais trop.

— Tu avais peur ?

— Oui, je fuyais quelqu'un, c'était horrible. Il me suivait en rigolant. Un vieux rire malsain, comme les psychopathes des dessins animés.

— Qui était-ce ?

— Je ne vois pas.

— Cherche bien.

— C'est impossible. On dirait qu'il... n'a pas de visage.

Les images étant terrifiantes et stériles, je préfèrai me concentrer sur les sons.

— J'entends sa voix. C'est lointain, mais il me dit que... de toute façon, je vais crever. Que je peux courir autant que je veux, je finirai par crever avec tout ce que j'ai dans le sang.

Tout jaillissait de mon cerveau à une vitesse vertigineuse. C'était clair et limpide désormais. Un homme m'avait torturé dans les locaux du SPA. J'avais perdu connaissance et, à mon réveil, profitant de son inattention, j'avais réussi à m'enfuir tant bien que mal.

— C'est ici que tout s'est passé, déclarai-je transie par l'horreur que m'infligeait ma mémoire. J'en suis certaine.

— C'est bon, décida Christopher, tremblant de rage. J'en ai assez entendu pour ce soir.

Il saisit la poignée dorée, mais la porte était fermée à clé. Il agitait tant le morceau de fer dans sa main que je crus qu'il allait le casser. Son regard se posa sur le descriptif affiché à l'entrée et il jura entre ses dents.

— Merde, c'est fermé !

— Non, me rappelai-je. Ils disent qu'ils ferment à dix-huit heures, mais en fait, le SPA est aussi ouvert entre vingt heures et minuit et la responsable reste sur place. Il doit y avoir une entrée plus discrète sur le côté. On devrait peut-être aller voir.

— Non, inutile. Monte dans la voiture.

Je m'exécutai, consciente que ce n'était pas le moment de pinailler. S'il ne voulait plus y aller, ça m'arrangeait fortement.

Il s'assit derrière son volant, fixant l'immense devanture en verre comme s'il pouvait la faire fondre par ses pensées incendiaires. Sa respiration montrait qu'il avait besoin de se calmer et une nuit entière de sommeil ne serait pas de trop pour refroidir la rage qui bouillait en lui.

— T'es bien attachée, bébé ?

— Oui.

— Alors, on va aller dire bonjour à ces enfoirés, cracha-t-il avant d'appuyer à fond sur la pédale d'accélérateur.

Je n'eus pas le temps de crier son nom que la verrière explosait déjà en morceaux sous le poids de l'engin de guerre. Au passage, il avait aussi réduit en miettes la petite fontaine de l'accueil et l'eau jaillissait sans orientation précise sur le carrelage tapissé de résidus coupants.

Christopher attendit que la responsable sorte de son terrier pour surgir comme un fauve dans sa direction. Il la plaqua, face contre terre, et lui maintint un bras dans le dos, ce qui semblait la faire terriblement souffrir.

Tétanisée sur mon siège, les ongles ancrés dans le fauteuil, je n'arrivais plus à réagir. Je ne m'attendais pas à tant de violence et je n'étais pas prête à affronter tout ça. Christopher, lui, par contre, maîtrisait parfaitement la situation dans son rôle de bourreau sanguinaire. Il la releva d'une seule main et lui murmura une menace à l'oreille tout en la traînant au sous-sol par le cuir chevelu. Ce devait être terriblement douloureux et les supplications de la victime vinrent corroborer mes pensées.

J'avais presque envie de la plaindre.

J'ai bien dit « presque »...

Après quelques minutes qui me semblaient s'éterniser, ne le voyant pas revenir, je décidai d'aller jeter un œil au carnage. Mon petit doigt me soufflait d'intervenir avant que Christopher ne fabrique de la pâtée pour chien à base de chair humaine. Je descendis prudemment du véhicule et zigzaguai entre les morceaux de verre pour atteindre l'escalier.

Je n'entendais rien, si ce n'était de légers cris plaintifs de temps à autre que je suivis comme le Petit Poucet l'aurait fait avec ses cailloux blancs. Je finis par atterrir dans ce que je pensais être une issue de secours tout au bout du couloir sombre.

— C'est quoi ça ? demandai-je en écarquillant les yeux.

Christopher avait attaché la blondinette à un crochet qui pendait au plafond. Ses mains étaient liées par des menottes à plumes noires et sa bouche, bâillonnée d'un épais tissu rouge, tentait d'articuler un yaourt inaudible. Elle me fixait avec terreur, ruisselante de transpiration et blessée à la joue par un morceau de verre qui pointait encore dans sa peau. Son mascara dégoulinait le long des deux rivières de larmes qui s'écrasaient sur sa blouse sanglante.

— Bienvenue dans ce qu'ils appellent un SPA dans le coin, lança Christopher en fouillant un coffre fiché dans le mur. T'as vu ça, c'est plutôt étrange pour un simple centre de massage ?

Au milieu de la chambre trônait un grand lit recouvert d'un édredon en satin et d'une dizaine de coussins de toutes tailles. Il y avait une barre de pole dance sur

la droite et une impressionnante collection de fouets en guise de décoration murale. Toute la pièce sentait le cuir et la luxure. La terreur me noua la gorge.

J'étais déjà venue dans cette pièce.

Christopher balança sur le matelas un sachet rempli de gélules et un gros paquet de fric en liquide.

— GHB, je suppose ? cria-t-il en s'approchant de sa proie à pas lents.

Elle fit « oui » de la tête, sans cesser de gigoter. Elle me regardait d'un air suppliant afin que j'aie pitié d'elle et la délivre de ce cauchemar.

Elle pouvait crever.

Si j'intervenais, c'était seulement pour que mon homme ne fasse pas une connerie et ne le paye toute sa vie derrière des barreaux.

— Chris, c'est bon. Allons-nous-en, la police va sûrement débarquer d'une minute à l'autre.

— J'espère bien. C'est moi qui viens de les appeler.

— T'es dingue ! Tu as saccagé le SPA et blessé la proprio !

— Ils vont trouver une trafiquante avec de quoi la foutre à l'ombre pour le restant de ses jours, alors je ne pense pas qu'ils m'inquiètent pour quelques vitres brisées. Et puis, sa joue, ce n'est qu'un malheureux accident lorsqu'elle a glissé tout à l'heure, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il d'un ton menaçant.

Elle acquiesça vivement afin de lui montrer qu'elle se soumettrait à tout ce qu'il voudrait raconter aux forces de l'ordre.

Il attrapa une cravache qui gisait sur un fauteuil en velours et l'ausculta attentivement en secouant la tête de mépris.

— Et ça, c'est pour faire des massages aussi ?

Il fit claquer l'objet sur une commode en acajou, brisant au passage tous les bibelots érotiques qui le décoraient. Elle sursauta et redoubla de cris étouffés sous son bâillon. Sans lâcher son nouveau joujou, il s'amusa à lui tourner autour comme un lion qui s'apprête à dévorer une gazelle éreintée. Le bout de la cravache frôla sa peau tout autour de ses fesses et descendit le long de ses jambes avant de remonter lentement entre ses cuisses.

— Chris, le calmai-je pour éviter le pire. On s'en va maintenant.

Il planta son regard dans le sien à la manière d'un prédateur affamé.

— Pas avant d'avoir le fin mot de l'histoire. Je veux savoir pourquoi on t'a torturée ici.

Elle ouvrit de grands yeux surpris.

— Je sais que vous savez, alors arrêtez de faire l'innocente, grogna-t-il avec fureur.

Elle insista, son regard sautant de l'un à l'autre pour nous certifier qu'elle n'était au courant de rien. Christopher lui retira le bâillon rouge afin qu'elle puisse s'exprimer.

— Je n'ai jamais fait de mal à cette demoiselle, déclara-t-elle d'un ton convaincant. Je vous assure. OK, je tiens un centre un peu particulier et je deale du GHB à la demande de mes clients, mais je n'ai rien d'un bourreau.

— Et pourtant, elle est ressortie d'ici avec des bleus plein le corps et un poignet lacéré jusqu'au sang. Donc, si ce n'est pas vous, c'est forcément quelqu'un d'autre.

— Je ne vois pas...

— PARLE ! lui hurla-t-il dans l'oreille.

Elle éclata en sanglots et secoua la tête. Je pouvais presque entendre les rouages s'activer dans l'épaisseur de son cerveau et, l'espace d'un instant, je me serais cru dans une mauvaise série B.

— Non, je ne peux pas, sanglota la femme.

— Et moi, je peux vous assurer que vous pouvez ! rugit-il en la menaçant de sa cravache sous son cou.

— Il va me tuer si je parle, murmura-t-elle en tremblant d'effroi.

— Qui va vous tuer ? Parlez, bon sang, sinon je vous jure que je vous fais subir le même sort que Fiona.

Elle n'arrêtait pas de pleurer. Partagée entre la peur de se faire torturer par Chris et celle de se faire abattre par mon persécuteur.

— Le responsable du centre, lâcha-t-elle enfin. Je ne savais pas ce qu'il voulait lui faire. Je devais juste la faire boire pour la détendre avant son arrivée. Je pensais qu'il voulait s'amuser avec elle.

— Vous appelez ça, s'amuser ? cracha-t-il en fourrant mon poignet blessé sous son nez.

— Les filles passent souvent de bons moments avec lui, quand il descend dans le Sud. Au téléphone, il a exigé que j'embauche Fiona, j'en ai conclu qu'ils se connaissaient déjà. D'ailleurs, ça s'est avéré puisqu'elle l'a reconnu dès qu'il est arrivé.

— Comment ça ?

— Elle s'est jetée dans ses bras en criant « mon doudou ».

Le sol se déroba sous mes pieds. J'avais l'impression d'être en enfer, mais les battements douloureux de mon cœur me firent savoir que j'étais encore bien vivante.

— « Mon doudou » ? demanda Chris en se retournant vers moi avec une

expression horrifiée. C'est qui, ça ?

Je n'arrivais plus à parler, terrifiée par la masse de souvenirs qui me revenaient soudain en mémoire comme une vague scélérate qui détruit tout sur son passage.

— Elle était saoule, OK, mais je suis certaine qu'elle le connaissait. Elle l'a embrassée passionnément pendant une éternité et quand il m'a demandé de rentrer chez moi, je les ai laissés tranquilles, se justifia la prisonnière.

— « Mon doudou » ? répéta Chris sans pouvoir détacher son regard du mien.

Je m'assis sur le bord du lit pour éviter de m'effondrer sur le carrelage.

— Douglas Carlson, annonçai-je d'une voix tremblante de peur de prononcer le nom de la bonne personne.

— C'est bien ça, confirma-t-elle, ravie que je puisse appuyer ses propos. Vous voyez bien qu'elle le connaît !

— C'est l'homme qui m'a prostituée, expliquai-je à Christopher.

— Celui qui tenait un bordel à Paris ?

J'acquiesçai d'un signe lent de la tête avant de retrouver l'usage de la parole.

— Oui... J'imagine que lorsqu'il a reçu mon CV, il s'est dit que c'était l'occasion de se venger après le merdier que j'ai causé avec ma plainte à l'époque. Il avait dû fermer sa petite affaire parisienne à cause de moi, et même si la justice n'a jamais réussi à prouver son implication dans cette histoire de proxénétisme, il devait m'en vouloir à mort. Ma candidature ici devait être du pain béni pour cet enfoiré.

— Monsieur Carlson est un type bien, m'interrompit son assistante diabolique.

— Mais bien sûr ! Osez me dire que cet endroit n'est pas un bordel sous couvert d'un centre de massage ? répliquai-je.

— Les clients ne s'en plaignent pas, que je sache. Et si le marché n'était pas si fructueux, monsieur Carlson ne posséderait pas une dizaine de centres dans ce genre.

— Dix centres ? m'exclamai-je.

— Tout à fait, et cela ne fait que s'accroître. Il y a trois ans, nous étions en perte de vitesse et le chiffre d'affaires menaçait de faire couler le SPA. Le massage n'était plus vraiment à la mode et j'avais bien peur de devoir mettre la clé sous la porte d'un jour à l'autre. Alors monsieur Carlson a racheté la boîte et instauré ces nouveaux massages un peu spéciaux qui nous ont sauvé la mise. Sans lui, toutes nos filles seraient au chômage depuis longtemps.

— Quel charmant messie ! ironisa Christopher en plissant les paupières pour

la toiser froidement. Il faudrait presque lui décerner la Légion d'honneur ! Et combien de filles se sont fait violer, depuis son arrivée ?

— Aucune !

— Non, vraiment ! Vous possédez donc du GHB pour faire joli dans le placard ?

— Certains clients nocturnes en prennent afin d'augmenter leurs performances sexuelles, c'est purement privé. D'ailleurs, je ne leur en vends jamais plus d'une dose à la fois.

— Cela fait quand même de vous une trafiquante de drogue et vous allez payer pour ça.

À l'étage, on entendit les secours débarquer toute sirène hurlante. Les bruits de pas résonnèrent dans l'escalier et, bientôt, tout un escadron de gendarmes fondit sur nous en aboyant des ordres agressifs et menaçants. Ils détachèrent la gérante de ses liens et l'assommèrent de questions tandis que Christopher résumait la situation afin qu'ils ne nous passent pas les menottes.

Je n'écoutais plus le brouhaha autour de moi. Il y eut des tas de va-et-vient dans la pièce, mais mon esprit était ailleurs, emporté dans un univers ténébreux où tout n'était que violence et souvenirs sordides.

Si seulement maman avait été là, elle m'aurait conseillé de me méfier des inconnus.

Tout cela ne serait pas arrivé.

Non, avec elle j'aurais été une autre personne, plus forte, plus sûre de moi, comme tous les enfants qui ont la chance de se sentir aimés.

— Fiona, ça va ? demanda Chris en effaçant une larme sur ma joue d'un geste délicat.

— Cette histoire n'en finira donc jamais ? Cette ordure va me poursuivre jusqu'à la fin de ma vie.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Sa complice est en train de lui faire porter le chapeau et, avec tout ce qu'elle balance, je peux t'assurer qu'il n'est pas près de sortir de prison.

— Si toutefois ils arrivent à l'y enfermer.

— Ils sont sur le coup, fais-leur confiance.

— Tout comme je faisais confiance à la justice française lorsque j'ai porté plainte contre lui à dix-sept ans ?

— Maintenant tout a changé. Ils ont des preuves flagrantes de son implication dans un trafic de proxénétisme et notre amie blondinette va se charger de l'accabler un maximum si elle ne veut pas passer sa vie derrière des barreaux.

Submergée par une intense lassitude, je m'abandonnai contre lui. J'entendais son cœur battre de plus en plus fort sous la pression de mes mains sur son torse. Il glissa les siennes dans mon dos et embrassa mon front dans une douce étreinte.

— Onora me manque, me plains-je, lasse de toute cette histoire.

— Les flics veulent t'interroger, et après, promis, on va la retrouver chez mes parents.

Il m'embrassa avec tendresse. Un baiser chaste et agréable duquel je n'avais aucune envie de me défaire, mais je devais remplir mon devoir de citoyenne. Un inspecteur me posa mille questions, notant minutieusement les moindres détails de mon histoire. Je dus raconter mon passé de prostitué, ma visite dans ce SPA, la séance de torture que m'avait imposé Douglas par simple vengeance.

Sûrement pensait-il que la dose phénoménale de drogue qu'il m'avait administrée me ferait sombrer de l'autre côté du miroir, mais c'était sans compter sur mon instinct de survie exceptionnel et mon acharnement à m'arracher des griffes de la mort depuis mon enfance.

Vengeance il avait voulu, vengeance il allait subir.

Je racontai dans les moindres détails tout ce que ma mémoire voulait bien me rappeler. Christopher m'encourageait en pressant ma main dans la sienne à chaque fois que j'avais du mal à me confier. Ses caresses et ses mots doux m'aiderent à affronter cet interrogatoire dignement, malgré les quelques larmes qui m'échappèrent.

— Bien, je crois qu'on en a fini avec votre témoignage, décida enfin le policier d'un ton calme et posé.

— Je vous remercie pour tout, soufflai-je.

— Je vous en prie mademoiselle, c'est notre rôle. Je vous libère tous les deux. Restez dans le coin, on risque d'avoir besoin de vous dans les jours qui viennent.

— Nous allons sur Nice, déclara Christopher. Mais vous avez toutes mes coordonnées. N'hésitez pas à nous appeler.

— Très bien. À bientôt.

Il tourna les talons tout en griffonnant quelques notes dans son carnet bleu.

Christopher me souleva pour me porter comme une jeune mariée jusqu'à sa voiture. Lui qui la chérissait tant, se retrouvait avec un capot couvert de profondes rayures et un pare-chocs enfoncé sur le côté gauche. Il n'y prêta pas attention et m'installa confortablement sur le fauteuil passager avant de venir me rejoindre dans l'habitacle au pas de course. Une fois derrière le volant, il me couva d'un regard aussi énamouré que fatigué.

— Je suis fier de toi, ma chérie.

— Tu rigoles, je n'ai rien fait à côté de toi. Tu t'es comporté comme un véritable héros aujourd'hui, un prince charmant des temps modernes.

— Oui, mais tout se paie, chère demoiselle en détresse, fit-il en frôlant mes lèvres avec les siennes.

Il fit courir un souffle chaud sur ma bouche qui laissait présager mille et une promesses sensuelles.

— J'y compte bien, le laissai-je espérer avant de rajouter d'un ton moins affriolant que j'étais crevée et que je n'avais qu'une envie, dormir.

Il s'y plia de bonne grâce et me conduisit jusqu'au coquet pavillon de ses parents où ma Fiat 500 stationnait sous un mûrier platane en attendant mon retour.

Il avait même pensé à faire rapatrier ma voiture... C'était vraiment mon héros !

## Chapitre 35

Viviane m'accueillit à bras ouverts malgré l'heure plus que tardive. Comme toujours, elle fut d'une gentillesse sans limites, proposant mille attentions pour rendre mon retour moins délicat. Mais je n'avais envie que d'une chose en cet instant, les bras de ma fille. Je la remerciai pour le café qu'elle avait préparé ainsi que les biscuits au sucre, mais il me tardait trop de revoir Onora pour avaler la moindre miette de nourriture.

Mon petit ange dormait paisiblement dans une chambre décorée spécialement pour elle. Les murs rose pâle invitaient au repos tandis que de petites touches fuchsia attiraient l'attention juste comme il fallait pour donner à l'ensemble un sentiment de gaieté et d'amour. Toute une collection de Bisounours amusants trônait sur une table à langer blanche assortie au reste du mobilier en bois patiné.

— C'est magnifique, chuchotai-je à l'attention de Christopher qui me suivait à pas feutrés.

— C'est ma mère qui a tout fait, après les vacances de Noël.

Je plongeai les mains dans le lit à barreaux et en ressortis mon trésor assoupi. Elle ouvrit à peine les yeux, me regarda quelques secondes et se rendormit aussitôt, apaisée de voir que papa et maman étaient de retour.

— Tu veux qu'on dorme ici, ou tu veux venir chez moi ? proposa Christopher.

— Peu importe. Franchement, je suis si fatiguée que je serais capable de dormir sur la moquette. Mes jambes ne tiennent plus.

Il transforma en lit le clic-clac de la chambre d'Onora et y installa deux oreillers et une couette qu'il trouva dans l'armoire toute neuve. Je m'affalai dessus sans même prendre le temps d'enfiler une tenue de nuit et plongeai dans un profond sommeil, les bras chargés de mon somnifère préféré aux effluves de lait et de miel.

Lorsque je rouvris les yeux, j'étais seule dans la pièce. Un terrible sentiment de manque me fit bondir du lit. Je parcourus le long couloir qui menait à la salle à manger et découvris mon homme qui donnait le biberon à sa princesse. Il était encore plus beau dans son rôle de père.

— Bien dormi ? s'enquit-il à voix basse.

J'acquiesçai en silence, de peur de perturber le repas d'Onora, et vins m'asseoir à côté d'eux sur le grand divan en velours marron. Je posai ma tête sur le bras de Christopher et passai les dix minutes suivantes à suivre attentivement les mouvements de succion de cette minuscule bouche rosée sur sa tétine en plastique. J'eus un pincement au cœur en la voyant prendre autant de plaisir avec autre chose que mes seins, mais je n'avais plus vraiment le choix. On m'avait empoisonnée de drogue et mon lait était devenu toxique pour elle.

D'instinct, je posai ma main sur son bidon rebondi pour la grattouiller et lui faire savoir que maman serait toujours là désormais. Elle agrippa mon index avec ses petits doigts et le pressa comme pour me dire qu'elle n'en doutait pas une seconde. Elle m'aimait.

Moi aussi, je l'aimais. Plus que tout, plus que ma propre vie. Et si je devais tuer de mes mains pour la protéger, je n'hésiterais pas une seconde. Il était hors de question qu'elle traverse les mêmes épreuves que moi.

Rien n'était plus puissant au monde que l'amour maternel.

Depuis la naissance de mon enfant, je comprenais mieux la réaction de ma mère, ce fameux jour où elle a perdu la vie en se sacrifiant pour moi. À mon tour, si je devais courir dans une maison en flammes pour sauver Onora, je plongerais tête baissée sans même me soucier de ma propre souffrance car, finalement, il n'y a rien de plus horrible que de perdre la chair de sa chair.

Je préférerais encore être morte que de la savoir en danger.

— À quoi tu penses ? demanda Christopher qui me voyait perdue dans mes réflexions.

— À ma mère.

— Elle serait fière de ce que tu es devenue.

— J'espère. Elle me manque tant.

— Elle vit dans ton cœur, à jamais.

— J'aurais tant voulu qu'elle connaisse Onora, déclarai-je, la gorge nouée.

— Je suis certain qu'elle la voit, de là-haut, et qu'elle la trouve adorable.

Je n'avais jamais été une grande fana de religion, mais je devais bien avouer que l'assurance avec laquelle Christopher parlait de la mort me donnait presque envie d'y croire. Je fis claquer un bisou sur sa joue et reportai mon attention sur notre fille.

— Au fait, Douglas Carlson a été arrêté dans la nuit, m'apprit-il d'un ton satisfait. Il n'est pas près de revoir la lumière du jour, ce pourri. Figure-toi qu'il possédait, non pas dix, mais vingt-huit centres dans ce genre. Tous les papiers ont été retrouvés chez lui. Un véritable réseau de prostitution à ampleur

nationale. Ils ont tous été fermés, dès l'aube. Cette histoire va faire du bruit.

— Tant mieux. Et qu'est-ce qu'il va se passer, tu penses, pour la responsable du SPA ?

— Elle va prendre quelques années de prison, je suppose. Ils ont retrouvé pas mal de drogue de toutes sortes, là-bas.

— C'est malheureux quand même. On ne peut plus faire confiance à personne, pas même à une gentille masseuse en blouse blanche. Dans quel monde vit-on ?

— Un monde de requins, où l'entraide devient une denrée rare et où les liens sociaux sont viciés par des parasites qui détruisent ce que notre société a mis des millénaires à construire. J'ai l'impression que les gens se servent les uns des autres comme on se sert d'un ordinateur. On se formate à vivre ensemble sans vraiment se rencontrer ni même se connaître. Si une personne disparaît, ce n'est pas grave, on peut la remplacer comme un vieux PC obsolète par un nouveau, dix fois plus puissant. Tout est devenu jetable de nos jours, même l'amitié. Même l'amour.

— C'est ce que tu penses de moi ? Que je t'ai jeté, sans chercher à comprendre la situation ?

Il se renfrogna.

— Un peu, répondit-il d'une voix tendue. Tu ne m'as pas fait confiance, préférant te fier à la une d'un magazine plutôt qu'à moi. Je ne suis pas qu'une machine, Fiona, j'ai des sentiments.

— Je sais et je suis sincèrement désolée.

Je l'observai dans un silence troublant, puis déposai un léger baiser à la commissure de ses lèvres.

— Tu sais, Chris, moi aussi j'ai des sentiments pour toi.

— Tu ne les as jamais vraiment partagés. Sauf, peut-être, sur un vieux SMS désespéré.

— Je ne suis pas très à l'aise pour parler de ce que je ressens.

— J'avais remarqué.

— Je me rends compte que je suis difficile à vivre, que je n'ai rien de la copine docile et souriante dont tu rêves. Je suis tout sauf ça. La vie m'a appris à me battre et à faire des erreurs. Beaucoup. À vrai dire, mon existence n'est qu'une succession d'erreurs quand on y pense.

— Onora n'en est pas une.

— Non. Elle ne le sera jamais. Ma fille est la seule chose dont je sois fière.

— Et moi ?

— Notre parcours est plutôt... chaotique et j'ai parfois peur de ce que l'avenir nous réserve.

— Je crois en nous. J'y ai toujours cru.

— J'aimerais avoir ta foi.

— Qu'est-ce qui te fait encore douter ?

— Je ne sais pas. On se connaît si peu, quand on y pense.

— Je t'aime plus que tout et ça, je n'ai pas besoin de plusieurs années pour en être certain.

Je frottai ma joue contre son épaule avec tendresse.

— Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu ressentais pour moi, Fiona.

— Tu le sais.

— Je veux l'entendre.

J'inspirai amplement.

— Laisse-moi un peu de temps. S'il te plaît.

Il embrassa mon front et plaça Onora contre son torse pour lui faire faire son rot. Je l'aimais, c'était plus qu'une évidence, mais pour une raison obscure ces trois petits mots n'arrivaient pas à franchir la barrière de mes lèvres.

— Bonjour les enfants ! chantonna Viviane qui sautillait presque de joie en découvrant le tableau d'une charmante petite famille unie sur son canapé. J'ai préparé une daube au vin rouge, Fiona, tu m'en diras des nouvelles.

— Je n'ai pas très faim. C'est gentil, mais...

— Pas de ça chez moi ! Il est presque treize heures et tu n'as pas mangé depuis hier soir. Alors, à table ! Le repas vous attend dans la cuisine, hop hop hop ! fit-elle en tapant dans ses mains.

Elle avait raison finalement.

Je dévorai sa viande et me resservis même une deuxième assiette tant la sensation de la sauce sirupeuse sur ma langue me transportait littéralement.

Cette femme avait un véritable don culinaire !

Plus tard, dans l'après-midi, Christopher nous conduisit, Onora et moi, dans son nouveau nid douillet. Il m'avait dit avoir emménagé, depuis peu, dans un deux-pièces à quelques pas de chez sa sœur, pourtant nous tracions droit vers l'est de la ville, loin du centre ancien.

— On va faire quoi sur le Mont Boron ? demandai-je en visionnant les panneaux de signalisation.

— On rentre à la maison.

— Tu n'as pas loué un appart en centre-ville ?

Un léger sourire incurva ses lèvres.

— J'ai pensé que la vie serait plus agréable de ce côté-là de Nice.

Je commençais à voir les villas majestueuses défiler sur ma gauche et je me demandais si nous allions vraiment vivre au milieu de ces gens aisés.

— Tu es sûr que c'est par là ?

— Oui. Attends un peu, on arrive dans cinq minutes.

— Onora aura une chambre pour elle toute seule ?

Son sourire se renforça, mais il ne répondit pas, préférant me faire languir dans d'atroces souffrances.

— Oh mon Dieu, lançai-je en découvrant la vue qu'offrait le chemin privé que nous venions d'emprunter.

Un véritable paysage de carte postale avec un coucher de soleil sur la mer, à couper le souffle. D'imposants pins parasols arboraient une forêt tapissée d'épines odorantes, coupée en son milieu par un serpent de graviers blancs. Lorsque mon regard se porta à l'horizon, je distinguai une bâtisse ancienne où les pierres apparentes semblaient sortir tout droit d'un film de Pagnol.

— Oh mon Dieu, répétai-je à l'approche de l'immense mas provençal à moitié recouvert de lierre grimpant.

Plus nous approchions, plus je n'osais croire que nous allions franchir la porte de cet hôtel magnifique.

— Tu as loué un appart ici ? Ne me dis pas qu'ils font des deux-pièces individuels !

Il se gara devant la porte calmement alors que je trépignais d'impatience de connaître sa réponse.

— Bienvenue chez nous, lança-t-il en déposant un baiser délicat sur mes lèvres entrouvertes.

— On va vraiment dormir là-dedans ? m'enthousiasmai-je en sortant du véhicule à toute vitesse pour récupérer Onora qui babillait dans son siège auto. Oh mon Dieu, mon Dieu, que c'est beau ! Je n'ai jamais rien vu de tel ! Tu as les moyens de nous payer un appart ici, tu es sûr ?

Il rigolait doucement en secouant la tête et franchit à pas lents les quelques mètres qui nous séparaient de l'accueil alors que je lui tournais autour de manière frénétique en regardant tout autour de moi.

— Tu as vu cette piscine ! m'exclamai-je en jetant un œil sur le côté de la maison. Tu crois qu'on aura le droit de s'y baigner, cet été ?

— Oui, je pense que le propriétaire te laissera faire tout ce que tu voudras. Je suis même certain qu'il se rincera l'œil comme un malade en te voyant à moitié nue dans son jardin.

— Tu le connais ? Il est sympa ? le harcelai-je de questions alors qu’il cherchait un trousseau de clés dans la poche de son pantalon.

— Un peu con parfois, mais la plupart du temps, c’est un type bien.

— Il est marié ?

— Pas encore. Mais je crois que ça ne devrait pas tarder. Il m’a dit qu’il avait prévu de faire sa demande d’ici peu.

— Il a des enfants ?

— Une fille.

— Oh, génial ! Peut-être qu’elle deviendra copine avec Onora plus tard.

Il ouvrit la lourde porte d’entrée afin que je puisse découvrir le hall de l’immeuble. Le carrelage ancien donnait un cachet incommensurable à la pièce. J’avais presque envie de m’accroupir pour glisser ma main sur la terre cuite brillante, mais je ne bougeai pas, impressionnée par la grandeur des lieux.

— Ça te convient ?

— Il faudrait être difficile pour ne pas aimer un endroit pareil. C’est par où ?

— Quoi donc ?

— Notre appartement ? Rez-de-chaussée ou étage ?

Il m’entoura de ses bras et redessina la courbe de ma joue avant de m’embrasser une nouvelle fois.

— Bébé, tu es ici chez toi. Il n’y a personne d’autre.

Je restai interloquée.

— Je... je ne comprends pas, balbutiai-je.

— Je n’ai pas loué une partie des lieux. La maison entière est à nous et à nous seuls.

— Tu rigoles ?

Je reculai d’un pas en fronçant des sourcils. Quelque chose n’allait pas. Il n’y avait aucune logique au fait que nous habitions un mas avec vue sur la mer en pleine forêt niçoise, alors que je n’avais aucun salaire et qu’il était simplement éditeur.

— Je t’ai déjà dit que j’avais signé un gros contrat, non ?

— Oui, mais je pensais que tu t’étais acheté ton tank avec l’argent, pas un château !

— Si ça ne te plaît pas, on peut...

— Non, ce n’est pas le problème. C’est magnifique ! Mais, Chris, c’est inabordable une résidence comme celle-là. On va être endettés jusqu’à la fin de nos jours.

— Elle est déjà payée.

Les pensées se bousculaient dans ma tête. Je le considérai d'un air étrange et pinçai les lèvres.

— C'est... C'est un truc de dingue ! Tu as pu te payer cette maison avec un seul contrat ?

— Oui.

Je plissai les paupières, sceptique.

— Chris, tu me promets que tu ne me caches rien ?

— Non ! Enfin...

Mon cœur s'emballa. J'étais certaine que tout cela était trop beau pour être vrai. Il y avait certainement une énorme anguille cachée sous cette roche.

— « Enfin » ? demandai-je en tordant la bouche.

Il me jaugea un instant.

— Si, en réalité, je t'ai caché encore un truc et il me semble que c'est le bon moment, alors...

Il fouilla une nouvelle fois dans sa poche et en ressortit un écrin en velours blanc qui renfermait un magnifique solitaire en diamant. Mes yeux s'embuèrent de larmes lorsque je le vis poser un genou à terre devant moi.

— Mon amour, déclara-t-il alors que je pressais Onora contre mon cœur afin qu'elle l'empêche de s'échapper. Voilà plus d'un an qu'on se connaît, qu'on se sépare, qu'on se réconcilie, puis qu'on se re-sépare. Et je me suis dit qu'on pourrait peut-être arrêter de se courir après, pour une fois. Qu'on pourrait vivre notre vie, enfin.

Je déglutis ostensiblement et peina à respirer.

— Oh mon Dieu, murmurai-je fébrilement à l'oreille de ma fille pour la centième fois de la journée.

— Aussi, mademoiselle Fiona Duchemin, acceptes-tu de devenir ma femme pour le restant de tes jours ? De m'appartenir et de m'aimer, jusqu'à ce que la mort nous sépare ?

J'éclatai en sanglots, la main tremblante devant ma bouche grande ouverte qui n'arrivait pas à prononcer une réponse aussi simple que celle-ci.

— Fiona ? relança Christopher, un brin crispé.

— Oui. Bien sûr que oui, Christopher, balbutiai-je enfin en essuyant mes larmes d'un revers de la manche. Je t'aime, je t'aime tellement.

Soulagé, il fondit sur moi et encadra mon visage de ses mains avant de m'embrasser amoureusement. Je me pressai sans réserve contre lui, renversant ma tête pour mieux m'offrir à ses lèvres parfaites. Je l'aimais tant. Il était ma vie, mon présent, mon futur et rien ne pourrait jamais changer ça.

Onora se faisait toute petite entre nous, presque invisible, mais je crus bien la voir sourire à ce moment-là...

# REMERCIEMENTS

Pour devenir écrivain, il faut une bonne dose de folie, du courage, un brin d'imagination et des tas de belles rencontres. Mes belles rencontres à moi resteront à jamais gravées dans mon cœur. Mon parcours a commencé il y a six ans déjà, grâce à Cyrielle qui m'a ouvert les portes d'un monde que je ne connaissais pas, celui de l'édition. Puis, en 2017, Milady a décidé de m'ouvrir les siennes et là, j'ai découvert un univers impressionnant et de nouvelles personnes. J'ai fait la connaissance d'Hélène et de ma chère et tendre Anne-Laure. Celle-ci a une certaine propension à me faire souffrir, mais je l'aime pour ça. Elle est ma petite étoile du Berger, celle qui me guide vers le bon chemin et m'incite à avancer, encore et toujours. Elle me pousse à aller toujours plus loin, toujours plus haut, m'encourageant à me surpasser même lorsque je suis à la limite du suicide au Nutella.

Je tenais à remercier ma Danielle aussi, qui me prête une oreille attentive et précieuse lorsque je suis en pleine période de doute. Je sais que je peux toujours compter sur elle et ça me rassure de l'avoir à mes côtés.

Un grand merci à ma famille, mon petit clan : ma sœur, mon mari, mes enfants, mes parents et tous les autres qui partagent ma vie.

Et enfin, un immense merci à vous, mes lecteurs, d'être là pour faire vivre mes personnages dans votre esprit. Sans vous, ils ne seraient rien que quelques mots sur des pages blanches.

Bonne lecture à tous et bienvenue dans mon univers New Adult !

Née en 1977, **Gala de Spax** s'est passionnée très tôt pour la lecture. Dès son enfance, elle noircit ses cahiers d'histoires issues de son imagination bouillonnante. L'écriture deviendra alors son jardin secret qu'elle ne partage avec personne. C'est sa sœur qui, découvrant son talent il y a seulement quelques années, la poussera à tenter l'aventure de l'édition. Mariée et mère de deux enfants, Gala n'a jamais quitté sa Provence natale qui lui procure la paix et l'inspiration nécessaire à l'écriture de ses romans.

Milady est un label des éditions Bragelonne

© Bragelonne 2018

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)